L'histoire complète de Rocky

SYLVESTER STALLONE

L'ŒIL DU TIGRE

SYLVESTER STALLONE

L'histoire complète de Rocky

Julia Sorel

D'après le scénario de

Sylvester Stallone

Rocky

I

Philadelphie, 12 novembre 1975. Une nuit glaciale. Ça bardait au *Blue Door Fight Club*. L'endroit ressemblait à une poubelle immense et pleine. Le ring minuscule obligeait au combat et les réflecteurs à faible puissance éclairaient à peine plus les esprits que les deux spectres flous, l'un blanc, l'autre noir, qui se battaient. Rocky Balboa, le boxeur blanc, avait le visage couvert de cicatrices. Il avait le nez aplati et son protège-dents retroussait ses lèvres en un sourire menaçant. Ses cheveux noirs, luisants de sueur, chatouillaient ses paupières. Il avançait comme *un* automate tandis que l'autre, un boxeur noir, plus jeune, costaud mais svelte et admirablement musclé, dansait autour de Rocky en lui assénant au visage des combinaisons de coups bien calculés. La tête de Rocky encaissait par saccades, mais il ne sourcillait même pas. Il souriait à son adversaire en continuant de piocher. Les spectateurs des premiers rangs, assis sur des chaises pliantes, réclamaient du sang. Quelques-uns buvaient de la piquette ou de la bière, les bouteilles cachées dans des sacs en papier. Ils se penchaient vers le ring et provoquaient les boxeurs: "Vas-y, espèce d'endormi! Que ça grouille là-dedans! Tue-le! Descends-le!" Dans la fumée épaisse, les paris allaient bon train. L'excitation était à son comble dans les gradins. Dans son enthousiasme, un admirateur enragé s'était penché trop bas par-dessus le garde-fou et avait culbuté, volant la vedette aux boxeurs. Une femme, les cheveux montés sur d'énormes et fabuleux bigoudis que

couvrait un foulard turquoise transparent, cherchait preneur pour un pari de deux dollars, qu'un homme gras se démenant comme un diable accepta. La cloche sonna et les boxeurs regagnèrent leur coin respectif au moment où quelqu'un lançait dans le ring une canette de bière. Tandis que l'arbitre tardait à l'enlever, l'écume fuyait par la bouche triangulaire de la canette: minuscule missile creux, Spider Rice, le boxeur noir, cracha dans un seau quelque chose d'épais et de rouge. Plus tard, il urinerait du sang, les reins en feu par les coups reçus de Rocky dans les corps a corps. Spider lança un rire méprisant à Rocky à travers le ring.

— Je vais lui fendre le crâne, dit-il d'une voix rauque à son soigneur.

Dans le coin de Rocky, un employé du club, un vieux de la vieille ratatiné, s'affairait autour de lui avec un détachement évident. Il dégagea le diaphragme de Rocky en tirant sur l'élastique de son maillot pour lui permettre de respirer profondément et vite. "Tu valses... Ces cons-là, c'est de l'action qu'ils veulent!"

— Hé... commença Rocky, mais on l'interrompit.

— Tu bouges comme un imbécile. Si tu veux mon avis...

Le vieux continuait à ignorer les objections de Rocky.

— Contente-toi de me donner de l'eau, répondit Rocky.

Sa bouche était sèche, ses bras pendaient à ses côtés comme s'ils avaient perdu leurs coudes et ne plieraient plus jamais.

Un mordu de la boxe, en veste à carreaux, chemise olive et noeud papillon à pois, s'élança vers Rocky. Il était petit, paraissait avoir soixante-cinq ans et était malingre, si on excepte ses dents jaunes qui semblaient, elles, capables de mordre le derrière d'un éléphant.

— Est-ce que je devrais parier qu'il se rendra pas au bout? Tu te sens en forme? demanda-t-il.

— Parfaitement, répondit Rocky.

Mais il n'en était pas convaincu. Un de ses yeux était presque fermé par l'enflure, sa tête bourdonnait comme une abeille et, quant à son corps, il lui semblait qu'on le lui avait remodelé à coups de maillet à viande.

Le vieux soigneur harassait encore Rocky de bons conseils et le boxeur, fatigué de parler et d'écouter, réclama son protège-dents. Couvert de salive, celui-ci glissa facilement dans la bouche, et Rocky retrouva son sourire sinistre et pulpeux.

La cloche sonna de nouveau comme celle d'un trolleybus au bout de son trajet. Rocky fit le signe de la croix, oublieux qu'il en portait déjà une, bien qu'invisible, sur le dos. Le geste était destiné à le protéger, à demander l'aide de Dieu, à lui faire croire magiquement à sa propre invincibilité quand les chances étaient contre lui. Son adversaire ne fit rien de semblable mais bondit de son tabouret et se rua sur Rocky comme un ours affamé sur un morceau de viande. Spider empoignât Rocky dans un corps à corps et le frappa délibérément de la tête, le blessant au coin de l'oeil. Rocky, rendu furieux par le coup déloyal, porta au corps de son adversaire une série de punches brefs et solides. Comme Spider reculait, Rocky le frappa à la mâchoire. Spider était dans les pommes pour la nuit, comme mort, insensible au chahut de l'aréna enfumé et chaud, aplati comme une poupée de papier, pendant que les amateurs de boxe en chair et en os envahissaient le ring. Les parieurs s'affairaient bruyamment à toucher leurs gains. L'arbitre ne se donna même pas la peine de procéder au compte: on tirait déjà le corps du vaincu sous les cordages pour le mettre sur une civière. On dégagea le ring et deux nouveaux adversaires y firent leur entrée.

En sortant, Rocky trébucha sur son peignoir dépenaillé. Dans le dos, une broderie malhabile proclamait L'ÉTALON ITALIEN! L'annonceur s'adressa enfin à la foule: "Le vainqueur par knock-out dans le troisième round, Rocky

Balboa. Et maintenant, un combat de six rounds entre deux poids légers de la région..."

Sans cérémonie, ce qui aurait d'ailleurs été difficile dans les circonstances, Rocky sauta hors du ring et quêta une cigarette auprès d'un spectateur. Les brancardiers portant le vaincu passèrent derrière lui. Son regard vide d'émotion se posa un moment sur Spider, puis il remonta l'allée. Il n'avait pas rejoint l'arrière du Club que la cloche sonnait de nouveau. Le combat suivant commentait.

Il ne manquait pas de cinglés pour vouloir se faire sauter la tête de dessus les épaules et il y avait tout autant d'autres aspirants ambitieux prêts à les accommoder. Rocky disparaissait maintenant dans l'obscurité de la salle.

Dans le trolleybus qui le ramenait à Philadelphie-Sud, une vieille dame examinait le visage tuméfié de Rocky en gloussant d'un air sympathique.

— Je suis boxeur, expliqua-t-il, embarrassé.

— Mon Dieu, mon Dieu, dit doucement la femme. Vous me faites plutôt penser au seul survivant d'une collision frontale.

— C'est comme ça que je me sens, dit Rocky. Mais j'ai l'habitude.

— Ce ne sont pourtant pas des habitudes à prendre, dit-elle.

— C'est pas dans le visage que j'ai ma fortune, dit Rocky d'un air badin, pour amuser la passagère. C'est dans les poings. Il faut que je soigne mes poings. Quand tout va bien, j'ai de très beaux poings, vous voyez...?

— Je suppose que vous devez faire ce que vous faites, répondit-elle, en s'apprêtant à descendre.

— C'est ça. Je fais ce que je dois faire, répéta-t-il, quand elle fut partie.

L'inévitabilité de sa profession lui apparut comme une révélation. Cette pensée le rendit heureux. Il se détendit et,

les questions de contrainte et de devoir réglées, se laissa gagner par un sentiment de liberté et de bien-être.

***

South Street: des lotissements vacants, des brocanteurs, des maisons condamnées, une sorte de bidonville, des baraques coude à coude pour ainsi dire où les pauvres vivaient et mouraient. Cela faisait penser à des chapelets de saucissons, semblablement unis par moments et semblablement retranchés les uns des autres à l'occasion. Rocky n'y prêtait pas attention. C'était son quartier mais, heureusement, les quartiers le laissaient froid.

Comme il descendait la rue, il salua de la main deux prostituées en souliers à hauts talons, qui lui répondirent. Même les putains du quartier s'habillaient à la mode d'il y a vingt ans. Les grues de Manhattan étaient plus modernes avec leurs shorts très courts, leurs collants, leurs souliers à plates-formes et leurs épaisses jaquettes de fourrure. La mode ne préoccupait pas les filles d'ici. Elles ne voulaient que gagner leur vie. Un peu plus loin, il s'arrêta un moment devant la vitrine du Animal Town Pet Shop. Il scruta l'intérieur du magasin sombre et observa un énorme chien au regard triste assis dans la vitrine "Hé, Butkus." marmonna-t-il. Mais le chien ne bougea pas, et Rocky se rendit jusqu'au coin de la rue.

Le bar chez Andy. *Andy's Italian-Ameriean Bar* où le *Fernet Branca* voisinait sur l'étagère avec le scotch *Black Label*, le gin *Gilbey*, la vodka *Isvetskaya*, le saké *Fukijo*, le *Dry Mash Jack Daniels*, et quoi encore, c'était un bar international au plan de la boisson, mais la clientèle commandait rarement à boire de ces trucs-là. Les clients préféraient la bière en fût, parfois une *Budweiser*, à moins, bien sûr, que quelqu'un d'autre offrit une tournée.

Rocky entra dans le bar à moitié plein d'une foule bigarrée. Un ivrogne lui lança: "Hé, Rocky, fais pas l'idiot, offre à boire!"

Rocky sourit et continua d'avancer. Une habituée de l'endroit, qui parlait bruyamment avec ses copains (l'un avait la tête appuyée sur le zinc à côté de son verre et l'autre, une vieille noire, fixait les photos de vedettes du sport collées au miroir du bar, en répétant: "Qui c'est, celui-là?"), s'adressa à Rocky au moment où il passait près d'elle: "Est-ce que t'as une idée de combien tout cet alcool me coûte? Et pas du canadien! non, du vulgaire alcool américain. Comparé à il y a deux ans... ça me rend malade rien que d'y penser. Qu'est-ce que t'en dis, hein, cogneur?"

— Je dis que c'est pas le prix de l'alcool qui te rend malade répondit Rocky en lui tapant les fesses au passage.

— Ouais, c'est toi qui me rends malade, répliqua-t-elle.

Au bout du zinc, le barman Joe Czack conversait avec le copain de Rocky, un homme trapu du nom de Paulie.

Joe Czack avait déjà été boxeur du club et il se battait encore quand il en avait la chance. Il travaillait chez Andy, le soir, et pendant la journée il se rendait en train jusqu'au Delaware où il bossait pendant huit heures aux aciéries Phœnix. Il avait depuis longtemps abandonné ses rêves d'aspirant au championnat.

— Salut! lança Rocky.

— Salut, Rock... Regarde-moi un peu la tête qu'il a! dit Czack à Paulie. Où es-tu passé? Dans une bagarre de rue?

— Un match... tu sais que j'avais un match... bien marché... si tu me donnais deux ou trois bières?

Il avait la bouche comme du papier de verre, Czack fit glisser les chopes sur le comptoir et elles s'arrêtèrent net devant Rocky. Pour ce qui était de faire glisser des chopes sur le comptoir, Czack était un as; il ne manquait jamais son but, ne renversait jamais une goutte.

— T'as gagné, Rock? demanda Czack.

— Ouais, magnifique, un KO magnifique. Je l'ai frappé avec une combinaison de crochets droits sensas... hé, Paulie, t'écoutes?

Rocky lui secoua l'épaule, en quête de félicitations. Déjà soûl, Paulie était incapable d'accorder à Rocky l'attention qu'il réclamait, mais il réussit tout de même à marmonner: "Ouais, j't'entends."

— Ce petit morveux-là a dû apprendre à boxer en Chine, ou quelque part ailleurs, j'te dis. D'abord, ce cogneur se met à cracher sur moi, t'entends? À *cracher* sur moi. Puis il n'arrête pas de bouger en collant du gauche, et il essaie de m'arracher l'oeil avec son pouce, en parant avec des directs, puis il a toujours ce sacré pouce dans mon oeil...

Rocky fit une pause pour prendre une grande lampée de bière, puis il continua:

— Au deuxième round, il est devenu fou; il a pas cessé de me cogner avec sa tête, puis il m'a fendu là — juste là, tu vois, là? — et moi je pensais qu'à fumer et si j'avais assez de sous pour rentrer chez moi.

Paulie! demanda avec impatience: "Ça finit comment ton histoire merveilleuse?"

Joe Czack se glissa dans la conversation en blaguant: "Ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants!"

— C'est ça. On s'est mariés et j'suis devenu un vrai bourgeois, pas vrai?

Rocky se tourna vers Paulie et lui demanda: "Où elle est, ta soeur, ce soir?"

Rocky avait un faible pour Adrian, la soeur de Paulie. Elle travaillait au "pet shop". C'est elle qui lui avait vendu ses tortues. Elle était d'ailleurs aussi timide qu'une tortue elle-même, pas particulièrement jolie, mais elle avait un petit quelque chose: de la sensibilité, de l'intelligence.

— Je l'ai ramenée à la maison, répondit Paulie.

— Je passe la voir tous les jours pour lui raconter des blagues. Qu'est-ce qu'elle te dit à mon sujet? Est-ce qu'elle te parle de moi, Paulie? s'enquit Rocky.

— Oublie-la. Trop timide. Elle commence à m'énerver.

Paulie faisait glisser son doigt sur le bord de son verre. "Y'en a qui font de la musique avec ce truc-là, dit-il, moi j'y arrive pas."

— J'irai demain quand même, dit Rocky.

— Ouais, pourquoi pas ? Bon, à plus tard. Demain matin à cinq heures, y'a six putain de tonnes de boeuf qui arrivent par camion.

Paulie se leva et regarda la coupure à l'oeil de Rocky. "C'est qui ton soigneur ?"

— J'sais pas. Il fait partie du vestiaire.

Rocky haussa les épaules comme pour dire "j'prends ce qu'on me donne, faut prendre ça comme ça vient."

Paulie, bredouillant mais tentant d'être agréable, réussit à dire: "J'suis content que t'aies gagné," avant de vaciller vers la sortie.

Czack essuya la bière répandue sur le zinc et fit appel à l'indulgence de Rocky: "Pourquoi tu lui demandes pas de revenir travailler dans ton coin, Rocky ?"

Rocky répondit sèchement: "Peux pas."

— Il a parié quelques dollars contre toi... et puis après?

Czack fit voler le torchon sur son épaule et se pencha vers Rocky d'un air qui appelait la confidence.

— Paulie a beau être mon copain, j'peux pas oublier qu'il a parié contre moi... Ça fait mal, dit-il en palpant l'ecchymose qu'il avait sous l'oeil.

***

Devant chez lui, un édifice de deux étages appelé à être démoli pour faire place à un HLM, Rocky poussa du pied les ordures accumulées contre les marches et entra. Le corridor étroit et sinistre, faiblement éclairé par une seule ampoule de 40 watts, avait déjà été brun verdâtre, camouflage parfait pour les cancrelats. L'appartement de Rocky était une pièce unique et terne. Au mur, une affiche

délavée de Rocky Marciano. Cloué à la paroi du fond, un vieux matelas éventré qui laissait échapper sa bourre servait à Rocky de sac de sable.

Rocky laissa tomber sa vareuse sur le sol, mit des lunettes qui traînaient sur une boite de carton renversée qui lui servait aussi de table, et se rendit jusqu'à la fenêtre où se trouvait un petit bocal à tortues. Il souleva l'une d'elles et caressa sa carapace. "Regarde qui vient d'arriver," dit-il. Ensuite, il mit de l'eau à bouillir sur le réchaud. Pendant que l'eau chauffait, il plaça un vieux 45 tours sur un tourne-disque abîmé. C'était un refrain que Rocky aimait bien: *All in the Game*. Avec une brosse à cheveux en guise de micro, il imita le chanteur en s'imaginant entouré de milliers d'admiratrices. De temps en temps, il s'adonnait à des séances brutales de punches. Un peu plus tard, il mit à tremper ses mains gravement enflées.

II

À l'aube, l'horizon dentelé s'illuminait, tandis que le soleil commençait à grimper derrière les édifices gris, les statues et les ponts, en détachant sur la ville leurs contours délicats. Au-dessus de l'hôtel de ville, la silhouette majestueuse de William Penn émergeait de la brume matinale. Rocky marchait le long des quais, un sparadrap sur l'oeil et les mains dans les poches, son bonnet de laine enfoncé sur la tête. Il jeta un coup d'oeil aux débardeurs qui s'affairaient à charger et décharger les navires, s'approcha d'un cargo qu'on vidait de sa cargaison. Deux mafiosi costauds étaient appuyés contre une voiture garée. On aurait dit qu'ils avaient avalé des broquettes pour le petit déjeuner et qu'ils les avaient arrosées de sang humain.

— Oh, Rock. Comment va le patron?

— Sensas.

— Tu te bats encore ? poursuivit-il en se curant le nez.

— Ouais, ici et là, dit Rocky.

— Peut-être bien qu'on fera un coup d'argent ensemble un de ces jours. Amitiés à ton chef, dit le deuxième.

Il sortit un mouchoir à monogramme brodé et le porta à ses narines. Il devait y avoir quelque chose dans l'air de novembre qui affectait particulièrement les nez.

Rocky haussa les épaules et s'éloigna. Il s'approcha d'un homme plutôt gras qui manœuvrait une grue, l'homme parut effrayé. Il immobilisa la grue et courut dans la cale du navire. Rocky se précipita sur l'appontement. Il se jeta

en avant et, saisissant l'homme par le cou, le repoussa violemment contre une montagne de marchandises. C'était son deuxième boulot: homme de main de la mafia. Il faisait surgir de l'argent là où il n'y en avait pas.

L'homme terrifié voulut protéger son visage: "Me frappe pas au visage! Pas au visage! "

— Monsieur Gazzo veut ses deux cents tout de suite! siffla Rocky.

— Je te jure que j'ai pas un sou... donne-moi une chance, supplia l'homme.

— Tu parles, si je vais t'en donner une! Monsieur Gazzo veut ses deux cents ou je te casse le pouce!

Rocky poussait l'homme contre une caisse. Le bougre d'idiot ne s'en sortirait pas.

— S'il te plaît, j'ai besoin de mes mains pour travailler. Bon Dieu, touche pas à mes pouces!

Des larmes commençaient à couler sur ses joues rugueuses. Cherchant désespérément autour de lui quelque chose qui l'aiderait, il saisit un énorme crochet de métal et en menaça Rocky, mais Rocky ne broncha pas.

— Tu t'en vas à la pêche? demanda Rocky.

L'homme laissa tomber le crochet.

— Ton nom, c'est quoi encore? fit Rocky.

La réponse vint tout de suite: "Bob."

— Alors, Bob, si tu veux danser, faut payer l'orchestre. Si tu empruntes, faut rembourser. Moi, je m'en fous. J'fais mon boulot.

Le regard résolu de Rocky fit son effet. L'homme fouilla rapidement dans ses poches et en sortit un petit rouleau de billets. Rocky les compta immédiatement. "Cent trente. Il en manque !"

— C'est tout ce que j'ai. J'suis fauché.

— C'est tout? Vraiment tout?

— C'est tout.

L'homme allait s'esquiver, mais il retomba dans une poche ultra-pleine de grains de café. Les grains répandus

sur le sol le rendirent très glissant.

— Et la bouffe, t'en as? continua Rocky.

— Tu l'as là, dans les mains, ma bouffe!

Rocky regarda le visage empourpré de l'homme presque avec sympathie, "La galette grossit toutes les semaines."

— Je sais. Elle grossit... je travaille depuis six mois seulement pour payer l'intérêt.

La sueur ruisselait maintenant des pores de l'homme, trempait le col de sa chemise et ses aisselles.

— T'es encore à court de soixante-dix dollars!

Rocky en avait assez de lui faire des dessins.

— Qu'est-ce que tu veux que j'te dise... je les ai pas. Tu peux pas tirer de la putain d'huile d'un mur.

L'homme retrouvait son culot.

— Oui, je peux.

— Attends! Sois raisonnable... Fais pas l'idiot. C'est pas la peine de rien casser. Tiens, prends mon manteau, il doit bien valoir cinquante ou soixante dollars. Il est à toi.

Sitôt enlevé, sitôt offert. Rocky le prit et le soupesa d'un air indécis, tandis que l'homme continuait de plaider sa cause.

— Écoute, pourquoi t'es son valet ? T'es malin, c'est pas la peine que Gazzo le sache. Si je mets un pansement là, au pouce, Gazzo n'en saura rien. Fais pas l'idiot, garde le manteau. On fera comme si tu l'avais cassé, mon pouce.

Rocky lui rendit le manteau en disant: "Fallait y penser avant", et il s'éloigna.

***

Un peu plus tard dans la matinée, Rocky se balada jusqu'au "pet shop" où il aimait flâner, et où travaillait Adrian Klein, la soeur de Paulie. Elle leva les yeux quand Rocky frappa à la fenêtre en sifflant. Ses cheveux bruns étaient ramassés en chignon et elle portait des besicles qui

la faisaient paraître plus vieille qu'elle ne l'était en réalité. Elle esquissa un sourire et Rocky entra dans la boutique.

— Ça va ce matin ? En forme?

— Ça va, répondit Adrian.

— Et la nourriture pour les tortues, elle est bien cette semaine?

— Ça va, répéta timidement Adrian.

Feignant la contrariété, Rocky déclara: "Moi, je suis plutôt agacé. "

— Je le regrette, dit Adrian.

— C'est pas ta faute. Écoute ça. Rocky frappa du doigt une pile de prospectus qui annonçaient des vitamines pour animaux.

Quoique ravie par la vitalité et l'attention de Rocky, Adrian se sentait un peu intimidée.

— La dernière nourriture que j'ai achetée ici contenait plus de mites que de mouches, et mes tortues s'étouffent avec les mites. Ça les fait tousser...

Rocky s'apprêtait à décrire avec entrain les malaises de ses bêtes, quand la propriétaire du "pet shop", une femme trapue, dans la quarantaine, sortit de l'arrière boutique et salua Rocky de la main.

— Salut, Gloria. Je parlais de la nourriture pour les tortues. Comme je le disais, les tortues s'étouffent avec les mites et ça les fait tousser.

Rocky cherchait à imiter du mieux qu'il pouvait la toux de ses tortues: "Une petite toux comme ça, et il faut que je leur donne des tapes dans le dos, sur la carapace. Tu sais ce que ça leur fait?

Adrian haussa les épaules.

— Ça les torture! cria Rocky, tout fier de sa trouvaille.

— Tu t'y prends tôt dans la journée pour faire de mauvaises blagues, pas vrai ? dit la propriétaire.

— C'est pas facile d'inventer des blagues, lui confia Rocky.

Il traversa la boutique jusqu'à une immense cage où se trouvait un énorme chien. "Et comment va Butkus aujourd'hui ? " fit-il.

— Pas eu le temps d'y voir, répondit la propriétaire.

Rocky ouvrit la cage, l'énorme chien en sortit d'un bond et se mit à faire des cabrioles. "Allez, Butkus. Fais le mort... fais le mort." Le chien fit le mort. Se tournant vers Gloria, Rocky demanda: "Ilest de quelle race ? "

— C'est un bouledogue anglais, répondit-elle.

— Son maître devait le reprendre il y a trois semaines, ajouta doucement Adrian.

— Nous n'assumons aucune responsabilité pour les animaux laissés plus de trente jours. C'est une pension ici, pas un asile, tu sais. Adrian, j'aimerais que tu nettoies toutes les cages qui sont en bas. Elles sont dans un état lamentable.

Adrian acquiesça et descendit au sous-sol. Rocky flatta le chien en suivant Adrian du regard. Il se sentait abandonné. La journée commençait mal.

***

Monsieur Gazzo et son jeune garde du corps étaient assis sur la banquette avant d'une Cadillac noire, Rocky était à l'arrière.

— Il avait que cent trente dollars, monsieur Gazzo. Je pense bien qu'il pourra rembourser le reste la semaine prochaine.

Patiemment, monsieur Gazzo répondit; "Mais oui, Rocky. Bob pourra la semaine prochaine. C'est tout pour aujourd'hui, fiston." Il lui tendit un billet de vingt. "Demain, tu toucheras la dette de Del Rio. Il est en retard de trois semaines. Ç'a bien marché hier soir?"

— Pas mal.

Le garde du corps de Gazzo regarda le visage tuméfié de Rocky dans le rétroviseur et sourit. Il détestait Rocky et sa

haine lui donnait une impression de merveilleux bien-être. "As-tu pris son numéro de plaque ? " demanda-t-il.

— De quoi ? fit Rocky.

— Du camion qui a passé sur ta sale tête.

Le garde du corps fixait Rocky, le défiant de relever sa remarque, mais avant que Rocky puisse répondre, la voiture venait se garer près du coin, en face du gymnase Goldmill.

Le garde du corps maugréa entre ses dents d'un ton glacial; "Ce petit morveux n'est qu'un tas de viande... un tas de viande. "

— Ta gueule! ordonna monsieur Gazzo, sinon j'te fais zigouiller pour ton anniversaire.

***

— Salut, Rudy, quoi de neuf!

Rocky aborda le vieil Irlandais qui tenait un étal de pretzels devant le gymnase. Il avait été boxeur professionnel et maintenant il était aveugle.

— T'as vu le match hier soir ? demanda Rudy.

— Vu ? j'en étais. Rocky saisit un pretzel pour voir si Rudy s'en rendrait compte. Voyant que Rudy n'en parlait pas, il le remit en place.

— Il paraît qu'Apollo Creed a réduit le con d'Anglais en miettes, signala Rudy.

— Creed est fantastique.

— Alors, qu'est ce que t'as fait hier soir, Rocky ? Tu lui as chanté do-do-l'enfant-do pour l'endormir, ce bon à rien?

Pour Rudy, tous ceux qui ne lui plaisaient pas étaient des bons à rien. Le monde était divisé en deux catégories: les champions et les bons à rien. Mais même les bons à rien devaient devenir des novices, et les champions, des maniaques enragés et vicieux, capables de dévorer leurs victimes si les règles du jeu ne les en empêchaient pas.

— Ouais, j'ai gagné. KO. T'aurais dû venir écouter le match, je m'en suis bien tiré.

— Et alors, où en es-tu avec tout ça?

Rudy aimait les statistiques; sans statistiques, il ne pouvait pas se faire d'idée ou comparer.

— Quarante-quatre et vingt... trente et un KO, répondit fièrement Rocky.

— Tu l'as eu avec quoi?

— Avec deux pretzels secs.

— Ah, Rocky... avec quoi?

— Une combinaison de crochets droits.

Rudy tendit la main en souriant et lui frappa amicalement le bras. "Parfait. J'aurais fait la même chose."

— C'est la première fois que quelqu'un me dit ça depuis depuis que je suis petit, dit Rocky en laissant tomber une pièce de monnaie dans le gobelet de papier sur l'étal.

— Peut-être que tu l'as pas mérité plus de deux fois, déclara Rudy.

— Tiens! Rocky lança une autre pièce sur celle qui venait de tomber dans le gobelet. "Faut que j'achète un de ces pretzels! L'Etalon italien qui se forme aux pretzels ne sera jamais tordu comme un pretzel."

***

Le gymnase Goldmill était presque plein. Le bruit régulier des cordes à sauter et le dat-dat-dat-dat-data-data-dat des punching-balls faisaient vibrer la salle. Les hauts-parleurs retentissaient de la musique des Isley Brothers qui venait se confondre au bruit métallique des chronomètres automatiques, aux reniflements et à la respirations des boxeurs, et au bruit sourd des coups sur les sacs de sable. Il y avait cinquante pour cent de Noirs dans la salle, trente-cinq pour cent de Latino-Américains, dix pour cent de Blancs et cinq pour cent d'origine inconnue mais batailleuse.

Comme Rocky traversait le gymnase, plusieurs boxeurs au courant de son récent succès lui adressèrent des saluts.

— Dis-donc, t'as mis Spider KO dans le sixième?

— Le troisième. T'aurais dû voir ça, répondit Rocky.

Comme il passait près d'un autre boxeur qui piochait dans un sac de sable, ce dernier retira son gant et dit: "Hé, Rock, touche ma main."

— Pour quoi faire?

— Vas-y, c'est important, insista le boxeur.

Rocky toucha la main nue du boxeur avec précaution. "C'est bien une main."

— Peux-tu deviner que je viens tout juste de me branler?

Rocky sourit en s'éloignant; il aurait aimé qu'une telle blague fût de son cru. Puis il se mit à se demander si le boxeur s'était effectivement masturbé et ne s'était pas lavé les mains. "Non, conclut-il, ça serait vulgaire."

Au mur du vestiaire, une affiche disait DÉFENSE DE S'EMBRASSER. Facile. Rocky s'approcha de son casier, tenta de l'ouvrir, ne réussit pas. Il appuya son oreille contre la serrure et fit tourner la roulette. Rien à faire. Il secoua l'armoire et chercha à la forcer, mais sans succès. Étonné, il s'assit sur le banc pour réfléchir. Une seconde ou deux plus tard, Rocky se leva, empoigna le banc et fracassa la serrure. En ouvrant la porte, il aperçut des fringues tapageuses. "Mais, c'est pas mes vêtements", maugréa-t-il. Il vit, collée au-dedans de la porte, la photographie de plusieurs filles de couleur. "Mais c'est pas ma photo", dit-il doucement, tandis que des pensées pas très jolies l'assaillaient.

Un petit homme costaud d'environ trente-cinq ans entra dans la salle grise. Ses cheveux ressemblaient à des fils bruns et épais, droits sur sa tête comme si on les avait coupés avec une tondeuse à haies.

Rocky demanda, agacé: "Dis-donc, Mike, qu'est-ce qui se passe ici ?"

— C'est plus ton casier. Le patron a une marotte. Je sais pas quoi.

— Comment, c'est plus mon casier ? Je suis membre, je l'ai même décoré moi-même, et puis j'ai vaporisé du poison dedans, pour les blattes. Je me suis fendu en quatre pour le garder en bon état.

— Écoute, moi je suis d'accord. Mais c'est pas moi le proprio, pas vrai ? Il faut que tu parles à Mickey. À Mickey.

Il tendit la main sous le banc et en sortit la photographie roulée que Rocky avait épinglée dans son casier. "Je pense que c'est à toi, Rocky."

Rocky suivit confusément Mike à l'autre bout de la pièce. Mike passa la tête dans la porte des douches. Deux boxeurs latino-américains se savonnaient. L'un d'eux était poids plume, l'autre, gros et flasque, allait bientôt devenir un poids lourd désagréable à voir.

— Hé, avorton, donne-moi du savon ! lança le plus gros à Mike. De toute évidence, il était nouveau et ne connaissait pas le statut de Mike au gymnase.

Mike, furieux, cria: "Hé, toi, personne, t'entends, *personne* m'appelle avorton, et surtout pas toi, chico!

Le gros latino-américain répéta sans broncher ce qu'il venait de dire. Cette fois, il le dit encore plus fort. "Avorton, hé ! avorton, donne-moi du savon !..."

Les deux boxeurs qui dansaient sous la douche chaude se mirent à rire. Ils prenaient un malin plaisir à rendre Mike furieux et se croyaient drôles; mais Mike était furibond. Il sortit une savonnette de sa poche et la lança de toutes ses forces en direction de celui qui venait de l'insulter. Elle heurta le mur juste au-dessus de sa tête et, sous l'effet du choc, les boxeurs furent réduits au silence. Mike se retourna et sortit avec Rocky pendant que le boxeur lui criait des blasphèmes.

— Un peu plus et je lui arrachais la figure, dit Rocky avec admiration.

— Je prends pas de merde de personne, répondit Mike.

— Faut se méfier de toi. T'es dangereux aujourd'hui, répliqua Rocky en souriant. Mike le puncha amicalement au bras et courut à ses affaires.

Près de l'entrée, le patron Mickey Goldmill, un homme dans les soixante-dix ans et ressemblant à un nouveau George Raft, était assis sur un tabouret. Il était là depuis tant d'années qu'il ne respectait plus personne et personne n'éveillait son intérêt. Il s'ennuyait.

— Ça va ? demanda Rocky.

— Quoi ? dit Mickey, en feignant d'être sourd.

— J'ai dit, ça va?

— T'es médecin?

Mickey tourna le dos à Rocky. Et comment pouvait-il donc aller, avec un pied dans la tombe et l'autre dans un bain de pieds Dr. Scholl?

Rocky poursuivit doucement: "T'as des ennuis aujourd'hui ?" Il tentait d'amener la conversation sur le sujet du casier et s'efforçait de contenir sa colère.

Aussi désagréable qu'avant, et sans céder d'un pouce, Mickey cracha dans le coin et s'essuya la bouche du revers de la main. "T'occupe pas de mes problèmes. *Toi,* t'en as un problème ?"

— Je parlais avec ton homme, Mike, et puis, il... Heu, pourquoi on m'a enlevé mon casier?

Le vieillard répondit sans façon: "Dipper en avait besoin."

Rocky se retourna pour regarder Dipper qui s'entraînait. Dipper était jeune et musclé; c'était un poids lourd au regard féroce.

Mickey continuait, acerbe: "Dipper est un novice. Toi, t'es un raté."

— Un raté?

— Dipper ira loin. Toi, t'es un raté. Les faits sont les faits. Les affaires sont les affaires.

Pour éviter de tomber à genoux en suppliant le vieux de ne pas l'appeler un raté, Rocky fixa du regard un jeune

poids moyen qui sautait à la corde pendant que son entraîneur chantait *Fascinating Rythm*.

Le vieillard avait les nerfs en pelote et voulait à tout prix écraser Rocky. Il donna à ses intentions l'allure d'un bon conseil: "Écoute, rends-toi service. Prends ta retraite. T'as quel âge, fiston ?"

— Quoi ? demanda Rocky, comme s'il n'avait pas bien entendu.

— Quel âge?

— Vingt-cinq en juillet, mentit Rocky.

— Dis plutôt trente ! insista Mickey.

— Vingt-cinq, trente, qu'est-ce que ça peut faire ? Il m'a fallu deux mois pour apprendre la combinaison de ce casier.

— Tu perds tes jambes, déclara Mickey. Y'a pas de matches de boxe pour paraplégiques; ils peuvent pas faire tourner les roues avec des gants.

— Ouais, je les perds, et toi aussi. C'est la vie. Pendant six ans, ça été mon casier.

Il n'arrivait pas à ébrécher l'armure du vieillard. Elle était faite de dure réalité et elle brillait de vérité. Mais Rocky avait du mal à affronter les faits.

— Tu t'es battu hier soir ? T'as gagné ? s'enquit Mickey, en espérant qu'ainsi la vérité ferait son chemin dans la tête de Rocky.

— Ouais. K.-O, Rocky avait presque honte d'admettre sa victoire.

— Contre qui?

— Spider Rice!

À ces mots, le vieillard fut amusé. "Rice est un bon à rien."

— Pour toi, tous ceux contre qui je me bats sont des bons à rien. (Le vieux lui rappelait son père, toujours en train de critiquer, toujours en train de le descendre. Mais son père était mort, alors pourquoi pensait-il à lui en ce moment ?)

— Et ils le sont pas?

Mickey lança à Rocky un regard indifférent et bref, puis il sortit un chapelet de sa poche et l'enroula oisivement autour de ses doigts, "C'est la vérité que tu veux... ? T'as bon coeur, mais tu te bats comme un âne. Tout ce que t'as, c'est un joli nez. T'as jamais pensé à prendre ta retraite ?"

Rocky ne comprenait pas comment Mickey pouvait penser ça de son nez. Il avait tant reçu de coups que l'arête en était croche. Il avait le museau aussi épaté qu'un museau peut l'être... et l'histoire de la retraite... pour faire quoi ? "Non, j'y ai jamais pensé", répondit-il.

— Penses-y, dit Mickey avec toute la gravité d'un oracle. Penses-y.

Rocky s'éloigna en haussant les épaules. Merde, non, il n'y penserait pas; ce n'était pas parce qu'un vieux bouc lui avait dit que tout était fini que ça l'était. Le destin pouvait changer bien des choses et parfois les changeait. Toutefois, le destin ne pouvait pas lui rendre son casier; seul le vieux bouc le pouvait: c'était son gymnase.

Quand Rocky fut trop loin pour l'entendre, Mickey se pencha vers Mike et, le désignant du doigt, dit: "Je le connais depuis qu'il a quinze ans. Une vie perdue."

***

Découragé, Rocky s'en fut à nouveau au vestiaire. Il rencontra Dipper qui s'entraînait dans le ring. Dipper cracha une gorgée d'eau dans un seau et regarda Rocky d'un air suffisant. "Pas mal, ton casier."

Rocky passa son chemin sans dire un mot.

***

À la tombée du jour, la lumière mourait, ou ressemblait au chien Butkus quand il faisait le mort. Un passant perspicace aurait sans doute remarqué son léger

tremblement au bout de South Street. Mais il n'y avait pas de passant perspicace, et même l'attention de Rocky était détournée, accrochée en fait au dernier morceau de poulet qu'il était en train de sortir d'un sac en papier pour le manger. Quand il arriva au "pet shop", il frappa dans la vitrine avec un os. À l'intérieur, Adrian disposait des jouets pour animaux sur le comptoir: des os de caoutchouc, des balles pleines d'herbe aux chats, un miroir et une cloche pour les oiseaux, une pantoufle unique pour les chiots amateurs de pantoufles. En apercevant Rocky, Adrian se tendit. Elle espérait le voir, mais, quand elle le voyait, elle était saisie de frayeur. Elle ne pouvait pas exprimer ses sentiments envers lui, ce n'était pas seulement une attirance sexuelle; elle constatait qu'ils étaient de la même race: solitaires, timides et tendres.

— Bon temps pour attraper une pneumonie.

Le temps qu'il fait est toujours une bonne façon neutre d'engager la conversation. Adrian ne répondit pas, mais elle sourit légèrement et se dirigea derrière le comptoir.

— Ah... j'étais pourtant venu pour quelque chose, commença Rocky. Ah, oui... t'aimerais que quelqu'un te raccompagne?

Adrian brûlait de dire oui, mais elle en était incapable; un terrible complexe d'infériorité l'étouffait. Elle se mit à serrer les flancs vides d'une souris de caoutchouc qui fit de piteux petits couics.

— Qu'est-ce qu'elle dit, la souris ? demanda Rocky.

Adrian haussa les épaules en rougissant.

Rocky comprit son embarras et fit dévier la conversation. "Comment va mon copain ?" Il regardait dans la cage de Butkus. "C'est un beau chien. Bon, eh bien, à plus tard."

— Bonsoir Rocky.

Adrian le regarda partir, un peu confuse.

***

Un peu plus tard, Rocky se rendit au bar chez Andy. Par respect pour Andy, il jeta son sac d'os de poulet Colonel Sanders avant d'entrer. Immédiatement, Joe Czack déposa une chope de bière devant lui et frotta ses paupières pleines de cicatrices. Rocky semblait inquiet. Il cherchait Paulie.

— T'as vu Paulie?

— Il disait qu'il avait mal aux os, puis il est allé se coiffer dans les W.-C., il y a de ça une heure.

Czack remplaça immédiatement la chope de bière que Rocky avait vidée d'un trait. Rocky n'y toucha pas et traversa la pièce jusqu'aux W.-C.

C'était un trou puant, accablant pour quiconque était sobre. Il y avait de la vomissure collée aux murs, et des taches jaunes d'urine cristallisée couvraient le plancher autour de la cuvette. Engourdi, Paulie tentait de se coiffer devant le seul morceau de miroir existant dans la pièce, et il n'aimait pas ce qu'il voyait.

— Salut, Paulie, dit Rocky à son copain.

Paulie vacilla devant le fragment de miroir comme si le salut l'avait étonné. Il pencha de côté sous l'effet de l'alcool et perdit de vue un moment son image dans la glace.

— Dis donc, Rocky, regarde-moi ce miroir. J'aimerais bien mettre la main sur le sale idiot qui a cassé la glace. Tu vois, regarde, regarde, j'ai un demi-visage... Où est passée l'autre moitié?

— Partie jouer. Elle va revenir.

Il redressa Paulie devant le miroir. "Tiens, la voilà. Tout y est. Tout le visage, le côté droit et le côté gauche. Dis donc, Paulie..."

— Quoi ? demanda Paulie en louchant son front et l'arête du nez. J'ai une tête intéressante, dit-il.

— Ta soeur joue les indifférentes, mais je crois bien que je lui plais, expliqua Rocky.

— T'occupe pas d'elle, répliqua froidement Paulie tout en continuant d'admirer son visage, et coiffant ses cheveux

d'une autre façon. Tu peux trouver quelqu'un de mieux que ma soeur.

— Tu vois, tous les matins et tous les soirs j'arrête à la boutique, et je lui raconte des histoires... mais il se passe jamais rien. On dirait qu'elle me voit même pas, comme si j'étais transparent.

— Elle te voit pas, hein ? La bouche de Paulie était agitée d'un tic.

— Ouais. Même que des fois elle me regarde comme si j'étais un tas d'ordures. Qu'est-ce que j'ai qui va pas ? Est-ce qu'il faut que je me fasse refaire le nez pour lui taper dans l'oeil?

— Si tu veux savoir ce que je pense, ma soeur, eh bien, elle joue perdante. C'est une sale ratée.

Rocky fut décontenancé par la réaction de Paulie. "Hé... du calme..."

— Y'a des fois, elle me rend tellement fou que j'ai envie de lui sculpter les yeux au rasoir.

Rocky se dirigea vers la porte. "T'es malade."

— J'suis pas en forme.

Paulie remit son peigne dans sa poche.

— T'es jamais en forme.

— Adrian est pas dégourdie, continua Paulie.

— Mais toi, tu l'es, c'est ça?

La puanteur des W.-C. le prit à la gorge. Rocky enfouit son nez dans l'encolure de son T-shirt.

— Ouais. Elle joue à perdre. Elle fout rien. Elle aime pas la vie. Elle lit... calée... trop timide... elle fera jamais rien dans la vie. Presque trente ans. Elle va crever toute seule si elle s'affranchit pas.

— Moi aussi j'ai trente ans, constata tristement Rocky.

— Toi aussi tu crèves tout seul, ajouta Paulie.

— T'es pas très entouré non plus.

Paulie n'avait pas envie de parler de lui-même. Il se disait qu'il n'en sortirait pas de toute façon. Quant à sa soeur... c'était différent. Soudain, il montra le mur du doigt

et se laissa emporter par la colère: "J'aimerais bien mettre la main sur le sale idiot qui a cassé la glace !"

Rocky aida Paulie à passer la porte étroite des W.-C. Tout en trébuchant, Paulie continuait à parler.

— Tu sais, ma mère l'a couvée. La vieille lui a bouffé sa personnalité, elle a eu peur qu'elle la quitte. Elle lui racontait des histoires terribles, qu'il lui arriverait malheur si elle embrassait un gars sans être mariée.

— Et maintenant, elle a peur des hommes ? demanda Rocky.

— Ouais, peut-être. Elle a peur de quelque chose, ça c'est sûr.

Rocky hésita avant de dire ce qu'il voulait dire. La question était délicate; quand même, Paulie était son copain, et il devait dire le fond de sa pensée au nom de leur amitié.

— Est-ce que tu crois qu'elle devrait voir un... j'sais pas, moi, un psychiatre?

Paulie devint furieux comme un sauvage et beugla: "Mais elle est pas folle !" Il se tenait au milieu de la pièce, complètement soûl. Tous les yeux étaient rivés sur lui. "Y'a pas de folie dans la famille ! Elle est timide, c'est tout, *timide !*..

Rocky fixait le plancher avec gêne et embarras. Tout bas, il murmura: "Qu'est-ce que tu veux que je fasse ?"

Paulie continuait à rugir et à mettre son public à la page: "Elle est en train de sécher. Et moi, je me sens responsable. Faut qu'elle vive un peu avant de pourrir ! T'es un copain, Rock. Faut que tu lui parles. C'est l'Action de Grâces."

Rocky dit, pour le calmer: "D'accord."

— Alors, demain, tu viens bouffer à la maison. C'est l'Action de Grâces.

— Parfait, acquiesça Rocky.

Paulie sourit enfin et Rocky le conduisit vers un des compartiments. Il s'effondra dans un coin et ferma les veux.

Rocky se dirigea vers le bar. Andy, le propriétaire, qui était aussi parfois barman, lui parla sur un ton confidentiel: "T'as bossé comme un dur pour cette invitation." Rocky acquiesça et leva les yeux vers l'appareil de télévision posé sur une étagère. C'était l'heure des nouvelles du sport. Le commentateur se trouvait à l'aéroport et s'apprêtait à interviewer le champion du monde poids lourd, Apollo Creed.

Creed était un Noir de vingt-huit ans, grand et bien musclé, et son visage café au lait n'avait pratiquement pas de cicatrices. Il était entouré d'une cour de soigneurs et d'entraîneurs et suivi d'un petit groupe de parasites.

Approchant le micro du visage de Creed, le commentateur demanda: "Pouvez-vous nous donner vos impressions ?"

Apollo regarda l'avion et répondit avec un sourire éclatant: "Supersonique !"

Les admirateurs d'Apollo sourirent tous comme un seul homme. On entendit des murmures... "Sensas..."

— Apollo, quelle est votre opinion sur ce nouvel adversaire britannique, Henry Wilcoxson ? fit le commentateur.

Les camions d'approvisionnement s'étaient approchés de l'avion derrière le champion et on commençait à charger les victuailles.

— Il était grand et pas commode. Je l'ai descendu en vitesse. Maintenant, je me prépare à recevoir Lee Green le mois prochain.

Le visage du boxeur redevenait sérieux.

— Vous faites allusion à ce match du bicentenaire au sujet duquel on a déjà fait beaucoup de tapage?

La caméra prit en gros plan le minuscule drapeau bleu, blanc et rouge, que le champion portait au revers de sa veste.

— Parfaitement. Ce sera le plus grand événement sportif de toute notre histoire. Ce sera un jour de fête.

Apollo tendit le bras vers une grande jeune femme, jolie comme un mannequin, et l'attira vers lui. "Voici mademoiselle Betty Palmer, mon biographe officiel. Elle a pour fonction de noter tout ce que je dis, pour la postérité, n'est ce pas, mademoiselle Betty ? Allez, montrez-leur votre bloc-notes."

La jolie femme sortit un calepin de sténographe de son superbe sac en peau d'alligator, et le brandit devant la caméra. Les admirateurs du champion riaient en se poussant du coude. Pensez donc, il appelait sa nouvelle conquête son biographe!

Le commentateur continuait à interroger le champion, cherchant les réponses qu'attendaient ses admirateurs endurcis: "Le match aura-t-il toujours lieu à Philadelphie, Apollo ?"

Pressé de monter à bord de l'avion, Apollo répondit rapidement: "Le Championnat mondial Poids lourd du Bicentenaire aura lieu à Philadelphie, le berceau de la nation. Vous n'aurez jamais vu de match semblable."

— Où allez-vous maintenant?

— Je rentre chez moi. Mes enfants me manquent et je ne peux pas vivre un jour de plus sans les voir.

Apollo Creed, guidé par deux amis, reculait lentement. La jeune "biographe" attendait patiemment à l'écart et, de toute évidence, elle n'accompagnerait pas le champion. Là où il allait l'attendait sa femme, et ce qu'il avait à lui dire, la postérité pouvait s'en passer.

— Que conseilleriez-vous à de jeunes boxeurs qui aspirent à la gloire ? demanda le journaliste, comme si les bons conseils pouvaient mener au championnat.

Fixant l'oeil de la caméra comme un sorcier qui va jeter un sort, Apollo semblait vouloir hypnotiser la foule des téléspectateurs. "Restez à l'école et servez-vous de votre tête, compris ? Devenez avocats, devenez docteurs.

Baladez-vous avec un porte-documents. Oubliez le sport. Le sport, ça fait grogner, et ça donne des odeurs. Faut *penser,* faut pas *puer!*"

La cour d'Apollo s'éloigna en riant. Resté seul devant la caméra, le journaliste terminait en disant: "Ici Larry Carrol qui vous parlait de l'aéroport Kennedy, en compagnie de Apollo Creed, champion du monde."

Longtemps après la fin de la transmission, Rocky fixait encore l'appareil d'un regard pensif. Andy, le barman, émettait une opinion sur la situation dans le monde; ce n'était pas très réjouissant.

— Y'a plus personne qui s'inquiète du sort du sport aujourd'hui. C'est la dèche. Foutu, le baseball. Foutu, le basket-ball. Le football fera pas long feu non plus... Tu peux y compter.

Un soûlard, obsédé de l'exactitude, mit presque dans le mille en déclarant: "Le baseball a déjà été le seul sport en Amérique..."

Andy l'interrompit pour dire que: "Bien sûr... il y avait rien comme s'avachir pendant un programme double extraordinaire, mais maintenant, le baseball, c'est de la business." Il avala une gorgée et continua: "Où sont les vrais boxeurs ? Les pros ? Aujourd'hui, on n'a que des pitres."

— Qu'est-ce que tu racontes, Andy ? Ce gars-là, c'est un champion ! fit Joe Czack.

Andy n'en démordait pas. Il aimait les boxeurs qui faisaient sérieux. "Creed est un bouffon. Libérez les tables !" fit-il.

Rocky sortit de sa torpeur passagère pour faire "Hein ?"

— Quoi ? fit Andy.

— Il a risqué le meilleur coup qu'il pouvait, et il est devenu champion. Quel coup t'as risqué, toi?

— Minute, Rocky, tu te sens malheureux ? Parfait. Mais moi, j'ai à faire. J'ai pas de coups à risquer.

Déprimé, Rocky se leva de sa place et marcha vers Paulie réfugié dans le compartiment, entièrement retranché du monde. Constatant qu'il était ivre mort, Rocky se dirigea vers la porte et sortit.

"Un coup à risquer, qu'il dit ! Il a raison, je vais en risquer un sacré coup !" Suivant le fil de ses pensées, Andy se versa une bonne rasade.

***

Dans la solitude de la nuit glauque et froide, Rocky passa devant un casse-croûte où l'on vendait des sandwichs. Ouvert toute la nuit, il avait une belle enseigne de néon rouge, orange et jaune dans sa vitrine qui se lisait: Atomic Hoagie Shop. *Le Hoagie* lui-même avait la forme d'un vaisseau spatial, avec des tubes de néon qui explosaient par-dessous le sandwich même, comme s'il allait subitement être lancé dans l'espace (ou dans la bouche de quelqu'un). Devant, plusieurs jeunes gens se tenaient dans la lumière crue, à l'avant scène, pour ainsi dire. Ils étaient beaucoup trop jeunes pour être là à une heure si tardive. Un garçon avec une dent fort ébréchée fit signe à Rocky.

— Rocky, tu nous paies le vin?

— Pas de vin, mon gars, mauvais pour ton cerveau, dit Rocky.

— Dis oui, Rocky ! Il fait froid dehors, insista-t-il.

— Pas de vin.

Alors, plus maussade que tantôt, dent ébréchée voulut le taper d'un dollar.

— Rien qu'un dollar. Tu peux te le permettre.

— Pourquoi ? demanda Rocky, curieux de ce que le gamin allait répondre.

Sarcastique, dent ébréchée répliqua: "À cause qu'on a de l'attachement pour toi. Donne-moi un dollar."

Tout en se demandant comment le garçon avait eu l'audace de l'approcher, Rocky dit calmement: "Pas de dollar."

Dent ébréchée se tourna vers son copain et demanda:

— Allez ! Donne vingt sous à Rocky.

— Pour quoi faire ? demanda le copain.

— Pour lui permettre de téléphoner à tous ses amis ! fit dent ébréchée en riant.

Légèrement embarrassé, Rocky remarqua: "Elle est vieille celle-là !"

Dent ébréchée s'approcha très près, se pencha vers Rocky à la manière des colporteurs de photos pornos de pays étrangers, et dit d'un ton cajoleur: "Tu nous achètes une Thunderbird ?"

Rocky fit comme s'il n'avait rien entendu et dévisagea une toute jeune fille d'environ onze ou douze ans, appuyée au mur, qui fumait comme une cheminée avec des airs de racoleuse.

— Mais c'est Marie ! Marie, ton frère le sait que t'es encore dehors à l'heure qu'il est ? demanda Rocky.

Il éprouvait de la tendresse pour elle; elle était si menue et à la fois si grossière. Elle portait une salopette, des godasses d'ouvrier, une veste déchirée qui venait tout droit du décrochez-moi-ça, et ses cheveux étaient ramassés sous un panama.

La fillette simula l'indifférence, histoire d'impressionner ses amis.

— Va te faire foutre ! cria-t-elle.

Rocky était sidéré par tant de vulgarité. Elle n'était qu'une enfant.

— Qu'est-ce que tu dis?

— Va te faire foutre ! espèce de yo-yo. Puis elle se crut obligée d'accentuer ses propos d'une description propre à une putain. Ouais, il était un yo-yo, relié à la vie par une ficelle; il grimpait, il dégringolait, et, un jour, il se retrouverait inerte, sans ressort, et aucun remontoir ne

pourrait lui redonner sa vitalité. Le gang se moquait ouvertement de Rocky et riait de le voir dépité.

Courroucé et choqué, Rocky saisit son bras. Comme elle l'avait bien chevillé au corps, tout le corps suivit.

— C'est les garçons qui t'ont appris à parler grossièrement, pas vrai?

— Hé...!

— Quoi...?

— Mange de la merde!

Elle avait les coquetteries du trottoir et déballait ses connaissances. On ne la quittait pas des yeux.

Pour ce qui était du mauvais langage chez les gamins, Rocky avait une âme de puritain. Il se disait que la traite des blanches venait en second lieu et qu'une forte peine de purgatoire terminait le tout.

— Je te défends de répéter cela!

Puis, se tournant vers le gang, il les admonesta:

— Des types comme vous qui parlent comme ça devant une fillette,.. vous êtes pas autre chose que des voyous!

— Ici, c'est notre territoire, dit dent écorchée. Tu piges?

N'empêche que lui et ses copains reculèrent.

— Je vous défends d'approcher de nouveau cette fille. Allez, filez!

La voix de Rocky était froide et dure. Il ne badinait pas. Mais il arrive que des gamins soient stupides. Ils sentent le besoin de faire leurs preuves en dépit de conditions adverses. Un autre vaurien émit l'opinion qu'il s'agissait de "son" territoire et ordonna à Rocky de partir. Rocky fit un pas en avant et ils se dispersèrent.

Comme dent ébréchée s'éloignait à reculons, il menaça Rocky: "On va t'avoir. On a un joujou."

— Tu veux qu'on se batte ? Je vais te renfoncer la face, dit Rocky en entraînant la fillette.

Il avait décidé de la reconduire; chez elle. Ils s'engagèrent dans une cour d'école obscure et passèrent dans les rayons des faibles réflecteurs installés sur le toit

de l'édifice. L'ambiance avait quelque chose de fantastique. La réunion de l'énorme poids lourd, Rocky Balboa, et de la Marie, toute menue, qu'il menait, était tout le contraire du remorqueur qui guide un océanique géant vers l'abri d'un port. Il ne fallait quand même pas se laisser emporter. Il risquait de n'en pas sortir. La fillette n'était ni aussi gentille ni aussi innocente qu'il le supposait.

— Pourquoi tu fréquentes ces gars-là ? Ils t'apprennent rien que des vilaines choses.

— Je les aime, fit-elle indignée. Si tu les aimes pas, toi, tu peux aller te faire foutre!

Elle secoua si vivement la tête qu'elle en perdit son chapeau.

— Hé ! Quand j'avais ton âge, y'avait qu'une fille pour parler comme toi dans tout mon quartier.

— Ouais ?

Marie s'embêtait. Elle tenta de s'allumer une cigarette. Rocky s'en saisit et, négligemment, la jeta à terre.

— Ça coûte cher. Qui te donne droit de jeter ce qui m'appartient?

Elle le défiait.

— Ça jaunit les dents, fit Rocky d'une voix plus douce.

— J'aime les dents jaunes!

— Tu vas sentir le fond de poubelle!

— J'aime peut-être les fonds de poubelle, dit Marie. Mais avec moins d'assurance qu'elle n'en avait eu pour les dents jaunes.

— Personne aime les fonds de poubelle. Y'a que les rats... De toute façon, la fille du quartier qui était si mal embouchée était pas laide, elle était comme toi, mais les garçons voulaient pas la fréquenter sérieusement.

Rocky avait l'impression d'être le père de Marie et de lui faire la leçon.

— Pourquoi qu'on voulait pas la fréquenter sérieusement?

Marie avait, elle, l'impression d'écouter un étranger lui décrivant les indigènes de son pays. Elle écoutait comme on écoute une histoire, mais sans se sentir le moindrement concernée.

— Parce que les garçons sont comme ça. Ils rient si tu parles grossièrement. Au début, ils trouvent ça mignon, mais après tu attrapes une réputation, et gare à toi. Personne te prend plus au sérieux. T'es plus respectée. Faut que j'emploie un vilain mot; putain. Tu finiras comme putain.

— Pousse pas, Rocky. J'ai douze ans. Joe Namath a sa réputation faite et c'est pas une putain, lui.

— Ça c'est une autre sorte de réputation. Il a pas eu la sienne; en faisant le zouave. Il a travaillé fort, il a été honnête et il se respecte.

Rocky se rendait compte qu'il se parlait à lui-même. Marie n'avait aucune notion de ce à quoi il voulait en venir. À son âge, tout ce qu'elle désirait était qu'on s'occupe d'elle, mais il y avait danger qu'on s'en occupe plus qu'elle ne le souhaitait.

— C'est pas important l'âge que t'as. C'est pas obligatoire d'être une putain; agis comme si, c'est pareil.

— Merde!

Rocky eut envie de la gifler, mais cela eût été terrible: la reconduire sous prétexte de la protéger et la frapper ensuite. Il mordit sa lèvre et poursuivit:

— Écoute, tu regardes ça d'un drôle de point de vue. Faut être réaliste. Si tu te fais une mauvaise réputation, dans vingt ans les gens diront: "Vous vous souvenez de Marie ?" "Non, c'était qui ?" "C'était la petite grue qui flânait à l'Atomic Hoagie Shop." "Ah, oui, maintenant je me souviens." Tu vois, ils se souviendront de ta réputation.

Rocky et Marie avaient traversé la cour d'école. Dans l'obscurité se tenaient trois jeunes chenapans. Le feu de leur cigarette rougissait leur visage. Quand Rocky et Marie furent passés, ils les suivirent. Rocky s'en étant aperçu se

retourna pour leur faire face. Ils s'immobilisèrent, l'examinant à une quinzaine de mètres. Rocky renifla fortement à la façon d'un boxeur, puis il s'essuya les narines du revers de son pouce, et roula les épaules.

Les malfaiteurs eurent peur et renoncèrent, puis ils rebroussèrent chemin. Rocky se tourna vers Marie qui s'était tenue à l'écart. Il pointa du doigt le bout de la rue: "C'est ta maison, ça ?"

Elle acquiesça.

— Écoute, j'espère que tu vas pas...

— Sois tranquille, dit Marie.

— Qu'est-ce que j'allais dire ? demanda Rocky.

— Que tu espères que j'arrête de me conduire en putain pour pas en devenir une vraie, c'est ça ?

— Quelque chose du genre, dit Rocky.

Il avait l'impression d'avoir eu quelque influence sur sa vie. Ils se sourient et Marie s'éloigna.

— Hé, Rocky!

— Quoi...?

— Va te faire foutre... enfant de pute!

Et elle se mit à courir vers sa maison où elle s'engouffra, laissant Rocky éberlué. S'en retournant, il s'apaisa; cette fille avait produit une impression chez lui. "Ouais, pensa-t-il, qui je suis pour donner des conseils ?"

III

Il était dans la nature de Miles Jergens de croire qu'à quelque chose malheur est bon. Imbu de cette philosophie, il pouvait se permettre, de sourire, même quand d'autres se renfrognaient ou gémissaient sur leur sort. Quoi qu'il en soit, le destin voulait que ce promoteur à qui tout réussissait eût à sortir d'une impasse. Une réunion fut tenue à son chic bureau du complexe Franklin avec Apollo Creed, son avocat et son entraîneur.

Des fenêtres qui s'étiraient du plancher au plafond laissaient passer la lumière qui inondait les murs, le plafond et le parquet d'un éclat éblouissant. C'était un jour froid mais ensoleillé. Jergens demanda qu'on baisse les stores, de manière qu'il pût voir les papiers devant lui sans loucher. Creed était appuyé sur le dossier de son fauteuil, les yeux fermés, attentif et en train de réfléchir.

— Les rapports médicaux ont-ils été confirmés ? demanda l'avocat de Creed.

— D'une manière catégorique, dit Jergens. Puis, ayant relu la feuille qu'il avait devant lui, il ajouta: "On dit ici que MacLee Green a subi une fracture sérieuse au troisième os métacarpien de la main gauche."

Sceptique, l'avocat répéta sa question: "Avez-vous dit que les rapports avaient été confirmés ?"

— C'est ce que j'ai dit, Monsieur Sawyer, fit Jergens après quoi il jeta un coup d'oeil à Creed pour voir s'il dirait quelque chose. Mais Creed demeura impassible.

— N'est-ce pas votre responsabilité de veiller à...

L'avocat osait une opinion, tout en tapotant nerveusement son porte-documents. Mais Jergens l'interrompit.

— Apollo, nous pourrions annuler le combat, si tu désires ne te battre qu'avec Green.

Il ne désirait pas se mettre Creed, champion du monde, à dos. Il cherchait plutôt à l'apaiser, si possible. Mais Apollo Creed ne semblait pas encore disposé à dire quoi que ce soit. Tout mijotait dans sa tète. Les idées viendraient, bien rangées et ensemble, dans peu de temps. Il laissait aux autres le soin de discuter l'affaire.

Monsieur James, l'entraîneur d'Apollo et ami personnel de celui-ci, dit: "Il s'agit pas seulement de Green. Qu'est-ce qui arrive du temps qu'Apollo a mis à se préparer ? C'est à vous qu'il devrait casser la gueule."

À l'idée de Creed lui allongeant un coup, Jergens grimaça. Monsieur Sawyer expliqua ce que l'entraîneur entendait. "Ce que monsieur James dit, c'est que monsieur Creed a droit à une compensation morale pour le temps consacré à la promotion en vue du contrat."

Quand il s'agissait d'argent, Jergens était sûr de son fait. "Je crois que nous pouvons en arriver à une solution." C'était presque une promesse. "Quelqu'un veut de la gomme au thé des bois ?" Il venait d'en sortir un paquet trouvé au fond de son tiroir. La question à peine posée, il songea qu'elle serait saugrenue s'il n'y avait pas de mâcheur devant lui. Heureusement, Creed en prit un morceau.

— La solution, monsieur Jergens, reprit l'avocat, la seule solution est que vous trouviez en vitesse un autre aspirant de catégorie supérieure.

Jergens se raidit sur-le-champ. Sous le pupitre, les jointures de ses mains blanchirent. Ses dents grincèrent et un tic nerveux fit bouger les muscles sous les yeux. Il n'avait pas éprouvé pareille émotion depuis la mort de son

perroquet. "J'ai rejoint Ernie Roman. Il se bat en France à ce moment-là", dit-il.

— Alors donnez-nous Buddy Shaw. Il est cinquième en ligne. Apollo peut le faire durer une couple de rounds, dit l'entraîneur.

— Shaw se bat en Amérique du Sud. Pourquoi ne pas retarder le combat au 4 juillet ? demanda Jergens, sachant fort bien que l'entourage d'ApoIlo avancerait immédiatement une raison pour refuser. Il déchira l'enveloppe d'un rouleau de Tums et avala quelques dragées.

— Hein... ? Pourquoi pas ? Pensez-y: le 4 juillet, chandelles romaines, des étincelles, et le plus beau feu d'artifice de tous: Apollo Creed qui se bat pour conserver le championnat!

— Au diable le 4 juillet ! cria l'avocat, il y a dix mille choses qui vont avoir lieu le 4 juillet. Apollo veut être le premier!

Sa voix aussi forte que celle de l'avocat, l'entraîneur fit une suggestion qui ne valait guère. "Qu'est-ce que vous diriez d'une poire comme Billy Dukes ?"

Jergens lui lança un regard dégoûté, puis un muet désespoir perça dans ses paroles.

— Il a développé un ulcère et s'est retiré. Écoutez, je connais mon affaire. Je ne suis pas né d'hier. J'ai pris contact avec chaque sacré aspirant valable, mais ils disent tous que ce n'est pas assez de cinq semaines pour se remettre en forme.

— En forme, en forme... dit l'entraîneur, ils ont la trouille; ils veulent pas se faire battre devant un billion de personnes. Ils veulent pas qu'on en fasse de la viande à hamburger le jour de la fête américaine.

Ce disant, il fit des gestes dans l'air avec ses mains, qui ressemblaient davantage à des mouvements de karaté qu'à ceux de la boxe, un mouvement de hachoir qui disséquait l'air.

C'était le vrai type de l'entraîneur, mais il était loin d'être en forme lui-même: gras, avec de l'empâtement qui bombait de partout son maillot défraîchi, la face comme une demi-lune spongieuse en équilibre sur un double menton. Quand il n'était pas dérobé par un cigare, le sourire était plutôt beau. Jergens répliqua; "Vous m'en direz tant !"

— Je le dis ! fit l'entraîneur. Je viens justement de vous le dire.

Monsieur Sawyer, qui avait écouté avec amusement, se redressa subitement. Une idée lumineuse l'avait frappé comme un éclair qui allait de l'épine dorsale au cerveau, où le mécanisme des idées marchait très rarement au ralenti.

— Allons, du calme. Il se pourrait justement que ce combat ait besoin d'innovation.

Il se cala de nouveau dans son fauteuil et se mit à polir le saphir de sa bague avec un mouchoir brodé d'un large monogramme.

— Innovation ? Vous voulez dire un spectacle avec un côté grotesque ? Vous voulez que Creed se batte avec un nain et se fasse briser les genoux ? Vous le voulez dans l'arène avec une femme boxeur et qu'il se retrouve avec un téton dans la gueule?

Jergens ponctua le tout d'un rire obscène au fur et à mesure que se déroulait dans sa tête la charge burlesque. S'il suivait le raisonnement de l'entourage de Creed, il ne serait qu'un promoteur de cirque au lieu de travailler dans les arénas d'importance du pays.

Monsieur Sawyer se refusa à rompre la tension. Il ne riait pas. Il était sérieux. Et tandis qu'il répondait à Jergens, il rajustait le pli de son pantalon. Mais il ne le quittait pas des yeux.

— Non, dit-il, je ne pense pas en termes de suite.

— Maintenant, c'est à mon tour de parler. Vous avez peut-être raison de dire que ce combat a besoin de quelque chose de neuf, mais vous vous excitez comme des idiots.

Voici comment cela va se passer. Le 1er janvier, soit le premier jour du bicentenaire, je vais me battre avec un gars quelconque de l'endroit. Un petit agneau tout blanc. Le monde est sentimental: on n'aimera rien de mieux que voir Apollo Creed donner la chance à un illustre inconnu d'aspirer au championnat du monde, le jour anniversaire du pays. C'est comme ça que je veux que les choses se passent!

Ceci dit, il se dirigea vers la porte et l'ouvrit.

— C'est une idée très américaine, dit Jergens.

Apollo se retourna vivement, secoua la tête et dit:

"Non, monsieur, c'est une idée très intelligente." Sur ce, l'entraîneur et l'avocat le suivirent sans même jeter un coup d'oeil du côté de Jergens qui marmonnait, la tête enfouie dans ses bras croisés.

***

Tard l'après-midi du même jour, la Cadillac blanche 1970 de monsieur Gazzo s'arrêtait devant l'appartement de Rocky. Sur la banquette arrière, Rocky était assis avec l'usurier. Le garde du corps de Gazzo était au volant. Gazzo feuilletait un petit carnet noir.

Mine de rien, Gazzo demanda: "Mercredi prochain, fais cracher un mille à Snyder."

— Snyder. Entendu, dit Rocky.

— Et jeudi, deux cents à Cappoli, OK?

Gazzo poursuivait, de haut en bas de la courte liste.

— OK, dit Rocky. Cappoli, le marchand de ferraille. J'ai déjà acheté une jolie lampe de lui. Pas cher. Je l'ai encore.

— C'est ça, Rocky, répliqua Gazzo. Je suis content que t'aies une belle lampe pour pas abîmer tes jolis yeux, du moins pas si tu veux regarder longtemps la belle fille que t'accompagnes ce soir.

— Comment vous savez ça? demanda Rocky embarrassé.

— Alors, tu crois que j'entends parler de rien?

Gazzo sourit.

— La soeur de Paulie, admit Rocky.

Le garde du corps se retourna afin que Rocky puisse saisir l'expression de dédain qui ponctuait sa réflexion sarcastique: "J'ai entendu dire qu'elle était arriérée."

— Elle est pas arriérée, elle est timide.

Rocky se sentit stupide d'avoir à défendre auprès d'une telle vermine une personne aussi merveilleuse que l'était Adrian.

— Emmène-là au zoo. Les arriérés aiment le zoo, poursuivit la canaille avec agacement.

Rocky se tourna vers Gazzo pour implorer de l'aide. "C'est bien nécessaire qu'il dise ça, cet animal-là?"

Le garde du corps rougit. Il était meilleur pour donner des coups que pour les recevoir. Gazzo lui fit signe de se calmer. Il dit à Rocky: "Buddy est pas de bonne humeur."

— Il est jamais de bonne humeur. Puis, riant de l'attitude haineuse de Buddy, Rocky lui dit: "Compte-toi chanceux... T'es en santé, tes jambes sont bonnes, tes mains aussi..."

Les traits du garde du corps se durcirent; il fixa Rocky d'un oeil meurtrier.

— J'aime pas ta sale gueule!

— J'aime pas la tienne non plus, répliqua Rocky.

— Baise mes fesses!

— Baisse les épaules! dit Rocky.

Gazzo sortit de la voiture, suivi de Rocky. "Buddy t'en veut pour une chose. Y'en a qui baissent sans raison aucune, tu sais. Tiens, prends cinquante dollars; toi et la fille, amusez-vous bien."

— Merci, monsieur Gazzo.

Il pénétra dans son appartement tandis que Gazzo s'éloignait à toute allure.

Cependant, le destin avait ralenti l'élan de Rocky. Il y avait plus qu'une gratification de cinquante dollars d'impliqué. Par bonheur, il ignorait la suite des événements, sans quoi il n'aurait pas perdu une heure à regarder les

tortues glisser des cailloux au fond de leur bocal. Il se serait plutôt extirpé de sa propre enveloppe de peau pour s'en chercher une autre, plus précieuse et qu'on n'oserait jamais abîmer. (La bonne peau sur le bon individu dure toute une vie, quoi qu'il arrive.)

IV

Un jour d'ambre: doux, lisse comme un vieux whisky écossais. Filtrés à travers la pollution, les rayons de soleil donnaient à toute la ville de Philadelphie l'allure d'une photo, une vieille sépia à grain serré. Bien que ses traits fussent connus de par le monde, Apollo Creed n'avait rien d'une vieille photo, mais il n'en avait pas moins le teint sépia, il était assis sur un divan moelleux dans le bureau de Jergens et feuilletait un épais volume des annales du sport.

— Billy Snow, qu'est-ce que ça vous dirait? demanda-t-il?

— Il ne joue pas franc jeu, répondit Jergens.

— Et Big Chuck Smith?

Monsieur James, l'entraîneur d'Apollo, qui était assis à sa droite, remarqua d'un air ennuyé : "Trop vieux, terne." Puis, pointant du doigt un nom, il suggéra: "Bobby Judge serait un bon gars."

Apollo secoua la tête: "Hum... non... Le nom même manque de muscle: Judge... cube... succube... jujube... Qui d'autre?"

— Joe Czack était un bon choix, dit Jergens avec espoir.

— Encore là, pas de muscle, répéta Apollo.

Jergens épuisait la liste et dit, découragé: "Tu veux quoi, exactement, Apollo?"

Apollo se pencha en avant: "Celui-là," fit-il. Puis il ajouta, amusé: "L'Étalon italien, c'est lui mon homme!..."

— Rocky Balboa. Pas brillant comme carrière! dit Jergens.

Apollo ne démordait pas. "Pas d'importance. Le nom seul — L'Étalon italien — est tout indiqué. Puis, à grands coups de tapes sur la cuisse pour la trouvaille qu'il venait de faire, il demanda: "Qui a découvert l'Amérique? Un Italien, pas vrai? Rien de mieux que de continuer dans la ligne des ancêtres. Apollo Creed se bat avec L'Étalon italien — on dirait un sacré film d'horreur! Merde, je le ferai durer trois rounds en l'époussetant un peu, puis je m'en déferai comme d'une vieille habitude."

Soulagés, ils se mirent à rire. Jergens déboucha une bouteille d'alcool, mais Apollo Creed ne trinqua pas. Il ne buvait pas, ne mangeait que de la viande cachir et, en période d'entraînement, il se mettait au lit très tôt chaque soir et se levait avant le jour. Il proclamait qu'il devait sa force physique et son esprit lucide à la pratique saine d'activités sexuelles. Il n'avait jamais donné une définition exacte de ce qu'il entendait par "saine", et il n'était pas utile non plus qu'il s'explique à propos de ses activités sexuelles elles-mêmes; il était constamment entouré de femmes superbes, le camp d'entraînement ne leur étant pas non plus exclu.

***

Novembre, le vingt-sept. Le mois était le même, mais on était à la nuit tombante. Le crépuscule avançait à petits pas vers la mère nocturne qui avait déjà chaussé ses pantoufles et fermé les rideaux. Le père nocturne, quant à lui, faisait probablement le plein chez Andy où il était de toute façon difficile de différencier le jour de la nuit, et tenait dans sa poche une étoile pour Rocky qui, en tant que créature, ne pouvait trouver sa route sans elle. Il existe une poésie certaine dans la mauvaise poésie: crépuscule, nuit, étoiles — et pourquoi pas? Cela fait partie de la vie, n'est-ce pas?

Rocky et Paulie marchaient en direction de la maison de ce dernier. Bien qu'il fit froid et sombre, un groupe de

jeunes débordants d'énergie jouaient à un jeu qui s'apparentait à la crosse indienne.

Simulant un lancer, Rocky se vanta: "J'ai déjà été un as à ce jeu-là."

Paulie grimaça: "Moi, c'est le jeu du frigo que je déteste, dit-il. Être un as à la balle molle, j'aimerais ça."

— Tu fais quoi, au juste? demanda Rocky.

Paulie tendit les mains; les jointures étaient enflées et la peau tendue était comme gonflée. Il tenta de refermer la main, mais les doigts boudinés n'obéissaient pas.

— Regarde mes mains. Tu vois les jointures enflées? À force d'aller et de venir dans le frigo avec des quartiers de viande, c'est mortel pour les jointures. C'est même pas de l'arthrite.

Sympathique, Rocky osa: "Tu devrais peut-être voir un docteur?"

Paulie était furieux que Rocky n'ait pas saisi ce qu'il voulait dire.

— C'est pas d'un docteur que j'ai besoin. C'est d'un autre job. Un job où je passerai pas mon temps dans le frigo comme un morceau de viande saignant.

— Ouais, un autre job, fit Rocky. C'est ça qu'il faudrait, peut-être.

— Rends-moi service. Parle à Gazzo. Dis-lui que je suis un ami et que je sais bosser. Dis-lui que j'ai peur de rien et que pour la collecte je serais dépareillé — des os brisés par-ci, par-là, ça me dérange pas, du moment que c'est pas les miens. Dis-lui que je fais du bon boulot.

L'idée ne plaisait pas à Rocky. On ne disait pas quoi faire à Gazzo. "Faut que tu laisses Gazzo venir à toi," fit-il avec précaution.

— Je veux que tu lui demandes. Pour me rendre service.

Paulie s'arrêta, fit face à Rocky qui se détourna. Il se sentait coinçé. Paulie n'avait pas le droit d'insister.

Il répéta sur un ton morne: "Faut que tu laisses Gazzo venir à toi de lui-même." Puis, sur un ton plus vif: "Heu,

Paulie, c'est pas un bon job, tu peux te faire faire mal, puis c'est pas un job régulier, puis tu te fais haïr. Fais ce que tu fais dans le moment, et va voir un docteur."

Ils passaient maintenant devant l'Atomic Hoagie Shop. Le *hoagie* n'avait pas encore pris son envol. Sa queue lançait des étincelles, grâce à un dispositif très simple de réglage. Sur le trottoir, des jeunes gens pariaient en lançant des pièces de monnaie. Rocky remarqua la présence de Marie, la fillette de la nuit précédente. Elle tira une profonde bouffée de sa cigarette et se détourna de Rocky. Le gang sourit et l'on continua à lancer les pièces de monnaie. La colère et la déception se lurent sur le visage de Rocky. Paulie s'en rendit compte et vit que Rocky avait les yeux braqués sur les jeunes.

— Tu la connais? demanda-t-il à Rocky, en indiquant Marie.

Rocky se contenta de lever les épaules et les deux hommes se remirent à marcher. Le bruit des pièces de métal — les pièces de vingt-cinq cents qui touchaient le mur ou qui retombaient les unes sur les autres — était le seul bruit qui crevait la nuit. Et Rocky se demandait comment il se faisait que personne n'acceptait d'aide ou ne prenait de bons conseils; pourquoi on s'acharnait plutôt à aller vers la fange, comme Marie le faisait.

Paulie vivait dans un appartement au quatrième étage d'un édifice mal éclairé et sans ascenseur.

— Hé, dit Rocky, t'as jamais essayé de grimper ou de redescendre en courant, seulement pour l'exercice?

Déjà hors d'haleine, Paulie dit: "Mon exercice, je le prends devant la télé."

— Ta soeur sait que je viens? demanda Rocky en espérant qu'elle ne serait pas trop étonnée.

— Bien sûr. Elle en est tout excitée, dit Paulie sans y mettre beaucoup de conviction.

Il mit la clé dans la serrure, et ils entrèrent. Rocky tirait de l'arrière, un peu intimidé. Adrian sortit de la cuisine,

une louche à la main. Elle avait les cheveux en désordre sur les épaules, la figure empourprée par les feux de la cuisinière sans doute, et son tablier était maculé de nourriture. La télé était branchée, mais personne n'y prêtait attention. Adrian disait que cela lui tenait compagnie; que cela lui donnait l'illusion de quelqu'un d'autre dans la maison. Du moment que l'appareil était là, qu'il fonctionnait, qu'on pouvait le voir et l'entendre, elle avait l'impression de n'être presque jamais seule. Presque jamais.

Adrian aperçut Rocky. Sa présence inattendue l'agaça visiblement. Paulie avait menti à Rocky. Il ne l'avait pas prévenue de sa visite.

— Paulie, t'es en retard, dit-elle d'une voix cassante.

Puis elle regarda Rocky de nouveau. Elle n'avait pas envisagé une telle rencontre hors du "pet shop". Elle ne pouvait vraiment pas être plus mal foutue.

— T'as appelé l'hôpital? fit Paulie d'un ton sarcastique. Puis, se tournant vers Rocky, il dit d'un air embarrassé: "Si je suis en retard de dix minutes, elle appelle l'hôpital."

Adrian se hâta vers la chambre à coucher où Paulie la rejoignit. Il avait fait une chose stupide et cruelle en lui imposant Rocky sans prévenir, dans leur intérieur si peu romantique, si ordinaire. Rocky les entendait se disputer. Puis il saisit par-dessus le brouhaha la voix de l'annonceur sportif. Il tourna le bouton pour élever le son et entendit "... c'est une malchance pour Mac Lee Green, le cinquième en ligne pour la Championnat Poids lourd. Ce dur cogneur est sorti avec une sérieuse fracture à la main gauche d'une journée passée à l'entraînement. Le champion Apollo Creed nous apprend qu'il est à la recherche d'un autre adversaire pour remplacer Green lors du Championnat du Bicentenaire qui doit avoir lieu à Philadelphie le mois prochain. Entre parenthèses, la rumeur veut qu'il s'agisse là du plus important événement sportif à être télédiffusé — et ceci comprend le Super Bowl, chers téléspectateurs.

Aujourd'hui, les nageurs américains ont établi un nouveau..."

Durant ce temps, la discussion n'avait pas cessé entre le frère et la soeur retirés dans la chambre à coucher. Rocky ne pouvait pas ne pas entendre. Les murs étaient minces et les voix perçaient facilement.

— Paulie, pourquoi tu m'as pas dit que tu l'amènerais à la maison? Regarde-moi, je suis pas prête pour une chose comme ça! criait Adrian.

— Comme si ça fesait de la différence que tu le sois, hein? Ce gars-là, c'est un ami, et il vient te chercher pour sortir!

Paulie commandait. Tout était arrangé.

— Non... J'peux pas! criait Adrian en pleurant.

— Va... va... sors de la chambre. J'veux plus rien entendre.

La voix de Paulie se faisait plus douce. Rocky l'imagina avec son bras autour des épaules de sa soeur, lui insufflant le courage qu'il fallait pour sortir. Mais ce n'était pas le cas. Il était là, se rongeant les ongles, se demandant comment il pourrait lui donner le goût d'une certaine vie.

— Paulie, s'il te plaît...

— Hé, fit-il en geignant. Je veux que tu sortes, tout de suite. Ça me fatigue de te voir pendue à tes casseroles comme une araignée au bout de son fil. Sors! Vis un peu. Amuse-toi!

— Comme toi?

— Fais pas ta drôle avec moi. Je veux que t'arrêtes d'être perdante. Et ce disant il la poussait vers la porte.

— Je peux pas sortir, insistait-elle.

— Pourquoi? demanda Paulie.

— Paulie, c'est l'Action de Grâces. J'ai une dinde dans le four!

En coup de vent, Paulie sortit de la chambre et se retrouva dans la cuisine. Se munissant d'une grande fourchette, il ouvrit le four, piqua la dinde et ouste! la lança

par la fenêtre. C'était le moment ou jamais où une paire d'ailes se fût avérée utile. La dinde atterrit comme une roche sur une pile de matelas, dans la cour remplie d'ordures de toutes sortes, des canettes de bières à un chat mort en passant par une vermine variée. En quelques instants, les chats des alentours faisaient bombance. Adrian avait l'impression de se détraquer. Elle verrouilla la porte de la chambre et s'y appuya, tremblant de tous ses membres. Disparue, la farce aux marrons! Disparue la cuisse, morceau de choix qu'elle se réservait! Ne restaient de tout ça qu'une casserole graisseuse, un frère qui lui poussait dans le dos, et Rocky qu'elle désirait vraiment accompagner, sans avoir le courage de l'admettre.

Paulie criait: "Tu veux ta dinde? Va la bouffer dans la ruelle! Je veux que tu sortes d'ici! Profite de ta sacrée vie! T'as faim, Rocky?"

— Tu penses pas qu'on ferait mieux d'oublier tout ça? murmura Rocky.

— Oublier tout ça? Hé, parle à ma soeur... dis-lui quelque chose de gentil.

Rocky s'achemina vers la porte de la chambre et commença à lui parler.

— Hé, Adrian, c'est moi, Rocky... Heu... heu... c'est difficile de trouver quoi dire, tu sais j'ai jamais parlé à une porte avant aujourd'hui... Je veux dire: Qu'est-ce qu'on peut dire à une porte? Il tourna les talons et conclut: Peut-être qu'on est mieux d'oublier ça.

— Essaie encore, vas-y, essaie encore! Paulie le suppliait.

Rocky retourna vers la chambre et tenta une autre approche.

— Adrian... heu... je sais que t'es pas très heureuse dans le moment, mais fais-moi plaisir. J'ai personne avec qui passer le Jour d'Action de Grâces. Pourquoi on sortirait pas, toi et moi? On irait manger un morceau, peut-être qu'on

trouverait quelque chose de drôle à voir... Tu voudrais pas... j'sais pas, moi... sortir avec moi?

Quand Adrian ouvrit la porte, quelques instants plus tard, elle avait son manteau sur le dos.

— On va s'amuser, dit Rocky en la rassurant.

Paulie ouvrit la porte et les encouragea d'un sourire.

— Qu'est-ce qu'elle aime faire, ta soeur? demanda Rocky.

— Patiner, dit Paulie.

***

La patinoire était au dernier étage d'un édifice à bureaux du quartier des affaires. À l'orgue, une vieille dame jouait de la musique appropriée au patinage.

— J'aime les valses, dit Adrian. Hé, tu veux m'aider à lacer mes patins?

Rocky n'était pas très habile de ses doigts. Il réussit néanmoins à lacer les chaussures louées pour l'occasion. Et le fait de s'affairer autour des chevilles d'Adrian l'excitait. Il chercha à paraître détaché.

— T'as besoin d'aller à une école spéciale pour travailler avec tous ces animaux?

— J'ai juste fait l'école secondaire, dit Adrian après un moment.

— Comment t'aimes ça travailler avec les chiots? Rocky venait de trouver un sujet de conversation, et il avait l'intention de l'épuiser.

— Ça va, dit Adrian.

— Parle-moi des serpents. Tu t'en ennuies?

Adrian ne répondit pas; elle pliait les chevilles pour voir si les chaussures avaient été lacées assez serré. Si on n'y faisait pas attention, on pouvait se fouler la cheville. Les patins qu'on louait n'étaient pas de première qualité; on aurait dû les remplacer depuis longtemps. Adrian fit quelques mouvements loin de la palissade, puis revint vers Rocky.

— T'as peur des serpents? demanda Rocky.

— Non, pas vraiment. Je peux te poser une question? dit-elle, l'air sérieux.

— Une question? Certainement.

— Pourquoi tu boxes?

Rocky se demandait si elle était curieuse ou si elle s'était formé une opinion. Nombre de femmes ne pouvaient pas supporter ce genre de sport.

— Je peux ni chanter ni danser, dit-il.

Adrian donna quelques coups de lame et Rocky la suivit. Il n'avait pas chaussé de patins; il n'avait jamais mis les pieds sur la glace de sa vie et s'était juré qu'il n'y mourrait pas non plus. Il se traînait les semelles, espérant que personne ne remarquerait sa fausse démarche de patineur.

— T'as appris où? demanda-t-il à Adrian presque aussi maladroite qu'il l'était lui-même.

— Ça fait une ou deux fois que je mets des patins, dit Adrian.

— Sans blague! C'est comme je te disais tantôt, la boxe pour moi ça venait en premier. Maintenant non.

Rocky n'avait jamais dit pareille chose auparavant; il y avait pensé, puis la pensée s'était faite de plus en plus forte jusqu'à s'exprimer par sa bouche. "Tout ce que je voulais, c'était me prouver que j'étais pas patate, que j'avais ce qu'il faut pour être un bon pro."

— Puis t'as pas eu de chance?

— Je me plains pas... Je boxe encore. Comme passe-temps.

Et quel passe-temps, se dit Rocky. Il s'apitoyait sur son sort l'espace d'une demi-seconde. Un moniteur qui n'avait pas été dupe de ses imitations de coups de patins sur semelles de cuir, glissa vers lui.

— Si tu veux rester sur la glace, va mettre des patins, dit-il en décrivant une vaste courbe.

Le commandement était péremptoire.

— Ouais, dans une minute. Mais Rocky, se tournant vers Adrian, continua; "Tu vois, je suis gaucher. La plupart des

boxeurs veulent pas se battre avec un gaucher."

Ils s'éloignèrent du moniteur qui surveillait Rocky, s'assurant qu'il se dirigeait vers la palissade.

— Les choses tournent peut-être pour le mieux? dit-il en quêtant l'approbation de la fille.

— Mais t'as jamais eu la chance de faire tes preuves, dit-elle.

Elle avait deviné qu'il n'y avait pas beaucoup de conviction dans le ton qu'il venait d'employer.

— Tout à fait juste! dit Rocky en lui serrant le bras affectueusement.

Sous le fin tricot de laine, le bras était rond et ferme, musclé et bien en chair malgré les trente ans d'âge.

Rocky fouilla dans son portefeuille et en sortit une photo froissée.

— C'est moi dans mon combat avec Big Baby Crenshaw. J'ai perdu. Mais c'est une belle photo, tu penses pas?

Adrian fit un geste pour tourner. Rocky perdit presque l'équilibre. "Je cogne dur, vraiment dur, mais je suis un gaucher, et personne veut se battre avec un gaucher, alors..."

Irrité, le moniteur arrivait à toute vitesse et s'arrêta si brusquement d'un coup de lame que la glace vola en cristaux sur le pantalon de Rocky.

— Tu chausses des patins tout de suite ou tu sors de la patinoire! Tu m'entends, ou si je te fais expulser?

Rocky n'en fit aucun cas et glissa vers Adrian. Le moniteur devint enragé, à un demi-pouce d'Adrian, Rocky se mit à lui raconter l'histoire de sa vie, la seule histoire qu'il connaissait assez bien pour n'avoir jamais eu besoin de la lire. "Tu veux savoir comment j'ai commencé dans la boxe?"

— Par accident? devina Adrian.

— Mon paternel qui était pas très futé m'a dit que j'étais pas né avec une grande intelligence, et que je ferais mieux d'utiliser mon corps que ma tête.

Adrian se mit à rire.

— Qu'est-ce que tu trouves drôle? demanda Rocky.

Il pensait que ce qu'il venait de dire était plutôt triste — pouvait-on imaginer dire une chose pareille à un gosse? Autant dire, l'ensacher en partant. On ne s'en sortait pas si facilement que ça ensuite.

— Ma mère me disait juste le contraire, "Ton corps est plutôt mal fichu, qu'elle disait, alors sers-toi de ta tête."

— Ah, dit Adrian, on a peut-être eu le même père et la même mère.

Les deux frôlèrent le moniteur enragé. Rocky savait que l'homme allait encore les ennuyer, et, quand il le vit s'approcher et s'apprêter à leur parler, Rocky le regarda droit dans les yeux et lui asséna nonchalamment un direct. Le moniteur se retrouva sur le derrière.

Adrian et Rocky volaient maintenant vers le trolleybus de la nuit... vers les banquettes de paille luisantes crevées ici et là, et d'où s'échappait le crin... vers la romantique intimité d'un trajet fait côte à côte dans un véhicule vide, cuisse contre cuisse, lisant les réclames commerciales au-dessus des banquettes, la vibration des rails dans les oreilles, et le trolley continuant sa course sur South Street... vers le réconfortant prodige des mots qu'on se dit et qu'on n'a jamais dits avant... dans le trolleybus.

— Y'a des gens qui sont timides de nature, dit Rocky.

— Oui, je suppose.

— Je dirais que t'es timide de nature, dit-il en tapotant sa main.

— Oui, je suppose.

— Y'en a qui disent que c'est une maladie que d'être timide; mais moi ça me dérange pas.

Cette affirmation, d'après lui, la ferait s'ouvrir.

— Ça me dérange pas, moi non plus.

— Alors, pourquoi que j'ai dit ça? Parce que je suis stupide, c'est ça. Tu sais, on fait un beau couple d'idiots.

Moi stupide, toi timide.

— Ça me dit pas pourquoi quelqu'un pense à devenir boxeur.

— Faut avoir un peu perdu la boule pour vouloir être boxeur. C'est une combine où t'es à peu près certain de finir comme un bon à rien.

— Je pense pas que t'es un bon à rien, dit Adrian gentiment.

— À moitié bon à rien, je pense. Ouais, boxer, c'est une sacrée affaire de fou. Le pire, c'est le lendemain matin.

Rocky frissonna en se remémorant certains lendemains.

— Le lendemain matin? dit Adrian.

— Après un match difficile, t'es pas autre chose qu'une plaie vivante. Des fois j'aurais envie d'appeler un taxi pour aller de ma chambre à la salle de bain. Tes yeux font mal, tes oreilles font mal, même tes cheveux font mal. Mais je suis content d'une chose: j'ai fait plus de soixante combats sans me faire casser le nez. Tordu et retordu, et mordu, mais jamais cassé. C'est rare.

— Pourquoi tu le fais, si ça fait si mal?

— Devine, fit Rocky.

Après une pause durant laquelle toutes sortes de réponses vinrent à l'esprit d'Adrian, elle dit: "Parce que tu sais ni chanter ni danser?"

***

— Voudrais-tu de l'eau?

Rocky allait vers le frigo où il gardait de l'eau au froid.

— Non, merci.

Adrian jeta un premier regard circulaire dans la pièce et vit le miroir qui surmontait le bureau. Dans l'encadrement, il y avait une photo de Rocky, beaucoup plus jeune. Il était beau et ses traits étaient réguliers, et il portait une chemise et une cravate. Il avait l'air fier de lui. Rocky

s'approcha d'Adrian par-derrière. Son visage se reflétait dans la glace, "C'est l'Étalon italien, quand il était bébé."

Rocky mit ensuite le tourne-disque en marche, fit quelques pas de danse en direction du bocal où étaient les tortues et y plongea la main. "Tiens, voici celles dont je te parlais. Je les appelle "Bouton" et "Manchette". Il tenait les deux tortues dans le creux de sa main.

— C'est moi qui te les ai vendues, dit Adrian.

Embarrassé, Rocky se mit à chanter et danser en se remémorant: "Ah, oui, j'ai tout acheté... Oui, tu m'as vendu les tortues, le bocal et la grosse roche. Fallu me défaire de la grosse roche... les tortues dégringolaient tout le temps."

— T'as le téléphone?

— J'ai fait débrancher. On appelait tout le temps. Qui c'est qui a besoin de ça? Qui tu veux appeler?

— Je voudrais dire à mon frère où je suis.

Elle devenait nerveuse, et sentait le besoin de la maison.

— Tu veux appeler pour vrai? demanda Rocky, ennuyé.

— Oui, je veux.

— Pour vrai?

— Oui.

— Pourquoi?

— Parce que Paulie peut s'inquiéter.

— Je vais l'appeler, ton frère, dit Rocky.

Puis il alla vers la fenêtre, l'ouvrit toute grande et se mit à crier: "Ho! Paulie, ta soeur est ici avec moi! Je t'appelle plus tard!"

Il referma la fenêtre et regarda Adrian. Elle ne souriait pas. Sa tentative maladroite l'avait plus effrayée qu'amusée. Il dit: "Qu'est-ce que t'as? T'aimes pas ma cambuse?" Il le disait gentiment, comme une blague.

— L'appartement, ça va...

— C'est un coin temporaire, dit Rocky.

— C'est pas ça, Rocky.

Elle avait la mine triste.

— C'est quoi qui va pas? Je te déplais? T'aimes pas mes tortues? C'est quoi qui va pas?

— C'est pas ma place ici.

— Mais, voyons...

— Non, c'est pas ma place ici.

— Ça va. T'es mon invitée.

— J'ai jamais été dans l'appartement d'un garçon avant.

— Ça se ressemble, déclara-t-il.

— Je suis pas certaine que je te connais assez... Je me sens pas à mon aise.

— Moi non plus, je suis pas à mon aise, admit Rocky. Mais je suis prêt à faire de mon mieux pour l'être.

— Je devrais m'en aller.

Elle fit quelques pas en direction de la porte. Lui bloquant le chemin, Rocky lui murmura dans l'oreille: "Qu'est-ce que tu dirais si je te demandais d'enlever tes lunettes?"

Ahurie, Adrian s'exclama: "Quoi?"

— Tes lunettes... s'il te plaît.

Elle le laissa lui enlever ses lunettes. Plongeant son regard dans celui d'Adrian, il dit: "T'as des beaux yeux."

— Sont petits...

— Petits, mais d'une belle couleur.

— Merci, réussit-elle à murmurer.

— Fais-moi un autre plaisir? Défais ton chignon.

— Pourquoi? demanda-t-elle en enlevant les épingles qui retenaient ses cheveux.

— Ah... c'est beau, murmura-t-il, une vraie actrice.

— Faut pas me taquiner, dit Adrian en retenant un sanglot.

Elle voulait tellement être jolie et admirée. Rocky l'entoura de ses bras comme d'une enceinte magique.

— Je veux t'embrasser... T'es pas obligée de m'embrasser toi, si tu veux pas, fit-il dans un murmure.

V

Maintenant, Rocky avait une amie de coeur. Il se sentait tout autre. Quelqu'un lui portait intérêt. Il était content que le jour soit là; il allait le long de la rue comme un roi qui vient d'agrandir son territoire. Sa marche était sautillante, son paletot bien boulonné — chaque bouton dans sa propre boutonnière — et ses yeux brillaient de bonheur. Il se rendait au gymnase Goldmill et pas une fois il n'avait songé au casier qu'on lui avait dérobé. Devant le gymnase, un groupe de jeunes Noirs arrêtèrent de parler et examinèrent Rocky qui se demanda pourquoi ils agissaient ainsi. Ils n'avaient jamais porté attention à lui avant ce jour. Il monta les marches quatre à quatre et entra dans le gymnase. En l'espace de quelques secondes, on s'était aperçu de sa présence, et les autres athlètes lui jetaient des regards émerveillés. Rocky pensa que son bonheur neuf attirait les bonnes grâces comme un aimant. Digger, le gros Noir, novice chez les poids lourds, eut une réaction étrange: il lança sa serviette et, d'un air dégoûté, vira les talons. Mike s'approcha vivement de Rocky.

— Hé, Rock, qu'est-ce qui arrive?

— Arrive? À propos de quoi? Rocky répondait, mais il était confus.

Mickey Goldmill sortit de son bureau et demanda: "On t'a fait le message?"

— Message? Quel message?

Le mystère s'épaississait.

Mickey sortit une carte de sa poche et la remit à Rocky. "Un représentant de l'Agence Miles Jergens t'a demandé. Il cherchait un remplaçant comme adversaire de Creed."

— Tu te fiches de moi?

Rocky était incrédule. Le fait de se trouver dans l'entourage du champion serait — disons — comme un rêve réalisé. Il arrive parfois que la gloire déteigne sur vous.

— Voici la carte, dit Mickey, en prouvant ce qu'il avançait.

— Il est venu quand?

— Il y a une heure à peu près.

— Pour trouver des remplaçants, je suppose, répéta Rocky innocemment.

— C'est ce que j'ai dit, fit Mickey, plutôt irrité par l'attitude de Rocky.

Rocky vira de bord et sortit du gymnase au pas de course. Il sentait son sang courir dans ses veines, ses muscles trembler, sa poitrine prête à éclater. Une fine sueur imprégna sa chemise. Maintenant il courait vers quelque chose, non pas loin de quelque chose, vers le destin glorieux qu'il s'était un jour promis.

Mickey, pessimiste comme à l'accoutumée (et il avait mille raisons d'être ainsi), sortit son chapelet et se mit à l'égrener comme l'eut fait une vieille femme. "Une vie perdue", murmurait-il, à mesure que chaque grain de cristal rond et dur glissait sous ses doigts. Faire pénitence l'apaisait. Il trouva même moyen de glisser quelques Avé entre ses propres divagations.

***

Rocky descendit du bus au centre-ville, et se hâta le long de Broad Street. Quelques pas, puis il se mettait à trotter. Les passants le frôlaient dans une bousculade confuse. Il arriva finalement au gratte-ciel qui perçait le firmament depuis quelque quarante-cinq ans avec sa tour "Art Deco",

la pointe effilée s'étirant par le bas jusqu'à la décoration géométrique pseudo-égyptienne. Le foyer de l'édifice était plus qu'ordinaire: un comptoir à bonbons près des ascenseurs, un répertoire des locataires derrière une vitrine, et le chef d'équipe des garçons d'ascenseurs portant l'uniforme des chefs d'équipe et surveillant le tableau où s'allumaient des ampoules de couleur, suivant le va-et-vient des cages.

— L'Agence Jergens?

— Dixième étage, dit l'homme en touchant du doigt sa visière.

En quelques secondes, Rocky, les yeux hagards, faisait irruption dans le bureau de l'agence. Saisie par l'expression qu'elle lisait sur la figure de Rocky, la secrétaire demanda: "Puis-je vous aider?"

Elle se disait qu'elle pourrait toujours discrètement appuyer sur le bouton à côté de son pupitre, s'il s'avérait qu'elle avait affaire à un cinglé. Des agents de sécurité viendraient vite à son secours.

Rocky lui tendit le carton qu'on lui avait remis au gymnase.

— Votre nom, s'il vous plaît? fit la secrétaire, toute à son affaire.

— Balboa, Rocky Balboa.

Elle se leva lentement, tout en lissant sa jupe sur un corps lisse aussi et tout en longueur, puis elle entra dans le bureau de Jergens. Rocky jeta un regard sur les alentours, s'attardant sur les photos d'événements sportifs divers qui couvraient les quatre murs. Puis la secrétaire revint et lui dit qu'il pouvait passer dans le bureau. Rocky la remercia, rajusta sa veste, passa un peigne dans ses cheveux, et entra.

— Bonjour, monsieur Balboa. Je suis Miles Jergens. Asseyez-vous.

Miles Jergens mettait dans cette rencontre autant de chaleur qu'il le pouvait. Mais être chaleureux n'était pas

son fort.

— Monsieur Balboa...

— Rocky, dit ce dernier, en l'interrompant.

— Rocky, avez-vous quelqu'un qui vous représente? Un gérant?

— Non, je suis seul.

— Rocky, seriez-vous intéressé par...

Mais Rocky interrompit encore une fois Jergens, désirant se montrer à la hauteur de la situation.

— Par un match de démonstration?

— Pardon? Jergens ne savait pas ce que Rocky voulait dire.

— Je sais que vous avez besoin de partenaires. Je suis prêt.

— Je suis sûr de ça, dit Jergens.

— Absolument. Partenaire du champion serait un honneur. Vous voulez que je vous dise quelque chose?

Rocky voulait à tout prix vanter ses mérites. Il pouvait à peine croire qu'on l'avait choisi. Une mauvaise fée viendrait sûrement le chasser du bureau de Jergens. Il s'agissait peut-être d'une mauvaise blague.

— Oui, quoi? fit Jergens.

— Je ferais pas de coups bas. Je serais un bon partenaire, dit fièrement Rocky.

Jergens s'amusait. Il alluma un cigare et se mit à tirer de grandes bouffées à travers un imposant fume-cigare. "Rocky, dit-il derrière l'écran odorant de fumée, Rocky, ça vous intéresserait de vous battre contre Apollo Creed pour le championnat?"

Rocky se demandait s'il avait bien entendu. Il feignit l'ignorance et continua: "C'est comme je vous disais, je ferais un bon partenaire à la manque."

Jergens, irrité, le tutoyait maintenant. "As-tu compris ce que j'ai dit?"

— J'ai compris, puis je suis assez intelligent pour savoir qu'un partenaire dans un match de démonstration fait pas

de coups bas. On le met là pour garder l'autre en forme.

Jergens se demanda s'il n'avait pas fait erreur en choisissant Rocky, il était peut-être sonné.

— Il n'est pas question d'un combat d'entraînement, dit-il en détachant bien les syllabes. Je te demande si tu es prêt à le battre avec Creed pour le championnat.

C'était là un énoncé de poids qui s'abattait sur Rocky. Pendant de longues secondes, son sang ne fit qu'un tour. Il se mit à méditer sur la déclaration qu'on venait de lui faire. Puis, retrouvant ses esprits, il parvint à dire: "Ah... je... ah... bien sûr... absolument."

Jergens tendit sa main par-dessus le bureau. De toute sa vie, c'était là la plus grosse affaire que Rocky allait conclure.

***

Rocky, Adrian et Paulie se retrouvaient pour une soirée devant la télé chez ce dernier, comme hypnotisés par le cadre étroit où l'action se déroulait dans une lueur vacillante. On interviewait Apollo Creed. Ce n'est pas que Rocky allait apprendre du nouveau de la part de Creed — après tout, il avait été de l'interview, lui aussi — mais il vibrait d'émotion à l'idée qu'il entendrait le tout comme si on lui en communiquait la nouvelle.

— Comment aimez-vous la Ville de la Fraternité? demandait un reporter.

— J'aime mes frères philadelphiens, dit Creed. Et je suis patriote!

Creed se penchait de côté pour éviter un micro qu'on lui braquait sous le nez. Et il enchaîna, mi-sérieux: "Si tu ne recules pas, tu te retrouveras à la maison avec un micro dans le nez!"

Le reporter se mit à rire, mais n'en continua pas moins de braquer son micro devant les autres, tout près des

lèvres d'Apollo. "Pourquoi avez-vous accepté un match avec un gars qui n'a aucune chance de gagner?" demanda-t-il.

Apollo glissa une main à l'intérieur de sa veste. On eût dit Napoléon, mais en plus gros, en plus rude et en plus noir. "L'histoire nous prouve une chose, dit-il, c'est qu'elle donne sa chance à tout le monde. Vous n'avez jamais entendu parler de David et Goliath? Évidemment, j'aurais battu Goliath. Je n'aurais même pas eu besoin d'une fronde. Mes poings sont durs comme la pierre. Ils auraient suffi!"

Il fit alors le geste de lancer ses poings en l'air comme s'ils avaient été des pierres. Il était facile de les imaginer décrivant une grande parabole dans le ciel pour atteindre durement dans un bruit sourd le front de Goliath.

— C'est par pure coïncidence que vous allez vous battre avec un Blanc le premier jour du Bicentenaire américain?

Apollo ne voulut pas que l'insinuation du reporter déclenchât quelque incident politique.

— Par la même coïncidence qui le fera se battre avec un Noir, fit-il.

— Et que pensez-vous du prétendant au titre?

— Il est Italien, dit-il avec sérieux, mais c'était là une feinte.

— Qu'est-ce que vous entendez par là? insistait le reporter.

— Cela veut dire que s'il ne sait pas boxer, il sait au moins faire la cuisine!

Devant le poste de télé, Rocky et Adrian se mirent à rire. Mais Paulie ne l'entendait pas de la même oreille. "Fais-moi plaisir, dit-il à Rocky, crève-lui les poumons."

Puis ce fut le tour de Rocky. Il paraissait nerveux sous les réflecteurs. Des gouttes de sueur perlaient à son front; on ne l'avait pas maquillé, ni peigné comme on le fait d'ordinaire quand il s'agit des hommes politiques. Il n'avait donc l'air ni embaumé ni halé comme le sont parfois les comédiens. Il était embarrassé et paraissait avoir le trac.

— C'est ce qui vous rapportera le plus... Comment vous sentez-vous? demanda le reporter.

— Comment je me sens...? Sais pas... Content. Il sourit pour indiquer à quel point il était heureux. Le sourire se figea en grimace.

— Comment allez-vous vous battre avec Apollo Creed? insista le reporter.

Distrait, Rocky dit: "Creed est un as, pas vrai? Je ferai ce que je pourrai."

— Dites-nous d'où vient votre surnom l'Étalon italien?

— D'où ça vient? J'ai pensé à ça une fois que j'étais en train de manger. Ça fait huit ans.

— Est-il exact que le plus que vous ayez gagné dans un match a été cinq cents dollars?

— Quatre cents, corrigea Rocky, comme si quelqu'un à l'écoute allait l'accuser de mentir. Mais ça fait longtemps, ajouta-t-il.

— Et maintenant, vous allez retirer cent cinquante mille dollars. Qu'est-ce que vous dites de ça?

Égal à lui-même, Rocky n'eut pas la réaction appelée par la question du reporter. Il n'avait pas l'intention de se proclamer le gars le plus chanceux de la terre, ni en remercier Dieu, ni rien d'approchant. "Écoutez, je veux saluer ma petite amie... Allô, Adrian!"

Adrian rougit et fit: "Oh, Rocky!"

Paulie se sentit embarrassé pour Rocky. Il lança un "Bon Dieu!" en secouant la tête.

— C'est pas vrai, disait Adrian tout heureuse. Son union avec Rocky n'était plus une chose privée. C'était devenu une chose publique, la rendant elle aussi célèbre à sa manière.

— Sûr que je l'ai dit... t'as pas entendu? fit-il en la poussant du coude. Je veux que tout le monde le sache!

Ils continuèrent à regarder l'interview. Le commentateur principal. Steward Neham, un universitaire arriéré, un Écossais poivre et sel, de quelque trente ans déjà passé la

fleur de l'âge, occupait tout l'écran, les yeux rivés sur l'oeil de la caméra, le ton déclamatoire, renonciation claire et tranchante, mais ennuyeuse — bref, l'exemple parfait du professionnel assommant. Steward ne valait pas les $400 000 que le poste lui donnait comme commentateur-vedette des nouvelles. Il n'était pas autre chose qu'un sadique bon à enfermer, et qui prenait plaisir à déprécier ceux qui étaient déjà meilleurs que lui-même ne le serait jamais. Son tailleur même n'avait aucun respect pour lui, malgré qu'il passait des heures à lui confectionner des costumes qui dissimuleraient sa graisse molle. Ses dents qui devaient tout à l'orthodontie étincelaient tandis qu'il disait: Un autre bulletin pour une rencontre médiocre, un match du Bicentenaire... le 1er janvier. Il s'agit du premier événement sportif pour célébrer notre bicentenaire, et déjà plusieurs l'appellent la plus grande farce de l'histoire du sport. Si ce pauvre type dure plus d'une minute, je dirai qu'il aura survécu par une grâce quelconque. Ce sont les combats de cette nature, offerts à prix fort, qui nuisent au sport. Ce match n'est pas seulement une chose mauvaise, chers téléspectateurs, c'est une chose triste... Qu'est-ce qu'un Rocky Balboa? Existe-t-il un remède contre cela? Ici Steward Neham à la Commission athlétique de l'État."

Irrité, Paulie s'exclama: "Le gars est un parfait imbécile!"

— Pourquoi? demanda Rocky.

— Ça te fait rien que ce pédé-là te fasse passer pour un fou? Je vais lui casser la gueule!

— Laisse tomber.

— C'est des coups de salaud, dit Paulie.

Rocky répéta: "Laisse, ça me dérange pas."

Mais une autre idée, plus pratique, délogeait l'orgueil blessé de Paulie. Un job, peut-être...

— Dis donc, Rocky, va falloir qu'on t'aide?

— Qu'on m'aide à quoi?

— À faire une vie réglée. Il tourna le bouton du poste et se planta devant, face à Rocky.

— Ça va aller, dit Rocky.

Mais Paulie ne lâchait pas. "Te faut quelqu'un pour t'aider dans l'entraînement, je sais pas, moi, quelqu'un pour être là avec la serviette, là pour faire les commissions, ah... tu sais de quoi je parle."

Gémissant un moment sur lui-même, Rocky en arriva à une conclusion plutôt idiote: "Hé, je connais pas grand monde qui s'inquiétait de moi, hier. En fait, personne. Ça fait que je vais m'entraîner tout seul."

— Ça se fait pas, Rock. Faut que tu t'entoures des gars qu'il faut, pour avoir une chance.

L'attitude insistante de Paulie déplaisait à Adrian. Elle avait l'impression qu'il cherchait son avantage, au détriment de Rocky qu'il essayait de décourager.

— Einstein s'est fait recaler deux fois au collège, dit-elle.

— Et puis? fit Paulie avec un mouvement d'humeur.

Adrian continuait à énumérer les génies qu'elle connaissait, qui avaient lutté contre l'adversité.

"Roosevelt avait été un dernier de classe, Beethoven était sourd et Helen Keller sourde-muette et aveugle. Je pense que Rocky a une chance — une bonne chance!"

***

Sur le pas de la porte, Rocky embrassa Adrian en lui souhaitant le bonsoir.

Alors qu'il descendait l'escalier, il se mit à penser au grassouillet Steward Neham, et sa voix éclata dans la cage de l'escalier dans une résonance qui rappelait les canettes vides de bière. "Comment t'as aimé entendre ton nom à la télé?"

— Je sais pas. J'ai été surprise. Pourquoi t'as fait ça?

— Tu me fais marcher, hein?

— Certainement! cria Adrian, satisfaite d'elle-même. Je t'attends à quelle heure?

— Autour de sept heures.

— Je t'attendrai. Elle se pencha par-dessus la rampe pour revoir Rocky une dernière fois alors qu'il atteignait le rez-de-chaussée.

Il cria: "Tu penses que ce que j'ai dit à la télévision m'a pas ému?"

— Oui, dit-elle.

— Tu te trompes, admit-il.

Le temps de l'admettre et, de nouveau, il pensait à Steward Neham. Un bel efféminé celui-là! Un artiste, ouais! Il sortit de la maison en claquant la porte. Sa colère se répercuta dans tous les coins et recoins, et disparut.

***

Juste devant l'Atomic Hoagie Shop, Rocky, Gazzo et le garde du corps se tenaient debout en mangeant des sandwichs graisseux et chauds. Entre deux bouchées, Rocky dit: "Du train où ça va, je pourrai plus travailler pour vous."

— Heu... quand un gars peut mieux gagner sa vie, qu'il fonce!

Gazzo n'en rencontrait pas souvent de cette trempe-là; la plupart de ceux avec qui il avait fait affaire avaient été de mal en pis. Rocky ne lui avait jamais causé d'ennuis; il ne lui voulait pas de mal.

— Ça me fait quelque chose de vous lâcher, fit Rocky.

Les oignons tranchés fin persistaient à s'échapper du sandwich et Rocky s'affairait à attraper avec ses dents les morceaux qui se perdaient; il avait l'air de quelqu'un en train déjouer de l'harmonica.

— Cours ta chance, mon gars. T'as assez d'argent pour le temps de l'entraînement?

— J'ai quelques dollars, dit Rocky.

Gazzo sortit un rouleau de sa poche, en détacha quelques billets. On aurait dit quelqu'un en train d'effeuiller un chou tellement le geste semblait naturel.

— Voici cinq cents billets — mets ça dans ton gant.

— Je vous devrai de la galette? demanda Rocky.

Gazzo se tourna vers son garde du corps avec l'air de dire: "Tu parles d'une question idiote!" Et ils s'engouffrèrent, lui et son arsenal ambulant, dans la Cadillac blanche. Gazzo, voyant Rocky toujours au bord du trottoir, se pencha par la portière et, souriant, lui dit: "Le Père Noël charge pas d'intérêt, lui? Joyeux Noël! Et maintenant, si tu veux me faire un cadeau, essaie de gagner."

— Je vais essayer, promit Rocky.

— Écoute fiston, j'suis avec toi, tu sais, j'suis avec toi… T'es Italien, on est du même sang. Tue-le, ce dur-là! C'est des poltrons comme nous qui doivent montrer à ces Afro-Américains de quel bois on se chauffe! Fais de ton mieux, parce que je veux prouver à tous les vauriens du coin que mon homme a battu ce dur-là. As-tu des affaires qui marchent à côté?

— Pas d'affaires, dit Rocky.

— Tu vas toucher cent cinquante mille, t'as des projets? Y as-tu pensé? T'aimerais pas prendre de l'expérience et les faire profiter?

Gazzo s'était recalé sur la banquette et Rocky devait presque se plier sur les genoux pour lui parler par la portière.

— Je vais sûrement faire quelque chose avec, dit Rocky.

— D'accord, fais ce que tu veux. Mais tiens-toi loin du marché, dit-il en riant.

— Ou marché noir? fit Rocky en se méprenant.

— C'est pareil. Rock, tu te souviens qu'on se battait ensemble quand on était gamins? La fois où j'étais malade et où tu as battu le petit Irlandais — comment son nom? — Gallager. Je me suis acheté un costume et suis devenu un

homme d'affaires. Toi, tu as acheté des gants de boxe. Et je me souviens de ta mère qui pleurait presque — que Dieu ait pitié de son âme — et ton vieux qui disait que t'avais pas de tête... Ce que j'aimerais mettre la main sur ce batard-là... T'as jamais eu de chance. Même quand t'étais avec moi en '66, t'as jamais eu de chance. Maintenant, je pense que la chance te sourit, fiston. Qu'est-ce que t'en penses?

Rocky sourit et dit: "Vas-tu venir, Tony?" Puis, après quelques secondes d'hésitation, il ajouta: "Maintenant que je vole de mes propres ailes, t'as pas objection que je me remette à te tutoyer?"

— Non. J'irais où si je vais pas là? Puis se tournant vers son garde du corps, Gazzo lui ordonna: "Gage trois mille sur Rocky."

Le garde du corps se décida à ouvrir la bouche pour dire: "Ce morveux-là... vous voulez rire!"

Ce n'était pas la chose à dire: Gazzo lui asséna une taloche le long de la joue.

— Non, je ris pas, dit-il.

***

Chez lui, Rocky refit les gestes cent fois répétés, une ennuyeuse routine: il brancha le tourne-disque, donna à manger aux tortues... "Hé, regardez qui arrive!", mais quelque chose était différent. Deux télégrammes qu'il vit et qui avaient été glissés sous la porte. Il s'en approcha avec étonnement. Les enveloppes étaient dures et propres comme des robes d'organdi jaune. Rocky essaya de deviner par la fenêtre de l'enveloppe le message qui s'y trouvait. Puis il vint s'asseoir sur le lit pour les ouvrir. Cela venait d'étrangers qui le félicitaient de sa chance. Et soudain, il eut froid, comme si le vent s'était engouffré dans ses os; il eut la révélation soudaine que sa vie ne lui appartenait plus, qu'elle était publique, et que n'importe qui pouvait le trouver, lui écrire, le suivre. Il suffisait de le vouloir. C'est

un étalage qu'il n'aimait pas. Il se révolta quand il entendit frapper à sa porte, puis, se ravisant, il ouvrit. Surprise des surprises, le propriétaire du gymnase, Mickey Goldmill, se tenait dans l'embrasure. "J'ai vu la lumière. J'ai supposé qu'il y avait quelqu'un," fit-il sèchement.

Du point de vue de Rocky, Mickey Goldmill était un type calé, et sa venue le désemparait. "Qu'est-ce que tu fais ici, Mickey?" Et ce disant il débarrassa un vieux fauteuil du linge sale qui l'encombrait et invita M. Goldmill à s'asseoir, "Meilleur siège de la place, dit Rocky. Hé, Mick, ça me dépasse..."

— Tu veux dire...?

— Je te vois au gymnase d'habitude, mais là, chez moi, y'a quelque chose qui va pas.

Rocky était gêné que quelqu'un vît son intérieur. Sauf qu'il avait quatre murs et un toit, il n'était guère plus avantagé qu'un chiffonnier qui, sa pitance dans un sac de papier, dormait dans les encadrements de portes. Il n'avait qu'à observer Goldmill pour se rendre compte que le vieil homme était préoccupé par quelque chose d'important.

— Écoute, Rock, t'es un gars bien chanceux, dit Mickey.

— Ouais.

— C'est un coup de chance, ce qui t'arrive.

— Un coup de chance.

Rocky acquiesçait. Il se mit à arpenter la pièce, se demandant où Goldmill voulait en venir.

— Regarde tous les autres boxeurs. Des vrais bons gars. Des bonnes fiches. Style coloré. Ça se crèverait le coeur pour des miettes. Qui c'est que ça dérange? Personne. Ça doit entrer par la petite porte. Personne leur donne une chance de s'essayer au championnat.

Rocky était mal à l'aise. "C'est bizarre, les caprices de la chance" dit-il.

Mais au lieu de continuer sur le sujet des caprices du destin, Mickey tourna son attention vers les tortues, "C'est quoi ça?"

— Des tortues... Des tortues domestiques.

— Des tortues? T'as déjà mangé de la soupe à la tortue? demanda Mickey.

— J'ai jamais été si bas dans la misère, dit Rocky en badinant, il s'amusait à taquiner Mickey.

— Rock, je suis venu te dire que tu dois être habile, ce coup-ci. La Bible dit que ta chance, faut que tu la prennes quand elle passe. Il regarda Rocky droit dans les yeux et ajouta: "T'as besoin d'un gérant. Un conseiller. Je connais le racket. J'y suis depuis cinquante ans. Rien dans la boxe que j'ai pas vécu."

Il alluma un mégot de cigare dont l'odeur neutralisa toutes les autres odeurs de la pièce. Mickey semblait mieux respirer quand il inhalait la fumée: l'air seul le faisait tousser.

Un peu perdu, mais ne voulant pas blesser le vieil homme, Rocky continua. "Heu... cinquante ans, hein?" Mickey reprit. "Cinquante ans. Une réputation qui a fait le tour de Philadelphie. Puis, une bonne réputation ç'a pas de prix... mais c'est pas la peine de te dire ça."

Voulant changer le cours de la conversation, Rocky lui suggéra: "Qu'est-ce que tu dirais d'un verre d'eau?" Mickey fit semblant de ne pas comprendre. "Rocky, tu sais ce que j'ai fait?"

— Quoi?

En faisant bien pénétrer chaque mot, Mickey récitait sa feuille de route, "*J'ai tout fait*. J'ai tout fait, tout vu. Crois ce que je te dis. T'aurais dû être là, un soir à Brooklyn quand j'ai mis 'Ginny' Russo en morceaux. 14 septembre 1923, c'est ce soir-là que Firpo a descendu Dempsey. Qui c'est qui a fait les manchettes? C'est lui. Il avait un gérant le 14 septembre 1923."

Doucement, Rocky murmura: "T'as une bonne mémoire pour les dates..."

Mais il n'eut pas la chance de poursuivre. Mickey parlait comme dans un rêve, de plus en plus obsédé par son sujet,

au fur et à mesure qu'il revivait le passé. "Regarde-moi cette gueule-là: vingt et un points au-dessus de l'oeil gauche, trente-quatre au-dessus du droit. Le nez brisé dix-sept fois; la dernière fois pendant le combat de Sailor Mike, la veille du Jour de l'An, en 1940, à Camden, New Jersey. Je lui ai flanqué une raclée de pro. Tiens, regarde." Il tendit à Rocky une petite coupure de journal et, indiquant son oreille en chou-fleur: "C'est lui qui m'a donné ça. J'ai pris les coups en même temps que l'expérience. Toi, t'as du coeur, tu me rappelles Marciano, tu sais."

Touché par le rapprochement, Rocky montra du doigt la photo de Marciano, son bien le plus précieux. "Y'a jamais personne qui m'a dit ça. Viens voir sa photo."

Poursuivant son avantage, Mickey continuait d'étaler les comparaisons flatteuses.

— Ouais, tu me rappelles le Roc... Tu bouges comme lui.

Il tenait maintenant Rocky en son point le plus sensible, au coeur même de ses désirs fantastiques. Rien ne pouvait plaire davantage à Rocky que ce que Mickey lui disait.

— Tu crois vraiment? demanda Rocky.

— T'as dû coeur, répéta Mickey.

— Du coeur, mais j'ai pas de casier.

Il cherchait à mettre Mickey mal à l'aise sachant fort bien que s'il s'était agi de Marciano, jamais Mickey ne lui aurait retiré son casier. Il était accroupi, le dos au mur; il avait l'air d'une gargouille tombée d'un toit. Mickey avait ou bien décidé de ne pas parler du casier, ou bien décidé qu'il n'en avait pas fini de son monologue et que l'explication pouvait attendre. Il n'en avait pas fini surtout de l'histoire merveilleuse de Mickey Goldmill et de sa carrière.

— Bon Dieu! je connais le métier, Rocky. Quand je boxais, c'était le racket le plus dégueulasse qu'on connaisse. Des pugilistes comme moi, on les traitait comme des chiens batailleurs — on te lançait dans le ring pour des mises à mort de dix dollars du coup. On n'avait pas de

gérant... on se battait dans des wagons à bestiaux, des sous-sols de bordels, n'importe quel trou qui avait un plancher! Le 31 octobre 1931, je me battais avec un salaud qui s'était mis une broquette dans le pouce de son gant, et qui m'avait mis la face comme une passoire par où je crachais ma salive. J'ai jamais eu de gérant pour prendre soin de moi. Vois-tu la photo prise devant le gymnase? "Super Mick", c'est moi dans ma jeunesse, j'avais tout ce qu'il faut, je pouvais étamper n'importe quel costaud poids léger de la Côte atlantique. Mais pas de gérant. Personne a jamais su comment j'étais habile. Mais j'avais une tête, et quand j'ai eu assez de dollars d'empilés j'ai ouvert un gymnase. C'est un trou, je sais, mais ça, puis un tas de cicatrices, c'est ce qui me reste des cinquante ans dans le métier, fiston. Puis, toi, t'arrives avec cette chance-là, et je m'imagine que c'est à moi qui l'ai jamais eue qu'on la donne. Puis je pense à toute l'expérience que j'ai et je veux t'en faire profiter pour te protéger!

La véhémence du vieux donnait chaud à Rocky. Soudain, il eut l'impression d'en avoir trop épais sur le dos. Ses sous-vêtements l'irritaient, il se mit à se gratter, et il lui sembla manquer d'air. Il ouvrit la fenêtre, et se mit devant en prenant de grandes respirations.

Mickey continuait: "Quant au respect, je t'ai toujours respecté."

— T'as donné mon casier à Dipper, fit Rocky.

Mickey demanda qu'on lui pardonne, en suppliant presque:

— Je regrette... je me suis trompé. Fiston, je te le demande, d'homme à homme, je voudrais être ton gérant.

Sans un regard pour Mickey, Rocky répondit sèchement: "Tout est prêt pour le match. J'ai pas besoin de gérant."

La voix de Mickey tremblait d'émotion tout le temps qu'il plaidait sa cause. "Écoute, ce que je sais, ça s'achète pas. Tu peux pas. Je connais tout. J'ai tout encaissé en même temps que je prenais mon expérience."

— Moi aussi, j'encaisse et je prends mon expérience, dit Rocky.

— S'il te plaît, fiston!

— Tout ce que j'ai eu, je l'ai eu par la bande, dit Rocky. Ce coup-ci est pas différent des autres. J'ai rien gagné, c'est venu par la bande. Quand j'ai commencé il y a dix ans, j'avais besoin de toi mais tu m'as jamais aidé.

Il voulait que le vieux parte assez loin pour ne pas l'entendre quêter de faveur.

Nerveusement, Mickey laissa échapper le cendrier qu'il tenait à la main. Il se glissa sur un genou pour le ramasser et c'est dans cette attitude suppliante qu'il continua: "Si t'avais besoin de mon aide, pourquoi tu me l'as pas demandé? Seulement demandé?"

— Je te l'ai demandé, mais t'entendais jamais rien! Mickey cria: "Rocky, j'ai soixante-seize ans! Tu peux peut-être devenir le champion que j'ai jamais été — ta première chance, c'est ma dernière chance à moi!" Rocky était enfin touché. Pour dissimuler son émotion, il ne trouva rien de mieux que d'aller s'enfermer dans la salle de bain.

Mickey se remit péniblement sur ses pieds et s'en alla, comme un homme vaincu. Peu de temps après, Rocky sortit de la salle de bain et s'étendit sur le lit, envahi par un sentiment de culpabilité intense. Le trouble en lui ne s'apaisait pas: il revoyait le vieux Mickey, à genoux devant lui, Rocky, que la chance favorisait maintenant, le suppliant; c'était une sensation insupportable. Il se leva d'un bond, courut dehors et remonta la rue jusqu'à ce qu'il rejoigne la silhouette de Mickey, toute ramassée sur elle-même. Quand il fut tout près de lui dans l'étrange éclairage, mi-jaune, mi-vert d'un lampadaire, il entoura de son bras les épaules de Mickey. Cela valait mieux qu'une poignée de main. L'entente était scellée. Rocky allait profiler de expérience du vieil homme et le vieil homme renaîtrait à la vie; grâce à Rocky. Ce n'était pas écrit dans

la Bible, mais Rocky songeait: "Ne revenons plus sur le passé." C'est ainsi que cela devait être.

VI

Le lendemain matin à quatre heures précises, le sonnerie du réveil tira Rocky d'un sommeil profond. Comme il n'était pas un lève-tôt, il sortit de son lit en chancelant mais finit par se rendre à la salle de bain. Il appuya sur le commutateur: les blattes affolées par la lumière vive coururent se cacher derrière les tuyaux et dans l'armoire à pharmacie. Quelques-unes d'entre elles s'étaient déjà réfugiées derrière les télégrammes que Rocky avait glissés sous le cadre en haut du miroir. Encore endormi, il emplit le lavabo d'eau glacée et y plongea la tête. Il vacilla ensuite jusqu'au réfrigérateur, prit un à un cinq oeufs dans leur carton et les cassa dans un bol; quand il les eut avalés d'un coup, il ne put réprimer le frisson qui le parcourut de la tête aux pieds.

Rocky portait, pour faire son jogging matinal, un vieux vêtement de sudation à capuchon, des gants, et des souliers de tennis. Dans la nuit froide et noire, son haleine dessinait des petits nuages blancs qui flottaient au-dessus de sa tête pendant quelques secondes avant de disparaître.

Par intervalles, sa silhouette s'évanouissait, pour ne reparaître clairement que lorsqu'il passait sous les réverbères. Deux éboueurs, jugeant la scène plus intéressante que les éternels chats de gouttière à l'affût d'un morceau de choix, suspendirent leur travail pour l'observer.

En haut d'un escalier en pente raide, telle une pyramide tronquée, le musée à moitié mangé par la brume matinale

n'offrait pas un spectacle très invitant. Rocky, en grimpant les marches, ne s'élancerait ni vers le Paradis terrestre, ni vers la Fontaine de jouvence. Non. Il monterait et descendrait l'escalier dans le seul but de s'endurcir, de fortifier ses jambes, ces mêmes jambes qui allaient devoir supporter son corps à la fois meurtrier et meurtri, dans le ring. Pour atteindre à la gloire, le rêve ne suffit pas. En toute connaissance de cause, Rocky inspira profondément et s'engagea dans l'escalier, à mi-hauteur, ses jambes fléchirent. Il rebroussa chemin sans se décourager. Retrouver sa forme est une question de temps et de constance. Un jour arrive inévitablement où l'on en fait plus que l'on croyait d'abord possible.

Devant l'hôtel de ville, Rocky tourna en direction de la rivière où il s'arrêta un moment pour souffler. Il donna mollement deux ou trois coups de poing dans le vide et marcha quelque temps en tenant ses côtes endolories avant de se forcer à courir de nouveau. Le jour était long à venir. Quand Rocky s'engagea dans Spring Garden Street, il faisait encore gris. Lorsqu'il passa sous une voie de chemin de fer surélevée, le bourdonnement confus et métallique du train qui y roulait s'accorda bien avec l'allure robuste de sa course.

Comme Rocky courait le long des quais et des navires à l'ancre, le ciel commentait à pâlir. Un rat de cale s'enfuit à toutes jambes devant lui. Il avait de bonnes pattes, ce rat; et il en avait quatre. Si lui, Rocky, avait eu quatre jambes, il aurait pu s'immobiliser comme une chaise pour accueillir Apollo Creed. Une chaise, cela ne souffre pas. Mais Rocky n'avait que deux jambes...

Lorsque Rocky approcha de la plate-forme de chargement de la Eastern Packing Company le long de laquelle se trouvaient plusieurs wagons à bestiaux, il était cinq heures trente. Il monta sur la plate-forme et frappa à la porte de métal. Celle-ci s'ouvrit aussitôt et Paulie, déjà soûl, l'attira à l'intérieur.

Dans le bureau de réception des marchandises, Paulie demanda:

— Comment tu te sens?

— Claqué, haleta Rocky.

Paulie tendit une bouteille de whisky. "Tu veux un coup:

— Non, répondit Rocky, sans hésiter.

Aux deux employés portoricains de la Eastern Packing Company qui venaient d'entrer, Paulie déclara fièrement: "Ça, c'est le type qui va se battre contre Apollo Creed."

— Bonne chance. Tue-le! dit celui qui se nommait José.

En fanatique et en ivrogne qui cherche en vain à ramener le bon vieux temps, Paulie cria: "Hip! Hip! Hip! Hourra! Allez... Hip! Hip!..."

— Hourra, dit José en s'éloignant.

— Rocky passera chercher de la viande de surchoix tous les matins. Pas la peine de s'entraîner s'il bouffe la merde qu'on vend dans les magasins.

Rocky sourit et Paulie l'entraîna hors du bureau jusqu'à la porte immense de la chambre frigorifique. Ils pénétrèrent dans ce qui semblait une fabuleuse caverne gelée; des quartiers de boeuf suspendus à des crochets allaient se perdre dans l'obscurité au fond de la pièce maintenue glaciale par un ventilateur disposé au plafond, l'endroit ressemblait moins à une chambre de tortures qu'à un ballet saisi au vol. Il suffisait de mettre lentement en marche la crémaillère pour que les quartiers de viande se balancent lourdement d'avant en arrière. Chaque carcasse était recouverte d'une épaisse couche de gras qui, à son tour, était tapissée de minuscules cristaux de glace. L'ensemble conférait à la chambre frigorifique une atmosphère de fête; on y gardait la mort au frais. Le ventilateur qui maintenait dans la pièce une température égale, obligeait les deux hommes à crier pour se faire entendre.

— Si tu paies pas Gazzo, il te fait accrocher ici, pas vrai? plaisanta Paulie.

— Gazzo est un brave type, insista Rocky.

— Ouais? Alors, pourquoi tu lui parlerais pas de moi?

— Lui parler de toi?

— Je t'en supplie! implora Paulie.

Rocky ne fit pas de cas de la supplique de Paulie et répondit tout bonnement: "Garde ton job. Tu mangeras mieux."

Paulie ouvrit un couteau de poche et piqua nonchalamment la viande suspendue. Ramassant ses idées pour guider malicieusement Rocky vers une conversation délicate, il but avidement à même la bouteille de whisky qu'il gardait sur lui.

— Dis donc, est-ce que tu penses que... heu, que ça va avec ma soeur?

— Qu'est-ce que tu crois? fit Rocky.

Il était inconfortable et le froid commençait à le gagner. Il aurait aimé avoir un cache-nez.

— J'suis pas certain. Raconte... poursuivit Paulie.

— Raconte quoi? demanda Rocky.

— Tout... qu'est-ce qui se passe? Paulie semblait avoir longtemps réfléchi à toute cette histoire. "Elle te plaît vraiment?" dit-il.

— Certainement qu'elle me plaît.

— Où est l'intérêt? demanda Paulie avec un rire nerveux. Moi, je le vois pas.

— Je sais pas. Elle remplit des creux, dit Rocky pensif.

— Quels creux?

— Elle a des creux. Moi, j'ai des creux. Ensemble, on remplit les creux.

Rocky sentait qu'il en disait trop; après tout, cela ne regardait pas Paulie.

Tout à coup, Paulie posa justement la question qu'il aurait dû éviter.

— Tu la fourres?

Contenant sa colère, Rocky se tourna vers Paulie et siffla: "Parle pas comme ça de ta soeur!"

Sentant qu'il s'était aventuré sur un terrain dangereux, Paulie répéta sa question mais avec plus de précision et de prudence: "Allez, tu la baises?"

Rocky le fixa durement en travers de la pièce et lui lança:

— C'est pour ça que je peux pas t'associer à Gazzo. À cause que t'as une grande gueule!

Paulie rougit. Il fit quelques pas en avant et enfonça de toutes ses forces les poings dans un quartier de boeuf. Le boeuf bougea d'à peine deux pouces d'arrière en avant, semblant nier mollement qu'on l'avait frappé. Rocky vit dans le geste de Paulie une provocation muette et, à son tour, il enfonça ses poings dans la carcasse, à l'endroit des côtes. Cette fois, le quartier de viande décrit un large demi-cercle; on eut dit un cadavre grotesque et décapité. Rocky longea la rangée de carcasses en les pétrissant de coups que lui seul sentait dans ses jointures et le long de son bras. Son visage était plus crispé que jamais, comme s'il était engagé dans une lutte à mort.

— Cogne la croupe! la croupe! tu vas briser les côtes! criait Paulie.

Rocky frappait toujours. Il en était à la deuxième rangée de carcasses. Encore plus vite. Toujours plus vite. Ses poings agissaient comme des attendrisseurs de viande et chaque coup le faisait grimacer. Comme il pénétrait dans le secteur sombre de la chambre froide, on entendait sans les voir les coups sourds qu'il assénait aux bêtes. On aurait dit qu'il exorcisait une terreur invisible que lui seul connaissait. Aucune logique ne pouvait expliquer ses gestes. En revenant en direction de Paulie, sa chorégraphie sadique à la Balanchine faisait se balancer les boeufs dans un réalisme extraordinaire.

— Si on faisait ça à Creed, ils nous foutraient dedans pour meurtre! cria Paulie.

Rocky regarda ses mains dégoulinantes de sang. Du sang jusqu'au coude. Le sien. Celui des boeufs.

Paulie lui remit un paquet qui contenait de la viande.

— Parle pas comme ça de ta soeur, dit Rocky en saisissant le paquet. Puis il sortit en courant.

Paulie le regarda partir avec un peu de crainte, beaucoup de respect, et un soupçon de ressentiment.

De retour au gymnase, loin des carcasses de viande gelée, Rocky affronta de nouveau l'éternel sac de sable. L'endroit était plein à craquer et le bruit, assourdissant. Mickey s'approcha en sortant une ficelle de sa poche et dit:

— Stop! Arrête! Stop! c'est pas possible! Mais quel empoté! T'as pas d'équilibre.

Il fit signe à Mike et lui tendit la ficelle en disant: "Attache ça à ses chevilles. Laisse deux pieds de lâche."

— J'ai jamais eu un très bon jeu de jambes, expliqua Rocky, comme si Mickey ne l'avait jamais remarqué.

— Laisse tomber. T'as pas d'équilibre. T'as les jambes partout. Marciano avait le même problème et c'est la ficelle qui l'a guéri. Quand tu pourras bouger et frapper sans casser la ficelle, t'auras de l'équilibre.

Mickey ne voulait pas entendre parler de ce que Rocky n'avait jamais eu; il voulait connaître ses possibilité.

Finissant d'attacher la ficelle, Mike continua: "Tu seras un type dangereux."

Deux gamins qui arrivaient du dehors interrompirent Mickey dans son travail.

— Rocky, tu nous donnes ton autographe? demanda l'un d'eux.

— Pourquoi pas? répondit-il fièrement.

Mickey, loin d'être aussi heureux que lui, manifesta sa colère:

— Hé, vous autres, les enfants, m'interrompez pas quand je travaille, ou je vous envoie dans l'autre monde! Foutez le camp!

Ils disparurent aussi vite qu'ils étaient entrés. Tel était le pouvoir de Mickey. Se tournant vers Rocky qui rayonnait

encore de sa gloire toute neuve, il lui lança:

— Des autographes! C'est écrire que tu veux ou te battre? Au boulot!

— On a de la visite, dit Mike avec prudence.

Mickey plissa les yeux et vit entrer Steward Neham en compagnie de son caméraman. Il alla au-devant d'eux et demanda: "On peut vous aider?"

Le commentateur sportif ordonna à son caméraman avec suffisance: "Installe la caméra là." Puis, se tournant vers Mickey: "Mon nom est Steward Neham; vous le savez sûrement. Je fais le reportage de l'entraînement."

— Moi, je suis le proprio de cette boite, annonça Mickey.

Steward, tournant le dos à Mickey, fit un signe à ses collègues qui se précipitèrent pour installer l'équipement. En moins de deux, tout était prêt.

— Ça tourne! dit le caméraman.

— OK ici! ajouta l'ingénieur du son.

Steward, perdu dans sa graisse, regarda fixement l'oeil de la caméra et dit: "Nous vous parlons du gymnase Goldmill, site que l'on dit célèbre à Philadelphie depuis 1929. L'odeur de transpiration, le parfum du labeur, cette marque de commerce d'une profession particulière, filtre de partout. Avec nous, l'adversaire du favori, contre lequel les chances sont à 50 contre I, un poids lourd du nom de Rocky Balboa."

La caméra vint se poser sur Rocky. Devant les réflecteurs qui le faisaient cligner des yeux, il se sentait sous l'emprise d'un inquisiteur muet, envoyé là pour lui soutirer toutes sortes de confessions. Il avait l'impression qu'on l'avait surpris la culotte baissée et les fesses couvertes de pustules.

— Est-ce que je devrais? demanda-t-il à Mickey.

Mickey acquiesça, c'était de la bonne publicité.

Bonne aussi pour le gymnase Goldmill. Rocky affronta les réflecteurs.

— Beaucoup de choses se sont passées ces derniers temps. Est-ce que cette histoire a beaucoup changé votre style de vie?

De toute évidence, le journaliste voulait entendre Rocky lui dire qu'il avait commandé des costumes et des chemises faits sur mesure, qu'il avait acheté une Lincoln, engagé un garde du corps pour le protéger de ses admiratrices, et quoi encore. Le stéréotype américain de l'homme qui a réussi. Mais Rocky, trop honnête pour savoir mentir, répondit sans astuce; "Les gens me parlent un peu plus."

— Comment vous préparez-vous à cet assaut du Bicentenaire? Steward insistait, attendant une réponse plus détaillée.

Rocky, ne pouvant plus se contenir, lui lança: "Dis donc, Bouloule, ta mère, elle a déjà eu des enfants qui ont pas crevé?"

À ces mots, le gymnase entier éclata de rire.

À la fois écarlate et apeuré. Steward geignait presque, lorsqu'il dit: "On coupera ça plus tard. Écoute, Rocky, s'il te plaît... Apollo Creed dit qu'il te fera durer trois rounds avant de te liquider."

Toujours aussi maladivement honnête, Rocky répondit: "T'es un sale pouilleux, un tas de merde — mais Apollo, c'est un grand boxeur."

Saisi de frayeur. Steward avait la tête d'un déterré. Avec peine, il marmonna: "Pensez-vous que vous avez une chance de gagner?"

— Excuse-toi pour ce que t'as dit l'autre soir à la télé.

— Je ne voulais que mettre un peu de couleur à cette histoire, gémit Steward.

— Excuse-toi, ou c'est à ta petite gueule que je vais mettre de la couleur.

— Je suis désolé.

— Peut-être bien.

Rocky se tourna vers Mickey qui lui dit à l'oreille d'y aller mollo avec le journaliste effrayé.

— Ça va. Tu peux me poser une question, dit Rocky.

— Avez-vous des commentaires dérogatoires à faire à l'endroit du favori? murmura Steward.

— Ouais, il est fantastique. Rocky — le Roc — était incapable de méchanceté.

Au même instant, suivi de sa cour, Apollo Creed fit son entrée dans le gymnase en beuglant: "Je suis le champion du monde!"

Il portait un manteau de cuir blanc doublé de zibeline. Plus qu'un champion du monde, il semblait un dieu d'ébène. Les occupants du gymnase demeurèrent figés à la vue d'un homme aussi élégant et le dévisagèrent avec émerveillement. Mickey Goldmill hochait la tête, incrédule. Un truc publicitaire. Il venait tout juste d'en prendre conscience.

Creed s'approcha de Rocky et, nez à nez, lui déclara:

— L'Étalon italien, je suis venu te dire d'être finaud et de léguer ce qui restera de ton corps à la science après le match, parce qu'après le match, ce qui restera de ton corps ne suffira pas à remplir une boite de sardines. Alors, gare, *mon cher!*

Rocky demeura bouche bée. Apollo se tourna vers les caméras: "Ce combat classique — précisément — ce combat du Bicentenaire passera à l'histoire, parce que le premier janvier, je serai le premier homme sur terre à catapulter un autre homme sur la planète Pluton!"

Dipper, au fond de la salle, rageait de voir l'attention qu'on accordait à Rocky. La haine se déroulait en lui comme un serpent qui s'apprête à mordre.

Apollo Creed redevint sérieux: "Et maintenant, j'ai quelque chose d'important à vous dire, vous entendez? Pour la première fois depuis des années, le match du championnat sera télédiffusé. Gratis, à Philadelphie seulement. C'est mon cadeau à votre ville, je sais bien que plusieurs d'entre vous ne m'aiment pas tellement, mais vous devez admettre qu'Apollo Creed est un type généreux,

un héros-national-afro-américain-cent-pour-cent-pur, qui a reçu le sceau du gouvernement!"

Tandis que tous riaient, Dipper se faufilait parmi les gens, tendu, et traversait la salle. Il approcha Rocky par-derrière et le poussa du coude. Rocky, croyant à un accident, l'ignora. Dipper le poussa plus vigoureusement et Rocky le regarda d'un air inquisiteur.

Aussi fort que possible, Dipper cria: "T'es un raté!"

Frappé de stupeur, Rocky hoqueta: "Hé, Dipper, pourquoi tu..."

Dipper le menaça du poing.

— Montre ce que tu sais faire à ces putain de poires, que je te botte le cul jusqu'à Jersey!

L'entraîneur de Dipper, un Noir corpulent, lui présenta ses mains, paumes en l'air, et Dipper les frappa avec les siennes, à la façon des Afro-Américains.

De nouveau, Mickey intervint: "Oublie l'exhibition, fiston."

— C'est moi le tueur ici. Tu l'as dit toi-même!

Mickey se tourna vers l'équipe et dit, en manière d'excuse: "Pourquoi risquer que Rocky se coupe ou se casse une main? Va aux douches, Dipper!"

Mais Dipper n'avait pas l'intention de se laisser convaincre.

— M'emmerde pas, le vieux, ou je te refroidis! Vas-y, torchon, attaque! Fais voir qui c'est, le vrai capable!

Constatant que Dipper était incontrôlable, tous se turent. Même Apollo s'inquiétait: la scène, trop réelle, avait freiné son élan d'humour désinvolte. Les techniciens rangeaient déjà sournoisement leur équipement coûteux.

Comme un fou, Dipper continuait, devenu complètement irrationnel:

— Vous faites mieux de laisser les caméras sorties. Bats-toi, patate! Montre à Creed avec quelle sorte de morveux il va se battre!

Mike se fraya un chemin parmi l'attroupement et vint se planter derrière Rocky.

— Touche-le pas, Rocky; il est malade.

— Qu'est-ce que c'est que ce bordel? dit Mickey avec rage. Rocky se battra dans le ring le premier janvier, pas ici!

— T'as la trouille, vieux bouc! siffla Dipper.

Il sautillait sur place et feintait dans le vide gris de fumée.

— J'ai pas la trouille; j'suis prudent. Puis, se tournant vers l'équipe: "Vous savez, c'est tellement facile pour un boxeur de se blesser accidentellement..."

Dipper se lança soudainement en avant et frappa Rocky au côté de la tête. Toutes les personnes présentes se raidirent. Dipper commandait la situation et goûtait chaque seconde de son succès.

— Si t'as peur de te battre, alors, baise mes putain de pieds!

Mickey regardait nerveusement autour de lui. Quelques secondes encore, et le sang allait couler. Rocky ne bougeait pas.

— Allons nous promener, Rock, dit Mickey. Fais pas l'idiot. Il veut t'esquinter pour que tu puisses pas te battre.

Rocky ravala son orgueil. Il avait toujours la ficelle autour des chevilles, et se traîna les pieds en direction de Mickey. Dipper s'élança et frappa Rocky de nouveau, vicieusement. Mike bondit devant Dipper.

— Pourquoi t'essaies de lui sculpter le visage? Fous le camp, si tu veux pas que je te défigure!

Dipper se dégagea avec un crochet et aplatit Mike. La salle suait la peur. Le regard d'Apollo allait et venait de Rocky à Dipper. Il fit signe à ses gardes du corps et, ensemble, ils reculèrent.

— Vas-y, mignon, baise mes pieds! ordonna Dipper, altier.

Rocky regarda son ami étendu sur le sol. Il se traîna jusqu'à Dipper.

Dipper répéta son ordre, dans un murmure: "Baise-les."

Rocky regarda Mickey, puis les pieds de Dipper. Ils se tenaient fermement dans des souliers de tennis de pointure treize, et ils attendaient, en sueur, qu'on les baise, ou qu'on les écrase. Rocky se pencha. Soudain, il mitrailla les côtes à nu de Dipper avec des combinaisons de coups. On entendit quelque chose craquer. Dipper s'affaissa, se tordant de douleur. Dans la salle morne tout à coup, on ne distinguait que les gémissements de Dipper. Apollo Creed n'en croyait pas ses yeux. En l'espace de quelques secondes, il avait été témoin du désespoir brut, de la haine, de la folie, de la revanche, de la défaite. Lui qui travaillait avec le détachement d'un vieux pro, il avait vu deux hommes se battre avec fureur. Il regarda Rocky avec admiration et un peu de crainte, puis sortit sans se retourner.

Mickey brisa la glace. Il brandit son poing devant les journalistes et mit son bras autour de l'épaule de Rocky comme pour dire: "Ça, c'est un champion, pas une nouille!"

— Le petit a des couilles. Marquez ce que je dis, déclara-t-il, sûr de lui.

La foule se dispersa, abandonnant la silhouette pathétique et brisée de l'homme sur le parquet du gymnase. Heureusement, il ne s'agissait pas de Rocky, le Roc.

***

Les télégrammes s'amoncelaient. Rocky en feuilleta un paquet et les mit de côté, il était chez lui, confortablement installé avec sa copine, Adrian.

— Tu les ouvres plus? demanda-t-elle.

— Ou bien ils disent: "Tue-le, le sale nègre", ou bien ils disent: "Crève, charogne." Qu'est-ce que t'as dans ton sac?

Il fit voler d'un coup de pied une autre pile de télégrammes qui se trouvaient près de la porte et ils retombèrent, en désordre, après avoir décrit un large demi-cercle.

Adrian se rendit à la fenêtre et sortit de son sac une paire de rideaux courts et colorés qui brillaient presque dans la pièce sombre.

— Tu les aimes? demanda-t-elle avec fierté.

— Super. Super. Très beaux, répondit Rocky.

Les rideaux étaient certainement plus attrayants que le store vénitien sale qui, de toute façon, n'arrivait qu'à mi-hauteur.

— C'est vrai? Tu les trouves pas trop féminins? Elle voulait qu'il soit content.

Rocky sembla étudier une question très importante et dit avec sérieux: "Non. Super. Toi aussi. Super."

Adrian sourit et extirpa du sac une petite couronne de Noël. Le regard de Rocky en devint tellement tendre et amoureux qu'elle s'approcha de lui et le laissa la prendre dans ses bras.

— Adrian, tu es vraiment très belle, tu sais. Mais pendant l'entraînement, les parties de jambes en l'air, c'est défendu... Ça fait les jambes molles.

Mais il désirait Adrian tout de suite. Malgré la mollesse des jambes.

— Pas de jambes molles, alors, dit Adrian, ses lèvres contre celles de Rocky.

— Pas de jambes en l'air, alors. Il recula, mais très peu, et la regarda comme il aurait admiré un chef-d'oeuvre: "Tu es très belle!"

— Gare aux jambes, fit-elle.

— Ouais... Mais je pense que des fois, les jambes molles, c'est pas si désagréable, après tout.

Adrian retira son chandail simplement, tandis qu'il se rapprochait d'elle pour l'étreindre. En-dessous, elle portait un T-shirt qui disait: VAS-Y, ROK, VAS-Y.

Timidement, elle dit: "J'ai pensé que ce serait amusant."

— T'as raison. Peut-être qu'on ferait mieux de seulement se tenir les mains. Avec ton T-shirt, je me sens coupable...

Rocky éclata d'un rire sain, le rire d'un homme heureux, en-vie-et-en-santé-à-Philadelphie.

VII

Toutes les aubes se ressemblent — sinistres, solitaires, semblables à des limbes où errent les âmes d'autrefois, présentes comme une obsession. À cette heure matinale, Rocky s'entraînait déjà à la course, portant son chien Butkus dans ses bras pour augmenter son poids. Bien entendu, le chien détestait cet exercice. Il voulait courir à sa manière, sur ses quatre pattes, à côté de son nouveau maître. Presque tout de suite, Rocky croula sous le poids et se mit, en riant, à lutter avec le chien sur le trottoir. Puis, jouant à cache-cache, Rocky tenta de s'esquiver, mais le chien le découvrit bientôt et le pourchassa dans la rue.

Comme d'habitude, Rocky courut jusqu'à l'entrepôt de viande, suivi, cette fois, de son nouvel ami fidèle, Butkus. Il s'arrêta net quand il vit plusieurs cars de reportage stationnés devant l'entrée de l'entrepôt. Il se dirigea vers la chambre frigorifique en compagnie de son chien et aperçut plusieurs journalistes et des cameramen errant ça et là. Paulie l'attendait. Troublé, Rocky sortit, et Paulie le suivit.

— Hé, Rock. J'ai fait quelques coups de téléphone. Grâce à moi, tu vas être célèbre. C'est un chien, ça?

— C'est pas un homard, répondit Rocky d'une voix cassée. Qu'est-ce qu'ils veulent?

— Te voir t'entraîner, dit fièrement Paulie qui s'imaginait déjà dans la peau d'un agent de relations publiques.

Rocky était furieux, "Mais qu'est-ce qui te prend? Ça devait rester privé."

— Je pensais que ça te rendrait service. Entre. Tu sais, tu plais beaucoup à ma soeur.

Rocky suivit Paulie dans l'entrepôt. Toute cette publicité le dérangeait. Une interview après l'autre, au moment où il s'y attendait le moins. Bientôt, ils installeraient leurs caméras dans les chiottes, guettant le moment où il débloquerait...

Une belle journaliste de couleur fit un signe en direction de Rocky et, aussitôt, il fut entouré et entraîné vers la chambre frigorifique, comme un navire prisonnier des glaces que s'apprêterait à libérer une famille de pingouins. Poussant et tirant, ils l'installèrent à côté d'un quartier de boeuf. Les caméras se mirent à tourner. L'espace d'une seconde, Rocky eut envie de leur servir une blague: montrer du doigt la carcasse, nier qu'il était l'assassin, déclarer que... oui, elle ressemblait à son père, mais que son père était mort de causes naturelles...

La journaliste, Diane Lewis, parlait d'une voix apaisante. "Détendez-vous, monsieur Balboa." Puis elle se tourna vers la caméra: "Nous sommes en compagnie du prétendant au titre, le poids lourd Rocky Balboa. Bizarrement, nous nous trouvons dans une chambre frigorifique. Monsieur Balboa s'entraîne de façon assez particulière et, dans quelques instants, il nous donnera un exemple de sa méthode, pour le bénéfice de nos téléspectateurs. Mais d'abord, comment en êtes-vous venu à vous entraîner dans une chambre froide?"

— Heu... c'est mon copain Paulie qui m'a fait entrer un jour, et j'ai cogné sur les boeufs, et ça m'a plu. Puis, comme j'étais devenu le prétendant, le proprio n'a pas rechigné.

Rocky souriait gauchement. Il était apaisant. Il était l'adversaire. Naturellement, tous ceux que les matches de boxe intéressaient voudraient tout savoir de lui. Il se sentait imbu de confiance, et cette confiance le réchauffait comme un grog.

— S'agit-il d'une méthode d'entraînement courante — je veux dire, y a-t-il d'autres boxeurs qui frappent de la viande crue? demanda Diane Lewis, mécaniquement.

— Je pense bien que c'est moi et Paulie qui avons inventé ça, répondit Rocky, l'air important.

C'était comme si on lui avait demandé comment il avait découvert le radium ou la théorie de la relativité. Il ne songea même pas au fait que, dans le ring, c'était bien de la viande crue sur laquelle il cognait, et de la viande crue qui recevait les coups.

— Voulez-vous donner un exemple de cela? demanda la journaliste.

Rocky s'approcha d'une carcasse et commença de la frapper avec une violence inouïe, laissant bouche bée tous ceux qui étaient présents. En terminant, Rocky demeurait là, les mains dégoulinantes de sang. La scène, primitive, rappelait ces gladiateurs qui pouvaient étriper à mains nues leurs adversaires. Rocky fixa la lentille et montra ses poings sanguinolents.

Sans la moindre trace de nervosité, Diane Lewis se mordit les lèvres. Son rouge à lèvres avait un goût de sang. "Ici Diane Lewis qui vous parlait de l'entrepôt à viande en compagnie du boxeur gaucher, Rocky Balboa..."

***

Apollo Creed, assis au pupitre de Jergens en compagnie de quatre hommes d'un certain âge, étudiait des tableaux et des formulaires avec son avocat. Jergens était absent, sans doute en train de voir à quelque affaire, s'assurant que l'aréna disposait de tout le papier de toilette nécessaire, de gobelets de carton, de savon, et le reste, pour le grand soir. Les tableaux représentaient les revenus que Creed tirerait de la télévision, la radio, et quoi encore.

— Quel est le montant alloué à la publicité dans les postes privés de la Côte du Pacifique? demanda Creed.

— Grosso modo, trois cent mille, dit l'un des avocats.

— Montez ça à quatre cent cinquante. C'est mon chiffre chanceux. Puis, se tournant vers un autre avocat, il dit: "Envoyez deux cents roses à la mairesse de ma part, faites une photo, et assurez-vous qu'elle soit dans tous les journaux."

L'avocat, voulant être à la hauteur et faisant le finaud, demanda; "Des roses de quelle couleur? Et puis, elle est peut-être allergique aux roses..."

Apollo le regarda comme s'il sortait du bois.

— Si elle est allergique aux roses, je paierai le médecin, *après*. Assurez-vous d'abord qu'elle fera la photo, *avant*

L'un des hommes d'affaires s'interposa: "Des roses à longue tige, c'est ça qu'il faut." Puis: "Est-ce que tu tiens à ces quinze annonces radio pour le Midwest? Il me semble que la publicité serait plus profitable au Canada."

— Ouais, ça me plairait bien le Canada... Renseigne-toi pour voir si on peut contourner la question des taxes... donne-moi les chiffres sur le temps d'antenne.

Apollo était pratique et efficace. Dehors, le cirque. Ici, on réglait des questions importantes.

Pendant ce temps, dans un coin sombre de la pièce, l'entraîneur d'Apollo était assis devant un petit appareil de télévision et regardait la démonstration sanglante de Rocky, aux nouvelles. Il fit signe à Apollo.

— Apollo, viens voir ça. Le type contre qui tu vas te battre. Il plaisante pas.

Apollo était trop absorbé dans son travail pour s'inquiéter de quoi que ce soit d'autre. "Moi non plus, je ne plaisante pas."

Il se tourna vers l'homme d'affaires le plus près de lui et dit: "Le montant brut de la location de l'aréna inclura les quatre cents ouvreurs, pas vrai? Donne-moi du café."

Marmonnant entre ses dents qu'il fallait se méfier des morveux qui semblent insensibles à la douleur, l'entraîneur

quitta le bureau à la recherche d'une boutique d'où il rapporterait du café de Java.

***

Mais où donc était la lune? C'était une nuit sans lune, mais cela importait peu. Les lampadaires et les fenêtres illuminées guidaient le passant morose et fatigué. Paulie, complètement soûl, monta en titubant l'escalier qui menait à son appartement. Qu'il "trébucha" jusqu'en haut serait une façon plus juste de le dire. Il entra, enleva son manteau, le lança sur une chaise, frotta ses paupières rougies, les rendant ainsi plus rouges encore, et vacilla jusqu'à la cuisine. Comme il sortait une bouteille de vin de la glacière et en avalait une gorgée, les voix d'Adrian et de Rocky lui parvinrent depuis la chambre de sa soeur. Le visage de Paulie se tendit. Il chancela jusqu'à la porte. Tel un enfant espiègle ou un voyeur vicieux, il regarda dans la chambre par une fente dans le bois. La scène qu'il vit était déconcertante de simplicité: Rocky, Adrian et le chien regardaient la télévision dans la chambre obscure. Adrian parlait: "... puis, il a appelé les journalistes," parlant de toute évidence de Paulie.

— Ouais, il a gâché ma journée, répondit Rocky. Sa voix contenait un soupçon de rancoeur.

— Sois pas fâché contre lui. Il voulait seulement aider.

— J'suis pas fâché, expliqua Rocky. C'est seulement que ça me met à l'envers, les journalistes. Ils disent des tas de trucs qui sont pas vrais; Paulie le sait.

— Vas-tu lui dire quelque chose? demanda Adrian.

— Qu'est-ce que tu veux que je lui dise? Je sais pas ce qu'il cherche.

Incapable de contenir plus longtemps sa colère, Paulie se précipita dans la chambre.

— Rien! Je cherche rien! Je veux rien savoir de toi!

Sous l'effet de la colère de Paulie, Adrian semblait redevenir une petite fille. Paulie avait la tête d'un possédé et Adrian tenta d'exorciser ses démons en criant son nom: "Paulie!"

Paulie ne voulait pas entendre raison; la langue épaisse comme de la poix, les yeux plus rouges que des tomates, il battait des bras dans la chambre en poussant des cris rauques et en cognant dans le vide.

— Ta gueule! Je veux rien! J'suis pas un cas de bienfaisance! Fous le camp de ma maison!

— C'est pas ta maison, déclara froidement Adrian.

Se tournant vers Rocky, Paulie le renia.

— T'es plus un ami. Fous le camp! Fous le camp de chez moi!

Dans l'embarras à la fois pour Rocky et Paulie, Adrian dit: "Lui parle pas sur ce ton! '

— Sortez de ma vie tous les deux! répondit Paulie.

Dans sa frustration, il donnait des coups de pied dans la porte et paraissait au bord de la dépression nerveuse. "Dehors, que je dis!"

Rocky répliqua, avec un peu trop de calme: "Il fait froid, dehors, Paulie."

Il avait mal jugé de la colère de Paulie qui se précipita dans le placard du salon, qui servait de garde-robe, pour en retirer un bâton de baseball. Rocky et Adrian le suivirent.

— J'veux pas que tu tripotes ma soeur. Puis, à Adrian: C'est un putain de pouilleux. Je t'ai pas élevée pour que tu te tiennes avec ce fumier!

Adrian restait muette. Aurait-elle eu quelque chose à dire qu'elle se serait tue quand même. Rocky s'approcha précautionneusement de Paulie. Un bâton de baseball entre les mains d'un maniaque peut causer plus de dommages que les poings d'un boxeur professionnel.

Paulie souleva le bâton dans une position dangereuse. S'il voulait, il pouvait l'abattre sur le visage de Rocky. "Tu

veux me frapper? Vas-y, vas-y... Je vais te casser les deux bras... tu pourras plus boxer!" dit-il.

Rocky était de glace. Seul le battement de son coeur sous la chemise trahissait sa frayeur.

Adrian cria: "Arrête, Paulie! Arrête!"

Paulie ne démordait pas. "Je le veux dehors!" Puis, se tournant vers Rocky, il dit: "J'suis pas assez bon pour Gazzo, hein?" Il cracha par terre pour manifester son dégoût de ceux qui auraient aimé lui cracher dessus. "C'est ce que je pense des tas de merde comme toi et Gazzo!" Il cracha de nouveau pour appuyer ses dires. "Toi, tu montes et tu te fous de moi. Tu me jettes même pas des miettes!" Il cracha encore, par habitude. "Je te donne de la viande. Je te donne même ma soeur!"

— Y'a qu'un cochon pour dire ça! cria Adrian.

Paulie démolit une petite table avec le bâton. Une table plus grosse eût exigé de lui plus de force, et plus de temps pour la remplacer. Même soûl, il choisissait bien ses cibles.

— T'oublies ce que j'ai dû subir pour te donner le meilleur! dit-il à Adrian d'une voix douce et molle comme du beurre au soleil.

Adrian ne se laissa pas impressionner.

— Tu m'as donné quoi? Des noeuds! Là, juste là! Tu m'as donné la peur de tout!

Paulie, à la fois mère poule et oiseau de malheur, dit: "J'ai toujours vu à ce que t'aies ce qu'il te fallait. Mais, toi, t'as jamais pensé de glisser un mot en ma faveur à ce fumier!"

Incapable de se contenir, Paulie démolit cette fois une grosse lampe qui se fracassa en mille miettes sous le coup.

— Arrête ça! ordonna Adrian.

— Va-t'en! J'ai même pas pu me marier à cause que tu pouvais pas vivre toute seule... t'aurais crevé toute seule! Alors je vous ai mis ensemble tous les deux. T'as pensé à lui parler de moi? Tu me *dois* quelque chose!

— Je te dois quoi? demanda Adrian d'un ton agressif.

— Tu me dois que faut que tu me traites *bien* !

— Bien? Bien, Paulie? Je te traite comme un bébé depuis si longtemps que je me rappelle plus! Y'a que moi qui te nourris, qui te mets au lit quand tu tiens plus debout. C'est toi qui m'as fait me sentir une ratée. C'est comme ça que tu m'appelais — une ratée. C'est quoi ce nom-là? Peux-tu me blâmer d'oublier de parler de toi quand je suis avec Rocky? Je te dois rien, Paulie. C'est toi qui me dois quelque chose.

Paulie s'enflamma et menaça Adrian avec le bâton. Sa petite tête travaillait trop vite; quelque part au fond, son cerveau s'inquiétait encore de la moralité de sa soeur et songeait au catéchisme qui exigeait qu'elle demeurât vierge jusqu'à son mariage.

— T'as vu le loup? demanda-t-il.

— Quoi? Adrian ne comprenait pas ce qu'il voulait dire.

— T'es encore vierge? Tu t'es laissée baiser, pas vrai? Tu t'es déculottée pour lui, hein?

Paulie tenait clairement à imaginer les détails du dépucelage d'Adrian.

Adrian courut vers sa chambre, mortifiée. Rocky s'approcha de Paulie. Il était temps. La moutarde lui montait au nez, son corps entier bouillait de colère. "Holà!" dit-il.

Paulie redressa le bâton et se tendit. Rocky ne bougeait pas.

— J'en peux plus de charrier de la viande, dit doucement Paulie.

— Qu'est-ce que tu veux que j'y fasse? répondit Rocky, tout aussi doucement.

— Sacré nom de Dieu! je me rends malade à force de te demander un coup de pouce." Paulie parlait enfin vraiment.

— Un coup de pouce? Quel coup de pouce, hein? Qui je suis, moi, pour donner des coups de pouce?

Rocky frappait sa poitrine pour donner du poids à ce qu'il disait: "J'suis boxeur, moi. Toi, tu charries de la viande.

Tu fais ce que tu fais, je fais ce que je fais. C'est comme ça! C'est la vie!

Les remarques de Rocky rendaient Paulie honteux, surtout quand il disait: "C'est la vie!"

Rocky s'éloigna, puis revint.

— Et ce que t'as dit à ma douce, c'est pas correct. Fais ça encore, et je te rentre dans la gueule.

Il fumait. Il remettait Paulie à sa place. Il entra dans la chambre et trouva Adrian, la tête enfouie dans l'oreiller. Elle tremblait doucement. Rocky la prit dans ses bras pour la bercer, et l'embrassa sur la joue.

— Tu parles d'un colocataire, dit-elle.

— ... Ouais...

VIII

Le moment était venu pour Rocky d'étudier attentivement la technique d'Apollo Creed, sa façon de bouger dans le ring, ses faiblesses. Mickey et Rocky, installés dans le petit bureau mal ventilé de Mickey en haut du gymnase, visionnaient des films en 8mm d'Apollo au combat.

— Il a une bonne défense, ça, faut bien le dire. Toi, tu vogues. Tu peux pas reculer aussi vite. C'est vrai que toi, tu recules jamais, dit Mickey.

Il avait les yeux rivés sur l'image sautillante et observait le favori qui crevait l'écran comme un danseur géant.

— Regarde-le jouer... il rend ses soigneurs fous. Personne connaît son prochain geste, même pas lui. Resarde... Creed immobilise son adversaire contre les cordes. Un instinct de tueur. Vous avez tous les deux un instinct de tueur. Intéressant. Regarde ça! Une combinaison de crochets de droite. Magnifique. Mais toi, t'as la force qu'il faut pour en faire de la charpie.

Ils regardaient toujours le film, cherchant une façon d'affronter le problème des poings de Creed, Mickey poursuivit:

— Rocky, quand tu monteras sur l'estrade, et que tu sauras que tu affrontes le plus grand boxeur au monde, tu seras prêt. Tu seras prêt, parce que ça fait cinquante ans que j'attends ça. Quand j'en aurai fini avec toi, tu seras capable de cracher des clous. Tu seras capable d'affronter le tonnerre et les éclairs. Tu seras un type très dangereux.

Cloué à son siège, Rocky fixait l'écran. Il était impatient de faire face au champion et de se bagarrer.

***

— Mets-y toute ta force! criait Mickey. C'est pas un sac de sable, ça, c'est Creed! Une montagne! Cogne! Cogne!

Rocky frappait le sac avec force et concentration. Il cognait sur le sac de toile avec toute son énergie, jusqu'à ce que ses poings deviennent des briques et ses bras, des bras mous de bébé. Il passa ensuite du sac de sable à la plate-forme d'exercice à inclinaison variable qui était, à ce moment, presque perpendiculaire. En faisant ses exercices de redressement, il se frappait l'estomac à coups d'haltère. Son visage était marqué par la douleur. Après quatre séries de cinquante manoeuvres, Rocky fit des *push-ups,* les mains sur deux chaises, tandis que Mike, assis sur ses épaules, ajoutait cent cinquante livres au poids qu'il devait soulever.

— Encore deux fois! T'es capable! criait Mickey pour le stimuler.

Plus tard, Mike mit une paire de gants de pratique et Rocky dansa autour du ring en les frappant. Il grognait à chacun des coups, et expirait fort. Puis, ruisselant de sueur, il s'attaqua au speed-bag. Le rythme en était si parfait, si constant, si plein de contretemps intéressants, qu'il aurait pu servir de trame à une symphonie: *Ode au gymnase Goldmill*. Le visage de Rocky était grave et empourpré, Mickey consulta son chronomètre; il était fier de Rocky, satisfait de son travail. D'un air content, il le lapa amicalement à l'épaule.

Rocky en terminait avec le ballon d'exercice et se rendait au bain de vapeur, quand un homme corpulent traversa le gymnase. Mickey le salua.

— Hé... Al... ça, c'est Rocky, le Roc. Puis, se tournant vers Rocky: "C'est notre soigneur, spécialiste des coupures,

Al Silvanni."

— Salut, Al, dit Rocky.

Al pouvait devenir le type le plus important de l'entourage de Rocky, si une coupure à l'oeil du boxeur, l'aveuglant de sang, risquait de mettre un terme au match.

— Regarde donc un peu ses yeux. Al, demanda Mickey.

Al examina la peau autour des yeux de Rocky.

— Pas mal. J'ai déjà vu pire. Fais-y attention et ça ira, déclara Al.

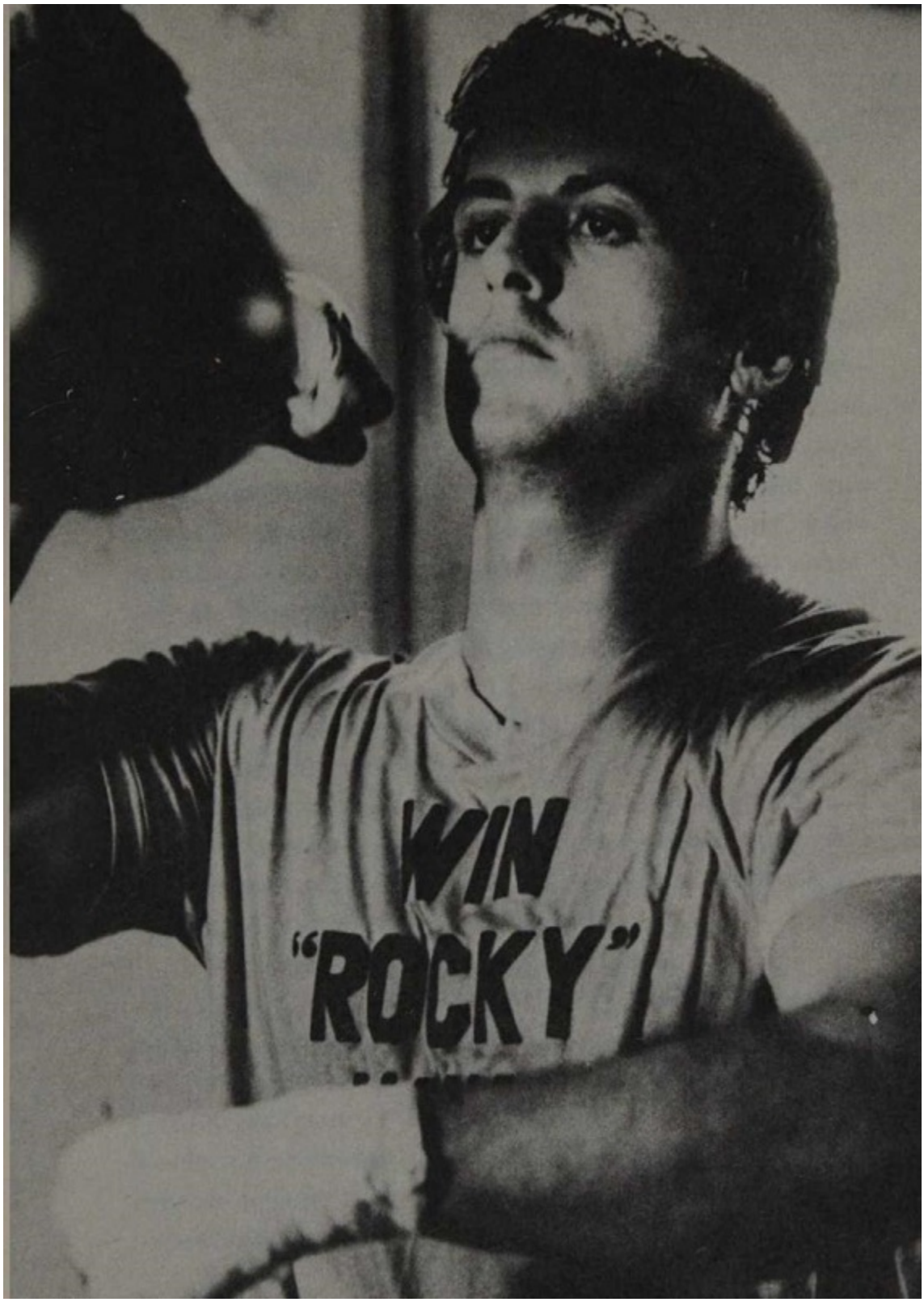
— Va aux douches, ordonna Mickey. Tu te rafraîchis trop vite.

En se rendant aux douches, Rocky rencontra Paulie qui l'arrêta à la porte.

— Hé, Rock, j'ai un filon pour faire du pognon en me servant de ton nom, t'es d'accord?

Épuisé, Rocky examina un moment le visage de Paulie et acquiesça. Il n'avait pas le coeur de repousser son offre, et il était trop fatigué pour lui demander de quoi il pouvait bien s'agir. Il vacilla jusqu'aux douches, et Paulie repartit.

La douche remit Rocky d'aplomb et l'emplit d'une sensation merveilleuse de bien-être.



Dans la rue, des gamins le suivaient, fiers de se trouver en compagnie du prétendant au titre. Il se mit à courir,

mais les gamins le suivaient toujours. Il devenait le Joueur de fifre de Philadelphie, guidant les petits rats qui le suivaient en trottinant et en poussant des couics aigus, jusqu'au coucher du soleil.

Au crépuscule, Rocky se retrouva seul au pied d'un escalier qui semblait se perdre dans les nuages, il inspira profondément et gravit en courant les marches éternelles. À mi-hauteur, il ressentit une grande fatigue, mais il poursuivit son ascension. Arrivé presque au but, il rassembla toutes ses forces et atteignit le sommet dans un ultime effort. D'en haut, il regarda, fier de lui, l'escalier qu'il venait de vaincre, il était prêt. Le monde lui appartenait. Mais le monde devrait attendre. Apollo Creed, d'abord!

***

Que le Maire eût demandé à voir Rocky le rendait un peu nerveux. Il avait toujours un peu craint les gens en position d'autorité, et se sentait petit devant eux, comme un gamin en quête de douceurs qu'on lui refuserait sûrement. Rocky ne se sentait sûr de lui que lorsqu'il pouvait gagner, écraser au sol une cible humaine, pour ensuite la regarder de haut, géant omnipotent détruisant tout sur son passage. Son père avait été un homme costaud, un homme sévère, le Colosse de Rhodes avec quatre bras en plus et une voix de stentor qui rebondissait sur les murs sans flancher. Sa mère, elle, n'était que murmures.

L'aide de camp du maire Rizzo conduisit Rocky dans le bureau presque nu, si l'on excepte un vaste pupitre en pin et deux fauteuils. Le Maire était confortablement assis derrière son pupitre.

— Assieds-toi, Rocky, dit le Maire.

Rocky s'étonnait que le Maire sût son prénom — même si celui-ci figurait en manchette de tous les journaux qui se

trouvaient en face de lui — et qu'il l'employât pour l'inviter à s'asseoir. Quand même, Rocky ne se sentait pas bien dans sa peau en entendant son nom sortir de la bouche d'une personne aussi importante, un homme public, quelqu'un qu'il avait connu par le biais d'articles de journaux et d'émissions de télévision. Le Maire représentait en quelque sorte un être fictif qui n'existait pas dans la réalité.

Le magistrat ouvrit une épaisse chemise qui se trouvait sur son pupitre.

— J'ai examiné ton dossier, dit-il. Tu n'as pas perdu ton temps.

Puis il poursuivit en énumérant: "Dix-neuf arrestations, trois fois en liberté surveillée, expulsé de sept écoles publiques entre 1964 et 1965."

Rocky voulait se confondre avec le fauteuil. Son casier judiciaire... Mais c'était l'autre Rocky, celui d'avant, celui qui prenait ce qu'on ne lui donnait pas. Il y a toujours ceux qui ont tout, et ceux qui n'ont rien. Il avait été de ces derniers, privé d'amour, privé de biens, de telle sorte que les biens acquis de façon plus ou moins licite devenaient un substitut de l'amour. Il choisissait de voler des appareils de télévision, des radio-réveils, des appareils-photo, tout ce qu'un Américain moyen désire posséder, ce dont il croit avoir besoin et qu'il veut à tout prix. Rocky avait ainsi tenté de dire qu'il était comme tout le monde, mais il s'y était pris de la mauvaise manière. Il n'en récolta que beaucoup d'attention et un casier judiciaire. Le casier judiciaire existerait toujours, même après sa métamorphose, pour lui rappeler constamment qu'il avait déjà été le mouton noir, le raté, le paria.

Le Maire continuait: "Je suis un homme plutôt occupé, mais je voulais seulement te rappeler que tu seras un exemple pour des milliers de types comme toi, et peut-être qu'ainsi tu les guideras dans une nouvelle voie. Cela rendrait service à nos forces policières. J'espère que tu

feras tout ton possible pour que Philadelphie soit fière de toi."

Rocky les avait eus, et maintenant, c'était eux qui en profiteraient. Malgré cela, il ressentait de la fierté à être passé au travers. Si son histoire à lui pouvait aider d'autres petits morveux, il se sentait prêt à la raconter et à donner l'exemple. Il n'y a que ceux qui ont connu la dèche qui savent comment c'est, au fond.

Il dit seulement: "Je vais essayer."

Le Maire appuya sur un bouton. Aussitôt, un photographe fit son entrée et, se tournant vers Rocky, dit: "Voulez-vous vous lever, s'il vous plaît?"

Rocky se leva et le Maire lui tendit sa main épaisse, aux ongles soignés. Rocky la serra. On prit trois photos. Rocky gardait la même expression sérieuse, consciente de l'importance du moment. Le photographe sortit.

— Merci d'être venu, Rocky. Et bonne chance, dit le Maire avec empressement.

— Quand vous voulez, répondit Rocky, magnanime.

Il s'habituait aux rigueurs du succès qui devenaient presque une seconde nature, un plaisir, même. Il était en pays d'abondance, où l'on pouvait cesser de chaparder pour flâner et où la marmite d'or de l'arc-en-ciel devenait une réalité. Les premiers pas d'un homme ne sont pas importants. Ce qui compte, c'est où il va.

— Attends, dit le Maire, en s'asseyant de nouveau derrière le bouclier de son pupitre. Après le match, tu seras riche de près de cent cinquante mille dollars. Que comptes-tu faire?

— Je sais pas trop.

— Tu dois bien avoir une petite idée.

— Je sais pas. Peut-être bien me présenter comme candidat à la mairie.

Le Maire, d'abord interloqué, éclata soudain d'un rire sincère et Rocky sortit après lui avoir une fois de plus serré la main.

IX

Quelques albums de coupures étaient étalés sur la table de cuisine dans l'appartement de Rocky. Il avait fait la manchette du *Newsweek:* "Étalon italien ou âne?" Il y avait aussi des coupures de revues comme *Sports lllustrated, The American Sportsman, Ring Magazine. World Boxing, True, Philadelphia Magazine,* montrant Rocky debout, donnant la main au Maire, et bien d'autres encore.

Adrian donnait des petits coups de tête admiratifs tandis qu'elle feuilletait un des albums.

— Rocky, te rends-tu compte? Tout le monde dans le pays connaît ton visage et, après le combat, c'est le monde entier qui va le connaître?

— Ouais...

Il n'était pas certain de vouloir que le monde entier connaisse sa figure. Cela deviendrait un ennui. Il lui faudrait engager des gardes du corps pour le tenir loin des foules comme quand il s'agissait de Jackie Onassis ou de Richard Burton. Il ne pourrait plus faire de promenade ou manger un *hoagie* sans qu'on le reluque.

Une sonnerie retentit. C'était le nouvel appareil de téléphone au mur: blanc, avec des poussoirs au lieu d'un cadran. "Mon premier appel, " dit Rocky à Adrian. Puis il décrocha.

"Qui...? Bruce? Bruce qui...? Ah, allô... Bruce! Ça va? Ça fait bien huit, neuf ans que je t'ai pas vu... Ouais, les affaires vont bien... et les tiennes, dans ton coin? T'es dans l'immobilier...? Hé, ça rapporte, ça... Ah, oui, j'ai eu un

acompte, mais je m'en suis servi pour acheter des bons billets pour les amis du gymnase. Je touche le cent cinquante mille après le match... Ouais, je sais que c'est un montant intéressant... Condominiums? La mode est passée de ça. Écoute, je pense qu'un "pet shop" serait un bon placement... Les longues heures, ça me fait rien... Pas de problème de dépréciation... ça me fait rien... Ouais, j'aime les animaux. Dis donc, pourquoi pas me donner ton numéro et je te rappellerai? Attends, que je prenne un crayon..."

Rocky prétendit se munir d'un crayon, puis reprit: "OK, c'est quoi...? 412-659-2424. Oui, merci, merci d'avoir appelé... Certain, je te rappelle. Bruce. Au revoir." Il raccrocha.

— Tu disais quoi à propos d'un "pet shop"? dit Adrian d'une voix douce.

— Quoi? fit Rocky. Sa pensée était déjà ailleurs.

— Tu as dit quoi à propos d'un "pet shop"? insistait-elle.

— Je pense que t'as assez nettoyé de cages pour les autres.

Il donnait cette explication, mais il semblait avoir l'esprit occupé par autre chose.

— Ça va...? demanda Adrian avec sollicitude.

— Faut que je sorte un moment.

C'est tout ce que Rocky répondit en se saisissant de son manteau et en se dirigeant vers la porte d'entrée, "Viens", dit-il à Butkus.

***

Rocky arriva au gymnase Goldmill. Il avait la clé de la porte d'entrée. Chacun était rentré chez soi. Rocky arpenta le gymnase avec le chien qui trottait à ses côtés. Des ombres fantastiques tous les deux. Ils gravirent les marches jusqu'au bureau de Mickey. D'en haut, il plongea son regard vers le ring, puis s'absorba dans ses pensées pour un moment avant d'entrer dans le bureau. Il fit de la

lumière, débarrassa le pupitre de tout ce qui l'encombrait et y installa le projecteur. Se dirigeant vers l'armoire, il en retira une pile de films de format 16mm.

Après plusieurs heures d'immobilité, Rocky, qui était encore absorbé par un film d'Apollo Creed, se redressa soudain. Quelque chose avait accroché son regard. Il bondit vers le projecteur et fit repasser la scène plusieurs fois. Il avait à peine conscience du temps écoulé; il fouillait le style de Creed pour y trouver un indice quelconque; il cherchait pour ainsi dire son talon d'Achille. Soudain, comme Apollo assénait le coup de grâce, à son opposant, Rocky immobilisa l'image. Il s'approcha le plus possible de l'écran pour le scruter comme on le fait d'un tableau de prix. Puis il recula et se mit à jeter des notes sur un bloc.

Les premières lueurs de l'aube filtrèrent à travers les vitres sales du bureau de Mickey. Rocky n'en pouvait plus. Il était affalé sur une chaise et avait perdu tout intérêt dans les films d'Apollo. La projection était terminée: l'extrémité de la pellicule claquait dans le vide. Mort de fatigue, Rocky frotta ses paupières rougies.

Mickey ouvrit la porte et le trouva là. Les deux hommes se dévisagèrent un long moment. Mickey observait l'attitude désabusée de Rocky et devinait ce qu'il pensait.

— Je sais à quoi tu penses, fiston. T'as au moins une chance. Tout ce que tu peux faire, c'est d'essayer du mieux possible.

Rocky se leva sans dire un mot; il était extrêmement fatigué et découragé. Il commençait à se rendre compte qu'il fallait se montrer dans le ring avec le champion, et du même coup être transformé en trente-neuf kilos de viande hachée! Et il se demandait s'il était aussi important que cela d'avoir sa chance. Peut-être que s'imaginer les choses eut été plus intelligent. Rocky frôla Mickey et quitta la pièce avec Butkus. Mickey s'approcha du projecteur et, d'une main paresseuse, poussa l'appareil jusqu'au bord du

pupitre, puis plus loin encore, si bien que le projecteur s'écrasa sur le parquet.

Après avoir quitté le gymnase, Rocky et son chien descendirent la rue nonchalamment en direction de la maison. Il faisait jour quand ils y arrivèrent. Adrian dormait sur le divan. Il s'étendit auprès d'elle. Elle ouvrit les yeux.

— Je peux pas, dit Rocky.

— Quoi?

— Je peux pas le battre!

— Apollo?

Elle prit sa main froide entre les siennes et la réchauffa. Rocky se rapprocha d'elle. Il avait besoin qu'on le réconforte.

— Ouais, je peux pas le battre, dit-il tristement.

Adrian toucha sa figure. Elle en aimait chaque ride, chaque pore. S'il avait été en son pouvoir de le faire, elle lui aurait donné la force nécessaire pour battre Apollo Creed. Sa caresse le calma un peu. Il devint plus confiant.

— J'ai bien examiné les films... je les ai étudiés. Il a pas de faiblesses, dit-il en insistant.

— Qu'est-ce qu'on va faire? demanda Adrian, comme s'il s'était agi d'elle tout autant que de lui dans le ring, se battant avec lui, à la fois donnant et recevant les coups. En un sens, elle y serait, aide invisible, l'esprit même du véritable amour. Elle murmura: "Oh, Rocky, t'as tellement travaillé."

— C'est pas si mal. Après tout, j'étais rien, avant...

— Dis pas ça.

— Ah, voyons, c'est vrai. Mais ça me fait rien. Je veux prouver une seule chose. Que je suis pas un raté. Ça fait rien si je perds, ça fait rien s'il me fend le crâne. Tout ce que je veux c'est durer jusqu'à la fin. Y'a jamais eu personne pour durer quinze rounds avec Creed. Si je tiens les quinze rounds, et si je suis encore debout au son de la cloche, je saurai que j'étais pas seulement un vaurien des alentours.

Puis il s'allongea doucement près d'Adrian.

X

Nuit horrible, ou nuit merveilleuse — tout dépendait du point de vue — du combat du Bicentenaire. Le Spectrum de Philadelphie était plein à craquer. Les sièges à prix modique s'étaient vite enlevés dès les combats préliminaires, et la foule était bruyante; une sorte d'atmosphère de fête, d'anticipation comme il est possible d'imaginer devant une pendaison — bien que là, on n'eût pas parlé de paris. Dans les places de choix, des vedettes et des fanatiques de la boxe discutaient du pour et du contre de la rencontre du Championnat: le nombre de rounds et la possibilité pour Rocky d'être mis KO avant d'accomplir un seul tour du ring, et ce que Creed ferait ou dirait pour éveiller l'hostilité de son adversaire. On ne s'apitoyait pas tellement sur Rocky; on se disait que la bourse rondelette compenserait pour les blessures reçues, blessures qu'on admettait fort probables. Chacun ou presque tenait une banderole bleu-blanc-rouge, et l'enceinte elle-même était décorée des mêmes couleurs patriotiques.

Sauf pour certains bruits de l'aréna qui filtraient sous la porte, la loge de Creed était baignée dans un silence presque ouaté. On entourait les mains d'Apollo. Blanc et serré, le sparadrap faisait un son râpeux. Il semblait dire: "Si tu m'utilises correctement, tu ne fractureras pas les os de ta main." Il était déjà arrivé à Apollo de se battre avec un os métacarpien de la main droite brisé. Ça ne pouvait pas faire plus mal et la main avait enflé ensuite, mais il avait gagné le match. En ce qui le concernait, il fallait plus

que des os brisés pour le vaincre. Il en avait bien encore pour une dizaine d'années à boxer des ratés, avant de se résigner à la berceuse. L'argent était trop bon à prendre. Et il n'avait pas l'intention de se fendre en quatre pour gagner un dollar. Qu'ils viennent! Il allait les battre et empocher le million, tandis qu'ils ramasseraient, eux, les cent mille ou quelque — encore heureux de cela, l'atmosphère était à peu près identique dans la loge de Rocky: éclairage atténué et calme, avec seulement le son que faisait Al en bandant les mains de Rocky. Adrian regardait en silence les mains devenir comme des momies préservées par les bandelettes traditionnelles. Là encore, le son râpeux du sparadrap était le bruit le plus évident.

Quand Al en arriva à la seconde main, la respiration de Rocky se fit plus courte, plus nerveuse et plus forte. Mickey lui mit des gouttes dans les narines afin de dilater les muqueuses et faire en sorte qu'il respire mieux. Puis, il enduit le tour de ses yeux d'un médicament graisseux qui protégerait les vieilles cicatrices sujettes à s'ouvrir.

Dans la loge d'Apollo, le rituel se poursuivait, identique à celui qui se pratiquait chez Rocky; des gouttes nasales pour faciliter l'ingestion d'oxygène, une épaisse couche de vaseline autour des yeux, qui les faisait paraître plus profonds, comme des trous au fond desquels un jour étaient apparus monts et merveilles. Puis, le bandage du second poing. L'entraîneur d'Apollo pétrit ensuite les muscles de la nuque et glissa dans la bouche du champion le protège-dents. Apollo secoua la tête, l'entraîneur le retira de la bouche d'Apollo et lui en remit un autre. Cette fois, Creed fit signe que tout allait.

Dans la loge de Rocky, une atmosphère de tombeau. Al avait mis ses bras autour de la taille de Rocky et soulevait son diaphragme. Il semblait à Rocky qu'il entendait rugir son souffle. Il l'entendait surgir de ses oreilles, et l'afflux de sang le martelait. "Excuse-moi..." dit-il à Al, et il s'élança vers les W.-C. Là, il se mit à genoux et pria.

"Bon Dieu, fit-il en un murmure, je m'excuse de vous demander une faveur dans un endroit pareil, mais c'est privé, et je sais que vous allez comprendre. Vous savez, je veux pas être tué, puis je veux pas faire honte à ma copine, à mes amis... Alors, s'il vous plaît, je vous ai jamais rien demandé, mais si seulement vous me laissiez aller jusqu'au bout... Je suis pas né gagnant, et c'est pas écrit dans le ciel, mais je vais essayer. Ainsi soit-il. Merci, mon Dieu." Rocky avait terminé sa prière, il se leva et se regarda dans la glace. Et soudain une grande émotion l'envahit à la pensée que dans un instant il ferait face au plus grand défi de sa vie. Il sortit des toilettes comme un roi serait descendu de son trône, il avait réussi à reprendre ses esprits. Un garde vint lui faire signe que l'heure était venue.

— Ça y est, fiston, dit Mickey.

Rocky opina de la tête et se dirigea vers Adrian.

— Je t'attendrai ici, dit Adrian en l'embrassant.

Rocky sortit de la loge avec ses entraîneurs. Il arrive des moments dans la vie de chaque homme où il doit être seul, sans ceux qu'il aime, ou qui que ce soit: quand il affronte la mort... quand il combat, main à main, contre des forces supérieures.

Adrian était au bord des larmes. Elle en avait le droit.

Rocky, Mickey, Mike et Al s'engagèrent dans le long corridor. Tout au bout, trois agents de la sécurité surveillaient étroitement le passage cimenté qui menait à l'aréna. Il ne manquait que le roulement des tambours pour accentuer l'impression d'une marche vers l'échafaud et du saut dans l'éternité. Mais ce n'était pas aussi lugubre que cela, il n'y aurait pas de trappe qui s'ouvrirait. Rocky avait les deux pieds sur du solide. Mickey et Al étaient en pleine forme, mais fébriles. Rocky, quant à lui, avait la démarche habituelle du boxeur: pieds ouverts, semelles à plat glissant sur le sol, il allait droit devant, sans grâce, sans hâte et, maintenant, sans inquiétude.

— Hé, Mick, je peux avoir mon peignoir? demanda Rocky.

Il l'endossa: dans le dos, en caractères flamboyants, on pouvait lire.

L'ÉTALON ITALIEN
Pennzoil

Mickey n'avait pas envie de rire. "Tu te rends compte de ce que les gens vont dire? T'es un prétendant au titre, pas un homme-sandwich!"

— Je rends service à un ami, dit Rocky.

— Et ça te donne quoi? insistait Mickey, assuré que Rocky en tirait quelque chose.

— Le peignoir, mais Paulie reçoit $3 000, admit Rocky.

— Très habile, commenta Mickey.

***

Autour du ring, les reporters étaient déjà installés à leur machine à écrire. Devant une série d'écrans de télévision en circuit fermé, les commentateurs avaient commencé à débiter leurs observations, et les juges tripotaient leurs crayons fraîchement aiguisés, impatients d'inscrire les points sur le papier, points qui, une fois additionnés, désigneraient le vainqueur.

"Bonsoir. Ici Bill Baldwin qui, au nom du Spectrum de Philadelphie, invite les téléspectateurs à assister au Championnat mondial Poids lourd du Bicentenaire, la première manifestation importante qui doit marquer l'année du Bicentenaire. Il est à souligner que la transmission de ce match rejoindra plus de sept cent cinquante millions d'amateurs de boxe réunis dans des théâtres de presque toutes les parties du monde. Pour commenter cet événement, voici Jimmy Michaels, un vieil ami à qui je souhaite la bienvenue," fit Baldwin.

Michaels, sans plus de chaleur qu'un téléviseur éteint, répondit au signal qu'on lui donnait et, souriant aux téléspectateurs, commença son boniment. "Merci, Bill. Il y a de l'électricité dans l'air, ce soir. Le perdant probable, Rocky Balboa, considéré désavantagé dans la proportion de cinquante contre un, vit un conte de fées qui a passionné le monde entier. Une revue sportive populaire a écrit que ce sera 'un combat dans le genre Homme des cavernes opposé au Gentilhomme'. D'après la rumeur qui grandit, je dirais que l'aspirant au titre approche du ring. Sa fiche est la suivante: quarante-quatre victoires, vingt défaites, et trente-huit KO"

Le commentateur Bill Baldwin revint au micro. "Je me demande s'il a assez de métier pour durer plus de trois rounds. Là-dessus, la cote Vegas est défavorable."

***

Un cordon d'agents de la sécurité, en uniforme, dévalèrent l'allée qui menait à l'estrade. Plusieurs personnes saluèrent Rocky au passage; il avait l'air d'un saint de bois, grandeur nature, qu'on n'a pas encore posé sur son piédestal. Sauf qu'on le poussait et qu'on le tirait le long de l'allée d'une façon trop abrupte et rude: on n'eût pas agi ainsi avec un saint. Ceux qui ne l'aimaient pas l'insultaient; mais là encore, comment peut-on être un saint et n'être pas injurié et humilié?

Mickey, en vieux de la vieille, aux côtés de Rocky, n'était pas touché par les insultes; tout ce qu'il entendait, c'était la rumeur de la foule et cela l'exaltait. On n'avait qu'à voir sa figure pour se rendre compte qu'il vivait là la minute la plus importante de toute sa vie. Rocky vit quelques visages connus dans l'assistance, mais fit mine de rien. Du fond de l'aréna, une clameur extraordinaire s'élevait; on eût dit que la terre s'ouvrait. Apollo Creed faisait son entrée sur un semblant de barque. Il était vêtu à la George Washington,

et il lançait dans la foule des pièces d'argent de un dollar, ce qui, d'ailleurs, faillit dégénérer en panique, car on se battait pour attraper les pièces de monnaie. Le bruit augmentait toujours, au point qu'on n'aurait pas entendu Dieu tonner, et tandis que certains s'acharnaient encore après les souvenirs inattendus lancés comme des aumônes, l'entraîneur de Creed écartait les câbles et le champion sautait dans le ring. Comme il enlevait son costume de George Washington, on s'aperçut qu'il portait dessous un autre costume qui outrageait le bon sens et qui représentait l'Oncle Sam. Il était coiffé d'un haut-de-forme recouvert de sequins bleu-blanc-rouge, son peignoir était de la même invention et une ceinture où s'alignaient des étoiles retenait sa culotte, de soie tricolore elle aussi. Les brodequins étaient à l'avenant. Pour couronner le tout, une barbiche à l'oncle Sam cachait le menton.

Baldwin poursuivait son reportage; le bruit est assourdissant: "... il est clair que le champion se dirige vers le ring..."

Se frappant le front de la paume de la main, en signe d'incrédulité, l'autre commentateur s'exclama: "Est-ce que mes yeux ne me trompent pas? Creed s'approche du ring dans une barque...! Veut-il donner l'impression de représenter George Washington? Sans doute, si je me fie aux portraits que j'ai déjà vus de Washington dans les livres d'histoire. Je dirais qu'il s'en rapproche, quoique ce ne soit pas une réussite."

Dans un commentaire officieux, sur un ton solennel, l'autre commentateur déclara: "On nous confirme qu'il s'agit en effet de la personnification de George Washington — une façon extraordinaire de commencer l'année 1976."

Creed s'était mis à danser dans le ring en décrivant un grand cercle. Il passait à quelques pouces de Rocky, si près en fait que sa barbiche postiche frôlait sa figure. Il le provoquait: "Je t'aurai, je t'aurai!" La foule délirait. Apollo Creed regagna son coin.

— Laisse-le pas te serrer de trop près, fit Mickey en guise de recommandation.

— T'as une idée de ce que ce costume-là a dû lui coûter? demanda Rocky.

Il n'avait pas pris comme une insulte le sarcasme de Creed; il gardait ses distances et observait le champion avec la même fascination que la foule. On eût dit une partie pour fêter l'Halloween. C'est comme si Creed avait frappé à sa porte en débitant la formule habituelle du *Trick or Treat*. Rocky n'avait pas de douceurs en réserve pour Apollo, et ce dernier avait plus d'un tour dans son sac quant aux châtiments. Il n'était plus question de jeu; il faudrait que Rocky esquive les coups.

L'annonceur qui n'était nul autre que Miles Jergens lui-même monta sur l'estrade. Des hommes en costume de ville se tenaient le long des câbles, à l'intérieur du ring. Paulie, bien vêtu et accompagné d'une jolie blonde, était dans les premières rangées. Bien vêtue, aussi, la blonde. Des jumeaux très soignés. Rocky envoya la main à Paulie qui lui répondit en désignant discrètement sa compagne avec un air de dire: "'C'est pas une beauté, ça, hein?" Rocky approuva de la tête en guise de réponse: "Pas mal."

"Mesdames et messieurs, dit l'annonceur, bienvenue au Championnat mondial Poids lourd du Bicentenaire. Nous sommes heureux d'avoir avec nous quatre grands champions... Mesdames et messieurs, l'unique 'Attila du ring' — Jack Dempsey!" La foule hurla; les foules hurlent toujours, comme s'il fallait faire partie de la meute pour voir s'éveiller en soi l'instinct animal. Jack Dempsey, costume croisé brun à fines rayures, vieilli et trapu, salua la foule et se dirigea vers le coin de Creed.

— Bonne chance, mon gars, dit Dempsey. Un jour tu seras propriétaire d'un restaurant, toi aussi, mais un restaurant à la cuisine *soul*.

— Merci, Jack. Mais vous savez, la cuisine *soul* c'est pour les pauvres... mon peuple vise maintenant le

Chateaubriand, répondit Creed.

Dempsey se dirigea ensuite vers Rocky, lui donna une tape d'encouragement dans le dos et répéta: "Bonne chance, mon gars." Puis il descendit du ring pour aller rejoindre son siège.

— Bon Dieu! Jack Dempsey! dit Rocky, émerveillé, en s'adressant à Mickey.

Peu de temps après, l'annonceur fit un signe et le chronométreur fit retentir un coup de cloche. C'était au tour de Jake La Motta, l'homme qui avait un jour décidé qu'il ne sentirait jamais la douleur, qui ne l'avait en fait jamais ressentie, quel qu'ait été son opposant. Il s'était autosuggestionné pour pouvoir prendre les coups, et il avait réussi à insensibiliser tout son être, au point qu'il avait pu se battre contre Bob Satterfield sans difficulté, bien que Satterfield ait été reconnu comme celui qui frappait le plus dur dans toute l'histoire de la boxe. Le seul problème de Satterfield, c'est qu'il avait une mâchoire de verre qui l'exposait au knock-out. Sugar Ray Robinson s'était battu plusieurs fois avec La Motta et lui avait enlevé le championnat Poids moyen, le jour de la Saint-Valentin, en 1951, à Chicago. Cela s'était passé au sixième round. Sugar Ray avait profité d'une fatigue accrue dans les bras de La Motta.

"... l'ancien Champion Poids moyen, le 'Taureau du Bronx' — Jake La Motta!" criait l'annonceur dans le micro. Jake leva le poing et fit ses souhaits aux deux adversaires. Lui aussi était trapu, et sa voix était graveleuse et traînante comme celle d'un vieux boxeur. Encore un son de cloche, une clameur moins vibrante mais quand même appropriée, et l'annonceur continuait à réciter les noms célèbres: "... l'homme au coup de poing solide... le favori, le 'Bombardier brun' — Joe Louis!"

Joe salua et vint dans le coin de Creed. Celui-ci prit une attitude de boxeur et Louis simula un coup. Un amusant spectacle. La foule délirait. Ils avaient oublié que Joe avait

été poursuivi par le fisc pour des évasions d'impôts, pour une somme qu'il ne pourrait jamais gagner ni payer en l'espace d'une vie. Joe, grâce à qui Harlem s'était uni pour célébrer, le soir où il avait décroché la couronne des Poids lourds... Joe, la gloire des Noirs!

L'annonceur poursuivait: l'homme au coup de poing solide... le favori, le 'Bombardier brun' — Joe Louis!" quand il se rendit compte qu'il se répétait. Il s'était fourvoyé dans son texte. Sans broncher, il corrigea: "Maintenant, le dernier mais non le moindre... l'ancien Champion Poids lourd, un gars de Philadelphie — le formidable Joe Frazier!"

Joe s'amena au centre du ring dans un costume vert clair. La foule applaudit à tout rompre son propre champion, Apollo en profita pour faire le pitre et détourner à son profit le tonnerre d'applaudissements destinés à Frazier. Il se mit à gesticuler et à grimacer comme pour l'attaque. Ses soigneurs le retinrent. Ils pouvaient difficilement refréner ses instincts pour le divertissement. Frazier se dirigeait, lui, vers le coin de Rocky. "Garde-moi un morceau de celui-là," dit-il.

Comme Frazier quittait l'estrade, les commentateurs de la télévision lui firent signe. "L'ex-champion a l'air en forme... Pouvons-nous avoir Joe ici...? Le voici..."

Joe Frazier se tenait maintenant en face des commentateurs. Bill Baldwin l'interrogea:

— Joe, dites-nous votre idée à propos du match de ce soir.

— Eh bien, je crois qu'un homme qui travaille fort et qui s'entraîne sérieusement a toujours une chance, dit Joe.

— Vous avez l'air en pleine forme, Joe, fit le commentateur numéro deux.

— Je suis toujours en forme, répliqua Frazier.

Le chronométreur faisait sonner la cloche, et l'annonceur s'adressa à la foule pour donner les détails du combat. "Maintenant, parlons du match le plus important de la soirée. Dans le coin, à ma droite, l'aspirant au titre,

portant un caleçon blanc, et pesant quatre-vingt-six kilos, un fils de Philadelphie, l'Étalon italien — Rocky Balboa!"

Un mélange d'applaudissements et de huées accueillit la présentation. Mais, dans l'ensemble, ils n'allaient pas jusqu'à mépriser un des leurs.

Se tournant vers Creed, l'annonceur continuait: "Dans l'autre coin, en caleçon bleu-blanc-rouge, pesant quatre-vingt-quinze kilos, invincible dans quarante-six combats, le Champion mondial Poids lourd, le 'Maître exterminateur' — Apollo Creed!"

C'est comme si l'aréna avait explosé. Creed exhiba sa rapidité en une suite de coups ramassés et de coups allongés qui claquaient farouchement dans le vide.

L'arbitre fit signe aux deux boxeurs qui le rejoignirent au milieu du ring. Pendant qu'il leur expliquait les règles du jeu, Apollo et Rocky se toisèrent. La voix de l'arbitre s'éteignait tandis que le regard des deux hommes semblait s'animer et se transformer au point de devenir quasi sonore, comme le tonnerre qui éclate pardessus les montagnes, ou encore comme le fracas des bois des orignaux, quand se fait la lutte pour la supériorité du mâle. Un rituel ancien et effrayant venait à l'esprit.

— Allez-y ! Au combat! fit l'arbitre.

Ils n'attendaient quand même pas cette invitation pour se battre. C'était plutôt comme une recommandation du juge avant un procès, leur rappelant leurs droits.

Les boxeurs retournèrent dans leur coin.

— Dieu le bénisse, Rock! fit Mickey.

— Merci, Mick, je vais essayer.

La cloche sonna. Creed s'approcha en dansant et en donnant des coups à Rocky comme s'il s'était agi d'un pur amateur.

Bill Baldwin continuait le reportage. "...le champion aiguillonne l'aspirant plus lent avec des jabs répétés... Balboa se gare de quatre-vingt pour cent des coups avec sa tête... Creed a déjà été en meilleure forme, il semble, mais

il paraît fonctionner normalement... Creed décoche une combinaison triple qui refoule Balboa dans un coin... ah, un crochet solide par Creed, le maître pugiliste."

On fit signe à Michaels de continuer pendant que Baldwin prenait une gorgée de café refroidi. "... le champion sourit et taquine son homme... les amateurs de boxe en auront pour leur argent... un véritable spectacle que le champion donne avec ce prétendant vraiment pas de taille... Creed est à terre!"

En un éclair, Rocky avait asséné un terrible swing à la mâchoire de Creed et celui-ci était tombé. C'était la frénésie. Creed lui-même n'en croyait pas ses yeux... et Rocky non plus. Il recula dans son coin. Mickey et Mike lui criaient: "Tu peux! Tu peux! Vas-y, bon Dieu! T'as la force...! Frappe-le au corps... au corps! Tu vas l'avoir!"

L'arbitre comptait les secondes: "six...! sept...! huit...!"

Creed se relevait. Il n'avait plus le goût de s'amuser.

Il allait être à son affaire. Des jabs rejoignaient Rocky au visage, à la vitesse de l'éclair: "Arrive! Viens gogo!" disait Apollo en le provoquant.

Rocky s'élança, et un terrible droit atteignit Apollo au menton, puis un uppercut dans la région du foie fit grimacer Creed. Apollo rappliqua avec des jabs, et Rocky lui enfonça de terribles combinaisons au corps.

La cloche vint les séparer.

Dans son coin, Rocky demanda à Mickey: "je m'en tire comment?"

— Très bien, dit Mickey.

— T'as vu sa vitesse? Sacré nom d'un chien!

Rocky respirait fort, se rinçait la bouche avec de l'eau, et laissait pendre ses bras le long de son corps.

— Respire profondément. Tiens ton menton baissé! Sers-toi de tes jambes et attaque! Attaque! dit Mickey.

Apollo Creed ne s'était même pas assis dans son coin. Il se tenait là, face à la foule, faisant le clown pour prouver

qu'il n'avait pas souffert du coup, mais il dit à son entraîneur: "Ce sacré gars-là a failli me briser le bras."

— C'est sûr, il sait frapper. Arrête de t'amuser. Travaille! Grouille-toi!

Apollo chercha à plaire. "Je vais le mener jusqu'au troisième round."

— Je te dis, joue pas avec ce gars-là. Il cogne dur. Chauffe-le à blanc!"

***

La cloche sonna pour annoncer le deuxième round. Rocky se leva d'un bond, furieux. Apollo lui asséna un crochet gauche qui provoqua une enflure en cercle autour de l'oeil, Apollo avait maintenant un jeu de pieds qui éblouissait Rocky. Il n'y avait pas à dire, c'était un boxeur qui avait de la classe. Il observait Rocky et l'atteignait avec un jab éclair qui fendait la peau à tout coup. Néanmoins, Rocky fonçait sur Creed en le labourant de crochets au corps.

À la fin du round, Apollo attaquait Rocky avec une aveuglante combinaison, pour finir par un formidable croisé de droite qui renvoya Rocky dans les câbles et lui brisa le nez.

Dans son coin, Apollo continuait à badiner avec la foule mais il était évident que les coups au corps commençaient à le fatiguer.

Il dit à son entraîneur: "Tu vois comment je lui ai abîmé le portrait avec mon droit? L'assistance aime ce qu'on lui donne ce soir."

— Laisse faire l'assistance! T'as un combat à gagner. T'es mieux de m'écouter: Finis-le et qu'on s'en aille!

Apollo avait raison. Il avait abîmé la figure de Rocky; Mickey et un assistant étaient en train d'essayer tous les deux de minimiser l'enflure autour des veux. Son nez était

véritablement fracassé. Rocky avait de la difficulté a respirer.

— Ton nez est cassé, dit Mickey tristement.

— Bon Dieu! De quoi il a l'air?

— Ça l'avantage... Avale pas de sang. Vise ses côtes. Laisse-le pas respirer.

Mickey était inquiet de la fracture au nez, plus qu'il ne l'avait laissé voir, c'était le commencement de la fin.

— Le gars est formidable, dit Rocky avec émerveillement.

Agacé par cette remarque, Mickey siffla: "Pourquoi tu lui dis pas que t'es un de ses admirateurs!"

***

Pris par l'action, le commentateur Michaels débitait rapidement son boniment. "Si vous aviez demandé l'avis de ceux qui connaissent la boxe, ils n'auraient jamais prédit une chute dans le premier round, ni un tel encaissement de coups au corps du champion dans le deuxième. La plupart des boxeurs vous diront qu'encaisser un dur coup au corps est la pire chose à supporter."

Baldwin vint à son tour. "Le troisième round débute incessamment, et il sera intéressant de voir si Creed pourra repousser l'aspirant... Voici la cloche."

Troisième round. Apollo s'approcha en dansant. Un jeu de cabrioles et d'esquives pour éviter les crochets cognant comme des coups de massue de Rocky. En familier du ring, Apollo l'exploitait au maximum. Mais Rocky fonçait toujours. Creed reçut un punch qui fit enfler son oeil. La cloche allait sonner la fin du round quand Rocky asséna à Creed un dur coup de poing au coeur.

Dans les gradins, on faisait des affaires. Les cacahuètes et le maïs arrivaient bons seconds après la bière froide, et les glaces à la vanille ou au chocolat de marque Breyers étaient populaires auprès de ceux qui avaient déjà mangé

des pains géants fourres de saucisse chaude. La faim semblait aller de pair avec l'action. Il suffisait que l'action ralentisse pour qu'au lieu de manger on abreuve les boxeurs d'invectives. "Frappe-le à la jambe!" "Fends-lui le crâne!" "Recule et arrête de danser!" sans compter le sempiternel "Tue-le, l'animal!" Les commentateurs, l'oeil rivé sur le ring, énuméraient chaque coup avec l'enthousiasme de l'assistance payante: "Apollo sort en vitesse de son coin... feinte... et assène une couple de combinaisons de gauche et de droite... Balboa évite un uppercut gauche et assène un solide coup au côté du visage de Creed. Balboa ne bouge pas beaucoup... évite un gauche, un droit, un autre gauche, puis bondit en assénant un crochet droit à la tempe de Creed... Je dis bien, bondit! Le champion recule!" "Apollo ne s'attendait sûrement pas à un assaut d'une telle force" ajouta l'autre commentateur. "Certainement pas, reprit le premier, mais la façon brillante que possède le champion de maîtriser des situations comme celles-là est un de ses traits caractéristiques... Creed fait vaciller Rocky d'un droit bien appliqué... Creed attaque... Balboa encaisse et rapplique avec un gauche au coeur... qui fait mal!"

La volée de coups fit perdre l'équilibre à Apollo. Rocky lui décocha un terrible uppercut qui fendit la peau sous l'oeil. Son visage se tordait de douleur.

Son entraîneur lui cria: "Protège ta figure! Protège-la! Mon gars est blessé! Il saigne! Soyez prêts!"

La cloche sonna. Dans le coin d'Apollo, les soigneurs s'affairaient à refermer la blessure. Le médecin du ring vint l'examiner.

— C'est grave? Dites-le moi! suppliait l'entraîneur.

— Coupure profonde, mais pas si mal, dit le docteur. Apollo fixa Rocky. "Ce gars-là prend son travail au sérieux," dit-il.

— Il te prend par la gauche... le laisse pas faire. Danse et fonce! Arrête de jouer au plus fin. Je sais ce que tu

penses, mais arrête de jouer.

— Il a eu un coup de chance, répliqua Creed.

— Un coup de chance? Tu te bats contre un fou! Mais tu l'as blessé sérieusement. De la glace! finit-il par crier à ses aides.

La figure de Rocky n'était pas belle à voir. Pas de coupures, mais enflée démesurément autour des yeux.

— Tu t'en tires? demanda Mickey.

— Bien, dit Rocky. Ce gars-là est un as.

— Donnez-moi de l'eau! Tu te laisses avoir par son droit. Feinte du gauche et attrape-le avec un puissant crochet! Hé, Al, regarde ses yeux! Tu peux voir? demanda-t-il à Rocky.

— Voir quoi?

— T'es en train de l'affaiblir. Il perd son souffle.

— Il perd rien, dit Rocky.

— Le lâche pas. Ça va bien, dit Mickey.

Au cours des dix rounds suivants, Apollo, frappant d'estoc et de taille sur Rocky, le mit en lambeaux au point que l'on aurait pu le suspendre à un arbre de mai pour en faire des tresses. Mais Apollo lui-même paya cher cet assaut: il avait des coupures aux yeux et aux lèvres, et des boursouflures sur l'estomac où Rocky l'avait frappé de toutes ses forces.

Adrian était demeurée dans la loge de Rocky pendant toute la première partie du match, mais maintenant que les cris de la foule lui parvenaient, elle ne pouvait résister à l'envie d'aller voir le combat de près.

Sortant de la loge, elle s'engagea dans le corridor au son des hourras qui s'amplifiaient. Lorsqu'elle ouvrit la porte de l'aréna, le bruit était assourdissant. Le gardien jeta un coup d'oeil pour voir qui entrait, mais se remit aussitôt à regarder le match.

Adrian observait le combat, de l'arrière de l'aréna. Elle était grisée par la puissance qui émanait de toute cette affaire; son coeur battait plus fort et le sang courait plus vite; dans ses veines.

Dans le ring, Rocky était tout à son affaire. Il asséna un gauche solide au coeur d'Apollo, et celui-ci grimaça. Rocky était prêt à tout, mais il perdait quand même du terrain.

Dans la première rangée, Paulie, qui vivait le match de son siège, était hors de lui. Avec ses gardes du corps, monsieur Gazzo était assis dans la deuxième rangée. Il semblait se délecter de la sueur et du sang qui maculaient les boxeurs. Gazzo était fier de Rocky; il n'avait pas eu une confiance extraordinaire dans ce garçon, même s'il lui avait refilé de l'argent. Mais, maintenant, cela en valait la peine. Le garde du corps demeurait impassible. Le spectacle de Rocky ne le lui rendait que plus antipathique. Gazzo se pencha vers lui et dit: "Rocky a des vraies couilles!"

Rocky y allait à fond de train, s'acharnant sur le corps du champion. Creed entreprit une série de gauches, comme des estocades. Les deux hommes se battaient avec une ténacité effroyable, mais l'aspirant était sérieusement surclassé.

— Arrive... que je te dépèce! criait Apollo.

Rocky s'attaquait à son adversaire, et Creed se mit à utiliser un incroyable jeu de pieds. Il s'attela à la tâche et décocha un droit du tonnerre sur le nez fracturé de Rocky. Le sang gicla de la blessure. Des gouttelettes pendirent au menton. Rocky essuyait un barrage de coups impitoyables et vacillait sous le torrent de combinaisons. Ses yeux étaient complètement fermés, mais Creed ne lâchait pas. Heureusement, la cloche sonna. C'était devenu une question de survie; comment durer jusqu'à la fin d'un round, comment contrer chaque attaque brutale malgré les contusions et les saignements. La foule exultait. Le sang n'éveillait pas chez elle plus d'émotion que la sauce tomate, et le bruit des rudes coups de poing pouvait tout aussi bien

n'être que la trame sonore d'un film quelconque. Le match n'était vrai que pour les opposants, le perdant probable et l'autre, celui dont le nom s'inscrivait déjà en lettres d'or dans l'histoire de la boxe.

Les commentateurs avaient peine à rester en place, "Nous assistons, sans conteste, à l'affrontement le plus violent que j'aie jamais vu. Le sang gicle jusque sur les premiers assistants. Ils ont reçu une transfusion de courage... des gouttelettes de sang qui sont comme la griffe de la bravoure. Rouge, rouge, rouge, c'est là la couleur de l'événement principal. On aurait dû mettre fin au combat il y a plusieurs rounds... mais Rocky Balboa tient bon. Est-ce un héros ou un fou?"

L'autre commentateur reprit le fil du débit, en essuyant en même temps le sang qui avait giclé sur le micro. "Balboa non seulement se refuse à tomber, mais il s'est attaqué impitoyablement au corps du champion, et le match est devenu une sorte de carnaval de l'atrocité. La joie ne fait pas partie de la fête: c'est une bagarre véritable avec deux bagarreurs infatigables... Palpitant... tout simplement palpitant!"

Il y avait des remous dans le coin d'Apollo. Le champion était blessé.

— Au côté, indiqua Apollo.

— Mets la main sur le docteur!

Mais alors que l'entraîneur demandait à l'assistant de quérir le médecin, Apollo dit d'une voix qui ne souffrait pas de réplique: "Pas de docteur!"

— T'es blessé! dit l'entraîneur avec insistance.

— J'ai dit: pas de docteur! Je me sens bien.

Mais il mentait. Il pouvait endurer la douleur: ce n'était pas cela qui était important. Ce qu'il désirait, c'était arracher la crinière à cet Étalon italien, l'envoyer dans les pommes pour le compte... et pour plus longtemps, si possible.

***

Du côté de Rocky, on s'agitait aussi beaucoup: il avait les deux yeux enflés au point que ses paupières soudées ne pourraient s'ouvrir qu'à la suite d'une délicate intervention chirurgicale. Mickey cherchait à savoir si Rocky avait l'intention de continuer, mais en qualité d'ami et de conseiller, il aurait préféré le voir jeter l'éponge.

— Tu continues? demanda Mickey, inquiet.

— Est-ce que t'arrêterais, toi? répondit Rocky.

— Non, dit Mickey, après une pause.

Mike les interrompit d'une voix qui était presque un commandement: "Ça suffit! Tu veux perdre un oeil? Ça suffit!"

— Ouvrez mes yeux... je vous en supplie, ouvrez mes yeux! implorait Rocky.

Sur un signe de Mickey, Al enfila une petite lame entre son index et son majeur. D'un mouvement si rapide que personne ne s'aperçut de son geste, il passa la lame sur le sang coagulé et couvrit immédiatement les plaies à vif avec de la gaze.

Du fond de l'aréna, Adrian regardait le ring: elle restait clouée au sol, hypnotisée par ce qu'elle voyait au loin.

La cloche sonna le quatorzième round. Rocky fonça sur Apollo qui avait encore de la force dans les jambes et qui semblait décidé à ce que le quatorzième round soit le dernier. S'approchant avec vigueur et souplesse, Apollo frappa Rocky à la mâchoire. Le coup avait été porté par un champion fait d'un mélange de couilles, de coffre et de crainte de Dieu. Rocky chancela; il ressemblait à un danseur de marathon qui a déjà perdu sa partenaire depuis soixante heures mais qui continue à s'appuyer et à bouger comme si elle était encore là. Apollo devint fou furieux. Il poussa Rocky entre les cordes et lui administra les derniers sacrements sous forme de raclée... Rocky s'affaissa... Il

restait assis au milieu du ring, mou et hébété comme une poupée de chiffon privée de sa bourre. Il ne reconnaissait plus rien, cherchait un visage familier, quelqu'un qui l'aiderait. Pendant ce temps, Mickey, Mike et Al lui criaient frénétiquement de rester assis.

L'arbitre comptait: six..! sept..! huit..!"

Il dut s'arrêter là. Rocky se levait d'un bond, plein d'une énergie nouvelle. Il était devenu sauvage et dangereux comme un animal blessé. La marée venait de monter subitement et poussait Rocky sur Apollo Creed.

Il se pencha et asséna à Apollo une série de coups qui repoussèrent son diaphragme dans sa gorge. On entendit quelque chose craquer. Sous l'effet de la douleur, les yeux d'Apollo se voilèrent et, s'il resta debout, ce fut uniquement par un effort surhumain. Il était plié en deux, cassé comme un vieux meuble. S'il ne reprenait pas le dessus, on allait bientôt devoir le jeter aux ordures. Rocky persistait. Il imaginait qu'Apollo était un quartier de boeuf gelé attendant qu'on attendrisse sa chair sombre. Mais Apollo se réveilla brusquement et asséna de redoutables jabs aux yeux de Rocky. Malgré cela, Rocky bourrait Apollo de coups; portés par-devant, ils donnaient l'impression de ressortir par-derrière. Creed encaissait stoïquement. Il avait choisi l'Étalon lui-même. Si le cheval s'emballait, se ruait sur lui, c'était à lui de dompter la bête ou de la tuer au nom du sport. Le dard affaibli de l'instinct sanguinaire n'aiguillonnait plus. Un filet de sang, tiède comme une flamme humide, coula de sa bouche. Apollo n'aimait pas perdre son sang: le sang était chose personnelle, son fuel à lui: O *rh*-. Dans un corps à corps, Apollo se pencha sur l'épaule de Rocky et le sang coula le long du cou et des épaules de l'Italien. Apollo dissimulait ainsi sa blessure aux yeux des juges qui se trouvaient près du ring, pour continuer de se battre.

Au son de la cloche qui terminait le round, les lampes rouges disposées aux quatre coins du ring s'allumèrent. Les

assistants d'Apollo se précipitèrent pour le ramener dans son coin.

— ... côtes... cassées... réussit à balbutier Apollo.

Les filets de sang continuaient de couler de sa bouche. L'entraîneur palpa ses côtes.

— Tu saignes en dedans! Amenez-moi le docteur!

— Juste un round! dit Apollo. Il ne reste qu'un round! J'en mourrai pas.

— Qu'est-ce qui te fait croire ça? Te tue pas! Laisse le docteur arrêter le match.

— Tu te fous de moi? répliqua Apollo. Tu parles au champion!

L'entraîneur vit qu'Apollo était décidé. Il se contenta de lui donner de bons conseils: "Protège tes côtes... comme ça... le coude ici, serré, serré! Tiens-toi droit!... C'est toi, le meilleur! Toi, le meilleur!"

— Merci, répondit Apollo.

Rocky était méconnaissable; il avait le visage comme de la gélatine, mais il était plein d'entrain. Lui aussi possédait ce que tout bon boxeur a: une fausse impression d'invincibilité, une fausse idée de la vie, des nerfs endurcis, et un billet d'aller seulement vers la gloire et la richesse.

— Eh, Mick... de quoi j'avais l'air, là? demanda-t-il.

— Super! Super, fiston, répondit Mickey, inquiet, car son protégé risquait toujours de devenir aveugle et Creed n'avait pas arrêté de concentrer ses coups sur les yeux blessés de Rocky. Cela n'en valait pas la peine. Rien ne valait la peine qu'on finisse avec un chien et une gamelle.

Cela faisait quand même partie des risques du métier. Pour certains, la boxe n'était pas autre chose qu'un suicide; mais pour d'autres, elle signifiait une vie meilleure. Lorsque Benny "Kid" Parret était mort, six débutants pleins d'espoir avaient pris sa place, nettoyant leurs gants de leur arcanson et reniflant comme des pros avant même d'avoir commencé à gagner ou à perdre.

Le médecin se pencha sur Rocky pour examiner ses yeux. "Encore un round. Comment te sens-tu?" demanda-t-il avec empressement.

Rocky touchait au point le plus important de sa vie. Comment il se sentait, sa douleur, les médecins, tout ça n'avait pas d'importance. "Bien. Allez-vous en. Je vais y arriver!"

Mais l'état de Rocky était affolant.

— Faut arrêter ça, fiston, disait Mickey doucement.

— T'as fait tout ce que t'as pu, disait Mike à son tour.

— Personne dira que t'as pas mis tout ce que t'avais. Je peux pas te laisser retourner là, déclarait Mickey.

Rocky se leva pour les regarder avec haine. Ses propres amis tentaient de l'empêcher d'aller jusqu'au bout. Il avait décidé de durer quinze rounds, et il durerait quinze rounds, dût-on le soutenir avec un treuil ou le porter par convoyeur.

— Je vous tue tous si vous arrêtez quelque chose, siffla-t-il, plein de fougue, comme un serpent qui viendrait tout juste d'apprendre à parler.

***

Dernier round. Les deux adversaires souffraient. Apollo sortit précautionneusement de son coin et vînt se poster à la droite de Rocky. Les commentateurs de la télévision fixaient les boxeurs: "Le combat semble arrêté... Creed fait le tour de Rocky, vers sa droite... Dans le Spectrum, chacun retient son souffle... Aucun des deux boxeurs ne semble vouloir prendre l'offensive... Je n'ai jamais rien vu de semblable au dernier round d'un match de championnat. Apollo crache du sang sur le ring. Il semble protéger son côté droit. Il a probablement eu les côtes fracassées au quatorzième round... Et c'est officieusement confirmé, Creed a peut-être les côtes fracturées... Apollo feinte du gauche et lance un grand droit faible... Balboa perd son protège-dents! Creed l'attaque d'une main!"

***

Apollo avait feinté, et Rocky s'était laissé prendre. Le champion avait asséné un coup mortel au côté de la tête de Rocky, et son protège-dents avant volé dans la seconde rangée de sièges. Rocky s'écrasa, les bras en croix, dans les câbles; c'était peut-être ça, après tout, la boxe: le martyre, la souffrance et l'ascension avec une couronne d'épines sur la tête. Il n'y a que la douleur qui soit sacrée. La foule, folle de joie, se mit à crier comme un seul homme en se précipitant debout: "Il est blessé! Il est blessé!"

Dans une grimace, Rocky montrait ses dents ensanglantées à Apollo tandis qu'il l'invitait de la main à s'approcher, à venir se battre en proche vis-à-vis. Apollo accepta son invitation et une volée de coups fatigués mais efficaces et qui appelaient le KO s'abattit sur Rocky qui les para un à un.

— Donne-moi tout ce que t'as! criait-il au champion. Mickey regardait l'horloge: PLUS QUE DIX SECONDES!

Rocky cria encore plus fort: "DONNE TOUT CE QUE T'AS!"

Le sang giclait sur les câbles et sur les photographes qui se tenaient à proximité du ring, horrifiés. Les deux boxeurs, face à face, dépensaient leurs dernières forces à s'entre-frapper sans merci. Ils étaient comme en transe, dans une dimension où la douleur et le sang n'existaient pas. Les secondes passaient: SIX, CINQ, QUATRE, TROIS, DEUX, UN! La dernière cloche mit un terme à la boucherie. Les spectateurs applaudissaient à tout rompre. Ils avaient eu ce qu'ils voulaient: du vice, de la violence, de la brutalité, tout, sauf la mort. Les assistants se ruèrent sur les deux hommes. Dans la confusion générale, les adversaires se regardèrent avec un respect évident. Sentimentalisme ou stupidité? Aime-t-on toujours celui qu'on hait? Tue-t-on toujours celui qu'on aime, pour une poignée de dollars? Balboa et Creed se tenaient l'un devant l'autre comme deux

gladiateurs ensanglantés, au milieu de ce qui était le soir le plus terrible de leur vie. Comme obéissant à un ordre inaudible, les deux hommes s'embrassèrent.

— Pas de revanche, murmura Apollo à l'oreille de Rocky.

— J'en veux pas, répondit ce dernier.

Mickey les sépara et conduisit Rocky dans son coin. Il le prit dans ses bras paternellement. Rocky se sentit soudainement très las.

L'annonceur entra dans le *ring*. On baissa les micros pour qu'il puisse s'en servir. "Attention, s'il vous plaît! Attention! Mesdames et messieurs, ce soir nous avons eu le privilège d'assister à la plus belle démonstration de courage et de résistance de toute l'histoire du sport."

La foule délirait de nouveau, tapait du pied, criait, hurlait. On soulevait des chaises pour les laisser retomber. On était incapable de contrôler sa propre énergie réprimée plus tôt.

L'annonceur continuait: "Mesdames et messieurs, nous avons une décision à la majorité des voix!"

Apollo se raidit: il ne s'attendait pas à cela. Ses assistants tentèrent en vain de le rassurer.

Rocky ne s'y attendait pas lui non plus et, confus, se tourna vers Mickey. Mais ce dernier, dans l'expectative, était comme figé.

"Le juge Walker: 8 à 7 pour Creed. Le juge Roseman: 8 à 7 pour Balboa," poursuivait l'annonceur.

Apollo était rigide. Ses yeux irradiaient la peur. Perdre le championnat ce soir, après une telle bataille, cela le tuerait. Un silence pesait dans l'assistance.

"Le juge Conners: 9 à 6 pour Creed. Le vainqueur et toujours Champion du monde Poids lourd, Apollo Creed!"

Rocky se força à sourire, mais il avait mal. Il regardait la foule d'enragés qui entouraient le ring en lui tendant les bras. Mickey lui saisit le bras et le leva.

— M'est égal ce qu'ils disent... Toi, t'es un champion, lui dit-il.

— Alors, je peux ravoir mon casier? dit Rocky en plaisantant.

Les deux hommes se sourirent puis Mickey étreignit Rocky comme il eût étreint son fils. Il leva de nouveau le poing de Rocky qui se détourna de lui pour taper amicalement Al à l'épaule. Las, Al souriait. Rocky regarda dans le coin de Creed; le vainqueur était effondré. Une fois encore, leurs regards se croisaient dans une admiration sans bornes. Puis, Creed descendit du ring et fut aussitôt envahi par des admirateurs qui se ruèrent sur lui en criant son nom, comme si de le prononcer donnait à chacun l'impression de rapporter chez soi une relique de l'idole. Ils brandissaient encore les banderoles bleu-blanc-rouge achetées avant d'entrer dans l'aréna.

Rocky descendit à son tour en écartant les cordes de velours bleu. Ces cordes lui donnaient l'impression d'une cage thoracique qui l'avait jusque là protégé au coeur même du ring. Et voici qu'il en sortait pour affronter la cohue, la foule nerveuse qui avait réagi de façon extraordinaire. Ses admirateurs avançaient comme une marée, inquiétant Mickey, se bousculant les uns les autres en poussant des cris. Ils brisèrent les cordons de policiers et s'agrippèrent à ce qu'ils pouvaient.

Comme Creed descendait l'allée, ses gardes du corps, exaspérés, tentèrent de repousser la cohue, mais ils furent vite submergés par la vague humaine qui remplissait l'aréna de ses cris. Soudain, la foule souleva Apollo au-dessus d'elle et se mit à le transporter, le poussant de main en main. Il flottait sur des légions de créatures tout en doigts et ondulantes, et craignait de leur échapper et d'être piétiné sur le sol.

Dans l'allée opposée, Rocky, moins apeuré que Creed, vivait la même aventure, la même adoration démentielle. Mickey tentait du mieux qu'il le pouvait de rétablir l'ordre, mais sa voix se perdait dans la clameur grandissante. Les admirateurs repoussèrent les gardiens et soulevèrent

Rocky sur leurs épaules, le maintenant au-dessus de la foule en délire.

Les clans respectifs d'Apollo et de Rocky se livraient une lutte farouche, chantant d'un côté, "Creed! Creed! Creed!", de l'autre, "Rocky! Rocky! Rocky!". Le chant choral impromptu eût ravi le compositeur le plus exigeant. Paulie cherchait à joindre Rocky, mais on le repoussa et il se mit à jouer des poings. La veste endimanchée qu'il portait sur une chemise sport de couleur et à col ouvert, et le pantalon légèrement évasé à la jambe, s'en trouvèrent abîmés.

Rocky et Apollo étaient à la merci de la foule.

Impuissants, ils flottaient le long de l'allée sur une mer mouvante de mains, tandis qu'on les faisait passer pardessus les têtes et que les voix assourdissantes scandaient leurs noms.

Craignant pour la vie de Rocky, Adrian tenta de l'approcher en fendant la foule. On la tirait et on la poussait dans toutes les directions, mais elle parvenait quand même à demeurer sur ses pieds.

De loin, elle pouvait apercevoir Rocky qui venait vers elle à la tête d'une procession. La procession la rejoignit, puis la dépassa. Elle se hissa sur les orteils et lui fit des signes désespérés qu'il ne vit pas. Elle se mit à crier son nom à tue-tête. Tout d'abord, il ne l'entendit pas, mais bientôt la voix délicate fit son chemin jusqu'à lui dans le brouhaha. Il regardait dans toutes les directions, cherchant à l'apercevoir. Finalement, il la vit qui sautait et gesticulait. Il tenta de se libérer de l'emprise de la foule, mais n'y réussit pas. On l'emportait.

En désespoir de cause, Rocky se retourna et se mit à remonter le courant par-dessus les têtes et les épaules des gens. Il avait l'air d'un homme remontant un escalier mobile qui descend. La foule était si compacte qu'il se mouvait sur un fond serré de têtes et d'épaules, sur une surface onduleuse de chevelures diverses, et c'est en rampant qu'il parvint jusqu'à Adrian.

À moitié suspendu dans les airs, il se pencha vers Adrian qui sautait vers lui et il la saisit dans ses bras.

— Je t'aime, je t'aime... je t'aime...

C'était là tout ce qu'Adrian trouvait à dire. C'était tout ce qu'elle devait dire. C'était tout ce qu'il voulait entendre.

C'est ainsi qu'on emporta les deux amants, serrés l'un contre l'autre, vers la nuit la plus merveilleuse de leur vie.

FIN

Sylvester Stallone

Rocky II
La Revanche

Rocky II

Philadelphie, novembre 1975... Rocky Balboa, dit « l'Étalon italien », est un boxeur minable. Véritable punching-ball vivant, il est capable d'encaisser sans rien dire, jusqu'au moment où il peut trouver une ouverture pour placer un punch dévastateur qui abattra son adversaire. Aucun style, aucune finesse...

Chacun des matches qu'il dispute dans des petites salles de quartier crasseuses et enfumées, lui rapporte quelques dollars et un peu de considération auprès des poivrots et des prostituées de son quartier; mais personne, pas même Paulie, son meilleur ami, n'oserait risquer de l'argent en pariant sur lui.

Rocky vit seul, dans une petite chambre, entre ses tortues et un vieux tourne-disque.

Outre les cachets minables que lui rapporte la boxe, il gagne en fait sa vie en servant d'homme de main à Gazzo, un maffioso de petite envergure. Il est chargé de faire payer les pauvres diables qui ont fait l'erreur d'emprunter de l'argent à Gazzo. Mais si Rocky a une carrure et un aspect inquiétants, au fond de lui il n'a rien d'un tueur. Frapper à mort un miséreux pour lui faire cracher quelques dollars n'est vraiment pas son genre. Terroriser les victimes de l'usurier en menaçant de leur casser les pouces ou une main, ça ne le met pas trop à l'aise...

Il aimerait bien, Rocky, que quelqu'un ait un peu de considération pour lui, que quelqu'un le traite autrement que comme un raté. Mais personne ne l'estime ni Mickey, le

patron de la salle de boxe où il s'entraîne, ni le garde du corps de Gazzo, qui le méprise, ni même Marie, une petite fille de onze ans qui traîne dans les rues avec une bande de voyous et que Rocky essaie vainement de ramener dans le droit chemin. Sa vie n'est qu'une succession d'échecs, d'humiliations ou de petites victoires sans conséquences.

Heureusement, il y a Adrian, la sœur de Paulie. Elle n'est pas laide, seulement mal fagotée, Adrian... Ses cheveux noirs relevés en chignon, ses yeux cachés derrière de vilaines lunettes, son corps recouvert par d'horribles jupes, d'horribles pulls... Mais Adrian a du charme, celui des esseulées, des incomprises. Rocky la devine aussi fragile qu'il l'est lui-même, aussi avide d'amour, de présence et de considération. Mais Adrian est trop timide pour prêter le moindre signe d'intérêt aux avances de Rocky, qui pourtant l'attire...

Il y a aussi Butkus, un bouledogue abandonné, et qui attend un nouveau maître ou la voiture de la fourrière, dans un coin de la boutique d'animaux où travaille Adrian. Un autre abandonné...

Enfin, il y a Apollo Creed. L'inaccessible. La classe. Même pas un modèle, pour Rocky, mais un homme originaire d'une autre planète, pratiquant un autre sport, la boxe, la vraie. Apollo Creed, champion du monde des poids lourds, est une star indiscutée. Constamment entouré de belles jeunes femmes, qui l'aident, dit-il, à trouver la grande forme en lui permettant de pratiquer une « saine et abondante activité sexuelle », il est riche, craint, écouté. Quand il tape sur la table, tout le monde se tait et écoute, même Miles Jergens, le fameux organisateur de combats. Entre le Noir. Creed, et l'immigré italien, Balboa, il semble y avoir un monde.

Mais le hasard intervient. L'adversaire de Creed pour le grand match du bicentenaire américain déclare forfait. Le champion a alors l'idée — une idée très américaine — de

donner sa chance à un inconnu. Son choix se porte sur « l'Étalon italien », Rocky Balboa...

Évidemment, personne n'accorde la moindre chance à Rocky. Mais peu importe. L'occasion que ce dernier attendait, l'unique occasion de prouver à la face du monde, et aussi à Adrian, qu'il n'est pas un raté, est arrivée. Et il ne va pas la laisser passer.

Mickey vient même le voir un soir, tout embarrassé, pour proposer ses services d'entraîneur. Mickey? Celui qui a chassé Rocky de sa salle d'entraînement? L'Étalon commence par refuser. Il a toujours été seul, il s'entraînera seul... Puis il accepte. Pour Mickey, à soixante-treize ans, c'est le combat de la dernière chance, la dernière cigarette du condamné... Comment refuser ce dernier petit plaisir à un homme condamné à la vieillesse et à l'oubli?

Avec ce coup de chance, cet incroyable coup de chance, la vie de Rocky a pris un sens. Il y a Adrian, qu'il a enfin réussi à sortir de son mutisme et avec qui il passe de plus en plus de temps, Adrian qu'il a embrassée, un soir... Il y a l'entraînement et, au bout, éclairant sa vie comme un phare, il y a le match. Finies les petites combines avec Gazzo, finis les sales coups, finis la solitude et le mépris...

Et puis, comme si, à force d'y croire, c'était arrivé, Rocky devient ce qu'il voulait être. Adrian l'aime, et il boxe. Il boxe bien, cogne très dur. Dipper, un boxeur noir jaloux de sa réussite, en saura quelque chose: sous les yeux d'Apollo Creed, il quittera le ring pour l'hôpital, les côtes défoncées par les terribles crochets de Rocky.

Surpris et inquiet, le champion redécouvre un monde violent et sans concession avec cet Italo-Américain minable, et pourtant capable de se donner à fond, de cogner, cogner sans relâche, de saigner...

Poussé par Mickey qui maintenant croit en lui, Rocky reprend l'entraînement. Tous les matins, il se lève à 4 heures et court jusqu'à l'aube, puis il va marteler, jusqu'à ce que ses mains et ses bras soient recouverts de sang et

jusqu'à ce que sa fièvre se soit éteinte, des quartiers de viande suspendus dans un entrepôt frigorifique. Un jour, une équipe de télévision assiste à ce spectacle terrible. L'Amérique tout entière découvre alors Rocky. Ce n'est plus un petit ringard, mais un vrai « cogneur » que le champion du monde va affronter, et la rencontre n'en prend que plus d'intérêt.

Les Journées passent, rapprochant peu à peu le challenger du jour fatidique, alors qu'il cherche à faire taire la peur qui monte en lui.

Vient enfin le jour du combat, avec l'année du bicentenaire, 1976. Creed pénètre dans l'arène vêtu en George Washington, porté sur une barque par ses assistants, réplique vivante de l'image du « père fondateur » américain. Mais une fois sur le ring, la plaisanterie n'a plus cours. Très rapidement, Rocky fait la démonstration de sa puissance. Le match devient violent, jusqu'à l'insoutenable. Le sang gicle sur les premiers rangs, aspergeant les photographes horrifiés. C'est une véritable boucherie. Creed frappe inlassablement au visage, sur les arcades sourcilières du challenger et sur son nez; tandis que Rocky, comme s'il s'agissait d'un des quartiers de viande qui ont servi à son entraînement, martèle avec fureur les côtes du champion...

1

Je me revois, assis sur ce tabouret, le cœur sur le point d'exploser, m'attendant presque à le voir jaillir de ma poitrine et rouler sur le sol à côté du crachoir. Jamais de ma vie je ne m'étais senti aussi fatigué, ni d'ailleurs aussi bien dans ma peau...

Le quatorzième round venait de se terminer et je savais qu'en tenant trois minutes de plus je ferais ce que personne n'avait jamais réussi avant moi: tenir la distance contre le champion du monde, Apollo Creed, qui me faisait face, de l'autre côté du ring.

Creed m'en avait mis plein la tête pendant ces quatorze rounds, même si, de temps en temps, j'avais réussi à lui placer quelques bons coups. De toute façon, personne au monde n'était meilleur qu'Apollo Creed... Personne.

Il me balançait son gauche en pleine tête exactement comme il le voulait, et à chaque fois c'était comme si mon crâne explosait. Pas de doute, c'était le meilleur... Mais, heureusement pour moi, il fit une erreur, une seule petite erreur.

Au milieu du quatorzième round, il me dégringola dessus une avalanche de directs du droit, un ou deux crochets particulièrement soignés et un dernier direct. Avant même de les sentir, j'étais devenu une toupie. Je tournais et virevoltais comme un danseur, mais je dansais sans musique. Le seul son qui parvint à mes oreilles fut le bruit de mon corps rebondissant contre les cordes et le

choc sourd qu'il fit en s'écrasant sur le sol, à quelques pas de mon coin.

C'était fini.

J'allais être K. -O.

C'est à ce moment-là que tous les as du stylo-bille commencent à écrire ou à marteler sur leurs machines les mots ou phrases du genre; « Minable », « Veinard » ou « Je savais bien qu'il ne tiendrait pas le coup ».

Ce furent les moments les plus calmes de ma vie. Je n'entendais pas un cri, je n'entendais pas les petits oiseaux, je n'entendais même pas les hurlements de Mickey. Je restais là, étalé sur le ring humide, sans bouger. Par-dessus la corde du bas, je voyais Mickey dont la bouche s'agitait pour me lancer:

— Reste à terre!

Ce ne pouvait pas être à moi qu'il parlait. Moi, j'étais venu ici pour me tenir debout, pas pour rester couché. Je savais bien que si je ne bougeais pas, je m'en voudrais toute ma vie. C'était bien ce qui m'embêtait le plus. Je n'avais rien à foutre que les gens disent: « C'est un tocard », « Il ne vaut rien », « Il ne pouvait pas tenir la distance », « Il a eu un coup de bol à Philadelphie ».

Je m'en foutais. Mais, quand tout sera fini, peut-être dans plusieurs dizaines d'années, quand j'aurai cinquante ou soixante ans et que je penserai à tout ceci, je me dirai: «Trois minutes de plus, Rocky, pourquoi est-ce que tu n'as pas pu tenir trois minutes de plus?... »

J'entendis l'arbitre reprendre le vieil air connu. «Trois... Quatre... Cinq... Six... » Je voyais Apollo, debout dans un coin, le visage boursouflé, respirant péniblement, comme une forge.

Debout, Rock! Debout, debout, debout! «... Sept... Huit... Neuf... »

Appelez ça un miracle, mais je me suis relevé. J'étais debout et je criais à Apollo:

— Viens, viens, bats-toi si tu l'oses!

Il a osé... Il s'approcha lourdement, cherchant le knock-out définitif. Je devais ressembler à tous les minables qu'il avait déjà mis dans cet état, vu qu'il fit la première erreur de la soirée. Le champion prit tout ça à la légère, persuadé que le combat était dans la poche.

Il s'avança lentement vers moi, balança lentement une gauche et lentement une droite. Vous savez, comme s'il tapait au ralenti... "J'avais tout le temps de placer mon coup. J'ai vu un paquet de côtes, prêtes à être défoncées. Mon meilleur coup a toujours été un court crochet du gauche au corps, et j'avais enfin l'occasion de le porter.

Il y eut un craquement. J'ai cogné de nouveau. Un nouveau craquement...

J'ai frappé encore deux fois avant de voir s'écouler de sa bouche quelque chose qui ressemblait à un vin épais. Il saignait à l'intérieur... Maintenant, on avait l'air d'en être au même point, tous les deux. La cloche sonna. Avant même de l'avoir entendue, je me sentis agrippé par une demi-douzaine de mains qui me ramenèrent dans mon coin.

— T'en as pris plein la gueule, petit, me dit Mickey, ton œil est fermé, laisse tomber, tu peux plus y retourner!

— Ouvre-le, Mick, ouvre-le...

— Hein?... T'es malade? Tu veux devenir aveugle?

— *Basta!* Mick, ouvre mon oeil, ouvre-le!

Apollo Creed respirait difficilement. Chaque fois qu'il remplissait d'air sa large poitrine, il gémissait de douleur et un peu plus de sang s'écoulait de sa bouche. Son entraîneur se pencha vers lui.

— Tu ne peux plus continuer comme ça. Champ', tu as une hémorragie interne, ça saigne beaucoup!

Mickey regarda mon œil, ou ce qui avait été mon œil. Maintenant, il ressemblait plutôt à une boule de billard fixée sur mon visage. Il se tourna vers Al, le soigneur, et lui fit un signe de la tête. Al cachait son rasoir derrière un

doigt rose et boudiné. Il le passa simplement le long de mon arcade. Il y eut comme un bruit d'éclatement et la boule disparut. Ça ne faisait même pas mal.

Je me suis tourné vers Mickey:

— Plus que trois minutes!

— Pas question d'arrêter! hurla Apollo Creed à son entraîneur.

— D'accord, d'accord, mais protège tes côtes! Bon Dieu, protège-les! Garde toujours ton coude vers l'intérieur!

— Tu arrêtes le match et je te massacre! ai-je crié à Mickey.

Était-il devenu fou? C'était le plus beau moment de ma vie et il allait me le gâcher pour trois petites minutes... Quelques centaines de secondes...

— C'est bon, *okay*, d'accord! Tu veux y aller?... Vas-y!

Je savais que le gong n'allait pas tarder à retentir et je bondis sur mes pieds, pour prendre l'avantage sur Creed. Mais Creed, de l'autre côté du ring, avait eu la même idée et s'était lui aussi relevé.

Pour la première fois, j'entendis le public. Il criait mon nom. « Rocky! Rocky! Rocky! Rocky! » Ça résonnait dans tout le stade comme un formidable écho. Pendant un instant, je me suis senti gêné. J'avais hâte que la cloche sonne.

Mon souhait fut exaucé. Je vis Creed rentrer son coude pour se protéger les côtes, sachant très bien que ce serait le premier endroit que je viserais. Il avait parfaitement raison.

Il se mit à tourner autour de moi pour me faire perdre l'équilibre et, durant quelques secondes, c'est tout ce qui se passa. On tournait, on s'observait, en se disant; « Qui c'est ce type en face de moi? Qu'est-ce qui le tient? C'est plus le fric en tout cas. » Pour moi, de fait, ce n'était plus le fric.

Je vis une petite étincelle dans le regard de Creed, trop tard pour réagir. Immédiatement, un fantastique direct du

droit vint s'écraser sur ma mâchoire, m'arrachant mon protège-dents qui vola à travers le ring. Ça me rendit fou.

Je savais que Creed mettrait le paquet maintenant. Mais tout ce qu'il pouvait faire, c'était placer quelques directs. Le coup du protège-dents devait être sa dernière bonne droite. Je savais aussi que ses côtes étaient salement amochées. J'ai rentré la tête et je lui suis tombé dessus en frappant comme un sourd. Crochet du gauche au corps, crochet du droit au corps, encore un gauche...

Pour chaque coup, Creed me plaçait un direct au visage. C'était comme une sorte de danse — « Tu tapes, je tape, tu doubles, je double ».

Les directs de Creed ne me gênaient plus, vu que ma tête était engourdie depuis le cinquième round. Mes coups, par contre, commençaient à faire mal. Je le voyais dans ses yeux. Je n'arrêtais pas de me dire; « Il ne reste plus que quelques secondes, je vais tenir!... »

Encore un crochet... Creed s'effondra dans les cordes...

Je ne pouvais pas y croire! Le champion était lourdement appuyé sur la corde du haut. Je frappai au cœur un coup qui le plia en deux, ses mains pendant dans le vide. Je ne pouvais vraiment pas y croire... Le public se mit à compter les secondes: « Cinq... Quatre... Trois... » Creed releva la tête et je mis tout le paquet dans un large crochet du gauche qui atterrit sur la pointe de son menton.

Ses jambes s'affaissèrent!

Le gong sonna. Apollo s'écroulait mais, avant que son genou ne touche terre, il se raccrocha à moi et se redressa. Il jeta dans un souffle:

— Il n'y aura pas de revanche.

— J't'en ai pas demandé!

Nos équipiers se ruèrent sur le ring pour nous séparer. Je ne savais plus où j'étais...

C'était fait... J'avais tenu la distance! Je venais de résilier mon inscription au club des minables! Il fallait avant tout que je le dise à Adrian. Où était-elle? Je

cherchais partout la tache de son chapeau rouge au milieu de la foule, mais rien à faire... Je ne voyais que l'éclair des flashes devant mes yeux, une gerbe de micros tendus devant moi et une foule d'inconnus qui me tapaient jovialement sur l'épaule. Je ne pensais qu'à une chose: « Où est Adrian, avec son chapeau rouge? Il faut qu'elle sache que j'ai tenu le coup! »

— Rocky, Rocky, est-ce qu'il y aura une revanche? me demanda un journaliste.

— Adrian! Où EST ADRIAN?

Je la cherchai partout. Jamais encore je n'avais eu autant besoin de parler à quelqu'un.

L'organisateur, Miles Jergens, se fraya un chemin parmi les journalistes encombrant le ring, assommant à moitié un photographe. Arrivé au centre, il fit signe qu'on lui descende le micro.

— Attention, s'il vous plaît! Mesdames et messieurs, nous avons eu ce soir le rare privilège d'assister à la plus grande exhibition de courage et de résistance de l'histoire du ring!

Adrian progressait à travers la foule. Elle était drôlement forte pour sa taille, à en juger par la manière dont elle bousculait les gens sur son passage. Elle parvint aux premières marches du ring, un flic essaya de l'arrêter, mais elle l'évita et se glissa entre les cordes.

— Mesdames et messieurs, il y a ballottage! annonça Miles Jergens.

Apollo Creed ne s'attendait pas à ça. Il se raidit et secoua la tête de dégoût. Son soigneur lui tapota l'épaule pour le rassurer. Rien n'y fit. Pendant les trente secondes à venir, le titre restait en suspens.

— Qu'avez-vous éprouvé au début du quinzième round? me cria un reporter sur un débit de mitrailleuse.

Qu'est-ce que ça pouvait faire?... Je voulais Adrian.

— Adriaaan!... Allez, les gars, tirez-vous de devant mes yeux, ils en ont déjà assez vu aujourd'hui, vous trouvez pas?

Miles Jergens jeta un coup d'œil aux trois fiches qu'on venait de lui apporter et s'approcha du micro.

— M. Walker a noté 8, -7 en faveur de Creed. M. Roseman 8-7 en faveur de Balboa!...

J'avais envie de pleurer. Non pas parce que je risquais de perdre le match, cela n'avait plus aucune importance, mais à cause d'Adrian... Il fallait que je la trouve, c'était plus important que tout. C'était ce soir ou jamais qu'elle m'était indispensable; et elle avait disparu dans toute cette agitation...

— Adrian! Adrian!

— Rocky!

C'était elle... Elle s'arrêta à quelques pas de moi, l'air tellement timide... Je n'entendais plus que sa respiration.

— Où est ton chapeau rouge?...

— ... Je t'aime!

Elle se jeta dans mes bras. Je l'ai serrée plus fort que jamais. Pour la première fois, j'entendis au fond de moi des mots nouveaux. Des mots que je n'avais jamais dits à personne et que je ne pensais pas dire un jour à quelqu'un... Des mots que j'allais dire, pourtant, parce que le moment était venu.

— Moi aussi, je t'aime!

Miles Jergens regarda la dernière fiche, sourit et annonça:

— Vainqueur et toujours champion du monde des poids lourds; Apollo Creed!

2

J'étais couché, concentré sur ce bruit. Il ressemblait aux allées et venues d'un moustique près de votre oreille...

Quand le bourdonnement devint plus fort, je me souvins l'avoir déjà entendu auparavant. C'était à l'arrière d'un panier à salade, un soir où j'avais été ramassé par les flics à la suite d'un quelconque mauvais coup.

Oh! vous savez, je n'ai jamais rien fait de vraiment méchant!... Je veux dire, je n'ai jamais tué ou battu à mort qui que ce soit, ni jamais rien volé. J'aime pas trop les voleurs. J'les aime pas trop, mais alors ceux que je déteste franchement, ce sont les menteurs... Un voleur, il suffit de ne pas le perdre de vue, mais un menteur...

Je crois bien que la seule fois où j'ai été arrêté, c'était en fait pour vagabondage, une nuit après une défaite. Parfois j'étais obligé de rentrer en stop depuis Paramus ou Union City, dans le New Jersey. Je me suis fait embarquer par un jeune flic désireux de se faire bien voir du sergent, comme si j'étais un dangereux criminel...

Brusquement, la sirène de l'ambulance cessa, ce qui me fit du bien parce que je commençais à en avoir plein la tête. Je me suis tourné vers le haut et j'ai vu Adrian, assise sur une avancée métallique, prés de ma civière. Elle sourit et caressa mon bras, ce qui me fit un bien fou.

J'entendis une voix et la porte de l'ambulance s'ouvrit en grand. Avant de pouvoir placer un mot, je fus extirpé de là et jeté sur une chaise roulante. Je me suis dit: « Si tu as tenu tête pendant quinze rounds au champion du monde, tu

devrais pouvoir résister à quelques internes! » J'avais tort de le croire.

Ils me poussèrent à toute allure vers la porte d'entrée. Il y avait quelques photographes, qui se ruèrent à mes côtés, dans une nuée d'éclairs de flashes et un terrible brouhaha de questions empressées. Ma mâchoire était complètement bloquée. Impossible d'ouvrir la bouche, ça me faisait trop mal. Tout ce que je pus faire pour montrer que j'étais encore en vie, ce fut d'agiter la main avec un faible sourire.

Surgissant de nulle part, Mickey et Paulie apparurent. Ça me fit du bien de savoir que mes copains étaient là. Ce n'était pas le défilé de la victoire, mais ce n'était pas non plus un cortège d'enterrement...

— Faites-lui de la place! cria Paulie en tirant quelqu'un hors du passage.

On passa à côté d'un groupe d'enfants portoricains qui attendaient avec leur mère pour une quelconque consultation. Ils me dévisagèrent jusqu'à ce qu'ils aient bien vu la moindre de mes ecchymoses. Ils étaient... Quel est le mot exact?... Oui, « horrifiés ». Ils étaient horrifiés. Je me suis demandé pourquoi. C'est moi qui allais devoir vivre avec cette tête, pas eux. Et moi, ça ne me gênait pas... alors!

— C'est Rocky Balboa, criait Paulie à tous ceux que nous croisions.

— J'vois pas qui d'autre ça pourrait être, grommela Mickey, assez fort pour que je l'entende.

Je ne crois pas que Paulie et lui deviennent jamais amis. Disons que ce n'est pas le même genre de voyous...

— Ouais!... C'est comme ça qu'il faut se battre! Serre-m'en cinq, vieux!

C'était un Portoricain, souriant et excité, qui trottinait près de moi en essayant de m'attraper la main.

Paulie l'empoigna par la taille. Du coin de mon œil valide, je le vis l'éjecter hors du chemin.

— Pas la main! Personne ne lui serre la main! Est-ce que quelqu'un voit quelque part un panneau marqué: « Serrez la main de Rocky »? Non?... Alors dégagez!...

Adrian marchait à ma gauche, du côté de mon œil amoché, ce qui fait que je ne pouvais presque pas la voir. Je ne la voyais pas du tout, en fait, mais je sentais sa main sur mon épaule. Elle était là et j'étais bien.

Je savais que ce moment-là serait probablement le plus beau moment de ma vie, son apogée. Je savais que chaque minute qui passait me faisait redescendre la pente. Je savais que les jours qui viendraient ne pourraient être que décevants. Je n'avais rien à espérer. En un soir, j'avais réalisé tous mes rêves, et maintenant, je n'avais plus rien à quoi rêver... J'ai tenu le même soir la distance contre le champion du monde, prouvé au monde entier que je n'étais pas un minable, je me le suis prouvé à moi-même aussi, et j'ai dit; « Je t'aime » pour la première fois de ma vie... Alors, ouais, y a des chances pour que cette nuit soit la plus belle de ma vie...

Un nouveau torrent de journalistes et de photographes surgit d'une porte, se bousculant, dans une mêlée confuse, pour m'approcher de plus près ou pour trouver un meilleur angle.

Adrian regardait nerveusement les alentours.

— Le docteur va arriver, Rocky!

— Où est le docteur? demanda Mickey à quelqu'un.

— On va l'emmener en salle d'urgence d'une minute à l'autre, répondit un jeune interne en me désignant du menton. Pouvez-vous remplir ces formulaires d'admission en attendant?

Paulie le poussa d'une bourrade, arracha de ses mains les papiers et le stylo.

— Laissez, je vais les remplir...

Attendez... À mon avis, il y avait à ce moment-là au moins vingt journalistes et plus de dix photographes qui se pressaient autour de moi, prenant des clichés, posant des

questions ou plaisantant entre eux. Je vis Paulie se glisser derrière moi et poser sa tête à côté de la mienne en souriant aux photographes. Vraiment, depuis plus de quinze ans que je le connais, ce type n'a pas changé d'un pouce...

— Paulie! cria Adrian, choquée.

— Où est le mal? On peut bien se faire un peu de pub, non?... Pas vrai, Rock'?

Je fis un petit signe d'acquiescement. Paulie eut un sourire de victoire, du genre « je te l'avais bien dit », vers sa sœur, et repartit remplir les formulaires qu'il tenait à la main.

Je me tournai vers Adrian.

— C'est pas grave, il ne fait rien de mal. À quoi ressemble mon nez? À une patate, comme le tien? demandai-je à Mickey.

— Naan!... T en fais pas!... Quelques clous et un bon marteau et il sera aussi beau qu'avant, tu verras!

Un ou deux flashes s'éblouirent de nouveau. J'entendis une horrible voix criarde qui semblait provenir de derrière un bloc-notes.

— Est-ce la plus sévère raclée qu'on vous ait jamais infligée, Rocky?

Paulie s'avança vers le bloc-notes, derrière lequel se tenait un petit journaliste, pas plus large que son stylo.

— C'est rien à côté de la raclée que tu vas prendre si tu te barres pas vite fait!

— Y aura-t-il une revanche? demanda un autre journaliste.

— Pas de revanche, répondit Mickey en tournant le dos à la meute des reporters. Fin des commentaires!

Je le pris par le bras et il se pencha vers moi.

— Quelle heure il est, Mick'?

— Minuit dix, pourquoi?

— Pour rien... Comme ça...

C'était vrai, j'avais juste envie de savoir l'heure, mais Mickey et Adrian échangèrent un regard inquiet, persuadés que j'allais tomber dans les pommes. Adrian recommença à chercher partout du regard un quelconque docteur. Pourtant j'allais bien. J'étais pas du tout dans les vapes.

— Où est le docteur? fit Adrian, en parlant plus fort qu'elle ne l'avait encore jamais fait, excepté au moment où elle m'avait crié: « Je t'aime. »

— Où est ce putain de docteur? hurla Mickey.

Un journaliste lui tapa sur l'épaule.

— Est-ce que ça va mal? Il va falloir l'opérer ce soir?

Mickey se retourna d'un bond et attrapa le journaliste par le col.

— C'est toi qu'il va falloir opérer ce soir si tu te casses pas d'ici, toi et ta bande de scribouillards à la con!

Pourtant les flashes n'arrêtèrent pas de crépiter et de m'éblouir. J'étais en train de comprendre pourquoi King Kong était soudainement devenu enragé sur son podium quand les photographes l'avaient mitraillé. Mickey était sur le point de décocher un swing à l'un d'eux quand la porte opposée, de l'autre côté du hall, s'ouvrit en grand, semblant les aspirer tous d'un seul coup.

C'était Apollo Creed. Il était tout comme moi poussé dans une chaise roulante, mais il n'avait rien perdu de son prestige. Autour de lui, il y avait au moins cinquante admirateurs qui vociféraient, comme une cour bruyante, lançant des slogans à sa gloire, s'approchant pour lui taper dans le dos et se bousculant pour marcher à ses côtés ou pousser sa chaise.

— Je sais pas si tu connais ce type, me dit Mickey.

Apollo me vit et fit signe qu'on le pousse vers moi.

— Étalon!

— Oh!... Tiens?... Bonjour..., fis-je en essayant de sourire.

Creed me regarda sans rien dire. Si ma gueule était aussi vilaine à voir que la sienne, je crois que le mieux aurait été qu'on aille me perdre dans les bois et que j'y

reste à tout jamais. Nous avions, l'un et l'autre, la tête d'un type qui aurait essayé d'embrasser un métro... entre deux stations.

— « L'Étalon italien »!... Tu es une tête de lard. Étalon! Bon Dieu, tu es le mec le plus chanceux que la terre ait jamais porté!.

— Regarde-moi, Apollo... Ai-je l'air d'avoir eu de la chance?

— Tu ne tiens pas la distance contre moi, mon pote... Je peux te le prouver n'importe où et n'importe quand!

Je ne comprenais pas ce qui le mettait tellement en colère.

— Ho!... Tu déconnes!...

— Descends de ta chaise et tu verras si je déconne!

Un journaliste s'approcha.

— Apollo, étiez-vous assommé au moment où la cloche a sonné? Avez-vous été sauvé par le gong?

— Le gong, que dalle!... Je battrai ce tocard n'importe où, n'importe quand!

— Est-ce que cela veut dire qu'il y aura une revanche?

— N'importe où, n'importe quand!

— Ho, Apollo, tu disais qu'il n'y aurait pas de match retour!

— N'importe où, n'importe quand!

— Je me retire!

— Pas question! T'en as pas le droit! Je t'ai donné ta Chine, tu peux pas me faire ça!

Je me retournai vers Adrian.

— Ce mec déborde d'énergie, tu trouves pas?

Mickey s'adressa aux reporters:

— Écoutez, peu importe la décision des juges, moi je dis que c'est Rocky qui a gagné le match!

— Tu lui as réduit les poumons en bouillie! Pour nous tous, c'est toi le vrai champion! cria Paulie d'une voix à réveiller un mort.

— ... Merci.

— Tu vas te battre contre moi! reprit Apollo, alors qu'on l'emmenait. Tu comprendras la chance que t'as eue ce soir!... Tu vas te battre!

Adrian se pencha vers moi.

— Ils sont prêts, Rocky.

Je lui pris la main.

— Il vaudrait peut-être mieux que tu rentres à la maison. Ça va sans doute me prendre un bout de temps d'émerger...

Je ne voulais surtout pas qu'elle s'en aille. Je ne voudrais jamais qu'elle parte où que ce soit sans moi. Tout ce que je désirais, en fait, c'était, au contraire, d'avoir toujours une Adrian à mes côtés, et ce jusqu'à mon dernier soupir...

— Tu veux vraiment que je parte?

— Je sais pas... Ça serait peut-être mieux...

— Je reste!

Deux types en blouses blanches constellées de taches d'encre vinrent me cueillir au milieu d'un sourire douloureux et me poussèrent hors du hall.

— Je reste! cria Adrian une dernière fois.

3

Je me suis demandé quelle sorte d'odeur ça pouvait être,. Oh, bien sûr, je la connaissais, cette odeur, mais je me demandais qu'est-ce que je faisais là, couché dans cette odeur... C'était l'odeur du knock-out, vous savez, celle du chloroforme ou de l'éther, ou du quelconque produit qu'ils utilisent dans les hôpitaux pour vous mettre hors circuit.

Je n'avais rien à faire dans cette odeur, moi qui me sentais tellement bien, moins d'une heure auparavant.

J'avais prouvé ce que je valais au monde entier. J'aurais dû faire la fête, au lieu d'être cloué là. L'odeur des hôpitaux et des salles d'urgence m'a toujours mis mal à l'aise, même aujourd'hui alors que j'étais moi-même une urgence...

Il y avait au moins trois internes autour de moi, affairés à me laver la figure et le corps de leurs plaques de sang séché. Ils me collèrent sur le nez un truc dont j'ai oublié le nom mais qui était salement doué pour les K. -O., et qui fit tout tourner devant mes yeux.

— J'ai une question à vous poser, dis-je avec une voix qui semblait provenir du fond d'une poubelle.

— Oui? fit l'un des types en blouse blanche.

— Est-ce que ma tête va ressembler à un steak haché?

— Tout ira bien. Calmez-vous.

— Je suis très calme. Je ne me suis jamais senti aussi bien de ma vie... Je... me sens... vraiment... bien.

4

Paulie et Adrian quittèrent l'hôpital et marchèrent lentement vers la station de taxis.

— Le Rock' a été super ce soir, pas vrai? fit Paulie.

— ... Oui.

— Ça m'a rappelé une bagarre que j'avais eue avec un type qui t'avait traitée de mocheté — je t'en avais pas parlé —, il avait dit que t'étais vraiment mal foutue, alors je lui ai cassé la gueule. Bien sûr, je t'en ai jamais rien dit...

— Merci, Paulie...

— Tu vas te marier avec lui?...

— Oui.

— J'pensais bien qu'ça allait arriver...

— Ça te fait pas plaisir?

— Plaisir?... Adrian, viens là... Je vais te parler franchement. Tu vois, je connais le Rock' depuis au moins quinze ou seize ans... J'aimerais pas qu'y change, tu vois...

— On se débrouillera bien.

— Ouais, sûr... T'as toujours su te servir de ta tête... Mais toi et lui vous êtes pas pareils, tu comprends? (Paulie se martela la tempe.) Tu vois, une fois qu'un type a atteint le sommet, c'est dur de redescendre et de retrouver le train-train habituel... Ça va être dur pour moi de retourner à la boucherie, tu sais... Allez, monte dans le tacot, on rentre.

Adrian dégagea doucement son bras.

— Vas-y, Paulie. Moi, je reste.

Paulie n'avait pas l'habitude de voir sa sœur prendre une décision, et cela le perturba. Comme à chaque fois qu'il était contrarié, ses lèvres se mirent à remuer en tous sens, sans émettre de son, comme si quelqu'un avait tout simplement coupé le volume.

Il pointa le doigt vers le taxi, puis vers Adrian, ouvrit la portière et parvint à articuler:

— Monte dans le tacot, j'te dis. Tas besoin de dormir.

— Ça ira... Bonne nuit, Paulie.

Adrian tourna les talons et repartit vers l'hôpital.

Paulie sut alors que sa sœur n'était plus la bonne à tout faire qu'elle avait été, reprisant ses chaussettes ou préparant la bouffe pendant qu'il regardait la télé. Adrian était devenue un être humain, et cela lui fit un choc.

— Bonne nuit, p'tite sœur...

Il se passa lentement la main sur la nuque.

— Eho... tu sais, j'aimerais bien que tu viennes me voir de temps en temps à la maison!...

La portière claqua. Adrian se retourna pour voir le vieux taxi jaune disparaître dans le flot du trafic de Philadelphie.

5

En me réveillant, la première personne que je vis fut Tony Gazzo. On avait dû l'accueillir à bras ouverts à l'hôpital, vu le nombre de pauvres types qu'il y avait envoyés... Il était là, assis sur mon lit, un bouquet de fleurs à la main.

J'avais l'impression de voir à travers un pare-brise sale. Les lumières étaient trop faibles et un énorme bandage d'au moins dix kilos me recouvrait l'œil. Les toubibs avaient dû perdre pas mal de temps et pas mal de gaze pour le fabriquer. Allait-il servir à quelque chose?...

— J'ai vraiment cru que tu l'avais, au dixième.

Tony me parlait sans me regarder, en triturant sa bague.

— Au quinzième il était K. -O., pas de doute... T'as failli créer une grosse surprise chez les parieurs, petit. Comment tu te sens?

— Ça va! (Ma voix semblait sortir de mon nez.) Ma tête... J'ai l'air de quoi?...

— J'aimerais pas qu'on dise que tu me ressembles, mais ça va.

C'était pas facile de rire avec tout ce bandage autour de la tête. Je devais ressembler à une momie. Je m'en foutais un peu en espérant que ça ne dérangerait pas ceux qui venaient me voir.

Ça me revint en mémoire. Paulie. Il fallait que je lui parle de Paulie.

— Hey, Tony, tu pourrais faire quelque chose pour moi?

— Quoi donc?

— Tu connais Paulie, mon pote. Tu pourrais lui donner mon ancien boulot?

— Encaisseur?...

— Il a vraiment le sens des chiffres, tu sais!

— Mais c'est une mauviette, ce type!

— Il a beaucoup de respect pour toi, *capo...*

— O. K., *va bene...* C'est bien pour toi, tu sais!

La porte s'ouvrit et l'infirmière entra. C'était la première fois que je l'apercevais mais, vu la façon dont elle se déplaçait dans ma chambre et dont elle me regardait, ça devait pas être la première fois qu'elle y entrait. Elle sursauta en voyant Gazzo assis sur mon lit.

Elle s'avança vers lui sans hésiter, comme s'il ne lui faisait pas peur du tout.

— Qu'est-ce que vous faites là? Les heures de visite sont terminées depuis longtemps!

— Laissez-moi vous exposer la situation, répondit Gazzo en souriant. Tu vois, poupée, Rocky Balboa est de ma famille, c'est mon cousin, *capito*?... Dans tous les pays, ça vous donne le droit de lui rendre visite, non?

L'infirmière n'était nullement calmée.

— Vous devez sortir immédiatement de cette chambre!

— Bien sûr, poupée... Rocky, si t'as besoin de quoi que ce soit, n'hésite pas. *Ciao!*

Je ne pus m'empêcher d'admirer la façon dont il était vêtu, tandis qu'il se levait pour sortir. Même quand il était pauvre, alors que nous habitions tous deux un quartier minable près des docks. Tony se débrouillait toujours pour voler à l'arrière d'un camion quelque chose de chic à se mettre sur le dos.

D'autres que lui auraient volé des caisses de bière ou de coca, des boîtes d'ampoules électriques ou n'importe quoi qui puisse se revendre, mais lui piquait toujours des sapes. Chaussures, gants, chapeaux, il piquait n'importe quoi, pourvu que ça l'aide à ressembler à un paon, parmi la bande de pigeons ternes que nous formions.

De mon oeil valide, je vis l'infirmière s'approcher avec une petite tasse remplie d'une de ces potions qui vous font voir la vie en rose quand vous êtes couvert de bleus et que vous broyez du noir...

— Comment nous sentons-nous, ce soir?

Je savais qu'elle allait dire un truc comme ça. Dans chacun des feuilletons que j'ai vus à la télé ces dix dernières années, l'infirmière posait ce genre de question, exactement de la même façon, au héros dont les jambes ont été arrachées par une mine ou qui vient de se faire dévorer tout cru par une panthère noire. « Comment nous sentons-nous, ce soir? »

— Le mieux du monde!... Pourriez-vous me dire le numéro de la porte d'Apollo Creed?

— De sa chambre, vous voulez dire... Le numéro 23. Reposez-vous maintenant, monsieur Balboa.

— ... Vous aussi, m'dame.

L'infirmière avait déjà ouvert la porte pour sortir quand elle s'arrêta et se retourna vers moi.

— J'ai failli oublier! Mon fils adorerait que vous lui signiez un autographe... Ça vous ferait rien de lui écrire: « À mon copain Charlie Flynn »?

Je suis sûr qu'elle n'avait rien oublié du tout... Pendant toute sa visite, elle avait tenu à la main un bloc et un stylo.

J'aime pas trop signer des autographes, non pas qu'on me demande sans arrêt d'en gribouiller, mais justement parce que j'écris pas, je gribouille. J'ai toujours eu une mauvaise écriture. À l'école, le prof me citait toujours comme exemple de ce qu'il ne fallait pas faire... Il disait: « Si vous ne vous exercez pas à bien mettre la barre sur les /, le point sur les *i* et à faire des *O* bien ronds, vous finirez par écrire comme Rocky Balboa, c'est-à-dire comme un singe à qui on aurait donné un stylo avant de le remettre en liberté. »

Moi, je trouvais ça drôle.

— Vous voulez bien mettre: « À mon copain Char-lie Flynn », monsieur Balboa?

Je voulais bien. Je crois que ce fut le pire griffonnage de l'histoire de l'autographe, mais elle avait l'air content. Elle sourit, reprit sa tasse et quitta la chambre sans faire un bruit.

Sitôt la porte fermée, je me suis levé. Il y avait une petite glace dans un coin de ma chambre, il fallait que je voie ma tête.

C'était la première fois que je me remettais debout depuis la fin du combat. Je faillis tourner de l'œil. On a beau dire, passé trente ans on n'est plus ce qu'on a été...

Planté devant la glace, j'essayais de me reconnaître dans la boule de bandages et de viande sanguinolente qui me regardait. Ma propre image me donna tout d'abord envie de vomir puis, peu à peu, je me sentis curieusement empli d'une certaine fierté. Cette tête me faisait penser à une sorte de décoration, comme les badges des scouts, qu'on leur donne quand ils ont fait quelque chose de bien.

Je l'avais sans aucun doute mérité, ce badge...

J'aurais aimé que mes copains de classe me voient, à ce moment-là. Moi, l'éternel cancre, l'objet de risée de toute la classe, le centre de toutes les moqueries, j'étais pour la première fois de ma vie fier de moi.

Je ne sais pas pourquoi, je me mis à repenser à l'autographe que je venais de signer. « À mon copain Charlie Flynn... Que je ne connais même pas. »

6

La porte de la chambre d'Apollo grinça un peu quand je l'ouvris. À mesure que je la poussais, une langue de lumière s'avançait à travers la pièce, rampant jusqu'à son lit. Je me suis glissé à l'intérieur sans ouvrir en grand, pour ne pas éblouir Apollo avec la lumière du couloir. Je le distinguais à peine, dans l'obscurité...

— Apollo, Apollo, dis-je avec ma voix de nez.

— Qui c'est?

— C'est moi, Rocky... J'voulais te demander quelque chose...

— Vas-y?

— Est-ce que tu t'es vraiment donné à fond?

— ... Oui. Vraiment.

C'était ce que je voulais entendre. Je n'avais rien d'autre à dire... Je fis bien attention à refermer la porte sans bruit et à ne pas me faire voir dans le couloir en regagnant ma chambre.

J'étais épuisé en y arrivant. Je ne comprenais pas pourquoi. Est-ce que je ne venais pas de tenir quinze rounds contre le plus grand boxeur qui ait jamais enfilé des gants?... Alors comment se faisait-il que je sois en nage après avoir à peine fait dix mètres?

J'avais hâte de me recoucher et de rêver à toute cette journée. En avançant vers mon lit, j'eus l'impression d'apercevoir quelque chose du coin de l'œil, au fond de la pièce. Presque aussitôt, cela me frappa comme une évidence. Je venais de voir quelque chose que j'avais

inconsciemment guetté toute la soirée. Adrian... Vous n'auriez vu qu'une forme assise dans l'ombre, mais pour moi, elle irradiait comme un phare, elle inondait ma nuit de lumière... Elle était moi et j'étais elle.

C'était aussi simple que ça.

Elle s'approcha de moi très lentement, comme si elle marchait sur un nuage. Elle avait l'air d'avoir pleuré un peu. Sans rien dire, elle appuya sa tête contre ma poitrine. Je la pris dans mes bras. Quoi qu'il arrive dans ma vie, je sais que j'aimerai toujours cette petite femme.

7

Je marchais dans les couloirs de l'hôpital et je me sentais bien. Plusieurs jours avaient passé, je n'avais plus mal nulle part, sauf à mon œil, toujours recouvert de pansements. Je ne savais pas jusqu'à quand je devrais garder ce truc-là, mais je me sentais vraiment ridicule à me balader avec un tel édifice sur la figure.

Les gens avaient l'air de se souvenir de moi, à la façon dont ils me dévisageaient en souriant. J'étais littéralement suspendu au bras d'Adrian. Toucher Adrian m'a toujours fait un bien fou...

Deux types salement bien habillés marchaient de chaque côté de moi. Je dirais qu'ils devaient avoir dans les trente-cinq ans, mais leurs vêtements les vieillissaient un peu. C'étaient des hommes d'affaires, ainsi qu'ils s'étaient eux-mêmes présentés. Je me suis dit qu'il fallait être drôlement propre pour être homme d'affaires.

L'un d'eux parlait tout le temps.

— L'agence peut pratiquement vous assurer des honoraires dépassant 300 000 dollars par année fiscale.

En jetant un coup d'oeil au contrat qu'il tenait à la main, je ne pus m'empêcher de remarquer le bijou qu'il portait au poignet. Je me suis dit qu'avec de tels bijoux ils devaient sûrement être de bons hommes d'affaires...

Je me penchai vers le plus petit, celui qui ne parlait pas.

— Si je comprends bien, vous m'offrez de l'argent pour que je parle de ce truc à raser?

— ... Et d'un certain nombre d'autres produits, également.

L'autre type reprit la parole.

— Ce qu'il y a, c'est qu'il faut se décider rapidement, pendant que votre nom est encore gravé dans toutes les mémoires.

— Alors, c'est sûr, on a intérêt à se dépêcher!

— Pourquoi ne nous asseyons-nous pas pour étudier tout ça en détail, monsieur Balboa?

— Écoutez, les gars, je signerai tout ce que vous voulez, mais pas maintenant. Adrian et moi, on a quelque chose de plus important à faire.

— Plus important que le contrat?

— Beaucoup plus important... Je vous appellerai!

Adrian et moi, on était déjà dehors.

8

Il neigeait sur le zoo. Nous marchions le long des cages vides. La plupart des animaux n'aiment pas la neige, faut croire.

On avait le zoo pour nous tout seuls. Ça tombait bien, j'avais besoin d'être au calme pour lui dire un tas de choses importantes.

— Comment ça va?

— Ça va bien, me répondit-elle.

— Ça va super bien ou juste bien?

— Ça va très bien, pourquoi?

— Oh! non, comme ça, pour savoir... Mais tu te sens très très bien, pas seulement bien, hein?

— Oui, fit-elle en riant, je me sens très très très bien!

Vous et moi, on sait bien que faire des phrases ce n'est pas mon fort... J'avais des trucs importants à lui dire, et tout ce que j'arrivais à sortir, c'étaient ces banalités. Pas moyen d'en arriver à ma question...

Parmi toutes les cages désertes, il y avait, dans l'une d'elles, un tigre qui avait l'air d'aimer la neige. Nous nous sommes approchés. Il avait vraiment fière allure, malgré les barreaux et les douves de béton qui l'enfermaient..

— C'est un beau tigre, dis-je bêtement.

— Ouais!

— L'a l'air gentil! (Ça me fit rire moi-même de voir à quel point j'étais ennuyeux.) Ça me fait du bien d'être dehors, après ces trois semaines cloué au lit!

— Oui, j'imagine!

Il fallait que je dise quelque chose de brillant dans la seconde, sinon elle risquerait de s'endormir sur un tas de neige...

— Ça va?

— Ça va bien, Rocky...

— Tu vois, je me demandais... tu sais, je me disais que... enfin, j'veux dire... T'es libre, disons les quarante ou cinquante prochaines années?

— Qu'est-ce que tu veux dire?

— Eh bien! je... tu sais, je me demandais comme ça si ça t'embêterait pas trop de te marier avec moi...

— J'ai rien compris!

Adrian n'avait rien entendu. J'avais parlé trop bas et elle portait des protège-oreilles. J'en fis glisser un vers l'arrière.

— Ça t'embêterait d'épouser un mec comme moi?

— Non! Oui! D'accord! répondit-elle à toute allure.

— Vraiment?

— Oh, oui!

Je la pris dans mes bras pour la serrer et l'embrasser comme jamais.

— Je serai un bon mari, tu sais!... Je ne laisserai pas de cheveux dans le lavabo, ni rien... Promis! Oh, Adrian... Merci!

Nous nous sommes embrassés encore et encore...

9

Vint le jour de notre mariage. Nous étions à l'église, Adrian et moi, debout face au père Carminé. On avait sorti les fringues des grandes occasions, comme il se doit...

Adrian ressemblait à un rêve. Elle portait une longue robe blanche et un voile de tulle. On aurait dit un ange. Elle était très calme et ses mains tremblaient.

— ... de prendre Adrian pour femme, pour le meilleur et pour le pire?

— Oui!... vraiment!

Je fis un grand sourire à Adrian.

— Alors tu peux embrasser la mariée.

J'ai retiré doucement le tulle qui voilait le visage d'Adrian pour l'embrasser.

— Ça sera bien, lui dis-je tout bas. (Puis au père Carminé:) Merci, mon père, vous avez été parfait!

Paulie et Gazzo s'approchèrent et me donnèrent de grandes claques dans le dos.

— Bonne chance... Tu vas en avoir besoin! fit Paulie.

— Bien joué. Rock', dit Gazzo, c'est très bien...

Gloria, la propriétaire du magasin d'animaux chez qui travaillait Adrian, était assise à côté de Mickey, lequel semblait lutter désespérément pour garder les yeux ouverts. Elle se leva et vint vers nous.

— Bonne chance à vous deux!

Adrian me serra fort le bras.

— Merci, Gloria...

— Ouais, bonne chance... Hé, Rock', ça te dirait pas d'investir dans mon magasin? Il tourne rond, tu sais!

— Merci, Gloria, mais je vais faire de la publicité...

— De la pub? Et pourquoi donc?... Pour les bosses et les bleus?

— Oui, c'est ça...

Je me tournai vers Mickey.

— Comment ça va, Mick?

— Ça va. Écoute, tous mes vœux pour vous deux... Il faut que je rentre au gymnase, j'ai des projets intéressants...

— Ah oui?

— Oui... Je t'en parlerai... Salut, p'tit.

Je le suivis du regard jusqu'à ce qu'il sorte de l'église. Brave gars, ce vieux Mick!

Paulie me pinça la joue.

— Allez, on va se bourrer la gueule!

--Un instant, Paulie, lui dit Gazzo, il faut que je parle au jeune marié. Viens par là. Rock'... (Gazzo se tourna vers Adrian:) *Che bella ragazza!* T'es mignonne dans cette robe, poupée... Par ici. Rock'.

Je suivis Gazzo de l'autre côté de l'autel.

— Le mariage était très réussi... Bon, écoute ce que j'ai à te dire. Qu'est-ce que tu t'es fait sur le match?

— Environ 370 000 dollars, fis-je, distraitement, pressé de rejoindre Adrian.

— Les impôts vont te mouliner, mon pauvre vieux... Qu'est-ce que tu vas faire de tout ce pognon? Tu veux que je mette un peu de blé en circulation pour toi?... Que je le fasse fructifier?

J'étais vraiment embarrassé.

— Hé, Tony... Je viens de me marier dans c't'église, tu sais!

— Oui, je sais, et j'en suis vraiment content pour toi. On pourrait peut-être, dans un premier temps, faire circuler

100 000 dollars. Je peux te doubler ta mise en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire!

— Merci, mais on a des projets. Adrian et moi.

— Ouais? C'est bien! C'est bien d'avoir des projets, quand on est jeune. Qu'est-ce que tu dirais d'investir dans les condominiums?

Je devais être rouge comme une tomate. Je n'aurais jamais imaginé que Tony puisse parler de condominiums dans une église...

— ... Les condominiums, tu dis...

— Ouais, les condominiums!

— ... Tu sais, je n'en mets jamais!

10

Après la cérémonie, on alla tous au *Andy's Bar* pour boire un coup. La plupart des gens semblaient heureux, beaucoup de mes amis me demandaient des autographes.

Paulie s'approcha, déjà soûl, et me dit de le laisser s'occuper d'Adrian si elle me posait le moindre problème. Il serait ravi de lui casser quelques dents, disait-il. Je crois que Paulie est un peu fou. J'espère que Gazzo pourra le reprendre en main, maintenant qu'il travaille pour lui.

Et puis je me suis senti l'âme romantique. Je n'avais plus qu'une seule envie, c'était de quitter ce bar. Adrian eut un regard qui me fit bien comprendre qu'elle avait la même idée.

Je me suis levé et j'ai crié:

— C'est notre tournée, à Adrian et à moi!

Il fallut encore serrer des dizaines de mains avant d'atteindre la porte. La dernière chose que j'entendis avant de la refermer fut un toast:

— À Rocky, qui est un chouette type!

11

Il avait dû pleuvoir pendant qu'on était chez *Andy's.* La rue était toute mouillée et il faisait froid.

Bon Dieu, je connaissais chaque lézarde du trottoir qui mène à mon vieil appartement. Quand je ne combattais pas, que je ne travaillais pas pour Gazzo ou que je ne faisais rien de particulier, je trouvais toujours quelque chose pour m'occuper l'esprit. Au début, par exemple, je comptais le nombre de carreaux du trottoir, mais c'est pas très dur, n'importe qui y arriverait. Plus tard, j'ai eu l'idée de compter le nombre de pas entre le coin de la rue et la porte de mon immeuble. Les jours où je n'avais vraiment rien à faire, j'essayais d'additionner mentalement tous les numéros de la rue et de trouver le total avant d'arriver à ma porte.

Je n'ai jamais réussi.

Je pris Adrian dans mes bras pour faire le chemin jusqu'à la maison. Je trouvais ça romantique. À la façon dont on était habillés, les gens qui nous croisaient devaient nous prendre pour des fous évadés de l'asile.

— Qu'est-ce que tu dis de tout ça? demanda Adrian.

— De tout quoi?

— Eh bien, qu'on soit mariés!

— J'en pense beaucoup de bien!

— Tu crois que ça va te changer?

— Non... Je me sens tout à fait le même. Et puis, de toute façon, je vois pas le mal qu'il y aurait à changer,

pourvu que ça soit en bien!... Tu sais, Adrian... Il était K. -O. dans le dernier round, Creed...

— Je croyais que tu avais décidé de raccrocher?

Elle avait raison. Je m'étais retiré, point final. Je lui avais juré de ne plus jamais combattre. De toute façon, j'étais plein aux as, une vraie banque humaine... Je la serrai plus fort. Elle était ma clé. J'étais la serrure et elle était la clé. Je l'embrassai, la serrai très fort pour chasser une image furtive qui venait encore de m'effleurer... Il était K. -O. dans le dernier round...

Pour rentrer chez moi, nous sommes passés sous le pont du chemin de fer, par Kensington Avenue. Dès le coin de ma rue, une vieille musique parvint à mes oreilles — et à celles d'Adrian, puisqu'elle était toujours dans mes bras.

Juste après le coin, il y avait une ruelle étroite. Elle n'avait jamais servi que de dépotoir aux gens des immeubles voisins, qui balançaient par les fenêtres leurs boîtes de bière vides. Mais elle servait aussi, de temps en temps, à des chorales improvisées, parce que l'acoustique y était merveilleuse.

Adrian eut un sursaut quand je m'avançai dans la ruelle. Elle eut carrément peur quand elle aperçut cinq types autour d'un poêle fait d'une poubelle vide. Ils chantaient en chœur en se passant un litron de rouge. Ils s'arrêtèrent pour essayer de distinguer quelque chose.

— Hey, Rock'! Comment ça va?

— Bien, très bien. Voici Adrian!

— Qu'est-ce qui t'arrive, vieux?

— On s'est mariés. Ça, c'est Adrian!

— Ouais!... Bien!

— Bien joué, mon pote!

— Dis bonjour, Adrian.

— Bonjour...

— Hé, qu'est-ce que vous diriez d'un p'tit coup de rouquin, tous les deux?

— Merci, mais on a des choses à faire... À plus tard, les gars!

Je marchais au milieu de la rue, portant toujours Adrian. Personne n'était éveillé à part les chanteurs et, bon sang, leur musique sonnait drôlement bien dans ces rues désertes.

— Qui sont-ils?

— Eux?... C'est en quelque sorte le juke-box du coin... Ils chantent tout le temps...

Je portais Adrian depuis un bon moment déjà. J'en avais mal aux épaules mais n'osais rien dire. Je n'allais pas la vexer.

— Eho, Adrian, je n'aurais jamais cru que tu étais si légère.

— Vraiment?

— Vraiment. Si je l'avais su, je ne t'aurais jamais laissé poser le pied à terre!

Adrian eut un petit rire.

— Tu te souviens de la première fois où on s'est baladés ensemble dans cette rue?

— Parfaitement... C'était le 27 novembre... À 10 heures du soir, à peu près. Je me souviens même de la température qu'il faisait.

— C'est pas vrai! J'te crois pas!

— Mais si!... Au début de la soirée, il faisait très froid, et à la fin de la nuit je n'avais jamais eu aussi chaud!

Adrian se remit à rire. J'aime l'entendre rire, parce qu'il est contagieux.

— Tu n'es pas fatigué, Rocky?

— Naan!... C'est bon pour les bras de porter un poids. Je crois même que c'est...

— Je n'arrive pas à croire qu'on est mariés!

— Eho, pas de doute! J'ai la preuve dans ma poche!

— Tout s'est passé si vite, tu crois pas?

— Si, peut-être, mais c'est ce qui devait arriver. Je l'ai su dès le premier jour.

— Qu'est-ce que tu as su?

Je mis un pied sur la première marche de l'escalier, espérant que je n'allais pas glisser.

— Eh bien, la première fois où je t'ai vue, j'me suis dit... j'me suis dit; « Voilà la fille que j'veux épouser! » Elle est pas comme les autres, et même si elle est un peu timide, je suis sûr que sous ce chapeau, derrière ces lunettes, sous ces — combien t'en mettais? — dix ou vingt pulls...

— Trois, répondit-elle en riant.

— ... Sous ces trois pulls, se cache la plus belle fille de Philadelphie!

— C'est vraiment ce que tu pensais?

— Oui... Oh oui!

On arrivait à ma chambre. J'étais impatient d'y entrer, avant que mes bras ne s'arrachent.

— Oui, Adrian. Ça a vraiment été le coup de foudre!

— Mais j'avais tellement peur!

— Ça ne me gênait pas du tout. Je suis très patient, tu sais, Adrian. Si tu n'avais pas voulu de moi, j'étais décidé à m'accrocher pendant encore un bon bout de temps...

— Longtemps? fit-elle en riant de nouveau.

— J'étais prêt à t'attendre quarante ans, mais pas une seconde de plus!

Adrian sourit et m'embrassa.

— Parle-moi un peu de tes bras...

— Ils s'allongent... Tu as la clé?

Toujours dans mes bras, Adrian ouvrit la porte. Butkus, notre chien, était couché sur le lit.

— Nous y voilà, sains et saufs!... Ho, Butkus, du balai! Va te coucher dans ton lit, si ça ne te fait rien!

Butkus bâilla et regagna son panier avec une lenteur infinie. Je me tournai vers Adrian pour la dévisager:

— Tu es si belle!

— Tu trouves?

— Tu es la plus belle chose qui me soit jamais arrivée.

Je la déposai très doucement sur le lit et m'assis à côté d'elle. Ses cheveux étaient répandus sur l'oreiller. C'était un des plus beaux tableaux que j'aie jamais eus à contempler.

— Tu crois que ça sera toujours comme ça? fit-elle presque en soupirant.

— Sûrement.

— J'espère que tu ne seras jamais...

— Quoi donc?

— ... Que t'en auras jamais assez de moi.

— Tu te débarrasseras pas de moi de sitôt...

Je me sentis arriver très lentement vers elle, comme si quelqu'un me poussait avec une douceur infinie vers ses lèvres.

— J'espère que rien ne changera jamais...

Je n'avais plus de voix. Tout ce que j'avais voulu au monde était là, sous mes yeux.

— Je ne changerai jamais, Adrian... Et jamais je ne changerai vis-à-vis de toi...

12

Apollo Creed était couché avec sa femme. Elle dormait, mais pas lui. Impossible de fermer l'oeil... Après avoir vainement essayé deux ou trois positions, il renonça à trouver le sommeil et alla dans la salle de bains. Il resta dans l'obscurité un long moment avant d'allumer la lumière. Il avança lentement vers le lavabo et regarda méchamment la photo de Rocky fixée à la glace. Il ferma les yeux, respira un grand coup et recommença à l'étudier.

Au bout d'un long moment, il recula vers la baignoire d'un air absent et s'assit en se prenant la tête entre les mains...

13

Je sais que c'est dur à croire, mais j'étais pourtant bien là, moi, Rocky Balboa, le minable de service, debout dans la salle d'honneur de la mairie... Debout dans une salle décorée de belles et brillantes boiseries... Debout à quelques mètres de monsieur le maire en personne... C'était le truc le plus dingue qu'on aurait pu imaginer. Mais j'étais pourtant bien là, les yeux écarquillés, contemplant ce plafond si haut. Je me demande pourquoi ils ont gâché toute cette place. On aurait pu construire un deuxième étage dans cette pièce, elle fait au moins dix mètres de haut! À moins qu'en la construisant ainsi ils aient pensé qu'on élirait peut-être un jour quelqu'un de très, très grand. Quelle mauvaise plaisanterie!...

J'avais du mal à quitter le maire du regard. Tout d'abord, il était beaucoup plus massif qu'il n'en avait l'air sur les photos. Il aurait fait un bon poids lourd... Ses cheveux noirs étaient gominés et parfaitement coiffés, à l'intention des caméras vidéo — je crois que c'est comme ça qu'on les appelle — qui filmaient toute la scène pour les informations du soir.

Derrière ces deux ou trois caméras, il devait y avoir vingt ou vingt-cinq journalistes et, derrière eux, encore une cinquantaine de personnes qui m'étaient toutes inconnues. Je supposai qu'ils étaient là parce qu'ils avaient vu de la lumière...

— Rocky Balboa, commença le maire, notre grande et belle cité de Philadelphie a l'honneur de décerner à l'un de

ses plus chers enfants celte plaque, qui sera pour vous un souvenir de ce qui fut l'un des plus beaux moments du sport, et qui sera toujours un objet de fierté pour tous les habitants de notre ville.

Je dois dire que la dernière partie du discours me fit de l'effet. Une boule se noua au fond de mon estomac. J'étais le cogneur le plus heureux de la terre. Vous vous rendez compte? Être là, moi, dans une salle réservée aux grandes occasions, en train d'entendre de grandes phrases, dites sur moi par de grands hommes...

La dernière fois que je me suis senti aussi ému fut le jour où Secrétariat disputa cette course dans le Kentucky Derby. On regardait ça à la télé, de chez *Andy's.* Que Secrétariat soit un champion, personne n'en doutait, mais il fit plus que ça. Il devint une légende. Il ne se contenta pas de gagner la course, mais il mit personnellement en pièces chacun de ses adversaires. Finalement, Secrétariat courut contre lui-même, et personne d'autre. C'est le genre de truc que je ressens tout à fait. J'ai toujours couru contre moi-même plus que contre les autres.

Je me suis tourné vers Adrian. Elle était plus belle que jamais et, devant ces boiseries anciennes, elle ressemblait à une de ces reines d'Angleterre. Je crois que j'étais plus fier d'elle que de moi-même. Elle avait joué un sacré coup de poker en m'épousant, mais ça avait l'air de marcher. On se débrouillait pas mal, tous les deux.

Je me suis dit que je ferais bien de dire quelque chose au maire, vu que c'était déjà la deuxième fois qu'il me le demandait. Je me suis avancé, il m'a remis la plaque, qui était drôlement lourde.

— Bon Dieu, que c'est lourd! lui dis-je en la prenant. Merci, monsieur le maire. J'espère lui faire honneur.

— Je n'en doute pas, dit le maire avec un sourire.

— Rocky, maintenant que vous vous êtes retiré, que comptez-vous faire? me démoda un journaliste.

— Je ne sais pas. Je vais sans doute essayer de trouver un boulot facile.

— Quel genre de boulot? fit un autre journaliste.

— Poser ma candidature à la mairie, par exemple! J'espérais que le maire allait rigoler, et c'est ce qu'il fit. Il leva les poings et se mit en garde contre moi, son poing sur mon menton et mon poing sur le sien, et tout ce genre de trucs pour photographes.

J'étais vraiment fier qu'Adrian puisse voir tout ça.

14

Je n'avais encore jamais été dans un endroit pareil. J'étais assis sur un de ces grands tabourets comme on en voit dans les salons de coiffure, et un petit maigrichon, couvert de colliers et de bagues, me tartinait la figure de maquillage, essayant de me rendre beau.

Si un de mes potes du quartier m'avait vu à ce moment-là, il m'aurait sans aucun doute traîné dans une ruelle pour me casser la figure, en me traitant de folle...

Heureusement, il n'y avait personne pour me voir, excepté le petit maquilleur, et Adrian, bien sûr. Adrian est toujours avec moi. Elle me souriait pendant qu'il mettait un peu plus de poudre sur mes joues.

— Tu es nerveux?

— Moi?... Pas du tout. Eho, tu n'aurais pas du déodorant dans ton sac?

Je restais dans l'ombre des coulisses et regardais Mike Douglas, très à l'aise sous toutes ces lumières.

Souvent, quand je ne travaillais pas pour Gazzo, je traînais chez *Andy's* pour suivre le show de Mike Douglas, l'après-midi.

Adrian me tenait la main, moite de sueur, et me tapait dans le dos pour me réconforter, environ toutes les trois secondes. Mes deux « hommes d'affaires », eux, souriaient et me disaient des trucs du genre: « Tu vas les épater! »

Mike Douglas s'avança jusqu'au milieu de la scène. Toutes les lumières s'allumèrent d'un seul coup, ainsi qu'un

panneau situé au-dessus de la scène et qui disait *Applaudissez.* Comme par magie, les gens se mirent à applaudir. Je fus surpris. Le public devait sans doute être aussi nerveux que moi, pour avoir ainsi besoin d'un panneau pour lui dire quand et comment taper dans les mains...

Un des hommes d'affaires me tapota l'épaule de nouveau. J'eus envie de lui dire de garder ses encouragements pour quand j'en aurais vraiment besoin, mais à quoi bon faire de la peine au petit bonhomme? Je me suis penché vers Adrian pour lui chuchoter à l'oreille:

— Tu as déjeuné?

— Oui.

— C'est bien.

J'avais devant les yeux un poste de télévision et, c'était assez marrant, je pouvais voir en même temps Mike Douglas grandeur nature et sur l'écran de la télé. Un peu comme si on regardait en même temps par les deux bouts d'une jumelle...

Adrian pressa mon bras.

— Tu es nerveux?

— J'ai juste un peu chaud, dis-je en souriant, alors que je sentais une nouvelle fois une goutte de sueur couler le long de mon dos presque jusqu'à ma ceinture.

Le public riait des blagues de Mike Douglas, qui se mit à parler de moi.

— Ce soir, nous accueillons un des enfants chéris de Philadelphie, celui que la plupart d'entre nous appelaient « M. Cent-contre-un »...

Je me suis tourné vers Adrian:

— Tu crois qu'il parie de moi?

— Oui, bien sûr! dit-elle en souriant.

Le plus petit de mes deux agents — si je l'appelle « le plus petit », c'est parce que je ne connais toujours pas leurs noms et donc, quand je parle d'eux, je dis « le petit » et « le plus petit » —, le plus petit donc me fit un clin d'œil.

— Maintenant on peut commencer à matraquer ton image!...

— ... Mesdames, messieurs, je vous demande d'applaudir bien fort « l'Étalon italien », Rocky Balboa!

J'étais plus tendu que je ne l'avais jamais été contre Apollo. Avec lui, au moins, je savais ce qui m'attendait. J'allais me faire massacrer, un point, c'était tout. Mais avec ce Mike Douglas, je n'avais pas la moindre idée de ce qui allait se passer. Je voulais m'avancer, mais mes jambes avaient pris racine et semblaient collées au sol. Je me tournai vers Adrian. Elle comprenait ce que je ressentais et me serra très fort le bras.

— Ces gens veulent te voir, Rocky. Ils veulent te voir parce qu'ils t'aiment... Il n'y a pas de quoi avoir peur!

— Facile à dire... On voit bien que c'est pas toi qui dois y aller!

Oh! et puis après tout, qu'est-ce que ça peut faire!... Autant y aller.

L'orchestre se mit à jouer un air entraînant que je n'avais jamais entendu auparavant... Et me voilà devant tous ces inconnus, toutes ces lumières et toutes ces caméras, et devant Mike Douglas en personne. Mes jambes étaient en coton. Elles donnaient l'impression de vouloir se replier comme un accordéon d'un moment à l'autre.

— Bienvenue, Rocky! fit Mike Douglas.

— Qu'est-ce que... je dois faire?

— Je ne sais pas... Ce que vous voulez, Rocky!

— Que diriez-vous de quelques pompes?

Quelques rires secouèrent le public. Ça me fit du bien, comme si j'avais bien joué le coup. Je me suis tourné vers mes agents, qui m'observaient des coulisses et qui ne riaient pas. Le petit secouait la tête en se frottant les yeux et le plus petit haussait tout simplement les épaules.

Il y a des gens qui sont bien difficiles à satisfaire, vous savez.

15

Je fus invité à un autre show télévisé, dont je n'avais encore jamais entendu parler. C'était une émission qui passait tard le soir alors que moi j'arrête toujours la télévision avant 11 heures. Ça s'appelait *l'Émission de demain.* Elle n'était pas faite pour faire rire les gens, comme celle de Mike Douglas. Le type qui la présentait, Tom Snyder, n'avait rien d'un rigolo. Il me faisait penser à tout un tas de types intelligents que j'avais eu l'occasion de rencontrer au cours de ma vie. Il parlait intelligemment et avait l'air intelligent donc, logiquement, il devait l'être...

Il n'y avait pas de public autour de nous, juste l'obscurité à travers laquelle on distinguait, de temps à autre, un des types qui bossaient sur le plateau. J'étais assis sur une petite chaise et il me faisait face, une cigarette à la main. Je me suis dit qu'il allait me poser des questions intelligentes pendant toute la soirée.

— Rocky, ne croyez-vous pas que vous représentez un archétype du rêve américain?

Gagné...

— Oui, je crois en mon pays..., répondis-je.

— Et vous croyez que tout le monde peut avoir la chance de réaliser son rêve? fit-il en tirant une longue bouffée de sa cigarette.

— Absolument!

— Pourtant, il me semble que les statistiques prouvent que ce pays n'offre que très peu d'occasions d'atteindre ce rêve. Le fait que vous ayez tenu la distance face à Creed

constitue une exception à la règle, en tant que rêve accompli. Qu'en pensez-vous?

— Euh, c'est possible, mais Mickey, mon entraîneur, a l'habitude de dire: « Si tu regardes la vie. avec les yeux d'un chat de gouttière, tu ne te perdras jamais dans les ruelles. »

J'ai eu l'impression d'avoir dit quelque chose de vraiment intelligent, même si je l'avais déjà dit au moins une vingtaine de fois en d'autres occasions. Ça n'empêche que je trouvais ça très calé, surtout venant de moi.

Tom Snyder décroisa et recroisa ses jambes et se pencha vers moi, scrutant attentivement mon visage.

— Rocky, êtes-vous abruti?

— Non... J'ai un cerveau paresseux, c'est tout!

Cette réponse dut lui plaire, puisqu'il se retourna vers la caméra, fit tomber la cendre de sa cigarette dans un cendrier et dit à la petite lumière rouge:

— Après une page de publicité, je vous donne rendez-vous sur notre plateau pour la deuxième partie de notre émission: « Qu'est-ce qui fait un Rocky Balboa? »

Après *l'Émission de demain*, je partis pour Los Angeles afin d'y rencontrer des gens que j'avais envie de voir depuis longtemps. C'était un groupe d'anciens boxeurs qui s'étaient réunis pour fonder un club, le Club des choux-fleurs.

J'ai toujours trouvé que c'était une bonne idée, parce qu'il n'y avait jamais eu d'endroit pour accueillir les vieux cogneurs à la fin de leur carrière.

La plupart finissaient portiers ou chauffeurs de taxi, et traînaient le soir dans des troquets minables en ressassant les jugements défavorables des arbitres de leurs matches.

Grâce au Club, tous ces types pouvaient se réunir une fois par semaine et parler du bon vieux temps. Je trouve ça bien, vraiment bien. Et j'étais là, parmi tous ces grands boxeurs de l'ancien temps. Ils m'avaient fait asseoir au bout

d'une table immense, autour de laquelle ils devaient être au moins cinquante, me dévisageant et souriant.

Le porte-parole, qui avait une tête à s'être fait tabasser dans des centaines de bagarres, fit un discours sur moi. Il disait des choses gentilles sur le quartier d'où je venais et la façon dont je m'en étais sorti tout seul, et ce genre de choses:

— Rocky, dit-il, est maintenant membre d'honneur du Club des choux-fleurs! Longue vie au Rock'!

Je me suis levé. Pendant une seconde, je me pris à regretter que Rocky Marciano ne soit plus en vie. C'était mon idole. J'aurais aimé le voir de mes yeux, au moment où j'avais rajouté un peu de gloire à son prénom. Je m'avançai jusqu'à l'estrade et le porte-parole m'offrit une immense oreille boursouflée comme un chou-fleur — symbole du destin de la plupart des boxeurs. Je la mis contre ma tête, ce qui fit rire tout le monde, puis la posai par terre pour parler à tous ces copains.

— Merci... Je suis touché par l'honneur que vous me faites. J'aimerais faire quelque chose pour tous ceux qui n'ont pas eu ma chance.

Je mis la main dans ma poche.

— Voici un chèque de cinq mille dollars que je vous confie pour commencer la construction d'une maison de retraite pour les anciens boxeurs. Je pense qu'on en a tous besoin!

C'était tout à fait inattendu. Le vieux lycée dont j'avais été viré avec perte et fracas me décernait aujourd'hui son diplôme d'honneur. Toute l'école était là. Je ne savais plus où me mettre...

— ... L'institut Lincoln est fier de décerner son diplôme d'honneur à l'un de ses anciens élèves, Robert « Rocky » Balboa, celui que tous ici appelaient « M. Cent-contre-un »!

Et là. bon Dieu, tout le monde se mit à sauter en l'air et à crier mon nom. Je me tournai vers Adrian, qui avait la

larme à l'œil.

— Je ne sais pas — excusez-moi — je ne sais pas quoi dire. Vous savez, j'ai quitté l'école en troisième pour devenir boxeur, et vous voyez ça m'a pris, disons... quinze ou seize ans pour en arriver là... Alors ce que je voulais vous dire, les gars, c'est de saisir votre chance au bon moment, vous voyez?... Euh, merci.

Adrian commença à protester dès que je lui passai le premier bracelet en or autour du poignet. On était enfin entrés dans la bijouterie devant laquelle on bavait des flaques à l'époque où on était fauchés. Maintenant on pouvait avoir l'air de clients normaux. Je faisais en tout cas de mon mieux pour le paraître. Adrian soupira et me regarda tout simplement la couvrir de bracelets en or. Finalement, elle sourit.

J'espérais que la vendeuse dirait quelque chose du genre: « Mon Dieu, quel prince! » Ça m'aurait fait sûrement du bien.

Tout ce qu'elle trouva à dire, ce fut de me demander si je payais en liquide ou par chèque...

Le magasin de fourrures faisait également partie des endroits dans lesquels nous n'aurions jamais eu les moyens d'entrer seulement deux mois plus tôt. Je demandai à Adrian si elle aimait le manteau présenté en vitrine, et elle secoua négativement la tête sans rien dire. Je sentais bien qu'elle ne disait pas la vérité. Elle secouait encore la tête quand je la poussai de force dans le magasin...

Puis ce fut à mon tour de dépenser un peu de fric pour m'habiller. J'aurais pu aller dans le centre, dans une de ces boutiques chics, mais j'ai préféré aller là où j'avais déjà acheté quelques fringues dans le passé, une rue appelée South Street.

South Street est vraiment quelque chose d'extraordinaire... Je ne sais pas si d'autres villes ont des rues de ce genre, mais ici il suffit de faire quelques mètres sur le trottoir pour que quelqu'un vous saute dessus et vous traîne de force dans sa boutique, tout en vous demandant comment diable vous vous débrouillez pour vivre sans les pantalons qu'il vend. Si vous parvenez à vous sortir des bras du premier vendeur, vous êtes aussitôt alpagué par le propriétaire de la deuxième boutique, qui vous dit d'un air effaré: « Comment est-il possible que vous ayez survécu jusqu'ici sans une nouvelle paire de chaussures? »

Alors si un jour vous avez du temps à perdre, même avec un seul dollar en poche, faites un tour à South Street. Vous aurez sans doute du mal à repartir sans avoir rien acheté, mais au moins vous aurez été désiré. Et ce n'est déjà pas si mal.

On est donc entrés dans un de ces magasins et j'ai essayé un costume. On ne peut pas dire qu'il était d'une élégance discrète... J'avais l'impression d'être un peu vulgaire, un peu « m'as-tu-vu » dans ce costume, mais je n'avais pas l'intention d'en enfiler un autre. Je voulais que tout se passe comme dans un conte de fées. La pantoufle de Cendrillon, vous savez... Je voulais que le même genre de chose m'arrive. Simplement passer un costume pour être transformé en Gregory Peck, ou en un quelconque Prince Charmant du même genre. Alors, plutôt que de gâcher mon rêve, je me suis tourné vers le vendeur avec un grand sourire.

— Vous m'en mettrez cinq autres de la même couleur!

On était assis, Adrian, Butkus et moi, à l'arrière d'une voiture de maître qu'on avait louée pour la journée. À un feu rouge, au coin de Lambert Street, une rue du sud de la ville, je vis une maison à vendre. Adrian et moi avions plutôt l'intention de nous acheter une maison à Fishtown, où j'avais habité si longtemps, mais ça posait quelques

problèmes. Il ne se passait pas un jour sans qu'un immeuble soit démoli dans le quartier. Ce serait tout de même un peu bête d'acheter une maison pour qu'un type vienne la détruire quelques jours plus tard, non? Je me disais que ça serait bien joué de s'installer dans le quartier sud de Philadelphie. Pas mal d'italiens y habitaient, et sans doute mes ancêtres y avaient vécu autrefois. Qui sait? Autant rester en famille, alors.

Il faisait froid mais quelques gosses jouaient quand même sur le trottoir. Un bien beau trottoir... Il y avait même des arbres çà et là, et pas un seul graffiti sur les murs. Aucune de ces cochonneries griffonnées à la va-vite et qui vous donnent l'impression de passer dans les chiottes d'une gare routière. Je sais pas pourquoi, mais c'est ce que je ressens à chaque fois que je vois un graffiti. J'imagine toujours qu'un fou, un maniaque de l'écriture, s'est échappé des toilettes de la gare routière des Greyhound Bus, et a été lâché dans la ville, un feutre à la main... Ne pouvant faire entrer tout Philadelphie dans les chiottes des Greyhound, il a fait déborder ses graffiti sur toute la ville. Une véritable épidémie...

Enfin bref, je donnai une petite tape sur le crâne de Butkus, pris la main d'Adrian et nous sortîmes de la Ford pour visiter la maison.

L'agent immobilier nous entraîna dans la cave pour nous montrer la belle chaudière, le chauffe-eau et tout ce genre de trucs, et comme les murs étaient solides, et qu'il ne risquait pas d'y avoir des fuites parce qu'ils avaient été recouverts par le nouvel enduit de chez Dupont ou de chez Elmer ou de Dieu sait où, et patati et patata...

Je laissai Adrian poser toutes les questions, parce que je me sentais l'humeur vagabonde. Je regardais un peu partout, rêvant à ce que je pourrais faire si cette maison était à moi.

— Les tuyauteries sont en cuivre? demanda Adrian.

— Oui, madame, bien sûr!

Pendant que je fouinais, je le découvris. Quelque chose à ce point idéal qu'il fallait que je le fasse voir immédiatement à Adrian.

— Eho, Adrian, regarde ici!... C'est l'endroit rêvé pour accrocher un sac d'entraînement! Il faudra que je t'apprenne à travailler au sac, je suis sûr que tu aimeras ça!

Adrian me sourit de nouveau et nous suivîmes l'agent à l'étage. C'était un vieux type et je me suis dit qu'il fallait peut-être que je l'aide à monter l'escalier.

Il parlait de la disposition des pièces et Adrian l'écoutait très attentivement mais, quant à moi, j'étais ailleurs. J'aurais voulu qu'il s'en aille pour que je puisse rêver en paix à ma future maison.

— Le bâtiment est construit sur une charpente en acier et les planchers sont en chêne...

— Voilà un bon emplacement pour la télé! dis-je tout à coup en montrant un coin de la pièce.

Mais personne ne me prêta attention.

— Quelles sont les charges annuelles? demanda Adrian.

— Quinze cents dollars.

J'en avais assez de cette discussion de boutiquiers. Je me tournai vers l'agent avec un grand sourire.

— J'adore cette maison. Tu sais, Adrian, je sais reconnaître une bonne affaire quand j'en vois une!

— Rocky!... Tu lui facilites vraiment le travail, tu sais!

C'était sûr mais c'était sans doute la seule fois de ma vie où je pouvais entrer dans une maison en disant: « J'achète », alors pourquoi tant de discussions...

— On la prend, dis-je en me rapprochant de l'agent avec un air méchant. Mais gare à vous s'il y a des fuites!

Le pauvre vieux devait se demander si j'étais fou, mais il fit semblant de trouver ça drôle et sourit, tout en cherchant quand même des yeux la porte de sortie. Il partit enfin, nous laissant seuls, Adrian et moi.

Appuyé contre la rampe de l'escalier, j'attirai Adrian contre moi.

— Tu sais, je me sens un peu ridicule de te dire ça en plein jour, mais il le faut... Tu vois, toute cette maison, toutes ces tuyauteries, tout ça, ça ne voudrait rien dire sans toi. Parce que tu sais, sans toi, je ne serais pas là... Tu comprends?

Adrian mit ses doigts sur mes lèvres.

— Tu n'as pas besoin de le dire...

La sueur dégoulinait de son dos. Le champion frappait coup sur coup sur le sac d'entraînement. Le long cylindre de cuir résonnait des coups secs d'Apollo et de ses crochets. Son entraîneur, chargé de retenir de tout son poids le sac de sable pour éviter qu'il ne se balance, avait l'air de chevaucher un cheval sauvage, mais le champion continuait impitoyablement de frapper.

— *Time!* cria-t-il d'une voix presque suppliante.

Apollo Creed semblait être devenu sourd. Loin de s'arrêter pour reprendre son souffle, il continua à cogner, cogner, cogner encore et encore.

— C'est une fille ou un garçon? lui demandai-je alors que nous marchions dans le parc.

— Oh, Rocky, on ne peut pas encore le dire!

— Ah, bon Dieu!... Comment tu te sens? Différente?... Plus lourde, peut-être?...

— Non, ça va... J'arrive pas à croire que je vais avoir un bébé.

— Je vais te dire une bonne chose. S'il a ton intelligence, ta beauté et mon crochet du gauche, ça sera vraiment quelqu'un... Ah, attends!... Et si c'est une gonzesse... Euh, pardon, je veux dire une fille...

— ... Eh bien, j'espère qu'elle ne sera pas aussi timide que moi. On lui donnera des leçons de chant et de danse!

— ... Et une nouvelle robe chaque jour! Il lui faudra un garde du corps pour tenir à l'écart tous les garçons, à l'école. La plupart des garçons sont des vauriens, tu sais...

— Je veux qu'elle ressemble à son père.

Ça me fit bien rire.

— Tu crois pas qu'une tête de cloche suffit dans la famille?... Je jure de ne jamais laisser ce môme traîner dans les rues, se faire tatouer ou s'habiller comme n'importe quel imbécile dans mon genre... Ça sera quelqu'un de bien, comme toi!

— Non, comme toi!

— Comme toi, Adrian...

Je la pris dans mes bras en la serrant aussi fort que possible, et puis j'ai crié, le plus fort que je pouvais:

— ÉHO, Adrian, ÇA Y EST! ON Y EST ARRIVÉS!

16

Et puis ce fut le grand jour. Le maquilleur m'avait fait asseoir et me tartinait la figure de fond de teint. C'était une sorte de poids plume, si vous voyez ce que je veux dire. Une demi-portion. Pendant qu'il me recouvrait le visage de poudre et de tout un tas de saloperies, pour mes débuts dans la publicité, il remuait son arrière-train au rythme d'une sorte de disco qu'il avait mis à fond dans son walkman. Il avait l'air de vivre un grand moment à me tartiner en remuant le cul...

Je souris à Adrian en me disant qu'elle avait l'air d'être encore plus belle, maintenant qu'elle était enceinte de six mois, et que son ventre commençait à s'arrondir. Vraiment, on peut dire que tout allait bien pour moi. Mes deux agents. Petit et Plus Petit, faisaient les cent pas en fumant et en regardant leur montre de temps à autre.

— Tu sais, dit Petit, on est désolés de t'avoir fait attendre deux mois pour commencer les tournages, mais les sponsors voulaient être absolument sûrs que toutes tes bosses avaient disparu...

— Oui, c'est vrai, ajouta Plus Petit.

— Je n'en doute pas. Hé, les gars, vous êtes sûrs que le texte sera écrit sur des panneaux?

— Certains!... Il est prêt? demanda Petit au maquilleur.

— *Finito!* répondit-il en arrêtant son passe-cassette.

Je sais pas trop, mais j'avais vraiment l'impression d'avoir l'air ridicule. Je me tournai vers Adrian.

— De quoi j'ai l'air?

— Tu es très bien, mentit-elle.

Pour une raison obscure, ils m'avaient retiré mes habits de tous les jours pour me donner un drôle de costume. Je me suis retrouvé déguisé en Tarzan, avec un collier d'os autour du cou et une massue en plastique à la main.

Mes cheveux, ordinairement bouclés, étaient aplatis par un bandeau en fausse peau de tigre. J'avais vraiment l'air idiot. Ma vraie place aurait été dans une cage, au zoo. Je pris le bras d'Adrian.

— Ne t'en fais pas, dit-elle.

— J'ai l'air idiot, non?

— ... Oui.

— Tu as du déodorant?

Je me suis avancé sur le plateau. Avec toutes ces lumières, on aurait dit un modèle réduit d'un stade de foot lors d'un match en nocturne...

Dès qu'ils me virent, les assistants se précipitèrent sur moi, ne perdant pas une seconde. Ils me firent asseoir, installèrent les micros hors du champ de la caméra et s'écartèrent respectueusement pour laisser passer le réalisateur, en l'appelant « monsieur le metteur en scène ».

Il était plutôt maigre. Plutôt maigre et plutôt petit. Il avait un maigre collier de barbe et de petits yeux étroits.

— Bien, Rocky, on va pouvoir y aller, me dit-il. Tu connais la routine, fais exactement comme pendant les répétitions. O. K.?... Bon! On est en retard, alors, allons-y!

La scène qui suivit me fit penser aux films de sous-marins, au moment où les équipages prennent leurs postes pour tirer une torpille.

— Prêts? demanda le réalisateur.

— Moteur!

— Ça tourne!

— Action!

Bon. Eh bien, c'était à moi. J'étais prêt, pas de problème. Pourvu tout de même qu'il tienne les feuilles de texte bien

droites.

Le matin —je — me fais — une friction — et ça me donne — une — oppression de farce...

— Coupez! cria le metteur en scène. (Il avait l'air fâché.) Oppression de farce?... Impression de force! Le texte c'est impression de force! Allez, on reprend, Rocky.

— Excusez-moi...

— Oui?

— Je sais bien que je me suis trompé, mais ça ne donne pas vraiment une impression de force, vous savez. Vous trouvez que ça a une odeur virile, vous?... moi pas, en tout cas.

— On recommence, tu veux bien?

— Oui, bien sûr, mais ça donne pas une impression de force. Ça me ferait plutôt penser à un cocktail de fruits. Qu'est-ce que t'en dis, Adrian?

— Oui, je trouve aussi.

— On recommence, tu veux bien?

— ... Pardon.

— Action!

— *Le matin —je — Je me fais — une friction — et*

— *ça me donne une impression de farce... pardon, de force. Je me sens auréolé... d'une certaine — classe...*

— Coupez! cria le petit homme en frappant sur le bras de son fauteuil. Le mot qui est écrit est « classe ». Tu sais ce que ça veut dire?... C'est dans le dictionnaire, t'auras qu'à regarder. Avec ta façon d'avaler les mots, on croirait entendre « glace » ou « place » ou « claque »... C'est mauvais! C'est très mauvais, Rocky!... Le mot est « classe », « classe »!

Il criait de plus en plus fort en secouant la tête de dégoût. Adrian s'approcha de lui et lui toucha l'épaule.

— Excusez-moi... Il s'en tirerait sans doute mieux s'il avait ses lunettes.

— Qui que vous soyez, merci du conseil, mais laissez-moi faire mon boulot!

J'espérais qu'il ne deviendrait pas plus méchant... Encore un mot désagréable et je me sentirais obligé d'intervenir, et ça ne lui ferait peut-être pas que du bien...

Heureusement pour lui, il cessa de parler méchamment à Adrian et se tourna vers son cameraman.

— Tant pis, on laisse tomber!

Je savais que ça ne marcherait pas.

— Préparez-le pour le deuxième spot!

Il se tourna ensuite vers un de mes agents.

— Bravo! Félicitations pour votre petit protégé!... Toute la matinée a été foutue!

Il partit enfin pour se verser un verre de ce qui semblait être du vin et allumer une cigarette. Du moins il faillit l'allumer, parce qu'un type lui sauta littéralement dessus avec une allumette. Je suppose qu'il devait être payé pour ça... Il n'y a pas de sot métier.

Je me sentais vraiment mal, surtout vis-à-vis d'Adrian. Tout cela était tellement embarrassant... Je me suis levé et nous sommes allés ensemble vers les vestiaires.

— Tu sais, Adrian, j'avais pourtant tout bien en tête!

Le champion faisait du *shadow-boxing*, cognant l'air devant sa glace, les vêtements trempés. De véritables flots de sueur coulaient sur son image réfléchie dans la glace. Plus il boxait, plus ses yeux devenaient fixes, perdus vers l'objectif qu'il s'efforçait d'atteindre. Son entraîneur s'avança et jeta une serviette autour de son cou.

— Fais une petite pause, maintenant, Apollo!

Creed s'en débarrassa d'un coup d'épaule et continua à boxer dans le vide. Cogner, cogner, cogner...

Ils avaient préparé quelque chose de tout à fait différent. On me fit enfiler un équipement de boxeur, puis on me traîna de nouveau chez le maquilleur qui, une fois de plus, s'en donna à cœur joie. Il me couvrit la figure d'une tonne de bosses en plastique, de cicatrices et de bleus, et

me fit un nez en patate plus horrible encore que celui que m'avait fait Apollo pendant le combat, en me le rabattant d'un coup sur la joue. Je n'osais pas regarder Adrian. Je gardais les yeux fixés sur le petit ring qu'ils avaient préparé pour la deuxième publicité. Derrière le ring, ils avaient installé un grand panneau couvert de dessins comiques représentant le public des matches, gesticulant, mangeant du pop-corn ou m'encourageant.

Mes agents se tenaient à côté du ring et me faisaient des signes rassurants à chaque fois que je les regardais, comme s'ils étaient convaincus que tout allait se passer pour le mieux.

Ce n'était vraiment pas ainsi que j'avais imaginé les choses. Je pensais qu'ils tournaient les pubs comme, vous savez, pour la bouffe pour chiens. Quelqu'un me passerait une boîte, on lâcherait le chien sur moi, je lui tapoterais le crâne en disant: « Vous voyez comme il aime ce truc », puis je passerais à la caisse et ça serait fini. Ça ne se déroulait pas vraiment comme ça...

Adrian s'approcha et me tira par la manche. J'arrivais à peine à la voir, à cause du truc en plastique qu'ils m'avaient collé sur l'oeil pour faire comme s'il était poché. Il ne me manquait vraiment plus que deux petites antennes pour jouer « le Monstre de l'espace ». C'est vous dire s'ils m'avaient amoché.

— Rocky, tu n'es pas obligé de supporter tout ça! dit Adrian.

— C'est rien... De toute façon, on a rien d'autre à faire cet après-midi, alors...

Je vis le petit réalisateur s'avancer et taper du pied, comme s'il avait dix ans.

— Bon, allez, mouillez-le... Qu'est-ce que vous attendez?

Un autre maquilleur, cheveux longs, boucles d'oreilles et bracelets, s'approcha et commença à pulvériser de l'eau sur mon visage. Je dois admettre que ça me donnait vraiment l'air d'être eh nage. Du coup, j'avais une vraiment

sale mine. C'est une chose que d'être couvert de bosses, mais être amoché et ruisselant de sueur, ça vous donne vraiment l'air d'un minable. L'après-midi commençait à devenir tragique...

— Prêts?

— Moteur!

— Ça tourne!

Le clapman s'avança vers moi. « L'après-rasage *Bestial...* » « Le combattant... » Première!

Il fit claquer son panneau.

— Essaie de t'appliquer, Rocky! dit le réalisateur. Action!

Un jeune type avec des lunettes me montrait les feuilles de texte. Je souriais. Tout allait bien se passer maintenant...

— *Salut!... Je m'appelle Rocky Balboa, « 1'Étalon italien » — Je suis — le rêve — américain — mais pas... Eho, je peux recommencer?*

— Bon Dieu! Coupez! hurla le réalisateur en secouant la tête. Mais tu peux pas te contenter de lire ces foutues feuilles, non?

J'étais rouge comme une tomate. Pourtant j'étais plus gêné pour Adrian que pour moi-même. J'étais en train de me faire engueuler, moi, son mari, celui dont elle devait en principe être fière, par ce petit type... Certaines personnes ne sont pas douées pour certaines choses mais, si elles font tout leur possible, personne ne devrait avoir le droit de leur crier après...

Le maquilleur aux bracelets s'approcha de moi et m'aspergea de nouveau le visage et les bras. Avant même de m'en être aperçu, je ruisselais.

— Allons-y, dépêchons-nous! reprit le réalisateur. Bon... Action!

— *Salut... Mon nom est Rocky Balboa, « l'Étalon italien ». On dit que je suis — te rêve — américain, mais c'est pas — vrai.*

Je n'arrivais pas à comprendre ce que je faisais là. Je n'étais pas en train de vendre de l'eau de Cologne, mais

moi-même!...

— *Après une journée — sur le ring, je — ne ressemble — plus — au rêve — américain, je suis le — cauchemar — américain... Alors je me dis, mon vieux Rocky — il faut — refaire surface. Alors je me frictionne avec l'après-rasage* Bestial.

Ma voix commençait à dérailler. Pour quelques ronds, je passerais pour un imbécile aux yeux de milliers de téléspectateurs... Tout ce pourquoi j'avais travaillé toute ma vie était tourné en dérision à cause d'un après-rasage...

— ... *Alors je redeviens — le rêve — amé-ricain. Ne soyez pas — abrutis — comme moi, soyez — intelligents — et...*

Je me tournai vers le réalisateur, qui mangeait son crayon.

— Vous savez, je ne suis pas un abruti. J'ai un cerveau un peu paresseux, c'est tout. C'est juste la manière dont je parle!...

— Où est la différence?

— Ça va pas... Ça va pas du tout!

— Qu'est-ce qui va pas?

— Vous êtes un drôle de salaud!... Je fais tout mon possible et vous êtes méchant avec moi, pas vrai, Adrian?

— Oui! dit-elle en regardant le petit homme d'un air furieux.

— Tu veux te tirer? Eh bien, tire-toi!... J'ai jamais voulu travailler avec toi, dès le début j'ai vu qu'on s'embarquait dans une sacrée galère! Tu sais même pas lire!

Je m'avançai vers lui et le soulevai de terre, par le col. Après avoir arraché de ma figure tous ces trucs de maquillage, je pris une bouteille d'après-rasage pour la lui vider sur la tête.

— Ils ont pas trouvé le bon nom pour leur truc, c'est l'après-rasage « Connard » qu'ils auraient dû l'appeler!

— Que quelqu'un appelle les gardiens! criait-il en essayant de se dégager.

— T'es un sale type, dis-je en lui mettant la bouteille vide dans les mains.

Je crois qu'il me hurlait un tas de choses très distinguées, mais je n'y prêtais plus attention. Je pris le bras d'Adrian et nous sommes sortis du monde de la publicité.

— Ça sentait vraiment le cocktail de fruits, tu trouves pas?

— Je suis fière de toi, Rocky!

— Merci... Merci, Adrian.

17

Apollo Creed était assis dans son salon. Un sac en toile, posé près de lui, laissait échapper un flot de lettres. Quelques-unes recouvraient même ses pieds. Apollo se désintéressait totalement du bruit de la télévision et des cris de ses enfants, jouant à l'étage au-dessus. La seule personne au monde à qui il prêtait un tant soit peu d'attention était sa femme, une sculpturale beauté de vingt-neuf ans, qui l'avait rencontré alors qu'il n'était encore qu'un jeune sparring partner débutant, pour le compte d'un ancien champion mi-moyen.

À cette époque, tous ceux qui le connaissaient disaient de lui: « Il ne sera jamais qu'un beau petit sparring partner pour boîtes ou cabarets. » Il était bon, pourtant, mais il faisait trop le clown. Apollo était doué pour faire rire les gens. II était de notoriété publique qu'Apollo Creed serait à tout jamais le fameux « gagman des gymnases ».

L'histoire prouva le contraire... Ses détracteurs n'avaient pas tenu compte de son incommensurable orgueil.

Apollo ouvrit une autre lettre et jeta l'enveloppe d'un air de dégoût. « Tu n'as jamais battu qui que ce soit!... Il faut pas être un grand connaisseur pour voir que ton combat était truqué! »

Apollo se tourna vers sa femme.

— Écoute celle-ci: « Tu prétends être un champion, mais tu n'es qu'une doublure. Va te faire pendre! »

Apollo jeta la lettre sur le tas de courrier et se frotta la tête des deux mains, comme pour en chasser une vague d'épuisement.

— C'est de moi qu'ils parlent...

— Tu ne peux pas les ignorer, tout simplement?

Apollo regarda sa femme pendant un long moment sans rien dire. La douleur monta de son ventre jusqu'à ses yeux. Il jeta le paquet de lettres qu'il tenait encore et fixa intensément ses mains.

J'étais vraiment content que le temps change. Quand il commence à faire beau, il me semble que mon sang circule de nouveau dans des parties de mon corps qui se seraient fermées pendant l'hiver. J'ai parfois l'impression d'être une salle de danse que la mauvaise saison vide et transforme en entrepôt désert. Et puis, aux premiers beaux jours, la salle se remplit de nouveau, et je me sens en pleine forme.

Je crois que les tortues ont le même genre de comportement. Elles avancent plus vite en été, c'est un fait.

Je jouais au base-bail avec les frères Manetti et trois autres gars. Pas vraiment au base-bail, mais à un truc à nous, qu'on appelle le stickball. La même chose, avec l'équipement en moins, vous voyez... Ça a toujours été mon sport favori. Si quelqu'un avait eu l'idée d'organiser des matches de stickball, je serais certainement passé professionnel, mais personne n'en a encore jamais eu l'idée. Même pas au Japon...

Je passai la main sur le manche à balai pour voir ce qu'il valait comme batte, puis je me mis en position.

Bobby Manetti se plia en deux et lança une balle molle. Je la voyais planer en l'air vers la plaque d'égout qu'on utilisait comme première base. Celle-là, il faudrait aller la rechercher sur la lune! Je pliai les genoux, détendis mes jambes, redressai mon dos, ajustai mon poignet et frappai. Raté! Incroyable!...

J'ai raté pas mal de choses dans ma vie, mais jamais une balle molle. Bobby se mit à rire et lança une deuxième balle. Je frappai de nouveau, sans plus d'effet que de balayer l'air autour de moi. Je mis la main sur mon œil gauche et regardai Manetti, debout sur le monticule du lanceur. Je vis tout de suite ce qui se passait. Oui, enfin c'est beaucoup dire. En fait ce que je vis, c'est que je ne voyais rien. J'aime bien Apollo Creed, mais il m'a vraiment bousillé cet oeil. C'était comme si quelqu'un tenait un rideau de gelée devant moi. J'avais du mal à voir quoi que ce soit. Ça ne m'inquiéta pas trop, je savais que ça s'arrangerait. Il faut un peu de temps pour que ce genre de chose guérisse, pas vrai?

Bobby se plia et tira encore une fois. Mais cette fois j'étais prêt. Je me penchai du côté de mon bon œil et frappai le plus fort possible...

Il y a des gens qui aiment le son d'un bouchon de champagne heurtant la voûte d'une cave; d'autres préfèrent le bruit d'un moteur qu'on emballe quelques secondes avant le départ d'une course. Moi, je dirais que j'aime le bruit d'un manche à balai envoyant planer une balle au-dessus de dix voitures. J'étais dans les nuages! Je jetai la batte à Bobby.

— La journée n'a pas été complètement perdue, pas vrai? Allez... À vous, les gars, il faut que je rentre à la maison pour bouffer!

— Eh, Rocky, encore une dernière fois! fit Bobby.

J'étais sur le point de céder quand Adrian se pencha par la fenêtre en m'appelant:

— Rocky! À table!

— Eh bien, on dirait que vous allez devoir vous passer de moi.

— Ça va pas être trop dur, dit Bobby en rigolant.

Je lui ébouriffai les cheveux et partis en courant vers la maison.

Je me jetai sur ma chaise, devant le plat de poulet aux spaghetti. Je ne mis pas de serviette. À quoi bon? Je mange si salement qu'une serviette ne servirait à rien. Le jour où quelqu'un inventera un sac dans lequel on puisse entrer tout entier, avec seulement un trou pour la bouche, ce sera peut-être différent...

Adrian avait posé mes lunettes à côté de mon assiette. Je les mis et tout redevint net autour de moi. Le vieux Butkus était assis à côté de ma chaise, bavant d'envie comme d'habitude. Il a toujours été ainsi.

— Allez, Butkus... Ouvre la bouche!

Je lui jetai quelques spaghetti.

— Tu sais, Adrian, je crois que je ne me ferai jamais un grand nom dans la publicité!

— Personne ne devrait avoir le droit de traiter les gens comme ils t'ont traité, Rocky!

— T'as raison..., dis-je en me penchant pour nourrir Butkus avec ma fourchette.

Je ne voyais aucun mal à le nourrir ainsi. Il fait partie de la famille, non?

— Tu ne devrais pas faire ça, Rocky, tu vas attraper des microbes!

— Je rincerai... Tu sais, ça a l'air facile, de faire de la pub. Finalement, tout ce qu'ils me demandaient, c'était de parler, pas vrai?... Peut-être que je m'en serais mieux tiré avec mes lunettes...

Je mentais. Même avec dix paires, ça n'aurait rien changé. Je suis pas fait pour les boulots intelligents. Je me tournai vers Adrian pour la contempler.

— Tu sais, tu es vraiment belle, assise comme ça!

— Tu n'es pas mal non plus!

Il ne m'en fallait pas plus. Je me suis levé pour la serrer dans mes bras.

— Quelle famille on va faire!... Ne te fais pas de souci, Adrian, bientôt tout ira bien...

Le premier jour, je n'avais aucun but précis, mais j'étais sûr qu'il me suffirait d'entrer dans un bureau pour que le directeur se précipite sur moi en disant:

— Hé, je vous ai vu à la télévision, l'autre jour! J'aimerais bien vous avoir dans mon personnel! Vous voulez un bureau? Une machine à écrire? Une secrétaire? Une pause café?

Bref, toutes les choses qui' vont de pair avec un emploi de bureau...

Ce n'est pas comme ça que les choses se passèrent.

Il n'était pas encore midi et j'étais déjà passé par quatre bureaux de placement Ils se ressemblaient tous: affreusement tristes et peints de la même couleur verdâtre.

Je m'installai en face d'un type joufflu de trente-cinq-quarante ans. Sa peau n'était plus rose, elle était grise. Non, même pas. Elle était verdâtre, comme les murs. Il devait être là depuis trop longtemps et les murs avaient déteint sur lui... Je devais avoir moi-même l'air un peu empesé: j'ai pas l'habitude de rester assis toute la journée en costume.

Je sentais la sueur couler le long de mes jambes.

— ... Et jusqu'où avez-vous été à l'école, monsieur Balboa?

— Jusqu'en troisième.

— Une dernière question: vous avez un casier judiciaire?

— Oh!... Rien qui vaille la peine d'en parler.

— Accepteriez-vous un travail manuel?

— Y a pas de honte à gagner sa vie avec ses mains, mais j'aimerais plutôt un boulot assis, comme le vôtre.

— Puis-je vous parler franchement, monsieur Balboa?... Personne ne vous offrira un travail de bureau, il y a trop de concurrence. Pourquoi ne continuez-vous pas à boxer? Vous étiez rudement bon!

Je me levai. J'avais un peu chaud, tout à coup. Bien sûr, ce type avait raison, j'avais boxé toute ma vie... Mais était-ce une raison pour ne pas s'arrêter? Voilà. J'essaie de

trouver un moyen de vivre en faisant autre chose que de la boxe. Et ce type, qui ne sait même pas de quoi il parle, me conseille de retourner sur le ring et d'y rester...

— Vous vous êtes jamais fait cogner cinq cents fois la gueule au cours de la même soirée? lui demandai-je. Ça picote, au bout d'un moment.

Je suis sorti.

Apollo Creed frappa ses gants l'un contre l'autre avant de balancer un fulgurant direct du gauche, suivi d'une droite acérée, dans la grosse tête casquée de son sparring partner. Apollo bougeait avec une incroyable rapidité, frappant et reculant, frappant et reculant, frappant... Ce n'était plus un homme, c'était devenu une machine à frapper, vêtue d'un short de satin.

Je serrai la main d'un autre maigrichon assis derrière un bureau. Mon costume avait encore bonne allure, malgré quelques froissures. Il y avait une petite glace derrière son bureau, où je pouvais me voir. J'avais l'air efféminé: trop de temps consacré au peigne et à la lotion pour cheveux, ce matin.

— ... Je suis vraiment désolé, monsieur Balboa. J'aurais aimé vous trouver le boulot que vous désirez. Mais vous n'avez vraiment pas les qualifications...

— Vous ne connaissez personne qui ait besoin d'un portier?... Parce que ouvrir des portes, je commence à en avoir l'habitude. (Je me suis levé pour sortir.) C'était dit pour rire.

Je me sentais vidé. Nerveux et vide à la fois. J'étais assis une fois de plus dans un bureau de placement, en face d'un autre type à cheveux gris, qui allait me dire les mêmes choses que les autres. Il allait parler de hautes études, de la conjoncture, de mes qualifications... Tous ces types

devaient être diplômés de la même école de Regrets et d'Excuses.

— Monsieur Balboa... Vous devez être réaliste. Pas de diplômes, pas de qualifications... Vous ne croyez pas que vous seriez plus à l'aise dans un bon travail manuel? (Il prit une liste sur son bureau.) Il y a une place d'apprenti boulanger. Ça paie bien. Vous savez faire cuire le pain?

— Non, seulement le faire bouillir..., dis-je en me levant.

Le champion continuait à disséquer son sparring partner. Il s'enroula autour de l'homme en frappant méchamment une série de coups plus faits pour tuer que pour prendre de l'exercice. Quand il vit que son adversaire était à deux doigts de s'écrouler, il lâcha une nouvelle série de coups qui l'abattit raide.

Apollo regarda le corps sans un mot, le cerveau en feu.

18

Certaines rues devenaient plus bruyantes et plus étouffantes chaque nuit. J'en avais tellement l'habitude à force d'avaler des kilomètres de trottoirs... Au propre comme au figuré.

J'en connaissais chaque brique, chaque fissure, chaque recoin. Je connaissais l'emplacement du moindre graffiti... Si jamais quelqu'un avait un jour envie d'une visite guidée de Fishtown, j'étais son homme.

Le quartier était surexcité à cause d'une fusillade qui avait eu lieu au *Lucky's Bar* quelques instants plus tôt. Deux types avaient été descendus, à quelques immeubles à peine de l'endroit où je vivais autrefois. Je ne pense pas qu'ils attrapent jamais les types qui ont fait le coup, parce que personne à Fishtown ne parle aux Oies.

Ils ne parlent qu'entre eux et la plupart du temps, ils ne disent que la moitié de ce qu'ils pensent.

Fishtown commençait à me manquer. C'est un endroit qui ressemble à ce que je suis profondément. Il a ses bons soirs et ses mauvais soirs, et ses soirs sans histoires. La plupart du temps, il y règne une atmosphère d'entraide, pour assurer la survie.

C'est un peu comme ça que je suis moi-même. Pour survivre, il me fallait retourner dans mon milieu. Je ne pouvais plus continuer à porter des costumes de singe savant et à sonner aux portes de tous ces bureaux, pour m'entendre dire que je n'étais pas assez bien pour eux.

Voilà pourquoi j'étais assis ce soir-là dans la Cadillac noire de Gazzo. Paulie était au volant et me jetait des coups d'œil dans le rétroviseur. J'avais mis mon vieux chapeau et je portais mes lunettes. Qu'y avait-il encore à cacher?...

Pourtant, j'aimais pas trop que mes potes me voient avec ces lunettes. Non que j'aie quelque chose de particulier contre elles, mais parce que je suis une des rares personnes au monde à qui une paire de lunettes donne un air moins intelligent.

— Bon, et alors, qu'est-ce que tu veux faire? me demanda Gazzo.

— Je veux boxer, mais Adrian ne veut pas en entendre parler et je veux pas qu'elle, se fasse du mauvais sang, parce qu'on a de la famille en route. Ho, Paulie, elle dit qu'elle va retourner travailler au magasin d'animaux, tu sais, à mi-temps!

— Cette conne! fit Paulie.

— Eho!... Ne parle pas comme ça!

Je suppose que Gazzo en avait assez de nous entendre nous disputer. La tête appuyée sur ses doigts joints, il regardait Butkus, assis à l'arrière. J'adorais mon chien, Adrian l'adorait, mais Gazzo aurait aimé le voir transformé en descente de lit ou en paire de gants. Gazzo aurait fait un mauvais boy-scout. Il avait horreur de tout ce qui touche à la nature. Il supportait la fourrure comme couvre-lit, manteau ou tapis, pas comme compagnie.

— Hé, Rock'! C'est la dernière fois que ce chien met les pattes dans ma voiture, *capito*?

— Ouais, c'est pas bon pour les sièges, ajouta Paulie.

— Pas bon du tout, renchérit Gazzo en allumant une autre cigarette. Écoute, Rocky, je t'aime bien. Tu n'étais pas mon meilleur encaisseur, *ma...*

— Il était digne de confiance? suggéra Paulie.

— *Si...* Digne de confiance. Laisse-moi te remettre au boulot. Oublie tous ces gagne-pain honnêtes, ils ne te feraient que du mal.

— Tu devrais combattre de nouveau. Rock', dit Paulie.

Gazzo lui lança un regard noir. Il ne savait pas encore que Paulie avait l'interruption dans le sang. Aucun regard, fût-il foudroyant, ne le rendrait jamais poli.

— Oui, je devrais. Mais je ne dois pas contrarier Adrian pendant qu'elle est enceinte, pas vrai?

— Paulie, pourquoi n'emmènerais-tu pas Rocky au Club — j'en possède une bonne partie. J'aimerais que tu y jettes un coup d'œil. Rock', et si ça te plaît...

— ... Si ça te plaît, on t'y mettra comme videur, l'interrompit une nouvelle fois Paulie.

Gazzo lui jeta en vain un autre regard furieux.

Paulie enclencha une vitesse et la Cadillac glissa silencieusement dans Fishtown.

19

On entendait déjà de la musique à un pâté de maisons de là. C'était du disco. J'aime bien le disco, ça vous donne envie de vous remuer, donc ça ne peut vous faire que du bien, non? Cela dit, la musique que je préfère est celle de quatre ou cinq copains bourrés comme des Polonais avec du vin à trois sous, chantant *a cappella* au coin d'une rue par une nuit bien froide. Ça, c'est de la musique...

Alors que nous nous approchions des lumières clignotantes de l'entrée, Paulie me dépassa légèrement, comme pour mener la marche. Il avait perdu du poids depuis ces derniers mois, et c'était pas plus mal. Il était à peu près sortable, maintenant. Du moins, il n'avait plus l'apparence de deux personnes collées l'une à l'autre, avec une seule tête.

Paulie alluma une cigarette:

— Qu'est-ce que tu dirais d'aller danser un peu? Ça vous ferait pas de mal, à ma sœur et à toi, de danser de temps en temps, tu crois pas? Ça vous changerait un peu les idées...

— J'ai de mauvaises chevilles.

— Alors, t'as qu'à claquer des doigts. Hé, ma sœur te donne du souci?

— Un peu...

Paulie cracha par terre.

— J'irai bientôt lui parler. Si elle ne m'écoute pas, je lui casse la gueule!

Nous nous sommes avancés dans le tourbillon de lumières. Bon Dieu, je n'avais jamais rien vu de pareil! La musique était si forte que mes oreilles semblaient enfler au point d'exploser. Je risquais de rester là, tout bête, avec deux trous noirs fumants de part et d'autre de la tête. Jamais encore je n'avais entendu un bruit pareil. Et les lumières!... Le type qui les avait installées devait être drôlement fort. On aurait dit un engin spatial, ou un de ces trucs auxquels on rêve la nuit. Les lumières étaient si belles qu'elles vous donnaient envie de grimper aux murs pour y toucher, les goûter, ou de rester immobile à les regarder. J'avais opté pour cette dernière solution.

J'étais vraiment content d'être là. On aurait dit une cour de récréation pour adultes. Je m'étais toujours demandé où on pouvait jouer, passé vingt-cinq ou trente ans. Il me semblait qu'on ne pouvait plus qu'à la rigueur boire un verre ou taper le carton de temps en temps avec des amis, ou faire une balade dans la rue. C'était pas juste. Heureusement qu'on avait inventé ces cours de récréation bruyantes, rythmées, étouffantes, enfumées et éblouissantes pour ceux qui ne voulaient pas devenir vieux.

J'aurais vraiment aimé danser. Si seulement le bon Dieu ne m'avait pas collé ces pieds de balourd, et m'avait donné le jeu de jambes aérien d'Apollo Creed... J'aurais été une vraie tornade! En attendant, et dénué du sens du rythme comme je l'étais, je me contentais de tapoter des doigts la couture de mon pantalon.

— Chouette endroit, pas vrai? fit Paulie. Quel parfum tu préfères, blonde, brune ou un mélange?

— Je préfère Adrian, dis-je.

Paulie se mit à rire et se pencha vers moi.

— Alors on ferait peut-être mieux d'être au musée des horreurs!

— Hé! Fais gaffe à ce que tu dis!

— C'était juste pour rire!... Tu deviens susceptible. Rock'!

Paulie regarda autour de lui.

— Tu sais, c'est un boulot facile, videur. Tu pourrais te faire une belle vie!... Tu vois personne que t'aies envie de vider?

Paulie rit de nouveau et se tourna vers deux filles, accoudées au comptoir. Pour autant que je m'en souvienne, elles étaient vraiment différentes de la plupart des filles qu'on voit dans la rue. Elles étaient habillées d'une façon... comment dirais-je?... étincelante! Ouais, elles étaient vraiment étincelantes! L'une d'elles avait l'air assez jeune et essayait de se vieillir par une tonne de maquillage. Elle devait sans doute être assez mignonne sous ses peintures de guerre. L'autre mesurait au moins un mètre quatre-vingts, à vue de nez. Elle avait l'air en grande forme. Elle devait avoir une allonge d'un mètre cinquante au moins, mais ce n'est qu'une estimation... Paulie me prit par le bras et me désigna la grande d'un mouvement du menton.

— Je ne supporte pas les grandes tiges. Je sortais avec une gonzesse immense, il y a trois ans. Elle était vraiment gigantesque, un gratte-ciel fait femme. À chaque fois qu'elle se penchait vers ma bouche pour m'embrasser, je pensais à ces émissions de télé, tu sais, du genre *la Vie des bêtes*, où on voit des oiseaux donner des vers à leurs petits...

— Et alors, qu'est-ce que t'as contre les oiseaux, Paulie?

— J'aime pas les oiseaux et j'aime pas les vers! se mit à hurler Paulie.

Je fis un signe d'acquiescement de la tête pour le calmer. Je me demande parfois de quelle planète vient Paulie. J'ai l'impression qu'il a dû tomber un jour d'une soucoupe volante, tellement il est différent du reste du genre humain. Il a sa propre manière de penser, de parler et de rater tout ce qu'il entreprend.

Paulie était sur le point de faire quelque chose d'idiot, j'en avais peur. J'en fus certain quand je le vis s'approcher des deux filles. Il s'arrêta en face d'elles, regarda la plus petite, jeta un coup d'oeil à la grande et revint à la petite. Il s'essuya les lèvres du revers de la main.

— Salut, je suis Paulie!... Ça, c'est Rocky!

Les filles ne dirent rien. On ne pouvait pas leur en faire le reproche. Paulie était vexé qu'elles ne lui aient pas répondu, et il commença à s'échauffer un peu.

— Rocky peut casser la gueule à n'importe qui dans cette boîte. Ça vous dirait de voir ça?

Les filles, gênées, cherchaient visiblement à s'en aller, mais Paulie se rapprocha d'elles encore un peu pour leur barrer le passage. Ça peut paraître incroyable, mais Paulie était persuadé d'avoir un physique de séducteur que les filles se disputaient. Parfois, être avec Paulie est aussi agréable que de trouver un cheveu dans sa soupe...

— Vous êtes mariées, les gonzesses? demanda Paulie. Vous avez des mômes en route?

Les filles secouèrent la tête pour dire « non » et essayèrent encore une fois de se défiler, mais en vain.

— Allez, Rocky, dis quelque chose! Demande-leur n'importe quoi, elles n'attendent que ça, pas vrai les filles? Allez, Rock', ne sois pas timide!

Paulie me regarda et sourit aux deux filles.

— Il va bientôt diriger la boîte, vous savez!

J'aurais aimé disparaître dans le bruit, les lumières et la fumée, mais il ne se passa rien. Paulie alluma une nouvelle cigarette et m'indiqua du doigt.

— Allez, Rock', dis-leur quelque chose d'intelligent!

J'étais vraiment sur la sellette, maintenant. Je ne savais pas quoi dire. Je me tournai vers la plus grande en posant la seule question qui me venait à l'esprit:

— Tu mesures combien?

Qu'est-ce que j'avais pas dit! Les deux filles me regardèrent d'un air horrifié, comme si j'étais cinglé, et

filèrent à toute allure. Paulie les avait insultées pendant dix minutes et elles n'avaient pas bronché, je leur parlais dix secondes et elles partaient en courant... Je crois que c'est comme ça que les gens attrapent des complexes...

Paulie était furieux:

— Pourquoi tu leur as pas demandé leur poids, pendant que tu y étais? Tu voulais la bagarre, ou quoi?

— Eho, Paulie, je sais pas poser de questions intelligentes, et puis c'est tout!... Je ferais peut-être mieux d'oublier cet endroit...

J'essayais vraiment de l'oublier quand le barman se pencha vers moi et interrompit mes pensées.

— Qu'est-ce que je vous sers?

— Du canadien pour moi, et toi, Rocky?

D'habitude, je prends une bière, mais j'avais l'impression que, dans un pareil endroit, je ferais peut-être mieux de boire autre chose. Pour ne pas lui faire perdre son temps, je me tournai vers un gars — je crois bien que c'était un gars — avec une chemise à fleurs, qui sirotait un cocktail dans les tons pastel.

— Je prendrai un de ces trucs-là.

Le barman hocha la tête.

— Un whisky canadien pour vous et un « pink lady » (1) pour monsieur...

Un « pink lady » pour moi? C'est de moi qu'il parlait? Un « pink lady», c'était pas possible... Je regardais le barman s'en aller. J'étais vraiment gêné. Une telle boisson!

(1) Littéralement: « Femme en rose ». Cocktail très en vogue aux USA et surtout apprécié des femmes. *(N. d. T.)*

— Eho, Paulie, pas question qu'on me voie avec un « pink lady »!

— T'auras qu'à mettre ta serviette autour, personne ne le verra...

— Je me tire d'ici!

Le barman apporta le whisky et le « pink lady ». Il posa les verres près du petit maigrichon en chemise à fleurs. Je pris le cocktail et partis à la recherche de la grande fille. Je dois dire qu'elle était vraiment immense. Plus d'un mètre quatre-vingts, je dirais... J'essayais encore d'évaluer sa taille quand elle me vit et recula pour se cacher dans un coin d'ombre. Je fis le tour de la piste de danse pour la coincer.

— Eho, tu pourrais pas arrêter de remuer les pieds?... Je voulais juste te dire que j'avais pas l'intention d'être méchant. C'est pour ça que je suis venu ici. Paulie, mon copain, là-bas, m'a amené pour le cas où je voudrais y être videur. J'ai besoin de ce boulot parce qu'Adrian, ma femme, qui est aussi sa petite sœur, va avoir un bébé, et on a besoin de blé... Tu vois, c'est pour affaires que je suis ici, pas pour faire de l'esprit... Désolé.

Je lui donnai le « pink lady » et tournai les talons. Il me restait pourtant des mots sur le cœur. Que je devais lui dire:

— Hé, tu devrais être contente d'être grande, il doit faire plus frais, là-haut!

Paulie avait dû m'entendre. Il souriait:

— Quelle drôle d'idée, de dire ça... Eho, Rocky, tu deviens marteau, ou quoi?... Tu aurais dû lui coller une baffe!

— Paulie, tu n'as jamais pensé à voir un docteur, pour ta tête?

— Non, pourquoi?

— Pour rien... À bientôt.

Je suis sorti.

20

La pancarte, à l'entrée du gymnase de Mickey, avait sans aucun doute besoin d'un bon coup de peinture. Si j'avais eu le fric, je le lui aurais bien payé... Je me suis toujours posé des questions à propos de ce genre de choses. Les gens ont de bonnes idées, font faire par exemple de grands anneaux comme celui de Mickey, haut de cinq mètres au moins, et qui le représente en position de boxeur, avec des lettres vraiment bien dessinées, et puis laissent peu à peu le panneau tomber en ruine... Bon Dieu, si c'était mon affiche, je serais là-haut tous les six mois pour la retaper!... Mais, bien sûr, c'est pas mon affiche, alors qu'est-ce que ça peut me faire?...

Je pris mon portefeuille et sortis une clé de la poche dans laquelle vous auriez mis vos cartes de crédit. J'ouvris la porte du gymnase et fis signe à Butkus de me suivre. Nous avons grimpé ensemble l'escalier. Même avec un bandeau sur les yeux, j'aurais immédiatement reconnu l'endroit. Il y règne une odeur qui vous saute immédiatement à la gorge, si on peut dire. Une odeur épaisse de sueur, de souffrance, de sang séché et de tous ces trucs pénibles qui font la boxe... Autant ne plus en parler, ça me déprime.

Butkus et moi grimpions l'escalier quand soudain un objet métallique passa comme un éclair devant mes yeux et vint frapper le mur. Mon cœur fit un bond dans ma poitrine. Une voix rocailleuse résonna dans le noir.

— Qui c'est, nom de Dieu?

Bon vieux Mickey, il ne changera jamais... Il se tenait en haut de l'escalier, à la main un tuyau en plomb, tenu comme une batte de base-bail. Pour mieux le distinguer, je mis une main sur mon mauvais œil. Il avait l'air à la fois ridicule et inquiétant, debout en caleçon et liquette, brandissant ce long et affreux casse-tête fait pour briser un jour le crâne d'un rôdeur.

— Qui c'est, nom de Dieu? répéta-t-il.

— La Belle au bois dormant, dis-je.

— Rocky? Je me rappelais pas que je t'avais donné la clé. Qu'est-ce que tu fous là, bon Dieu?... Eh bien monte, Rock'!

Arrivé près de lui, je pus le détailler encore mieux. Il avait l'air en grande forme, il faut dire. Il avait dû se mettre à manger un peu plus, ou à se soigner, ou peut-être même qu'il avait une petite amie en vue, qui sait? Il avait vraiment meilleure allure que d'habitude.

— Comment ça va, petit? dit-il. Qu'est-ce que c'est que ce monstre de l'espace que tu traînes derrière toi?

— C'est Butkus, mon grand chien!

— T'es venu ici pour me montrer ce corniaud?

— Non... Mick', je peux reprendre mon casier?

— Qu'est-ce que t'as derrière la tête. Rock'?

— ... Écoute, qu'est-ce que tu dirais de me remettre en forme, Mick'?

— Pas moi, petit... Pas question. Tu veux devenir aveugle?

— Mon œil va très bien. Qu'est-ce que tu en dis, Mickey, hein? Qu'est-ce que tu en penses?...

— Tous les vieux boxeurs croient toujours qu'il leur reste encore quelques bons coups... Écoute, petit. Oublie tout ça et rentre chez toi, ça vaudra mieux...

— Hé, mais on a failli gagner, Mick'!... Mickey, je t'ai fait une faveur, la dernière fois!...

Je suppose que ma remarque fit mouche. Mickey cessa d'argumenter et s'approcha un peu plus de moi. Il leva son doigt et le mit près de mon œil gauche.

— On va faire un test... Dis-moi quand tu le verras.

Mickey rapprocha son doigt de mon visage. Je le vis tout de suite, du coin de l'œil.

— Le voilà!

— C'est bien. Très bien. Voyons maintenant le droit, dit Mickey en mettant son doigt à côté de mon œil, et je suppose qu'il commença à le rapprocher.

Je ne le voyais pas. Je ne voyais rien du tout... Il me fallut deux fois plus de temps pour l'apercevoir. De mon œil valide j'observai Mickey et l'expression de son visage me fit comprendre que ça allait mal. Puis, brusquement, je vis son doigt, presque sous mon nez...

— Je le vois!

— Tu ne vois rien du tout! Apollo Creed pourrait t'aplatir la gueule sans que tu voies le moins discret de ses crochets!... T'as plus les outils qu'il faut pour boxer, mon gars!

— Ouais! dis-je, furieux. Peut-être aussi que c'est toi qui n'es plus bon à rien!

— Tu as peut-être raison..., fit tranquillement Mickey en mettant son doigt sous son propre nez.

Je vis sa main bouger et, brusquement, il me colla une gifle sur la joue, dans un large mouvement circulaire.

— ... Mais j'en ai pas l'impression! Tu ne l'as même pas vue venir, alors que c'est moi, un vieux rogaton de soixante-dix-sept ans, qui t'ai giflé!... Qu'est-ce qui se passera quand ce sera le champion, petit?

— Ça fera mal...

— Non, ça te tuera pour de bon!

— Hé, si je peux plus combattre, je pourrais peut-être te donner un coup de main au gymnase, qu'est-ce que tu en dis?

— Tu veux que tout le monde te voie porter des seaux et des balais?

— Je m'en fous... Il faut que je reste dans le bain, Mickey...

— Viens demain.

21

Apollo Creed tapait des doigts sur le plateau de son superbe bureau de chêne sculpté. Le bureau, encombré d'objets et de souvenirs de valeur, était entouré d'hommes d'affaires.

Miles Jergens, le promoteur d'Apollo, avait l'air exaspéré d'avoir à discuter avec le champion d'une question qui relevait plus de l'éthique que de la finance. Apollo ne discutait plus raisonnablement, il parlait sous l'empire de la passion, ce qui, selon les principes de Jergens, était mauvais pour les affaires.

— Je ne veux pas entendre parler d'un autre que lui, dit Apollo. Je veux que vous mettiez tout le paquet sur le match retour!

— On a déjà mis tout le paquet, répondit Miles Jergens en allumant un cigare.

— Je pense qu'on ferait mieux de travailler dans une autre direction, ajouta l'avocat d'Apollo, sans parvenir à attirer l'attention de qui que ce soit.

— Apollo, si on peut se payer deux challengers de « top niveau » pour le même prix, pourquoi prendre Balboa?

— Écoutez, Jergens. Vous ne vous en rendez peut-être pas compte, mais il y a énormément de gens qui croient encore que le match était truqué et que c'est lui qui aurait dû gagner... Vous n'avez qu'à lire mon courrier!

Apollo fit un geste en direction du râtelier où étaient rangés ses trophées et qui arrivait presque au plafond... Derrière le râtelier, trois sacs postaux étaient appuyés

contre le mur. Jergens eut un demi-sourire et se retourna vers Apollo:

— Il y a des gens dont l'opinion ne compte pas...

— Pas pour moi!... Ces gens m'accusent d'avoir truqué la rencontre, de n'être qu'une doublure!... Mes enfants se font insulter à l'école!

— Apollo, il n'y aura pas de revanche, dit doucement Jergens.

— Ne dites pas ça, je vous l'interdis!

— Mais enfin, vous ne voulez pas entendre le langage de la raison?... La dernière fois, ce type a eu de la chance, mais maintenant il est fini! Il n'a rien fait depuis six mois!... Le dernier des entraîneurs refuserait de s'occuper de lui... De plus, vous l'écraseriez si facilement cette fois que la presse vous accuserait de vous être mesuré à un *has been* (1)... Apollo, je le dis et le répète, partons sur une autre voie.

— Pas d'accord. Je ne suis pas du tout d'accord. Jergens, vous êtes payé pour vous occuper de ma promotion. Maintenant écoutez tous. Je veux qu'on entame immédiatement une campagne de publicité qui le fasse sortir de son trou. Quelque chose qui s'attaque à son honneur, qui le fasse mal voir par ses propres amis... Vous vous chargez de ça, et je m'occupe du reste.

— Si vous utilisez cette tactique d'humiliation, sachez que vous passerez aux yeux de tous pour le « méchant », dit Jergens en soupirant.

— Je m'en fous, pourvu qu'il remonte sur le ring...

22

Le gymnase était plein à craquer. Il y avait chez Mickey au moins cinquante boxeurs de toutes races, de tous poids et de tous styles. C'est drôle, maintenant que je ne boxais plus, j'avais le temps d'écouter un peu ce qui se passait. Le bruit des cordes à sauter, des punching-ball, des gros sacs de cuir martelés lourdement tout cela me faisait penser à un groupe de musiciens fous privés de chef d'orchestre.

J'étais le dos au mur, tenant le sac pour un jeune poids moyen appelé Rick. Rick était sans doute un type dans mon genre. Il aurait eu besoin que quelqu'un le mette sur d'autres rails quand il était plus jeune, mais personne n'était venu et il se retrouvait ici, faisant de son mieux pour réussir dans le monde de la boxe. J'espérais que ça marcherait pour lui, mais j'en étais pas persuadé...

— Allez, Rick, mets un peu plus de punch dans tes coups! lui dis-je. Garde ton bras collé au corps!

Il avait du mal à se représenter ce que je venais de lui dire. Pour lui montrer, je me mis à frapper quelques violents crochets dans le sac.

(I) Quelqu'un de fini après avoir été connu. *(N. d. T.)*

— Ça sonne bien, dit Rick.

Mickey travaillait avec un autre poids moyen, sur le sac d'à côté. Il avait plus de difficulté encore que moi. Mickey n'est pas le genre de type à parler doucement quand il est énervé. Plus il s'excite et plus ça s'entend...

— Allez! Frappe-moi ça!... Plus vite!... Plus fort!... Hé, Chico, je ne te dis pas ça pour le plaisir de m'entendre parler!... Bon, passons... Je vais te dire un autre truc. Quand on combat, le fait de grogner peut donner ce que dans la Bible on appelle un avantage psychologique. Essaie de grogner entre chaque coup... Grogne et tape, grogne et tape...

Chico faisait de son mieux pour grogner, mais ça sonnait un peu faux. Mickey cracha par terre. Je le vis tourner la tête vers moi. Je sus ce qui allait se passer.

— Eh, Rocky, viens un peu!

Je me suis avancé vers Chico, qui avait l'air gêné. Je lui donnai une tape sur l'épaule et il me sourit.

— Montre à ce nigaud de Latin comment on grogne en tapant! ordonna Mickey.

— Et un grognement qui tue, un!

Je me tournai vers le sac, me mis en position et donnai une terrible droite. Je poussai en même temps un tel grognement que j'eus l'impression de m'être froissé le muscle de la lèvre supérieure. Mickey exultait. Il rit et frappa du pied sur le sol.

— Voilà! Ça, au moins, c'est méchant! Ça, ça fait peur!... (Il se tourna vers moi:) Bien, Rocky, il faudrait que tu demandes à quelqu'un de vider les crachoirs qui sont autour du ring, ils sont pleins à déborder.

— Je m'en occupe.

— Non, demande à Mike!

— Allez, Mickey, qu'est-ce que ça fait?

Ça ne me faisait vraiment rien. Je ne vois pas ce qu'il y a de déshonorant à empoigner un crachoir et à le vider dans un évier. Quelqu'un doit bien faire le boulot, pas vrai? Alors, dans la mesure où je n'ai pas posé ma candidature pour le poste de maire, je peux aussi bien m'en charger moi-même.

Je pris le premier crachoir, près du ring. J'eus l'impression que quelqu'un me regardait. En relevant les

yeux je vis ce type, Chink Weber, qui avait les yeux fixés sur moi. Chink Weber, ce vieux Chink Weber... Il venait d'arriver du New Jersey avec l'intention de se faire un nom à Philadelphie. C'était un poids lourd avec une mentalité un peu spéciale. Chink Weber haïssait tout et tout le monde et, pour Dieu sait quelle raison, il me haïssait tout particulièrement.

— Hé, attends un peu! me cria-t-il d'une voix traînante.

— Ouais?

— J'ai dit: « Attends un peu »!

Je me demandais encore ce qu'il mijotait quand il se pencha au-dessus de la corde et cracha un long jet dans le crachoir que je tenais. Il me regarda avec une incroyable expression de méchanceté.

— Maintenant, tu peux y aller...

23

Il faisait nuit quand je suis sorti, et tout le monde rentrait chez soi. À travers la vitre toujours sale du magasin d'animaux, je vis Adrian, penchée sur un énorme aquarium. Elle était en train de le laver. J'ouvris la porte gaiement.

— Bonjour, m'sieurs-dames!

— Bonjour, Rocky, fit Adrian. Comment s'est passée ta journée?

— Bien. Très bien. C'est un boulot sympa, propre et marrant... Tu as besoin d'aide?

— Le bocal d'eau est un peu lourd.

En approchant pour le lui prendre des mains, je faillis trébucher sur Butkus, qui était couché par terre. Ce vieux Butkus prenait de l'âge, mais c'était toujours mon chien préféré.

— Comment ça va, Butkus?... Dis donc, Adrian, je me disais qu'il vaudrait peut-être mieux que tu restes à la maison à te reposer le ventre, maintenant que j'ai un boulot.

— On va avoir besoin de mes soixante dollars par semaine, tu sais...

— C'est sûr... Tu sais ce qui nous ferait vraiment faire des économies?

— Non, quoi?

— Tu crois que ces poissons rouges sont comestibles?

— Oh, Rocky! fit Adrian en riant.

24

Il faisait plutôt froid. On rentrait à la maison en nous racontant des blagues pour nous réchauffer. J'étais en train de raconter à Adrian une histoire que j'avais dû apprendre en troisième, il y a des années...

— J'ai appris que Maggie-le-Mètre a eu un accident, aujourd'hui...

— Qui est cette Maggie-le-Mètre? demanda Adrian.

— Une fille avec qui je suis sorti, quand j'étais à l'école... tu sais. Malheureusement pour elle, le bon Dieu lui a donné un nez d'un mètre de long, au moins!

— Vraiment?

— Sans blague!

— Qu'est-ce qui lui est arrivé?

— Eh bien, d'après ce que j'ai entendu, pendant son sommeil, la nuit dernière, elle se serait retournée dans son lit. Son nez s'est pris dans son oreille, ça l'a fait éternuer et elle est devenue sourde!

— Oh, Rocky, c'est terrible!

— Ouais... Sale affaire, pas vrai?

Nous sommes arrivés à la maison. Comme chaque soir, la première chose que je fis, en ouvrant la porte, fut de me baisser pour ramasser la demi-douzaine de télégrammes qui encombraient l'entrée. Pas besoin de les ouvrir pour savoir qui les avait envoyés...

— J'aimerais tant qu'Apollo te laisse tranquille, dit Adrian en se baissant pour prendre les deux derniers télégrammes avant que je ne puisse le faire.

— Ouais... Il se ruine en insultes, le pauvre...

Nous sommes entrés dans le salon. Il avait l'air tellement vide. La télé était posée sur une caisse, parce qu'on n'avait pas eu les moyens de se payer la table qu'on avait prévu de s'acheter ce mois-ci.

Sur une autre caisse était posée une lampe achetée en solde. Quant à la pièce elle-même, j'ai honte de l'avouer, mais elle n'était qu'à moitié peinte. Deux chaises métalliques et le bocal de mes tortues complétaient le mobilier.

— Je ferais bien de préparer le dîner, dit Adrian. Je n'ai pas eu le temps de faire des courses.

— C'est pas grave!

Adrian se dirigea vers la cuisine. Sa démarche s'était modifiée depuis qu'elle était enceinte. Ça me faisait une drôle d'impression.

J'y pensais encore quand des coups résonnèrent contre la porte d'entrée. Avant que j'aie pu placer un mot, un petit maigrichon tout paie, avec trois poils de barbe, me colla dans les mains une enveloppe blanche, cria: « Vous êtes servi! » et fila en courant.

— Hé! Revenez!... Pourquoi partez-vous si vite?

Il avait déjà disparu. Je me suis senti un peu ridicule à rester là, debout sur le perron, à crier dans le noir. J'ouvris l'enveloppe d'un coup de doigt et commençai à lire la lettre à la lumière d'un réverbère.

J'eus envie de vomir.

Adrian s'approcha et jeta un coup d'œil dehors:

— Qu'est-ce qui se passe, Rocky? Qu'est-ce que tu fais dehors?

— On est virés!

— De quoi?...

— De la maison.

25

On avait décidé de quitter les lieux le lendemain, aussi vite que possible. Je ne voulais pas m'incruster dans une maison qui ne nous appartenait plus, faute d'avoir pu payer les traites.

J'avais appelé Paulie et nous emménagions chez lui.

Il avait emprunté la voiture de Gazzo pour déménager les quelques meubles qui nous restaient. Gazzo avait dû accepter l'idée, puisqu'il était assis à l'avant à côté de Paulie, mais il ne disait pas un mot.

— Encore un ou deux voyages et la voiture sera déchargée, dit Paulie.

— Écoute, je voudrais te dire que j'apprécie beaucoup ce que tu fais pour nous.

Gazzo prit enfin la parole. Il avait l'air furieux.

— Hé, Paulie, on nous attend dans la Neuvième Rue!

— Je te retrouve là-bas, fit calmement Paulie.

— Il faut y aller tous les deux, et tout de suite!

— Je te retrouverai là-bas, t'as pas besoin que je te tienne la main!

Gazzo regarda Paulie d'un air furieux, prit le volant et démarra.

— La famille avant tout, tu vois! Laisse-moi te dire quelque chose à propos de l'histoire des banques. Les banques n'ont jamais eu le sens de l'humour... Tu vois, t'as l'impression d'avoir atteint le fond, que tu ne peux pas tomber plus bas, et paf!... tu découvres qu'il y a encore un étage...

Je fis un signe d'acquiescement et pris les quelques objets qui restaient, après avoir donné le bocal des tortues à Paulie.

— Qu'est-ce que tu attends pour léguer ces saloperies à la science?

— Qui, Cuff et Link?... Tu plaisantes, ce sont des amies.

— Si tu le dis... Pourtant je me souviens que quand on était petits on passait notre temps à écraser à coups de talon celles qui se traînaient sur la plage, l'été.

Le temps de trouver quelque chose à lui répondre, on était déjà devant l'entrée. Le spectacle me cloua sur place. On aurait dit que le ménage n'avait pas été fait depuis le jour où Adrian était Venue habiter chez moi. Des centaines de boîtes de bière traînaient un peu partout, entre des kilos de vêtements douteux et informes, roulés en boule ou accrochés n'importe où. Une brique avait crevé l'écran de la télé. Le mur avait été défoncé en cinq endroits différents. Sur la table, des assiettes sales étaient empilées sans avoir été lavées et moisissaient.

— Pas mal, Paulie.

— Oh, ne t'en fais pas!... Tout ce que tu vois est sous mon contrôle, il n'y a pas eu de blessés!

— Tu sais, ça me déprime, tout ça...

— Quoi, ma maison?

— Non, le fait d'avoir dû déménager...

— Allez, t'en fais pas, tout le monde a ses mauvaises passes!... Il arrive que des petits malins ne payent pas pendant des semaines, et moi aussi, dans ces cas-là, je suis obligé de serrer la vis, dit Paulie en faisant le geste d'étrangler quelqu'un.

— Tu devrais plaquer ce boulot...

— Je me suis fait des relations à New York. C'est pas mon truc de rester le larbin de Gazzo... Te fais pas de bile, même si t'as raté tout ce que t'as entrepris, Rocky. Moi, j'aurais pas pu supporter tout ce que t'as supporté sans

casser la tête de quelqu'un... Ah, tiens, les chiottes, c'est par là.

Par une porte entrebâillée, je vis Adrian assise sur le lit, le regard perdu dans le vide. Paulie colla sa grosse tête dans l'entrebâillement et lui jeta joyeusement:

— Hé, dis donc, pour quelqu'un qui vient de trouver un gîte et un couvert à l'œil, tu fais une drôle de tête!

— Merci, Paulie..., dit Adrian d'une toute petite voix.

— Ouais, et croyez pas que vous me devez quelque chose, c'est rien, vraiment... J'adore faire la charité...

— On se revoit tout à l'heure, Paulie? proposai-je.

— O. K., tirez pas la chasse pendant que vous faites couler de l'eau, ça détraque tout... Vous en faites pas, ça va s'arranger, j'ai le nez pour ce genre de trucs...

J'étais content de le voir enfin quitter la chambre, parce qu'il ne faisait pas de bien à sa sœur. Je me suis approché d'elle pour caresser ses beaux cheveux bruns.

— Je suis désolé pour tout ce qui arrive.

— Tu n'as pas à t'excuser, Rocky.

— Je suis quand même désolé.

26

Le gymnase résonnait de vie. C'est comme ça que je l'aime... J'aurais sans doute pu trouver d'autres boulots si j'avais vraiment cherché, mais il y avait là quelque chose que j'aimais trop et dont je n'aurais pas pu me passer.

J'étais en train de retenir le sac pour un poids moyen. J'essayais de me concentrer sur les qualités et les défauts de ses crochets du gauche, mais je ne pouvais m'empêcher de regarder du coin de l'oeil Chink, le poids lourd au sale caractère, qui lisait un journal en riant, avec deux ou trois types de sa bande... Riant toujours, ils s'approchèrent de moi.

— Où t'as mis tes couilles? cria Chink.

Allons bon! Qu'est-ce qu'il avait encore trouvé... Un de ses amis me tendit le journal.

— T'as pas de couilles, t'es la honte de la boxe!

Je ne savais toujours pas de quoi il voulait parler, mais ça ne dura pas... En première page du journal, étalée sur trois colonnes, la photo d'Apollo me regardait. Il montrait aux lecteurs un dessin qui me représentait avec un corps de poulet (1).

Mickey s'approcha et m'arracha le journal des mains.

— Laisse-moi regarder, grogna-t-il.

Je savais qu'il allait dire quelque chose pour me défendre, mais je ne voulus pas l'entendre. Je n'arrivais pas à croire qu'Apollo Creed emploie ces moyens-là pour me faire remonter sur le ring. J'aurais bien aimé me mesurer encore une fois à lui, mais j'avais donné ma parole, et je

suppose que ce genre de choses en était le prix. En sortant, je me suis cogné au manager de Chink.

— Oups, pardon...

— Tu n'as rien de mieux à dire que « oups »? dit-il en riant. C'est pas bien méchant!...

— T'as pas de couilles, Rocky! cria Chink.

Tout le monde se mit à rire pendant que je sortais. La dernière chose qui parvint à mes oreilles fut la voix de Mickey résonnant dans la salle:

Le prochain qui se moque de lui peut faire ses bagages.

27

Il y avait plus de huit personnes assises autour du bar, les yeux fixés sur les œufs qu'Andy cassait, les uns après les autres, dans un grand verre. J'étais un peu soûl, mais je dois dire que ça ne me déplaisait pas d'être le centre d'intérêt et de me mesurer à cet autre type, encore plus soûl que moi.

— Combien ça en fait? demanda Andy en cassant un autre œuf.

— ... Sept! lui répondit quelqu'un que je ne connaissais pas.

(I) Aux États-Unis, le sobriquet de *Chicken* (poulet) est couramment employé par les enfants pour désigner un couard, l'équivalent de notre « poule mouillée ». *(N. d. T.)*

— Allons jusqu'à dix!... Qu'est-ce que tu en dis? me demanda Andy.

— Je parie cinq dollars que tu peux pas avaler tout ça! me lança un autre inconnu.

— Tenu!... Qui d'autre veut parier?

Je ne sais pas pourquoi je pariais, vu que je n'avais pas un radis sur moi.

— Je mets dix dollars de mieux, Rock', dit Andy en me tendant le grand verre empli d'œufs. En fait, j'irais même jusqu'à parier vingt dollars que tu n'y arriveras pas...

— Allez, donne-moi ça...

Andy me tendit le verre. Je le mis devant la lampe pour que tout le monde puisse compter les dix jaunes d'œufs qui surnageaient dans leur gelée.

Puis je portai le verre à ma bouche. « Il faut se relaxer et penser à autre chose... À un bonbon mouillé, par exemple... »

Je commençai à boire. Tous ceux qui étaient là regardaient, avec un air profondément dégoûté, les jaunes d'œufs glisser les uns après les autres au fond de ma gorge. Certains d'entre eux partirent avant la fin. Ça me fit rire de voir les têtes qu'ils faisaient... Ils pouvaient bien partir, tout l'argent des paris ayant été dès le début posé sur le bar.

Je crois bien qu'ils étaient heureux de ne pas avoir à rester jusqu'à la fin pour payer.

— Pas de problème, ça descend tout seul!

J'étais en train de mettre l'argent en poche quand Paulie entra. Il vint vers moi et me tapa sur l'épaule.

— Tu devrais faire ça à Las Vegas, ils te feraient un pont d'or, dit-il d'une voix sèche. Quel suspense!... Viens par là, il faut qu'on discute, tous les deux...

Sans me donner le temps de répondre, il me prit le bras et m'attira dans les toilettes. Les chiottes de chez *Andy's* sont assez dégoûtantes, même pour quelqu'un qui, comme moi ce soir-là, se sent lui-même assez dégoûtant. Paulie fit quelques pas et se tourna vers moi.

— Ça va bien, la tête. Rock'?

— Ça va, et la tienne?

— Ma tête fonctionne sans doute mieux que la tienne, parce que, moi, au moins, je sais ce qui se passe chez toi!

— Je sais très bien ce qui se passe...

— Rien du tout! Tu sais rien du tout, parce que si tu te rendais compte de ce qui se passe, tu ferais pas le clown pour ces paumés!

— Je ne faisais pas le clown!

— Joue pas au plus con avec moi, Rocky, tu serais pas sûr de gagner. Hé, j'en étais gêné pour toi!... Je t'ai vu gober tous ces oeufs, c'était vraiment gênant...

— Ça m'a gêné aussi... Et alors, qu'est-ce que je peux y faire?

— Écoute, Adrian t'a demandé de ne plus te battre. Moi, je trouve ça idiot. Tu devrais pouvoir faire ce que t'as envie de faire. Mais si elle a dit ça pour te sauver la vie, là, d'accord. Si tu veux plus te mesurer à Creed, d'accord aussi. À mon avis, tu l'as allumé au dernier combat, alors t'as plus à rien à prouver à qui que ce soit... Mais c'était pas pour relever les défis d'une bande de minables!...

Paulie me pinça la joue en riant.

— Depuis quand tu es devenu si intelligent? lui dis-je.

— Je ne suis pas intelligent, je suis seulement moins bête que toi!

Depuis que tout ce qu'il avait sur le cœur était sorti, Paulie avait retrouvé une âme d'enfant. Il me donna un coup sur l'épaule, se mit en garde, je lui donnai un coup... Nous nous sentions bien.

— Tirons-nous ailleurs! dit Paulie.

À mi-chemin de la sortie, Andy m'interpella de derrière son comptoir.

— Eh, Rock', cinquante dollars que t'en bois pas dix autres!

C'était vraiment pas un problème, mais je ne voulais plus de ce genre de pari.

— C'est au-dessus de mes forces, Andy!

Paulie se mit à rire et nous sommes sortis de chez *Andy's* pour respirer un peu l'air de la nuit.

28

Je rentrai chez Paulie, endroit qui était devenu pour moi une sorte de pension de famille. Adrian préparait le dîner dans la cuisine. En passant devant la télé, je vis qu'elle était allumée, mais je n'étais pas d'humeur à entendre de mauvaises nouvelles, ce soir. Adrian me sourit.

— Tu as travaillé tard. Tout s'est bien passé?

— Parfaitement bien...

— Tu as faim?

— J'ai déjà mangé au gymnase...

— Tu m'as manqué, aujourd'hui, Rocky, dit Adrian en se penchant pour attraper un liquide à vaisselle.

Je vis son visage se colorer soudainement et se crisper de douleur. Je me précipitai vers elle.

— Ça va?... Assieds-toi. Qu'est-ce qu'il y a?

Adrian ne disait rien. Je la fis asseoir sur un canapé.

— Aaaah!

Elle prit une profonde inspiration et leva la main, comme pour chasser la douleur:

— Ça va... C'est rien...

Adrian s'appuya au dossier et inspira longuement plusieurs fois. J'étais assez terrifié. C'était la première fois que je la voyais dans cet état. Je lui tenais la main avec un mélange de crainte et de surprise. Puis, tout à coup, ma crainte se transforma en colère contre moi-même quand je pensai que c'était sans doute son boulot à mi-temps qui la mettait dans cet état.

— C'est dit, tu arrêtes de travailler!

— Non!... C'est rien, Rocky, je suis juste un peu fatiguée.

Je me demandais si je devais la croire ou si ce n'était qu'un mouvement de fierté pour me cacher la gravité de sa douleur. Je finis par m'asseoir devant la télé pour mieux y réfléchir. Comme par un fait exprès, Apollo Creed était interviewé par un quelconque journaliste.

— ... Et ce soir, précisait le commentateur, Howard a rencontré Apollo Creed qui, comme à son habitude, ne s'est pas montré avare de paroles.

Apollo regardait la caméra en face et ses yeux semblaient vouloir percer l'écran. Il avait l'air à la fois sérieux et énervé.

— Je sais que beaucoup de gens veulent qu'il y ait un match retour entre moi et le timide jeune homme qu'on appelle « l'Étalon italien ». Mais il y a un problème. Ce monsieur n'ose pas m'affronter une nouvelle fois. Pourquoi? Je n'en sais rien. Tout ce que je sais c'est que si Apollo Creed rencontre une nouvelle fois Rocky Balboa, on pourra ramasser de l'étalon à la petite cuiller...

Mickey était couché dans sa petite chambre crasseuse, regardant la même émission. Tout en écoutant Apollo Creed, il gardait les yeux fixés sur son gros orteil qui, peu à peu, se frayait un passage à travers sa chaussette.

Apollo Creed continuait à se gargariser:

— ... J'avais prévu d'offrir un grand spectacle au public américain en faisant de cette rencontre un match hors série. J'aurais prouvé au monde entier qu'un petit boxeur de quartier, fût-il aussi veinard que Balboa, ne peut pas tenir plus de cinq minutes face à un athlète supérieur comme moi.

Comment imaginer qu'Apollo puisse un jour parler ainsi de moi... Moi qui croyais qu'il m'aimait bien... Je le respectais, pour ma part, et je croyais qu'il me respectait

aussi un peu, et voilà qu'il m'accablait de sarcasmes en public.

— ... J'ai écrit un poème à ton intention, Étalon, poursuivit-il. Écoute:

Tu n'es sans doute pas le meilleur,
Mais aujourd'hui a sonné l'heure.
Mon Dieu, donnez-lui donc un peu de cœur.
Qu'il se comporte comme un boxeur,
Au lieu de se cacher, comme une bonne sœur...

Apollo se tut. Le présentateur avait l'air extrêmement sérieux. Il lui serra la main.

— Merci pour votre franchise, Apollo!

C'était plus que je n'en pouvais entendre. Je me réfugiai dans la chambre après avoir claqué la porte derrière moi. Je me mis devant la glace pour étudier attentivement mon visage. Pourquoi la malchance s'acharnait-elle ainsi sur moi? Je n'avais fait de mal à personne et tout me tombait sur la tête en même temps...

Adrian entra dans la chambre.

— J'étais boxeur, tu sais, Adrian... J'étais peut-être pas un très bon boxeur, mais si quelqu'un m'avait demandé: « Qu'est-ce que tu fais dans la vie, toi? », j'aurais pu répondre; « Je me bats avec mes poings!... » Maintenant qu'est-ce que je pourrais répondre?... Ça ne peut plus continuer, Adrian, je suis en train de rater ma vie...

— Rater ta vie?... Aux yeux de qui? Pas aux miens, en tout cas!

— À mes propres yeux, Adrian, dis-je en me tapant le front. Là-dedans.

— ... Tu m'avais promis, Rocky.

— C'était avant qu'on ait faim et qu'on soit jetés hors de notre maison!

— Paulie pourrait peut-être nous prêter de l'argent?

— Je ne veux pas avoir de dettes... Je ne veux pas non plus vivre ici toute ma vie. Je veux gagner ma croûte,

Adrian. La mienne et la tienne. Il faut que je boxe, il y a quelque chose en moi qui me dit que j'ai pas fait tout ce chemin pour m'arrêter si tôt!... J'ai encore pas mal de trucs à faire...

Adrian commençait un peu à perdre son contrôle.

— Rocky, si je peux supporter cette situation, pourquoi ne le peux-tu pas?... Est-ce que je suis plus forte que toi? Tu ne m'as jamais vue ou entendue me plaindre, alors pourquoi vouloir à tout prix revenir en arrière?

— La boxe est ma vie...

— *C'était* ta vie!

— Je t'en prie... Je ne t'ai jamais demandé de cesser d'être une femme, ne me demande pas de cesser d'être un homme!

Quelqu'un frappa à la porte. Ça tombait bien, parce que je ne voulais plus continuer à discuter ainsi avec Adrian. Elle était bien la dernière personne au monde avec qui je voulais me fâcher. Avant d'ouvrir la porte, je lui envoyai un baiser.

Je sentais pourtant que j'avais eu raison de parler ainsi. J'étais boxeur... S'il restait des choses à me prouver, pourquoi cela devrait-il m'être interdit?

J'ouvris enfin. C'était Mickey.

— Je crois qu'il va falloir lui casser la gueule, à ce grand con! cria-t-il.

— Parfaitement d'accord, ai-je répondu.

29

Apollo et moi étions assis, au bureau de la Commission pugilistique de Pennsylvanie, autour d'une grande table cernée de journalistes, de photographes et d'équipes de télévision. On aurait dit une forêt de bras, de perches pour micros et d'objectifs. J'étais nerveux... Heureusement que Mickey était assis à mes côtés et que Paulie restait à portée de vue.

En me tournant vers l'entraîneur d'Apollo, je vis qu'il essuyait la sueur qui lui coulait sur le visage du revers de la main en me jetant de temps à autre des coups d'œil furtifs. Apollo avait l'air très excité et ne faisait pas son numéro habituel. Bien sûr, il continuait à plaisanter comme à son habitude, mais ses blagues n'étaient pas faites pour être drôles, si vous voyez ce que je veux dire...

— Apollo, où le combat aura-t-il lieu? demanda un journaliste.

— À Philadelphie.

— Pourquoi y retourner encore une fois? fit quelqu'un d'autre.

— Parce que je veux que tous ses concitoyens le voient se faire étriper!

— Vous avez un commentaire à faire, Rocky?

— Non, dis-je. Je ne vois rien à ajouter...

Apollo se pencha vers moi et me regarda droit dans les yeux.

— « L'Étalé italien », je suis venu spécialement de mon camp d'entraînement ultra-moderne, où je respire du bon

air pur pour devenir encore plus fort et encore plus méchant, pour te donner ce conseil: avant le combat, lègue tes restes à la science!... Prends bien soin de toi, mon pote!

Je dois admettre que, s'il essayait de me rendre nerveux, c'était réussi...

— Rocky, votre cachet se monte à près d'un million de dollars, fit un journaliste en se tournant vers moi. Qu'est-ce que vous allez en faire?

— Eh bien, je crois que je vais tout d'abord m'acheter un ou deux nouveaux chapeaux, une moto peut-être, du parfum pour Adrian, une statue de la Vierge pour mettre à l'église, les poupées du *Muppet Show* pour le petit et peut-être aussi une machine à faire des glaces pour Paulie... Il adore les glaces...

Apollo se tourna vers les caméras et se martela le front.

— Ce type est complètement fou!

— Apollo, beaucoup de gens pensent que vous n'avez pas vraiment gagné le précédent combat. Qu'avez-vous à répondre à cela?

— La dernière fois, je n'étais pas en forme et il a eu beaucoup de chance. Mais cette fois vous allez voir du grand Creed!

Un reporter me tendit un micro.

— Croyez-vous avoir une chance contre Apollo?

— J'en sais rien... Il a vraiment l'air fâché contre moi!

— Rock' va lui casser la gueule! hurla Paulie de l'autre bout de la pièce.

Tout le monde se retourna pour regarder d'où venait ce cri, mais Paulie n'y prêta pas attention. Il pointa son doigt sur Apollo et cria, encore plus fort que la première fois:

— Le Rock' va l'effacer de la surface de la Terre!

— Qui c'est celui-là? fit Apollo avec un sourire méprisant. Al Capone?... Peu importe. Écoutez, je sais bien que certains d'entre vous ne m'aiment pas. Pourtant, ceux-là, comme tout le monde, sont forcés d'admettre qu'Apollo Creed est une sorte de génie, le héros cent pour cent pure

race de l'ensemble du peuple afro-américain! En octobre, Apollo Creed offrira au monde le plus beau spectacle qu'on ait jamais vu!... Soyez tous là, parce que le 1 octobre, je lâcherai en liberté l'arme la plus redoutée depuis l'invention de la bombe atomique!... Le 1*^ octobre. Étalon, tu feras connaissance avec la plus formidable puissance de combat jamais montée sur un ring!... Prends bien soin de toi. Étalon, prends bien soin de toi!

Apollo se rassit.

— Rocky, fit quelqu'un près de moi, avez-vous une déclaration à propos de ce que vient de dire le champion?

— Ouais, je voudrais dire qu'il est super!

— On fait quelques clowneries, Apollo? demanda un photographe.

Apollo le regarda avec hargne:

— Des clowneries?... Parce que tout ce qu'on vient de dire c'est du cirque, peut-être? (Apollo me jeta un regard meurtrier:) Tu es à moi!

Il se leva et quitta la pièce, laissant tous les journalistes bouche bée.

Je me tournai vers Mickey.

— Il est encore fâché!

Le lendemain matin il faisait plutôt froid, pour un matin d'été. J'avais rendez-vous avec Mickey devant le gymnase. J'avais mis mon vieux training élimé, c'est le genre de choses qu'on fait en devenant superstitieux, avec l'âge... Je maintenais la porte ouverte pour que Mickey puisse sortir sa vieille bicyclette. Il la fit rebondir une fois ou deux sur le trottoir pour faire tomber les araignées qui avaient tissé leurs toiles entre les rayons, puis l'enfourcha.

— Bien. Il est temps de faire un peu de route... Hé, p'tit, tu te crois obligé de mettre ce vieux survêtement pourri pour courir?

— C'est une pièce unique, tu sais...

— Mais il empeste le quartier!

— ... Il me porte chance.

— Il va surtout t'attirer des mouches!... Enfin, bon, allons-y... On va un peu faire circuler du sang dans ces jambes!

Apollo s'entraînait dans la salle de gymnastique de son chalet de montagne avec un adversaire qui, d'une certaine façon, avait un peu la même manière de boxer que Rocky. Il faisait tout son possible pour placer de rapides et nerveux crochets du droit et du gauche et pour esquiver les coups du champion. Apollo fit une feinte à gauche et l'assomma d'une série de trois directs du droit au visage.

— Amenez-m'en un autre, fit-il simplement.

On n'était qu'au milieu de la matinée. Mickey projetait des films super-8 de ma rencontre avec Apollo. La projection était organisée dans son bureau qui, malgré la chaleur et l'exiguïté, était la seule pièce où on avait pu installer un écran. En fait, ce n'était pas vraiment un écran, plutôt une feuille de papier blanc punaisée sur le mur...

— Regarde comme il bouge!... Il frappe aussi bien des deux mains. C'est vraiment le meilleur de tous... Tu dois avoir un sacré courage pour oser y retourner, Rock'!

— Merci.

— Les gauchers sont des boxeurs de la pire espèce... C'est toujours la même chose, ils attendent simplement une occasion pour frapper un grand coup. Aucune classe!

— Eh bien, merci pour moi!... Pourquoi tu m'as jamais dit ça avant?

— Je ne voulais pas te faire de la peine... Tiens, regarde, tu vois comme tu as l'air désordonné?... Cela dit, ce style désordonné le gêne en fait un peu. C'est pas ce qu'il y a de pire... À mon avis, il faut surtout développer ta vitesse de frappe. Il faudra que tu esquives au maximum et que tu le harcèles de coups pour l'empêcher de frapper ton mauvais œil... En fait, il va falloir que t'apprennes à boxer en droitier!

— Je ne vais pas tout changer maintenant!

— Et pourquoi pas?... T'as pas le choix, de toute façon, tu saisis?

— Lui, il a aucun défaut, pas vrai?

Mickey toussa et s'interposa entre l'écran et le projecteur. Les images du combat défilaient sur sa poitrine.

— Si, il en a un: il se bat contre nous.

Apollo était couvert d'écume. C'était son deuxième combat de la journée et il semblait voler autour de son adversaire, toujours avec autant de facilité. Le second sparring partner n'eut pas autant de chance que son prédécesseur. Au lieu d'être proprement assommé, il se faisait consciencieusement marteler le visage à une cadence de mitrailleuse. De temps en temps, il perdait à moitié connaissance et s'effondrait sur le sol.

L'entraîneur d'Apollo s'interposa et jeta une serviette sur ses épaules.

— Tu ferais mieux d'y aller plus doucement, champion...

— Amenez-m'en un autre!

Mickey m'avait emmené dans l'immeuble du YMCA. J'étais plongé dans la piscine jusqu'à la taille, et je devais balancer sous l'eau un haltère de quinze kilos, le bras tendu. Je ne voyais pas bien à quoi cela pouvait servir, mais Mickey m'avait dit que Rocky Marciano utilisait cette méthode pour donner plus de puissance à ses coups, alors pourquoi se plaindre?... Devenir droitier était plus dur que je ne l'avais pensé.

Adrian restait toujours au centre de mes pensées, quel que soit l'exercice... Elle ne se faisait pas à l'idée du combat et elle ne me facilitait pas les choses, c'est pourquoi j'avais demandé à Paulie de venir en discuter.

— Et alors, qu'est-ce que tu veux que j'y fasse? demanda-t-il.

— Parle-lui, dis-je en levant l'haltère. Hier soir elle s'est brusquement mise à pleurer... Elle n'aime pas trop ce que

je suis en train de faire...

— Ta gueule, Rocky, et concentre-toi! hurla Mickey. C'est ça!... En bas, en haut, en bas, en haut... Continue jusqu'à ce que ça te fasse mal! En bas, en haut! Énerve-toi un peu!... Bon, fais simplement attention de ne pas te noyer et fais-m'en encore cinq cents!

Le visage d'Apollo se crispait chaque fois que le médecine-bail venait frapper ses abdominaux. Son entraîneur avait confié au plus solide de ses sparring-partners la tâche de lancer inlassablement le lourd ballon de toutes ses forces dans le ventre du champion. Apollo supportait le terrible exercice sans émettre la moindre plainte. Il semblait être ailleurs, dans un autre monde.

Le petit Mike jetait le plus fortement qu'il pouvait le médecine-bail dans mon estomac. D'habitude ça ne me faisait pas mal, mais ce soir c'était devenu à peine supportable. Je crois bien que c'était parce que je n'arrivais pas à me concentrer. Toujours Adrian...

Ça me faisait de la peine pour Mickey qui se donnait bien du mal pour me mettre en condition, mais impossible d'accorder toute mon attention à l'entraînement...

— Je te l'ai déjà dit cent fois, Rocky, mais on a tous les deux attendu depuis trop longtemps ce moment... On était à deux doigts de la victoire, la dernière fois et on aurait dû gagner. Mais t'en fais pas, cette fois ça va être terrible, tu vas le terrifier, tu vas devenir une machine à combattre, un monstre sans pitié!... Hé!... Fais un peu attention à ce que je te dis!

— Je crois que j'ai ma dose, Mick, dis-je en me dirigeant vers le vestiaire.

Apollo martelait le sac, seul dans son gymnase désert. L'ombre du sac se balançait sur le mur, immense et impressionnante, ressemblant macabrement aux

soubresauts d'un pendu. Le champion continua de frapper, coup après coup, jusqu'à ce que la chaîne du sac soit sur le point de se rompre.

Mickey me faisait travailler au grand sac, mais une fois de plus je n'arrivais pas à fixer mon attention. Pourtant c'était mon exercice préféré... Au fond de la salle, Paulie me regardait en fumant un cigare, assis sur une pile de linge. Mickey hurlait inlassablement dans mes oreilles, comme un sergent instructeur:

— Je vais presser toute l'huile de navet qu'il te reste dans les bras! Tu deviendras si méchant que tu boufferas des lames de rasoir au petit déjeuner. Tu seras si méchant que tu cracheras des clous et que tu boiras du feu! Tu seras rapide, léger, bondissant! Tu frapperas et tu seras frappé, mais rien ne pourra te faire perdre le sourire, tu...

— Faisons une pause, Mick. tu veux bien?

— Tu ferais mieux de chasser une bonne fois cette nana de ta tête! cria Mickey. Qu'est-ce que tu attends pour t'y mettre sérieusement?

Je répondis je ne sais plus quoi en grognant. Paulie jeta son cigare et quitta la salle.

Le lendemain, je m'entraînai avec un poids léger vif comme l'éclair, pour essayer de donner un peu de vitesse à mes coups. J'avais l'impression de bouger comme un gros quartier de viande morte.

— Vite! Plus vite! criait Mickey. Oh, cette fois je sens qu'il va falloir t'amener au stade dans une cage, parce que tu seras devenu un tank humain de quatre-vingt-dix kilos, si rapide et si insaisissable que nul ne pourra l'arrêter!... Allez! Essaie de toucher le petit gars!... Défonce-toi un peu, tu as l'air d'un cadavre ambulant!... Dis-toi bien que si tu arrives à toucher cette boule de nerfs, tu feras ce que tu veux de Creed!

Je jetai un coup d'œil à Mickey. Il avait l'air furieux. Derrière lui, je vis Paulie qui me regardait.

— *Time!* cria Mickey. Mais bon Dieu, Rocky, qu'est-ce qui t'arrive?

— Rien.

— Je vais te dire une bonne chose. Pour quarante-cinq minutes de combat, il te faudrait quarante-cinq mille minutes d'entraînement. Oui, tu m'as bien entendu, quarante-cinq mille minutes!... Dix semaines!... Et tu ne t'es même pas encore entraîné une semaine sérieusement!

Je restai sans voix, ne sachant que répondre. Mickey s'en alla, dégoûté.

— Eh, Rock'! fit Paulie.

— Salut, Paulie.

— Ho, Rock', je me fais du souci pour toi!

— Pourquoi?

— T'es pas à ce que tu fais, j't'ai bien regardé!

— Mais non, tout va bien... Hé, Paulie, tu veux bosser pour moi, être soigneur ou quelque chose pendant le combat?

— Pourquoi, pour te voir te faire tuer?

— Tout ira bien, dis-je, sans en être tout à fait sûr.

— Arrête tes conneries!... Ma sœur te donne mauvaise conscience et tu sais plus où t'en es! C'est pas bien, ce qu'elle fait là!

— C'est pas grave.

— Si, c'est grave!

— Eh, Paulie, oublie tout ça... Adrian fait ce qu'elle croit être bien. C'est pas grave.

Mais Paulie était déjà sorti.

J'étais en train de descendre du ring quand Mickey s'approcha, bouillonnant de colère:

— J'te préférais quand tu vidais les crachoirs!

— C'est-à-dire?

— C'est-à-dire que tu t'entraînes comme un boxeur de troisième zone qui ferait mieux d'aller vider les poubelles

du New Jersey!

— Je vais aller prendre une douche, dis-je en lui tournant le dos.

Je savais bien qu'il avait raison...

— Ho, Adrian, où est-ce que tu te caches, nom de Dieu! cria Paulie en entrant dans le magasin.

Adrian leva les yeux du monticule de graines pour oiseaux qu'elle était en train d'empiler.

— Paulie?

— Ouais, c'est Paulie!... Qu'est-ce qui te prend, bon Dieu!

Adrian recula.

— À propos de quoi, Paulie?

— À propos de ce que tu fais subir à ce pauvre gars!

— Je t'en prie, commence pas, Paulie. Je fais ce que j'ai à faire pour le garder en vie!

Paulie attrapa un sac de graines et le jeta contre le mur.

— Tu crois que je t'ai élevée pour que tu sapes le moral d'un brave gars au moment où il a besoin de ton aide? J'en crois pas mes oreilles...

— *Primo*, tu ne m'as jamais élevée, *secundo*, tu ne sais pas de quoi tu parles!

— Ah, ne dis pas ça!... Rocky va se faire descendre, et ça sera de ta faute!

— C'est pas vrai!

— De ta faute!

— S'il est blessé, dit Adrian en commençant à pleurer, ou s'il est estropié, moi je continuerai à vivre avec lui, pas toi...

Paulie n'accorda pas la moindre attention à l'argument de sa sœur. Il s'avança vers elle et la saisit par le bras.

— Va le voir et dis-lui que tout va bien!

Adrian explosa:

— Non! Tout ne va pas bien! S'il devient aveugle, toi tu t'en remettras, mais pas moi! C'est pas juste, c'est pas

juste!... Moi, je l'aime, pas toi!

Adrian sentit une douleur atroce jaillir de son abdomen pour venir éclater dans sa tête. Elle s'écroula dans les bras de son frère.

J'étais en train de m'habiller en me disant que la journée n'avait pas été trop bonne. Mickey entra dans le vestiaire, l'air toujours aussi fâché, peut-être même encore plus que la dernière fois.

— Dis-moi!

— Dis-moi quoi?

— Dis-moi où sont passées tes couilles?

— Qu'est-ce qui ne va pas, Mick?

— C'est pas à moi qu'il faut le demander, c'est à toi! C'est pas moi qui ai perdu ma volonté, c'est toi! T'as plus rien dans le ventre, ou quoi? Tu t'entraînes comme un sacré con!

Je déteste ce mot.

— Comme un con?

— Ouais, comme un con!

— Tu as peut-être raison... J'ai peut-être perdu la forme.

— Alors ne me fais pas perdre mon temps, espèce de petit con!

Mickey se mit à crier plus fort que jamais:

— Retourne sur tes docks, retourne à tes petits truands de quartier! Redeviens une petite merde, mais ne me fais pas perdre mon temps, je suis trop vieux pour me gâcher pour un minable!

J'avais si mal que j'aurais voulu me défoncer les poings contre la porte en fer de mon armoire. Johnny entra en courant.

— Rocky, il faut que tu viennes!

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Ta femme est malade!

Saloperie de jambes qui ne remuent pas plus vite... Elles devraient cracher des flammes et mettre le feu à l'asphalte au lieu de se traîner comme ça... J'aurais dû être au magasin en un éclair sans perdre le moindre instant. Je me suis précipité dans l'escalier en descendant les marches en fer quatre à quatre et je me suis jeté contre la porte du gymnase de toutes mes forces. Heureusement, elle était ouverte. Sinon, je crois que je l'aurais démolie. Je ne sais plus s'il y avait du trafic dans la rue, je courais comme un fou, sans rien voir. Je me suis précipité dans le magasin d'animaux, mais restai cloué sur place à l'entrée.

Plus rien n'était pareil. Vous savez, quand on connaît bien un endroit, on s'attend toujours à le retrouver pareil. Mais le magasin n'était pas comme d'habitude. Adrian n'était pas derrière le comptoir ou penchée au-dessus d'une cage pour nourrir les animaux ou la nettoyer... Ma femme était allongée par terre, la tète posée sur les genoux de son frère...

Je me sentis défaillir. Je me suis accroupi prés d'elle pour l'embrasser et lui caresser les cheveux.

— Qu'est-ce qui s'est passé?

— Rien... On parlait seulement un peu fort et tout à coup elle s'est écroulée... Je ne sais pas pourquoi...

— Adrian, ça va?

Je n'entendis pas sa réponse. Elle bougea un peu la tète, comme si elle essayait de parler, mais elle n'eut pas la force de prononcer un seul mot.

— T’as appelé l’ambulance, Paulie ?

— Elle arrive...

Je me penchai de nouveau pour l'embrasser.

— Tout va bien se passer, Adrian. Ça va aller...

Du moins, je voulais l'espérer.

30

Encore cette odeur.

L'odeur des hôpitaux... Je ne sais pas si c'est la peinture, le produit qu'ils vous donnent pour vous mettre K. -O. ou l'odeur de la maladie, mais il y règne toujours la même odeur, et j'avais à la respirer une nouvelle fois.

J'aurais préféré que ça soit elle qui vienne me voir plutôt que le contraire. Moi, je m'en tirerais, elle, j'en savais rien... J'ai été si souvent dans les hôpitaux, tout au long de ma vie, un coup pour une balafre, un coup pour un bras cassé, alors une fois de plus, quelle différence?... Mais Adrian, elle, n'avait pas l'habitude d'avoir mal, ou du moins d'avoir aussi mal, et ça ne me rassurait pas.

Je faillis demander une cigarette à Paulie, mais ça ne m'aurait pas vraiment calmé et il y avait déjà suffisamment d'odeurs à supporter pour ne pas en rajouter...

J'avais de drôles d'idées à propos de tout ce qui s'était passé. Est-ce que c'était de ma faute ou de celle de Paulie?... Parce que si c'était de sa faute... Et puis non, laissons tomber... À quoi ça servirait? Si j'avais continué de penser à ce genre de choses, je lui aurais sauté dessus au bout de cinq minutes pour l'étrangler. Il s'est toujours disputé avec sa sœur, c'était peut-être pas le moment de commencer à lui casser la gueule pour qu'il change...

Je me frottai les yeux. Quand je les rouvris, je vis le docteur qui s'approchait de nous.

— Monsieur Balboa? demanda-t-il.

— Oui, c'est moi.

— Le bébé est en pleine forme, même s'il est en avance d'un mois...

— C'est quoi? demanda Paulie.

— Un garçon.

Un garçon.

Un vrai garçon.

Pas une poupée en plastique, pas un dessin, un vrai petit garçon.

Je n'arrivais pas à y croire. Ma vie avait tellement changé en un an. Voilà que j'avais un garçon...

— Tu pourrais me dire « Félicitations », Paulie!

— Félicitations!... Tu te rends compte que c'est Adrian qui a réussi ça?... C'est à peine croyable!

— Où est Adrian? demandai-je au docteur. Comment va-t-elle?

— Il y a quelques complications...

Je le savais. Je savais bien que tout était trop beau pour être vrai. Je me sentis mal de nouveau. Je serrais et desserrais les poings sans trouver mes mots. J'avais trop peur qu'il me dise encore quelque chose de triste. Je me serais jeté par la fenêtre... Voilà que je recommence à dire des bêtises... Si quelque chose devait mal tourner, Adrian aurait plus que jamais besoin de moi à ses côtés.

— Quel genre de complications?

— Votre femme a eu une hémorragie interne avant qu'on l'amène ici. L'accouchement prématuré est sans doute dû à la fatigue et c'est l'importante et soudaine perte de sang qui l'a fait sombrer dans le coma...

Il faisait sombre. Je m'avançai vers le lit d'Adrian, les yeux rougis et douloureux. Elle avait l'air de dormir. Je me penchai pour l'embrasser.

— Ho, Adrian, c'est moi, Rocky... Ils disent que tu es dans le coma... Je préféré croire que tu es très fatiguée et que tu dors un bon coup. Alors te fais pas de souci, dors aussi longtemps que tu voudras, je serai là à ton réveil.

La porte s'ouvrit et Paulie entra aussi doucement que possible. Il se tenait bien raide pour avoir l'air fort et solide, mais il devait se sentir aussi misérable que moi.

— Rock'... Il n'y a rien à faire ici. Allons voir le môme, c'est ce que ma sœur aurait voulu que tu fasses...

— On ira le voir tous les deux quand elle sera réveillée...

Quelques heures plus tard, la porte de la chambre s'ouvrit de nouveau et l'infirmière s'approcha de moi. Je ne levai pas les yeux du livre que j'étais en train de lire à Adrian. Ce n'était sans doute pas un très bon livre, une histoire de cowboys coincés dans un village sous le feu ennemi et qui essaient de briser l'encerclement. Paulie était resté toute la nuit dans un coin de la pièce, assis dans un fauteuil, à se frotter le visage des deux mains ou à hocher la tête.

... Jim fit un paquet de ses affaires. Que faire? Comment sortir d'ici avec tous ces revolvers pointés sur moi? pensa-t-il.

Je m'arrêtai une seconde pour tourner la page. J'entendis l'infirmière venir vers moi. Je savais ce qu'elle allait me dire.

— Monsieur Balboa, les heures de visite sont terminées...

— Est-ce que je peux rester?... Je ne vous dérangerai pas!

— Je suis désolée, c'est le règlement. Il faut que vous partiez, monsieur, il est déjà tard...

J'allais essayer autre chose — comme de la prendre par les sentiments pour qu'elle me cache sous une vieille couverture ou un rideau —, quand Paulie se leva et se tourna vers moi. Il pleurait.

— Je ne peux pas... Je ne peux pas rester là à la regarder sans rien faire...

Il sortit de la pièce agité comme un fou. Je me sentis mal pour lui. Il passait son temps à se disputer avec Adrian et à

la traiter de tous les noms, mais je savais bien qu'au fond, c'était une manière de lui prouver son affection. Paulie fait partie de ces gens qui ne savent pas dire: « Je t'aime » et qui emploient d'autres mots pour s'exprimer, au besoin des insultes... Tant qu'ils sont grossiers avec vous, c'est qu'ils vous aiment...

Je sais, c'est tordu, c'est inhabituel, mais c'est du Paulie...

Paulie ne perdit pas une minute pour trouver le bureau des infirmières. Son visage était cramoisi et il s'agitait devant l'infirmière en chef.

— Qui est le boss, ici?

— Le Dr Boyd, répondit l'infirmière.

— Et où est-ce qu'il est? hein? Où est-ce qu'il est?...

— Dans le fumoir... C'est par là.

Paulie se rua dans le couloir qu'elle lui indiquait, bousculant au passage un interne aux bras chargés de bocaux. Il poussa une porte qui indiquait le « fumoir des médecins ». Trois hommes en blouse blanche étaient assis et bavardaient, une tasse de café à la main, avec une ravissante infirmière.

— Je cherche Boyd!

— Puis-je vous être utile?

— Ouais!... J'ai un truc à te dire, Boyd. Ma sœur est couchée dans une de tes chambres. S'il lui arrive quelque chose de grave parce que l'un de vous n'a pas fait ce qu'il fallait, j'aime autant vous dire que je le retrouverai!

J'étais tendu. À travers une vitre, je suivais des yeux l'infirmière qui marchait entre deux rangées de berceaux. On dit souvent que tous les bébés se ressemblent. Je ne suis pas d'accord. Tous les visages que je voyais avaient une expression différente, une attitude particulière, comme s'ils essayaient d'exprimer avec leur corps quelque chose qu'ils ne savaient pas encore exprimer en paroles...

Certains avaient des visages calmes et doux, d'autres des expressions torturées. Je ne sais pas si ça a une conséquence sur le reste de la vie, mais ils avaient tous l'air d'avoir déjà une personnalité propre.

L'infirmière s'arrêta devant un berceau. Comment arriver à croire que c'était bien mon garçon... Je ne pouvais même pas l'imaginer. Je n'arrivais pas à penser que cette petite chose endormie, ignorante de tout ce qui se passait autour d'elle, était vraiment mon fils.

Quel visage!... Un visage de chef. Aucun doute, ce serait un meneur d'hommes... 11 avait l'air si calme... Son nez était retroussé comme celui de sa mère et il était déjà brun... Ça, il ne me ressemblait pas le moins du monde, ce qui était déjà un bon départ dans la vie...

Je sentis mes yeux devenir rouges et commencer à me faire mal. Il n'y avait pas de fumée, ni quoi que ce soit, il y avait seulement quelque chose en moi, quelque chose que je n'avais encore jamais ressenti... J'étais père.

C'était arrivé... Je voyais déjà le môme devenir-dix mille fois meilleur que moi. Meilleur à l'école, meilleur au stickball, mieux habillé, ce qui est pas difficile.

Je frappai des doigts contre la vitre sans trouver mes mots. Je voulais absolument que mes premières paroles à mon fils soient sérieuses et importantes, mais je ne trouvais que de petites phrases, pas si mauvaises, mais pas vraiment dignes d'être gravées dans le marbre... Je savais que les mots me viendraient dans quelques dizaines de minutes, comme toujours, alors j'improvisai...

— Je suis ton père, dis-je tout bas. Je ne sais pas comment tu t'appelles, Adrian ne m'a pas dit. T'en fais pas, tout va aller très bien. Ce n'est qu'un ajournement, tu sais, ça arrive... Il y a des gens qui sont nés sous le signe des embêtements, et c'est mon cas. J'ai eu des problèmes toute ma vie, mais les choses ne se sont finalement pas si mal passées, alors tu vois, ne t'en fais pas... On a des ennuis, tous les deux, mais tout va s'arranger...

31

C'était une toute petite chapelle, basse de plafond et pourvue d'un minuscule autel. Rien à voir avec les églises de mon quartier, qui sont de véritables cathédrales, mais enfin une église est une église et celle-ci suffirait bien pour se recueillir et trouver un peu de calme.

Je pensais au bonheur en général. C'est drôle comme il y a des gens qui ont toutes les chances et qui traversent la vie sans une écorchure, et comme d'autres en prennent plein la gueule à chaque coin de rue... Je me demande finalement qu'est-ce qui est le mieux... Quel est celui qui, vers soixante ou soixante-dix ans, peut se dire: « J'ai bien rempli ma vie »? Sans aucun doute celui qui aura dû se battre tous les jours. Pas de problème en ce qui me concerne alors... Je me suis débattu et agrippé à la vie dès que j'ai été en âge de savoir ce que c'était que souffrir. Pourtant je me suis toujours dit qu'en baissant la tête et en mettant tout le paquet on était sûr de gagner, ou du moins de bien s'en sortir. Alors, je baissai la tête et je priai le plus fort possible pour qu'Adrian survive...

Mickey entra dans la chapelle. Il s'avança jusqu'à l'autel et me dévisagea fixement pendant une ou deux minutes.

— Rocky... Il est 3 heures du matin...

Quelle importance?... Qu'est-ce que ça pouvait bien faire?... De toute façon, j'étais déterminé à rester ici quoi qu'il arrive.

— J'ai été chez toi et on m'a dit que tu étais ici... Il est trois 3 heures du matin, petit.

— Ouais.

— Écoute, petit... Je suis vraiment triste pour tout ce qui s'est passé. Adrian est une brave fille et ça me fait de la peine pour vous deux, vraiment... mais il faut que je te dise une chose une dernière fois, après je t'embêterai plus avec ça, promis... Écoute, on t'a donné une nouvelle chance d'obtenir le plus beau titre au monde. On t'a donné une nouvelle chance de te battre contre le meilleur boxeur du monde, c'est le paradis!... Au cas où tu l'aurais oublié, c'est pour bientôt!

Mickey marchait de long en large devant l'autel.

— Il faut reprendre l'entraînement. On n'a pas beaucoup de temps... Écoute, Rock', ce qui est arrivé est terrible et vraiment moche, mais c'est pas en restant ici que tu pourras y changer quelque chose. Ce combat est sans doute notre dernière chance et si tu crois que je vais rester là, pendant que tous nos rêves s'envolent, tout ce pour quoi on a trimé toute notre vie, eh bien, tu te fourres le doigt dans l'œil! Je voulais pas me mettre en colère dans un endroit sacré comme celui-ci, mais c'est raté!

Mickey était assez énervé pour jurer, mais pas encore assez pour oublier qu'il était dans une église. Il fit un effort pour se calmer et s'approcha un peu plus de moi. Je vis sur son visage une expression que je n'avais encore jamais vue auparavant. Il était terrifié, terrifié pour nous deux.

— Laisse-moi te dire une chose, petit. Tu n'as pas le meilleur matériel et tu n'es pas au mieux de ta forme. Tu te penches trop en avant, tu traînes les poids, tu gardes ta gauche trop bas... Il y a au moins une vingtaine de boxeurs dans le monde capables de te faire mordre la poussière. Les seules choses sur lesquelles tu puisses compter c'est ta tête dure comme du bois et ton crochet du gauche, et c'est tout, point final! Alors plutôt que de perdre ton temps à t'apitoyer comme ça, tu ferais mieux de t'entraîner, sinon on va se faire tuer!

Mickey fit claquer sa main sur le banc.

— Je sais pas comment arriver à me faire comprendre, espèce de tête de lard, mais il y a dehors, quelque part, un des meilleurs boxeurs de tous les temps qui n'attend qu'une seule chose, c'est de te casser la gueule pour prouver au monde entier que tu n'étais qu'un petit con de veinard! Je ne voulais pas me mettre en colère, mais tu m'énerves vraiment parce que tu fais tout de travers! Dis-toi bien que sans toi je ne suis plus qu'un vieux bonhomme criard, mais que sans moi, tu n'es qu'un *has been* tout juste bon à vider les crachoirs. Alors, si on fait ce combat, nom de Dieu, on le fera ensemble, et si tu restes ici, j'attendrai avec toi!

La faible lumière de l'aube me permettait tout juste de lire pour Adrian. Je tenais le livre d'une main et serrais celle d'Adrian de l'autre. Mickey était assis dans un coin et se frottait les yeux en priant pour que tout s'arrange très vite...

... De sa position avancée il observa les hors-la-loi qui allaient tuer le shérif. Louie sortit son fusil et visa le chef.

Paulie faisait les cent pas dans le couloir, un bouquet de fleurs à la main. Il avait déjà essayé d'entrer dans la chambre d'Adrian au moins une demi-douzaine de fois, mais n'avait encore jamais eu le courage de pousser la porte. L'image de sa sœur plongée dans le coma lui était presque insupportable. Après un dernier essai pour entrer, il jeta les fleurs dans le couloir, s'appuya contre le mur et se prit la tête entre les mains.

Il faisait nuit. J'avais du mal à lire, mais c'était le cadet de mes soucis. Il fallait que je reste auprès d'Adrian le plus longtemps possible. Je me disais qu'en continuant à lui parler, en... comment dirais-je... en gardant le contact, tout se passerait bien. Je ne crois vraiment pas qu'il faille laisser tout seuls les gens malades. Au contraire, je crois qu'il faut

leur parler de ce qui se passe autour d'eux. Bien sûr, ils n'ont pas l'air d'entendre ce que vous leur dites, mais au fond d'eux-mêmes, je suis sûr que quelque chose enregistre toutes vos paroles. C'est un peu comme si vous jetiez un câble de remorque entre le malade et vous...

Mickey était toujours là. Ses yeux commençaient à s'enfoncer dans sa tête. Je ne m'étais pas vu dans une glace depuis deux jours, mais je devais sans doute être logé à la même enseigne. Quelle importance, la tête que je pouvais avoir...

Je me suis penché un peu plus vers la lampe de chevet pour continuer ma lecture.

... Et je galopais en tête. La pluie tombait à verse. Un déluge pareil pourrait submerger le village et...

— Les heures de visite sont terminées, monsieur Balboa, dit l'infirmière.

Je m'étais déjà disputé une dizaine de fois avec elle pour qu'elle me laisse tranquille et m'oublie là pendant la nuit. J'étais encore prêt à me battre pour rester mais je ne voulais pas enfiévrer l'atmosphère autour d'Adrian, vous comprenez. Alors je fis un signe de la tête, mis le livre dans ma poche arrière et sortis avec Mickey.

Une fois dehors, Mickey me tapa sur le bras.

— T'as faim?

Le lendemain, j'étais toujours assis à côté de son lit. Je continuais à lire le roman de cowboys la moitié du temps et à déchiffrer son visage l'autre moitié. Elle n'avait pas bougé d'un cil. C'était comme si elle était glacée. Pourtant je me disais que tant qu'elle respirait, c'était qu'elle m'écoutait, et c'était déjà pas mal...

En tournant ma page je jetai un coup d'œil à Mickey. Un petit rayon de soleil traversait l'obscurité pour venir frapper un coin de son visage. Ce pauvre Mickey avait l'air bien vieux et bien fatigué. J'aurais aimé trouver quelque

chose à dire pour nous remonter le moral, mais je ne pouvais penser qu'à ma femme.

... Alors Jim chevaucha droit devant lui, conscient que le désert l'attendait.

Le soleil était couché depuis plusieurs heures et j'essayais de lire à la lueur de la veilleuse qui restait toujours allumée au-dessus du lit d'Adrian. J'avais du mal à me concentrer sur le livre, sachant que l'infirmière n'allait pas tarder à arriver. Dès que résonna le bruit de ses pas, Mickey et moi nous sommes levés et, sans un mot, partîmes pour la chapelle.

En y entrant, j'eus l'impression de m'y sentir chez moi. J'aimais bien l'atmosphère qui régnait dans cette chapelle. Elle vous enrobait comme un manteau et vous rassurait en vous chuchotant à l'oreille des mots apaisants. Je fis quelques pas pour regarder les anges peints sur les murs, les christs en croix et toutes ces choses qui font d'une pièce une église. À chaque fois que j'entrais ici, j'étais abattu et déprimé, mais quelques minutes plus tard, ça commençait déjà à aller mieux. Je rechargeais mes accus, je me sentais fort de nouveau, j'avais l'impression que tout pouvait s'arranger si j'y croyais suffisamment. Je suppose que j'avais tout simplement la foi. Quelque chose d'inattendu vint me tirer de mes rêveries. Mickey se retira dans un coin de l'église et s'agenouilla. Il priait...

Adrian était encore dans ce que les médecins appellent un état comateux, et je ne voulais toujours pas en entendre parler. Je continuais à croire que ses problèmes avec Paulie, avec moi et avec le gosse, ainsi que tous les efforts qu'elle faisait pour me maintenir dans le droit chemin, l'avaient épuisée et qu'elle avait tout simplement besoin de beaucoup de sommeil. Le corps humain n'est pas toujours prévisible, vous savez! Parfois, après certains matches, quand j'avais reçu beaucoup de coups, mon corps se ferme,

et il n'y a rien à faire... On entend parler de gens qui deviennent momentanément aveugles, sourds ou même fous, eh bien, c'est uniquement parce que le corps se soigne!

Pour Adrian, j'avais bien l'impression — non, je savais — que tout ça n'était que passager...

Je posai ma main sur la sienne et ça me fit du bien. Sa peau avait la douceur de la soie. Toute la journée, j'avais cherché une idée de quelque chose de gentil à faire pour elle. Pendant la nuit, j'avais trouvé dans l'église un crayon et une feuille de papier et j'avais commencé à lui écrire un poème. Vous devez sans cloute vous dire que c'est un peu bizarre, venant d'un type comme moi... Je me souviens qu'à l'école il y avait un ou deux types qui faisaient des bouts de vers sans prétention... On passait notre temps à leur jeter des boulettes de papier, à leur taper dessus ou à les traiter de « petites choses »... C'est dur d'être poète dans les bas quartiers... Et voilà que je m'y étais mis, pour faire plaisir à Adrian...

J'ai beau être un peu lent d'esprit, j'avais quand même réussi à mettre mes mots ensemble de façon à ce qu'ils riment, comme dans certaines publicités à la télé. Je pris le morceau de papier que je tenais plié dans le creux de ma main. Il était temps!... La sueur avait déjà à moitié effacé la plupart des mots...

— Voilà quelque chose que j'ai écrit exprès pour toi, dis-je en m'approchant de la lampe.

Souviens-toi du jour où on est allés patiner
Je savais bien que tu n'avais pas besoin d'être aidée
Mais je te tenais bien serrée
Et tu faisais exprès de tomber
Pour que je puisse te prendre dans mes bras...
Ce fut notre première journée
Et, depuis, chaque jour est un peu plus beau
C'est pourquoi je dois te dire un mot:

Où que tu choisisses d'aller
À la ville, à la mer ou à la campagne
Tu seras toujours ma compagne
Et je serai toujours là pour te tendre les bras...

Il faisait déjà nuit. C'était toujours le pire moment à passer... On entendait des milliers de choses imperceptibles pendant la journée: des craquements, des bruits de talons dans le couloir, le tic-tac de ma montre qui se mettait à résonner comme un tam-tam, jusqu'aux tuyauteries dans le mur qui gargouillaient à vous rendre dingue...

J'étais si fatigué. J'avais essayé tous ces jours-ci de rester en contact avec Adrian, de lui parler, de garder un pont entre elle et moi, mais ce soir, je n'en pouvais plus. Ma tête posée sur le lit à côté de sa main, je luttais contre le sommeil. Je savais que je ne pourrais rester éveillé encore bien longtemps. L'infirmière allait bientôt entrer pour me jeter dehors comme d'habitude et m'engueulerait une fois de plus pour avoir posé ma tête sur le lit, mais qu'importe...

Je pris la main d'Adrian et ha posai sur mon visage en fermant les yeux. Aussitôt, je me mis à dériver. Je me sentais monter et descendre, sauter par la fenêtre et planer dans l'air au-dessus des bancs de l'hôpital. Je regardais en bas les arbres de Locust Street et je me sentais tellement plus grand qu'eux... C'était fantastique, j'espérais ne jamais avoir à redescendre. Je volais de plus en plus vite. En un clin d'œil j'avais survolé toute la ville... Je ne savais pas où tout ça allait me mener, mais en aucun cas je n'aurais voulu m'arrêter. Je m'imaginais que je planais là où Adrian était allée et que bientôt je la retrouverais.

Quelque chose me toucha.

J'arrêtai de voler, quelque chose me toucha de nouveau.

Je commençai à redescendre, survolant dans l'autre sens les toits de la ville, jusqu'à la fenêtre de l'hôpital. J'ouvris les yeux et je vis les doigts d'Adrian remuer sur mon visage. Ses doigts touchèrent ma joue une nouvelle fois.

J'étais terrifié... Pourvu que ce ne soit pas un rêve... Si ce n'était pas la réalité, je n'y survivrais pas...

Je suivis du regard ses doigts, sa main, son bras, son épaule et son visage, jusqu'à ses yeux.

Ils s'ouvrirent!

Ils s'ouvrirent!

J'avais envie de pleurer!

J'avais envie de sauter, de crier, de casser quelque chose. J'avais envie de voler par la fenêtre comme je venais de le faire quelques secondes auparavant.

Je mis simplement ma tête à côté de celle d'Adrian.

— Je savais que tu reviendrais...

32

On aurait dit que la terre entière s'était donné rendez-vous dans la chambre d'Adrian. J'avais organisé une petite fête pour sa guérison, une fête stérilisée... Je dis stérilisée parce que j'avais fait bien attention à ne laisser entrer personne d'enrhumé ou souffrant d'une quelconque maladie. Il valait mieux se méfier, vous savez, parce qu'Adrian et moi, on compte pas mal de malades parmi nos amis...

Même convalescente, Adrian avait l'air d'une reine. Ses cheveux brillaient au soleil et ses yeux étaient plus bruns que jamais. Ses joues avaient repris des couleurs. Sa peau était douce, elle souriait, et ses lèvres n'étaient plus sèches. Elle avait un nœud rouge dans les cheveux, on aurait dit un cadeau de Noël.

— Tu as vu le petit, Rocky?

— Non, j'ai attendu pour qu'on le voie ensemble.

Je me demande si j'ai bien fait de lui dire ça...

Gazzo s'avança et me tapa dans le dos.

— Moi je l'ai vu, poupée, c'est un vrai champion, il a les avant-bras de Rocky!

Gazzo sourit et entreprit d'ouvrir une bouteille de champagne. Ça m'ennuyait un peu qu'il ait dit ça des avant-bras du bébé. Je m'imaginais mal des jambons pareils sur le corps d'un bébé, ça le ferait ressembler à Popeye! Dieu sait si c'est pas facile de s'en tirer à l'école si on a quelque chose d'anormal... Déjà que pour un épi rebelle dans les cheveux on se fait charrier pendant des années, alors

imaginez ce que ce pauvre gosse allait subir s'il se trimbalait des avant-bras pareils à l'âge de cinq ans!... Je me suis dit que je devais être bien fatigué pour imaginer de pareilles âneries...

L'infirmière entra en tenant quelque chose dans une couverture. Je n'osais pas croire que c'était le bébé. Vous savez, on a parfois la certitude que quelque chose va se passer, sans oser l'imaginer vraiment, tellement c'est important...

Elle tendit le paquet à Adrian. J'avais l'impression d'avoir été changé en statue. Je me suis penché tout doucement vers elle pour regarder le petit. J'avais du mal à respirer.

— C'est le nôtre? C'est vraiment le nôtre?

— Il est si beau... Merci, Rocky, dit Adrian.

— Non, je t'en prie, c'est toi qui as fait tout le boulot!... Je n'arrive pas à croire qu'on ait réussi à fabriquer ce petit bonhomme!...

— Pourtant, tu vois...

— Oh, bon sang, on ne lui a pas donné de nom!... Comment tu veux qu'il s'appelle?

Paulie s'approcha et me prit par l'épaule:

— Paulie, c'est pas mal, comme prénom...

— Ouais, c'est pas mal, dis-je en espérant qu'il oublierait bientôt qu'il avait fait cette suggestion.

— Pourquoi ne pas l'appeler comme son père? dit Adrian.

Adrian est vraiment une femme extraordinaire... Rocky Junior?... Rocky est le genre de nom qu'on donne aux chevaux, aux chiens et à ceux qui sont nés pour se prendre des coups dans la gueule, vous croyez pas?

— Rocky Junior?... Non, tu parles sérieusement?

Adrian hocha la tête. Après tout ce qu'elle avait subi, j'allais pas lui refuser quoi que ce soit...

— C'est le plus beau bébé que j'aie jamais vu... Merci, Adrian, t'as fait du beau travail...

— Tu as l'air fatigué, Rocky. Tu veux pas te reposer un peu?

J'avais peut-être l'air fatigué, mais pour l'instant ça allait. J'étais un peu dans le brouillard, mais pas trop crevé. Je me suis penché pour embrasser le bébé et sa maman.

— Ça va bien... Tu sais, Adrian, c'est vraiment le plus beau bébé que j'aie jamais vu... Écoute, j'ai un peu réfléchi ces jours-ci... Si tu veux pas que je me bagarre contre Creed, on se débrouillera autrement...

— Il n'y a qu'une chose que je voudrais que tu fasses pour moi, Rocky...

— Quoi donc? dis-je en me penchant plus près.

— Tu sais ce qui me ferait vraiment plaisir?

— Non, quoi? demandai-je de nouveau.

— Que tu gagnes!

Mickey avait beau être derrière moi, je sentis son visage s'éclairer. Il s'approcha, m'empoigna par la taille, mit son poing devant mon visage et dit en riant:

— Alors, bon Dieu, qu'est-ce qu'on attend?

33

Je dégringolai l'escalier de la maison quatre à quatre, passai à travers la porte comme si elle n'existait pas et jaillis dans la rue comme une fusée. Je me mis à courir comme un fou. Je n'avais plus couru comme ça depuis mon premier combat, et tout me semblait nouveau, comme si c'était la première fois. Mettre un pied devant l'autre, pousser sur les jambes, tirer sur les bras, souffler en rythme, tout était neuf, comme si je venais de renaître, comme si je venais de découvrir ce sport qu'on appelle la boxe... J'avais hâte d'arriver au gymnase. Je commencerais par le punching-ball, pour faire un peu de vitesse: un deux, un deux, un deux trois quatre... Un deux, un deux, un deux trois quatre... Plus j'irais vite, plus je gagnerais en puissance et en harmonie. Au début, j'avais eu peur que le punching-ball ne me rende sourd avec sa résonance monotone. Pendant des heures, le bruit ne s'atténue jamais. Il y a de quoi devenir enragé, alors on tape plus fort, et il claque plus fort, on devient plus méchant, il claque plus méchamment... Les psychanalystes disent que le punching-ball est un retour sur soi. Il vous renvoie à cent pour cent ce que vous lui donnez. Mais en ce qui me concerne, je trouvais ça plutôt pas mal...

Après le punching-ball, je savais ce qui m'attendait. Je me suspendis aux espaliers pour la séance d'abdominaux. Mickey s'approcha et commença à me donner une série de petits coups secs du plat de la main sur le ventre. Puis il serra le poing et me frappa deux ou trois fois sur l'estomac.

J'avais l'impression que mon ventre allait se déchirer... Mais c'était le prix qu'il fallait payer.

Après ça, il m'emmena dans la cour pour essayer d'attraper un poulet, le même que celui qui m'avait tellement humilié quelques semaines auparavant. Aujourd'hui, ce serait lui ou moi. Vous pouvez rire, mais les poulets sont peut-être les animaux les plus difficiles à attraper au monde, et ce tout simplement parce qu'ils sont sans doute les plus stupides. Ils ne suivent aucun raisonnement logique, personne ne peut prévoir ce qu'ils vont faire, mais moi, je l'attraperais, même si je devais me couvrir de bleus, même si je devais y passer la journée... Il s'approcha de moi... Il allait essayer de filer le long de la clôture, à droite. Aussitôt, je glissai sans décoller mes pieds du sol, pour lui barrer le passage. Il repartit à gauche, je glissai à gauche. Je devenais l'ombre du poulet, j'imitais tous ses mouvements, exactement comme je le ferais pour Creed. Petit à petit, je coinçai le poulet dans un coin de la cour, un petit coup à gauche, un petit coup à droite, encore à gauche, toujours à gauche, à droite maintenant, à gauche, à droite, jusqu'à ce qu'il soit enfermé comme dans une cage. Je l'attrapai d'un crochet du droit et le jetai en l'air. Pendant qu'il s'échappait en voletant, j'entendis Mickey rire. Bon Dieu, ça faisait du bien de l'entendre rire *avec* moi, et non plus *de* moi.

De retour au gymnase, il était déjà tard dans l'après-midi. J'étais un peu fatigué et pourtant c'était l'heure de l'exercice le plus éprouvant. Je devais rester immobile pendant que Johnny me martelait l'abdomen à coups de médecine-bail. Il était vraiment en pleine forme, ce jour-là, à en juger par la force de ses lancers... J'avais l'impression que, petit à petit, mon ventre commençait à se creuser, et qu'on n'allait pas tarder à voir mon estomac éclabousser le mur derrière moi.

Je fermai les yeux et je continuai à me sentir bien, parce que je me disais que si j'arrivais à supporter tout ça sans

trop souffrir, il n'y aurait pas de problèmes contre Apollo.

Allez, vas-y, Johnny!

Continue à me tirer dessus!

Cela dura je ne sais combien de temps, jusqu'à ce que Mickey lui demande de faire quelque chose de tout à fait inhabituel dans une salle de boxe. Avec un petit jouet pour enfants, Johnny souffla dans l'air des bulles de savon que je devais faire éclater avant qu'elles ne touchent le sol, à coups de crochets, d'uppercuts ou de directs, bref, tout mon arsenal... Je me sentais un peu ridicule, mais aussi un peu fautif, tant ces bulles avaient l'air belles dans la lumière du soleil couchant. Mais je fis ce que Mickey avait ordonné et je me mis à crever les bulles comme personne ne l'avait encore jamais fait. Cela dit, je ne voyais pas bien à quoi ça me servirait, parce que si une chose au monde était sûre, c'était qu'Apollo n'éclaterait pas dans l'air quand je le frapperais.

La corde à sauter n'est pas un de mes exercices préférés. Je suis le genre de type qui a toujours gardé les pieds rivés au sol. Quand je sautais, je m'enroulais toujours la corde autour -des jambes et j'avais l'air ridicule. Mais je me suis entraîné pendant des heures. Mickey m'a montré comment rebondir sur la pointe des pieds et comment gagner de la vitesse.

Bouger vite.

Bouger comme la foudre.

Ça allait de mieux en mieux. La corde et moi, on avait fini par devenir une paire de bons copains. J'en faisais ce que je voulais, je sautais sur un pied, d'un pied sur l'autre, je faisais deux bonds à chaque tour, je la faisais passer sur le côté, tout ce que je voulais...

Vous savez, si quelqu'un m'avait montré tout ça un peu plus tôt, ou si je l'avais essayé moi-même, je n'en serais pas au même point aujourd'hui... Mais il valait mieux ne pas commencer à penser à ce genre de choses. Je ne voulais avoir qu'une seule pensée en tête: Apollo Creed...

Après un massage et quelques instants de repos, Mickey me colla sur les épaules un joug qui devait peser au moins une tonne. Le dos raide, je m'accroupissais et me relevais inlassablement. Il était derrière moi et criait: « Pousse! Pousse! Pousse! » Puis, sans transition, il me projeta sur le sac pour que je me défoule à cogner.

Cogner!

Cogner!

Cogner!

Jusqu'à ce que mes articulations éclatent dans les gants. Je ne m'en plaignais pas. J'avais attendu trop longtemps et je faisais tout ce qu'il me disait de faire. S'il m'avait dit: « Je veux que tu bouffes cinq briques pour ton déjeuner! », j'aurais demandé où était le sel.

Je n'avais plus d'excuses pour ne pas faire ce qu'on me demandait... J'aurais bien aimé que tous ces gens ne se pressent pas ainsi autour de moi pendant que je faisais mes pompes sur un bras, au centre du ring. C'est marrant, de tous les exercices de mon entraînement, c'était toujours celui-là qui attirait le plus de monde, comme s'il y avait quelque chose de spécial... Je leur disais que ce n'était pas si dur que ça... D'ailleurs, si vous essayiez, vous devriez y arriver, puisque moi j'y étais arrivé du premier coup, après des mois d'inaction.

En fait, au début, j'avais l'intention de m'exercer aux pompes normales, mais en montant sur le ring, je me suis dit que ça serait bien de faire quelque chose d'un peu particulier pour donner du plaisir à Mickey... depuis, c'est devenu ma spécialité...

Mickey me réservait le plus dur pour la fin... Je devais remonter sur le ring pour affronter ce poids léger vif comme l'éclair qui m'avait tellement ridiculisé la dernière fois.

C'est vraiment un des types les plus rapides que j'aie jamais vus. Vous faites un mouvement pour l'attraper et, avant même de vous en être rendu compte, il est derrière

vous à vous tapoter l'épaule. Mais la dernière fois j'en avais gros sur la patate, du fait de mes problèmes avec Adrian.

Je fixai mon regard sur le centre de sa poitrine et le suivis où qu'il aille. Il n'était pas près de me surprendre... S'il bougeait, je bougeais. J'étais son ombre.

Je me suis dit: « Tu peux être plus rapide que ce type, il suffit de dire à tes jambes de bouger plus vite. Dis-leur de bouger avant les siennes! » Je me disais: « Tu es une araignée, tu l'as coincé dans ta toile! T'es une grande araignée rapide et hargneuse et ce type n'ira plus nulle part! »

Il filait, je filais plus vite que lui. Il faisait un écart, je l'avais déjà fait. J'étais fixé sur lui. Il essaya de passer par la gauche et je lui barrai le passage. Il essaya à droite et je le clouai dans les cordes. Si Creed avait été à sa place, il aurait été fichu!... Je le pris par la taille et le soulevai au-dessus de ma tête, puis le fis asseoir sur le tabouret en lui tapotant la joue. Je me suis tourné vers Mickey.

— Ça, c'est ce qu'on appelle de la vitesse!

Il ne me restait plus qu'à aborder la dernière partie de l'entraînement, le dérouillage des jambes. Je crois que les gens ne s'en rendent pas bien compte, mais la plupart des boxeurs ont le plus de problèmes avec leurs jambes, plutôt qu'avec n'importe quelle autre partie de leur corps. C'est bizarre, la nature... Vous avez jamais remarqué comme les jambes d'un bébé qui vient de naître sont tordues et comme elles sont, à ce que je crois, la dernière partie du corps à se redresser et à tenir droit? On pourrait croire que, puisqu'elles ont mis tout ce temps à fonctionner, elles dureront plus longtemps que tout le reste, mais pas du tout! Les jambes sont les premières à se gâter chez un athlète. Passé trente ans, c'est comme si quelqu'un vous avait versé de la marmelade et du sable dans les muscles... Voilà pourquoi je respirais l'air glacé du petit matin et que je courais pour débarrasser mes jambes de leur sable et de leur marmelade...

Je commençai à courir vers le marché. C'était depuis toujours un de mes endroits préférés. Il y a plein de gens qui parlent entre eux, des chiens qui trottent partout, des échoppes où on vend du poisson ou des fruits, et tout cela a un air de fête. La première fois que j'étais venu courir ici, personne ne m'avait accordé un regard. Aujourd'hui, il y avait une véritable haie de sourires tout le long de mon chemin. Quelqu'un me tendit un fruit. Deux ou trois gamins se mirent à courir derrière moi et me suivirent à travers les rues comme si j'étais le Joueur de flûte... Quelques kilomètres plus loin, nous sommes arrivés à un petit pont. Mes jambes commençaient à me faire mal, mais je savais que bientôt je ne les sentirais plus. Je soufflais comme un phoque. Sous mon survêtement, mon tee-shirt était littéralement collé à ma peau par la sueur. Je crevais de chaud, mais je continuais à courir. Il y avait au moins vingt gosses qui me suivaient, maintenant. Quand je m'en aperçus, ça me fit l'effet d'un coup de fouet. Vous devinez comme j'aurais été gêné de me faire dépasser par un de ces gamins, dont le plus grand devait m'arriver à la taille. Les mômes adorent relever ce genre de défi. Mais plus ils se rapprochaient, plus j'accélérais. J'aimais assez jouer ainsi le rôle du lapin et qu'ils jouent celui des lévriers. Je pris la direction du musée...

C'était à peine croyable. Le temps d'arriver Franklin Avenue, c'était comme si tous les gosses de la ville s'étaient regroupés derrière moi. Ils devaient être au moins deux cents à me suivre en courant. Quand on traversait une rue, le trafic s'interrompait pendant un bon moment, le temps de laisser passer tout le peloton, étiré sur au moins cinquante mètres.

Je me suis demandé si je méritais un tel honneur. Qu'est-ce qui avait bien pu se passer pour que tous ces gosses et tous ces gens me prennent ainsi en exemple? Je ne savais pas que la plupart d'entre eux rêvaient de faire un jour ce que j'avais fait face à Creed. Mais, du même coup, mes

responsabilités pour le prochain combat augmentaient. Pas seulement vis-à-vis d'Adrian, mais aussi de tous ces gosses et de ces quelques adultes qui auraient peut-être aimé courir comme eux avec moi. Cela me faisait du bien de penser à tout ça; j'en avais aussi un peu peur en même temps.

Les marches du musée se rapprochaient. Le sol tremblait sous les pas de ces centaines de petits pieds qui le frappaient.

Qui étais-je devenu?

Qu'est-ce que je devais faire?

Vous savez, je ne suis vraiment qu'un « M. Tout-le-Monde » un peu veinard. Je suis sans doute un peu plus rapide et un peu plus puissant qu'à mes débuts, mais je ne me suis en fait jamais considéré comme un champion ou comme un tombeur de champions. Je voulais gagner le combat, bien sûr, mais la ceinture de champion du monde ne signifiait pas tout pour moi. Ma famille comptait autant sinon plus. Ce combat, je le faisais aussi pour moi-même. Une sorte de pari, de test... Je me suis toujours dit que si vous avez les outils et la volonté, et que vous êtes prêt à passer quelques heures pénibles à vous entraîner au lieu de prendre du bon temps, vous finirez par récolter quelques lauriers. Je voulais voir jusqu'à quel point mes rêves pouvaient se réaliser... Tout ce blabla pour vous dire que l'organe le plus important pour un athlète, comme pour n'importe qui d'ailleurs, c'est le cerveau. Sans cerveau, on n'est plus rien qu'un paquet de viande agglomérée autour de quelques os.

Sans cerveau, plus de moteur, plus de feu dans le fourneau...

J'ai souvent essayé de faire des choses qui pourraient me rendre un peu plus intelligent. Un soir, par exemple, je suis resté immobile, à fixer une heure durant une étoile, sans cligner des yeux. Au bout d'un moment, ils pleuraient et piquaient, mais je continuais à les garder grands

ouverts, en me disant que ça pourrait un jour me donner l'avantage dans un affrontement de regards, dans le bus ou le métro. Parfois aussi je m'entraînais à serrer une balle en caoutchouc le plus longtemps possible, jusqu'à ce que mon avant-bras triple de volume et commence à faire craquer les manches de ma veste en cuir. Enfin, bref, je m'entraînais comme ça de temps en temps à faire des choses difficiles en prévision du futur.

Pendant le combat contre Creed, j'avais encaissé des coups que je n'aurais jamais cru pouvoir supporter. Plus il tapait, plus j'encaissais. Au bout d'un moment, j'avais fini par attendre sereinement ses coups. Je voulais qu'il mette tout le paquet, qu'il se défonce. Je voulais qu'au moment d'aller se doucher, à la fin du combat, il ait l'impression d'avoir fait le maximum et que je lui aie donné moi aussi le maximum. Pourtant, bon Dieu, vous n'imaginez pas comme il peut cogner fort!... Au cours du troisième round, il m'avait balancé un crochet du gauche si puissant que j'aurais juré avoir perdu un œil. Pendant un instant, j'avais voulu tout arrêter, me mettre à quatre pattes pour le chercher sur le ring, et puis je m'étais dit que c'était idiot qu'on ne perdait pas un œil si facilement..

On n'était plus qu'à quelques métrés des marches. Je traversai la rue, suivi par cinq cents, mille, dix mille gamins, qui sait? Ils étaient vraiment incroyablement nombreux. Dés que mon pied se posa sur la première marche, je commençai à sprinter. Plus ça montait plus je poussais sur mes jambes, et plus les gosses poussaient sur les leurs. C'étaient les plus belles marches que j'aie jamais vues. Elles semblaient mener droit au ciel. Oui... On aurait dit que le type qui les avait construites était parti pour monter jusqu'au paradis, et qu'il s'était malheureusement trouvé à court de ciment...

Je continuais à grimper. J'avais les côtes en feu. Mes jambes me criaient: « Stoppe! Stoppe! Stoppe! » mais ma tête criait plus fort: « Cours! Cours! Cours! » Je serrais les

dents et continuais à courir de plate-forme en plate-forme, grimpant les marches quatre à quatre. Je sprintais comme un fou et je fus en haut en deux secondes.

Je me sentis aussi bien que la première fois.

Mieux encore...

Je levai les bras au ciel et commençai à danser sur place, en regardant la ville en bas. J'étais dans ma meilleure forme, c'était la plus belle ville du monde, les plus beaux gamins du monde et un des plus beaux jours de ma vie. Quand on se sent bien et qu'on a les idées claires comme je les avais à ce moment-là, on se sent invincible. Je pensais que la seule personne au monde qui pouvait me battre, c'était moi-même. Je me sentais si bien que j'avais envie de crier, de gueuler, de hurler, de faire le plus de bruit possible. Tout autour de moi, les gosses levaient les bras et sautaient en l'air. On avait l'air de danser sur une musique que nous seuls pouvions entendre. Il n'y avait ni orchestre, ni chanteur, ni aucune forme de musique, mais je vous garantis qu'on dansait.

34

Il était environ 8 heures du soir et tout était très calme quand je rentrai à la maison. Je balançai doucement le bébé dans le petit berceau que nous venions d'acheter.

Le plancher craquait un peu, mais le petit venait de finir son biberon et était déjà dans un autre monde, dont on ne le tirerait pas aussi facilement. Je me suis dit que si le plancher ne le réveillait pas, je pouvais peut-être lui chanter quelques berceuses. C'est vraiment chouette de chantonner pour son bébé. Je sais que c'est un peu bête, que c'est plutôt des trucs de grand-mère, mais qu'est-ce que j'y peux si j'aime bien ça? Je suis resté là à chantonner près de son lit jusqu'à ce qu'il soit vraiment complètement endormi, puis je me suis levé en faisant le moins de bruit possible. Je pris le soin de mettre sa tête de côté comme me l'avait montré Adrian, avant de remonter un peu ses couvertures. Il était couché sur le ventre, calme comme un ange. Je regardai ses mains et, une fois de plus, je me suis demandé comment elles pouvaient être si petites. Je les touchai du doigt.

— Je te donnerai la terre entière…

Je partis sur la pointe des pieds, mais je faillis trébucher sur un nouveau tapis qu'Adrian venait de mettre dans le couloir. J'entrai dans la chambre. Adrian était sur le lit et lisait. Elle me sourit.

— Comment va le bébé?

— Il ne m'a fait aucune réclamation…, dis-je en m'asseyant au bout du lit.

Nous nous sommes regardés sans rien dire. On se sentait bien. Pas besoin de parler.

— Ferme les yeux, Rocky, dit Adrian.

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Ferme les yeux, s'il te plaît, Rocky...

Je fermai les yeux. Je sentis Adrian bouger et se pencher de l'autre côté du lit. Puis j'entendis un bruit de papier froissé.

— Ça y est! dit-elle. Tu peux regarder!

— Qu'est-ce qui se passe? dis-je en prenant le paquet qu'elle me tendait. C'est pas Noël!

— Ouvre, tu verras bien!

Bon. Une fois de plus je fis ce qu'on me disait de faire. Il y avait une boîte, puis une deuxième boîte qui contenait un emballage drôlement bien fait de... comment ça s'appelle... de papier de soie! J'arrachai tout. Sous le papier, je vis quelque chose de noir et de brillant. C'était un fantastique short de boxe noir en vrai satin. Sur le côté, il y avait une bande jaune or. En dessous, croyez-le ou non, il y avait une paire de chaussures de ring d'un jaune éclatant et un peignoir en satin.

— C'est vraiment beau...

— Ça te plaît?

— Oh oui!... Ce sont mes couleurs préférées, dis-je en caressant le satin du doigt.

Sur une jambe du short, il y avait mon nom brodé en fil jaune. Je me suis dit que j'avais vraiment la femme la plus extraordinaire que le bon Dieu ait créée ces temps-ci dans le coin. Elle avait tout pour elle. Et un cœur d'or par-dessus le marché.

— Tu sais, Adrian, t'es vraiment la meilleure femme du monde!

Je ne sais pas quelle heure il pouvait bien être. Peut-être 2 ou 3 heures du matin. Impossible de me rendormir. En fait, il avait été impossible de fermer l'œil de la nuit. J'avais

le choix: rester couché, les yeux grands ouverts, à remuer dans tous les sens, ou me lever et essayer de prendre un peu l'air. Je fis attention à ne pas faire de bruit et je descendis l'escalier sans allumer la lumière. Comme on n'avait toujours pas beaucoup de meubles, je ne risquais pas de me fracasser un orteil sur un pied de table dans l'obscurité. Ç'aurait été un peu stupide juste avant le match et aussi un peu humiliant à lire le lendemain dans les journaux: « Rocky Balboa a dû annuler le combat parce qu'il s'est cassé le petit doigt de pied en tournant en rond, l'autre nuit, dans son appartement. »

J'entrai dans la cuisine et m'appuyai à l'évier. Tout était calme. À part moi et la nuit, il n'y avait là que le ronronnement du réfrigérateur. Je pensais à demain soir. C'était, comme disait Mickey, ma dernière chance. Je n'arrêtais pas de penser au précédent combat, à mes erreurs et aux erreurs qu'Apollo ne ferait certainement plus, cette fois. Il serait devenu une machine impeccablement rodée. Je le savais bien.

Creed sera là pour me détruire.

Me battre à plates coutures.

Me faire le plus de mal possible.

Pulvériser dans l'esprit de chacun des spectateurs la moindre parcelle d'estime pour moi. Leur ôter définitivement de la tête l'impression que j'aurais pu être un challenger sérieux. Je ne peux pas dire que je lui en voulais vraiment. Je ne lui en voulais pas. On a le droit d'être orgueilleux quand on est champion, pas vrai?

Mais j'avais des responsabilités vis-à-vis du petit qui dormait là-haut, de ma femme et de Mickey, le vieux Mickey... Il faudrait sans doute l'attacher pour l'empêcher de monter sur le ring à mes côtés, demain soir. J'étais penché au-dessus de l'évier, dans le noir et je pensais à toute la puissance qu'Apollo déchaînerait contre moi demain soir...

35

La nuit du combat au Philadelphia Spectrum était empreinte d'un faste rarement atteint dans cette petite ville conservatrice. Les clameurs et le patriotisme des Philadelphiens défiaient la raison. Quant au décor, qui consistait principalement en de grandes affiches, hautes de près de quinze mètres, représentant Apollo Creed et Rocky Balboa, il faisait davantage penser à un combat de gladiateurs qu'à un match de boxe.

Adrian et moi nous tenions de part et d'autre du berceau. Nous restions muets, regardant simplement le bébé dormir. Le moment était venu de se battre. Je sentais le match m'appeler au-dehors. Je me suis penché sur le bébé pour lui serrer le pouce.

— ... Je crois qu'il faut que j'y aille.

Nous sommes sortis de la chambre sans un mot. Mon accoutrement était emballé, je le pris et descendis l'escalier. Mes jambes semblaient peser une tonne, je ne sais pas pourquoi. Je suppose que j'avais un peu peur. Pas d'Apollo, ou de quoi que ce soit de ce genre, mais peur pour les autres. Pour ma femme et mon gosse et pour tous les gens qui avaient besoin de moi, parce que si je me faisais allumer tout à l'heure et que mon cerveau déraille pour de bon, qu'est-ce qu'ils feraient sans moi?... J'étais responsable d'eux, en quelque sorte.

Adrian ne disait rien, mais on pouvait presque l'entendre penser à haute voix. Elle se tenait dans l'encadrement de la porte et me regardait. Je sentais le froid de la nuit

m'envahir peu à peu. Ça me fit du bien. Belle nuit pour combattre... J'aimais autant qu'il fasse gris, qu'il fasse froid et que les arbres me ressemblent, ou ressemblent à ce que je m'imaginais être. Troncs froids et morts...

Le visage de Paulie apparut derrière celui d'Adrian. Le vent dispersa aussitôt la fumée de sa cigarette.

— Tu donneras un coup de main pour le bébé, ce soir, Paulie?

— T'en fais pas, je prends tout sous mon bonnet!

— Contente-toi d'ouvrir l'œil, ça suffira... Tu continues à perdre du poids?

— Ouais, j'ai un bon régime... Tu vas être en retard. Rock'.

— Tu ferais mieux d'y aller, dit Adrian en posant sa main sur ma joue.

— Bon, je pars tranquille, tout se passera bien ici, dis-je en pointant du doigt la bouille ronde de Paulie. Paulie, mon vieux, tu es responsable de tout pendant mon absence!

— Je suis assez grand pour m'occuper de cette baraque pourrie, va te battre!

— Tout ira bien, Rocky, dit Adrian.

— Bon, alors j'y vais..., dis-je en m'approchant d'elle pour la serrer dans mes bras.

Je sentis son corps et le mien s'épouser.

— ... Je t'aime, dit Adrian.

— ... Je t'aime. Je vais faire de mon mieux!

36

La foule n'avait pas encore complètement envahi le Philadelphia Spectrum et les gradins croulaient déjà sous le trop-plein. Le moindre espace utilisable était occupé. Un siège qui se serait libéré, ne serait-ce que pour quelques secondes, aurait déclenché une émeute.

Les commentateurs étaient assis sur le côté du ring, cernés de caméras et de la crème de la presse sportive américaine. Le ring lui-même était particulièrement spectaculaire. On n'avait encore jamais vu ça. Les cordes étaient d'un jaune éclatant, et le sol était fait d'une grosse toile blanche sur laquelle était peint une sorte de soleil fait d'une multitude de taches de couleur qui s'éparpillaient dans toutes les directions depuis le centre du ring.

«... Si vous regardez ce reportage, vous devez vous attendre à une véritable bataille, dans tous les sens du terme, dit le journaliste Bill Baldwin à son micro. Imaginez que ce match retour ne devait tout d'abord pas avoir lieu!... Le champion a fait savoir qu'il était dans la meilleure forme de sa carrière, tout comme Rocky Balboa, qui reste toujours "M. Cent-contre-un", un petit boxeur de quartier philadelphien. La question qui se pose à chacun d'entre nous est la suivante: Pourra-t-il recommencer son étonnant exploit d'il y a dix mois? Pourra-t-il rester le même après la violence du premier assaut de Creed? Les experts disent que non... Mais le reporter qui vous parle n'en est pas si sûr! »

Le vestiaire d'Apollo était rempli de monde. Tous ces gens, qui étaient pourtant ses intimes, semblaient ne pas exister à ses yeux. Le maintien rigide qu'il avait adopté montrait qu'il ne souffrirait pas qu'une quelconque distraction vienne troubler le cours de ses pensées. Seule sa femme, assise prés de lui, eut le courage de croiser son regard. On n'entendait que le bruit de sa respiration et le déchirement du sparadrap dont un soigneur recouvrait ses phalanges.

Je roulais vers le Spectrum, mais j'avais une idée en tête. Je veux dire que je savais que j'avais quelque chose à faire avant d'entrer dans l'arène, quelque chose que je devais faire, avant tout. Je pris York Avenue et roulai vers l'église où Adrian et moi nous étions mariés. Je garai la voiture en catastrophe, sautai et me ruai vers le presbytère.

— Père Carminé! Eho, père Carminé!... Vous êtes là?

J'attendis quelques secondes, puis une fenêtre s’ouvrit et le prêtre que j'avais toujours appelé père Car-mine montra sa tête.

— Qui c'est?

— Rocky Balboa!

— Qu'est-ce que tu fais là? Tu n'es pas censé te battre, ce soir?

— Si, si, mais je voulais vous demander quelque chose!

— Quoi donc?

— À propos du combat. Vous savez, ma famille n'a personne à part moi, alors est-ce que vous pourriez m'envoyer une petite bénédiction pour que je ne sois pas trop abîmé ce soir?... Pour que je ne sois pas étendu pour de bon et que je puisse encore servir à quelque chose par la suite!

J'attendis encore quelques secondes. Je suppose que le père était en train de mettre en clair dans son esprit ce que je venais de lui dire. Puis il fit le signe de croix et me bénit.

Je me sentis sourire pendant que je repartais en courant vers la voiture.

— Merci! dis-je en claquant la portière et en démarrant le plus vite possible.

Bill Baldwin se démanchait le cou pour avoir une vue d'ensemble des gradins. Une expression de sincère étonnement envahit son visage.

« La salle est remplie de supporters de Rocky Balboa. Je n'ai jamais vu autant d'italiens rassemblés en un seul endroit de toute ma vie! »

— Ça, tu l'as dit! acquiesça un autre journaliste. Steward Neham, en souriant.

— Il y a eu pas mal de bruits qui ont circulé, à propos du match...

— Ouais, le plus courant était qu'Apollo a la ferme intention de faire verser le sang et de terminer rapidement, pour prouver à tout le monde que le dernier match était un coup de chance pour Balboa. Encore une fois, j'en suis pas si sûr...

— En tout cas, ça va saigner!

— C'est le moins qu'on puisse dire, Bill...

J'entrai dans le couloir des vestiaires. Il avait complètement changé d'allure. Chaque centimètre carré du couloir était gardé par un flic ou par un des membres du service d'ordre, revêtu d'un blouson blanc au dos duquel était inscrit *Sécurité.* Je me mis à courir. Autant arriver le plus vite possible, puisque de toute façon Mickey allait me passer un savon. Les types de la sécurité me souriaient et m'encourageaient: « Vas-y, Rocky! », «Tu l'auras! », «Descends-le, Rocky! ». J'allais peut-être le descendre, si toutefois j'arrivais vivant jusqu'au vestiaire... Chacun d'eux me donnait des tapes dans le dos à décorner un boeuf!

Puis je vis le spectacle que j'avais redouté de voir pendant tout le trajet. Mickey était fou de rage. Il donnait

des coups de pied dans le mur et jurait en demandant à tout le monde où j'étais. Quand il me vit venir, il leva les bras au ciel.

— Je vais te tordre le cou! Où t'étais? Est-ce que t'es devenu fou? On a un combat, ce soir, au cas où tu l'aurais oublié! Va t'habiller en vitesse!...

Je faillis dire quelque chose pour ma défense, mais je vis que si je prononçais un seul mot, il m'arracherait la langue de ses propres mains; alors je baissai la tête et partis vers le vestiaire sans rien dire. Je n'avais pas fait trois pas que Creed apparut, déjà habillé pour le combat. Il portait son peignoir et ses mains étaient bandées. Il me regarda comme s'il avait quelque chose d'essentiel à me dire. Mickey voulut éviter tout contact entre nous. Il me prit par le bras et m'entraîna.

— Rentre dans ton vestiaire, Rock'!

— J'aimerais dire une ou deux choses à l'Étalon! dit le champion.

— Pas question! C'est interdit! cria Mickey, mais je lui fis signe que ça n'avait pas d'importance.

J'étais vraiment curieux de savoir ce que Creed voulait me dire, et ce ne seraient pas deux ou trois minutes de retard supplémentaire qui changeraient grand-chose. Mickey se retira, mais comme toujours, il en profita pour râler:

— J'en ai vraiment marre de tes conneries!

— C'est pas bien grave! lui criai-je avant qu'il ne disparaisse.

— ... Je voulais juste te dire que j'ai l'intention de gagner ce soir, le plus nettement possible, dit Apollo en me regardant plus durement que jamais. J'espère que tu ne seras pas blessé!

— Moi aussi, je l'espère!

— Toutes ces salades, dans les journaux et à la télé... c'était pas personnel, c'était seulement pour exciter un peu l'opinion.

— ... Très astucieux!

J'ai dû avoir un sourire niais, impossible à empêcher.

— J'ai du respect pour toi. Étalon, mais je vais chercher le knock-out rapide et sans bavure...

J'avais l'impression qu'il fallait que je dise quelque chose moi aussi. Je ne pouvais pas le laisser me menacer comme ça sans réagir. Il repartait déjà.

— Eho, Apollo!

Il se retourna.

— Moi aussi, je vais chercher le K. -O.!

Apollo se mit à rire et regagna son vestiaire. Comme par magie, la tête de Mickey apparut dans l'encadrement de notre porte.

— De quoi vous avez parlé, nom de Dieu!

— Des choses de la vie...

Sur le côté du ring, pratiquement tous les journalistes étaient suspendus au téléphone. Le service d'ordre avait les pires difficultés à écarter la foule de l'allée par laquelle les boxeurs devaient arriver jusqu'au ring. Steward Neham se tourna vers la caméra de télévision:

« Le combat de ce soir est retransmis à des millions de téléspectateurs à travers le monde!

» Vous aimeriez sans doute connaître le palmarès de chacun des deux combattants. Le voici! Apollo Creed, champion en titre: quarante-sept victoires, aucune défaite. Rocky Balboa, le challenger: quarante-quatre victoires, vingt et une défaites, mais le seul match important qu'il ait livré jusqu'à présent est son précédent combat contre Apollo Creed. »

Penché au-dessus d'un lavabo, je priais dans la salle des douches. On n'entendait que le goutte-à-goutte du robinet et surtout le bruit de mon cœur. Jamais encore je ne l'avais entendu battre si fort. Je me suis demandé si Mickey, Al et Johnny, qui étaient appuyés contre le mur du fond,

pouvaient l'entendre. Puisqu'il me restait un peu de temps, j'adressai une prière au bon Dieu pour que tout se passe bien et pour lui dire que, si je gagnais, je lui en serais très reconnaissant, mais que si par malheur j'étais battu, je ne lui en voudrais pas.

— C'est l'heure, petit! fit derrière moi la voix de Mickey.

Je me relevai et me signai. Nous prîmes le couloir qui menait au ring. Au fur et à mesure que s'ouvraient les portes, la rumeur de la foule enflait. Elle ressemblait un peu au bruit qu'on entend quand on presse un coquillage contre son oreille. Mon estomac se nouait un peu plus à chaque pas. Encore heureux que je n'aie rien mangé avant de venir... J'étais de plus en plus nerveux, ce qui était en quelque sorte une forme de régression pour moi qui n'avais encore jamais ressenti le moindre énervement avant un match. D'habitude, je m'énervais plutôt une fois que tout était fini. J'avais toujours un métro de retard, si vous voulez...

Mais ce soir, c'était différent. Ce soir, mes chevilles étaient molles comme du beurre, mes mollets durs et noués et mes genoux s'entrechoquaient. Quant à mes cuisses, on aurait dit qu'elles se déboîtaient à chaque pas. Je savais bien que tout se passait dans ma tête et que j'étais en meilleure forme que jamais, mais je ne pouvais m'empêcher d'être nerveux. Je ne pouvais pas rester silencieux, non plus...

— Il fait étouffant, pour un mois d'octobre, tu trouves pas, Mickey?

— Non, il fait bon...

— Je me demande quelle température il peut faire...

— Peu importe, il fait très bon!

— Hé, tu sais quoi, mon épaule est un peu raide!

— Tu es en parfaite condition!... Maintenant, ta gueule! cria Mickey.

Je n'avais pas envie de me taire. Je savais bien que j'étais en train de me comporter exactement comme tous

les boxeurs du monde avant un combat, et que je disais toutes ces idioties pour, en cas de défaite, pouvoir m'en prendre à la chaleur ou à une épaule un peu raide ou à Dieu sait quoi...

— Eh, Mick, pendant que j'y pense!... Je voulais te dire que j'allais me défoncer pour toi, ce soir...

Mickey eut l'air ému que je lui dise ça. Je me sentis un peu gêné.

— Tu trouves pas que c'est un chouette peignoir?... Plus beau que celui de l'année dernière, pas vrai?... Ça me fait de l'effet de le porter!... C'est Adrian qui me l'a donné!

— Ouais, il est vraiment chouette...

Steward Neham faisait les cent pas devant les écrans de contrôle en fumant un cigare. La foule était de plus en plus excitée. Il cacha son cigare derrière son dos et s'éclaircit la gorge.

« La foule se presse sur le passage de Rocky Balboa, celui que des millions de téléspectateurs connaissent sous le nom de "l'Étalon italien". La foule scande son nom, maintenant. La raison pour laquelle ce boxeur aux talents limités a acquis en si peu de temps une telle popularité reste un mystère à mes yeux! »

Neham se tourna vers l'autre commentateur:

— En tout cas, il a intérêt à être en forme... C'est le match de sa vie!

— Je crois que tu es encore en dessous de la vérité... Cela dit, certaines rumeurs prétendent que le champion est en trop bonne forme. En d'autres termes, il pourrait être surentraîné, ce qui est presque aussi mauvais que de ne l'être pas assez. Ça pourrait lui jouer de mauvais tours dans les derniers rounds...

Paulie s'installa confortablement devant la télévision. Il décapsula une bouteille de bière et en avala le contenu d'un seul trait. Sans perdre le rythme, il attrapa un bretzel

dans la corbeille qu'il avait disposée à portée de sa main. Adrian, quoique à peine rétablie, s'était habillée comme si elle assistait au match dans le stade. Elle s'assit sur un coin du canapé. Ses yeux ne parvenaient pas à se fixer, passant sans cesse de Paulie à l'écran, alors que ses mains se tordaient anxieusement. Elle épousseta une poussière imaginaire sur le devant de sa robe et se tourna timidement vers son frère.

— Tu crois que tout va bien se passer?

— Regarde-moi... Est-ce que j'ai l'air de m'en faire? dit Paulie en rotant. Le voilà!

On aurait dit une forêt de mains. Des millions de mains. Toutes les mains valides de Philadelphie, et elles s’agitaient sur mon passage. Je ne me suis jamais senti si fier. J’ignorais pourquoi ces gens m’aimaient autant, mais j’étais content d’appartenir à leur ville et de les rendre heureux, sans que ça me coûte un centime, ce qui n’était pas plus mal... Je souris et leur rendis leurs saluts. Mickey me prit par le bras.

— Ils sont tous avec toi !

— Ça fait du bien !

— C’est notre grande nuit, cria Mickey dans mon oreille. Ce soir on va montrer au monde entier ce que vaut Rocky Balboa ! Ce soir, tu es invincible ! Tu es le meilleur !... Le meilleur !

Un des commentateurs réajusta son casque d’écoute et jeta un coup d’œil à l’écran de télévision placé devant lui. Bien qu’ils aient déjà tous deux « couvert » de nombreux matches mondiaux, les reporters ne pouvaient s'empêcher d'avoir des accents d'enthousiasme quasi juvéniles.

« Apollo Creed devrait faire son entrée d'une seconde à l'autre!... La foule est survoltée!... »

En jetant un nouveau coup d'œil à son écran de contrôle, le commentateur vit une sorte de coin s'enfoncer dans la foule en l'écartant de part et d'autre de l'allée.

C'étaient Apollo et son armée de gardes du corps qui faisaient leur entrée dans le stade. Quel contraste par rapport au combat précédent!... Apollo était arrivé ce soir-là déguisé en George Washington, perché comiquement à la proue d'un navire de carton-pâte, singeant le fameux tableau patriotique.

— Apollo Creed semble être de méchante humeur, ce soir...

— Je l'ai déjà vu combattre plusieurs fois, mais c'est la première fois que je le vois si tendu!

La foule cria encore plus fort que pour mon entrée, mais il y avait autant d'acclamations que de huées. Je ne le voyais pas, mais compris qu'il était entré dans le stade en entendant la réaction du public. Ça me mettait mal à l'aise de l'entendre se faire huer comme ça, mais, après tout, j'étais chez moi à Philadelphie et Creed avait publiquement annoncé son intention de me donner une leçon devant mes concitoyens... Qui, pour l'instant, l'en remerciaient à leur façon...

Je me penchai vers Mickey:

— C'est Apollo!...

— Qui tu voulais que ça soit?

— Ouais, évidemment...

Les cris gagnèrent encore en puissance. On aurait dit qu'ils allaient faire éclater toutes les vitres du stade, et pourtant ils enflèrent encore au moment où Creed apparut sur le ring. Il s'avança vers moi avec une démarche de chat de gouttière. Derrière lui, son manager brandissait la ceinture d'or des champions poids lourds et hurlait les louanges de son poulain à la foule hostile.

— Au deuxième!... Tu tombes au deuxième! me dit Apollo avant de revenir dans son coin.

— Ne le laisse pas t'impressionner, répliqua Mickey en me tapant sur l'épaule.

— Parce que toi, il ne t'impressionne pas, peut-être?...

J'étais assez fier de ma tenue noire et jaune, légèrement brillante, et je la comparais à celle d'Apollo, toute blanche.

Il avait abandonné l'équipement aux couleurs du drapeau américain qu'il portait lors du dernier combat, pour une tenue blanche soulignée de rouge, mes couleurs de la dernière fois. Je ne sais pas s'il y avait mis une signification quelconque... Il avait l'air hargneux, vraiment hargneux, incroyablement hargneux... Il repoussa violemment un de ses équipiers qui s'approchait de lui avec un miroir. Apollo avait l'habitude de se donner un dernier coup de peigne avant le combat, ce qui faisait partie de son numéro. C'était la première fois qu'il agissait ainsi. Je pris une grande bouffée d'air. Le présentateur s'avança jusqu'au milieu du ring et fit un signe au chronométreur, qui fit sonner la cloche deux ou trois fois. Le Spectrum se calma un petit peu. Tout le monde avait l'air d'être tendu, ce soir. Je n'étais pas le seul... Essuyant d'un revers de la main la sueur qui coulait sur son visage, le présentateur attrapa d'un geste sûr le micro qui pendait du plafond. Il leva le bras pour réclamer le silence et commença à parler. Il avait une voix chaude et prenante, comme celle d'un speaker de la radio.

— Mesdames et messieurs, bienvenue au Philadelphia Spectrum!

Y a pas à dire, il savait s'y prendre... En quelques mots, il avait déchaîné les applaudissements de toute la foule. Les gens s'applaudissaient eux-mêmes, et j'applaudissais avec eux. On aurait dit une grande famille...

— Sans attendre davantage, je vais vous présenter les combattants de cette soirée... À ma droite, pour un poids de quatre-vingt-quinze kilos, l'homme qui fit trembler le monde Tannée dernière, un enfant de cette grande cité de la boxe qu'est Philadelphie, « l'Étalon italien »: Rocky Balboa!

Je m'avançai jusqu'au milieu du ring pour esquisser une sorte de salut, en essayant de sourire le plus possible.

J'avais un peu chaud sous mon peignoir. Non... Je raconte des histoires... J'étais mort de peur, j'avais presque envie de vomir tellement j'avais peur...

— À ma gauche, un champion qui peut se passer de présentation dans l'ensemble du monde civilisé, accusant un poids de cent kilos, le maître des cataclysmes, le seigneur des poids lourds, le seul et unique: Apollo Creed!

Il y eut un énorme grondement, parsemé de huées. Apollo ne salua pas la foule. Elle n'existait plus pour lui, il n'existait plus que moi. Chaque fois qu'il regardait dans ma direction, ses lèvres tremblaient de rage.

Le chronométreur fit sonner la cloche. L'arbitre nous fit signe d'avancer jusqu'à lui. Al Silvani se leva avec moi. Une fois au centre, il retira mon peignoir et plaça mon protège-dents. Apollo était déjà prêt. Nous nous regardions intensément, distants à peine de quelques pas. Il était gigantesque, c'était à peine croyable. Ses muscles avaient eux-mêmes des muscles et il avait l'air d'en avoir fait pousser de nouveaux à des endroits inattendus. Un vrai spécimen pour le musée de l'Homme.

— Vous connaissez tous deux le règlement, commença l'arbitre.

Apollo se pencha vers moi:

— Tu es foutu!

— Interdiction de s'accrocher par le cou, continuait l'arbitre.

— Tu me fais pitié. Étalon!

— En cas de knock-out, retirez-vous dans votre coin...

— Au deuxième... Tu tombes au deuxième!...

— Préparez-vous au combat! dit l'arbitre en nous séparant.

— Prépare-toi à mourir, minus! gronda Apollo en touchant mes gants, avant de se retirer dans son coin.

Je sentais une boule au fond de ma gorge, qui grossissait de plus en plus alors que je regagnais mon coin, mais elle

disparut quand je croisai le regard de Mickey. Il fallait que je me défonce pour le vieux Mickey, il le fallait.

— Il est encore fâché, Mick...

— On s'en fout! Souviens-toi, protège ton œil! Vitesse, déplacement, petits coups de harcèlement et crochets du gauche au corps!... Quoi qu'il arrive, ne cherche pas le combat, je te dirai quand tu pourras y aller... Allez, à toi de jouer...

— Je vais essayer...

— Bonne chance. Rock', dit Johnny en retirant le tabouret du ring avant que la cloche ne sonne.

Mickey enjamba les cordes à son tour. J'allais m'agenouille pour adresser une petite prière de dernière minute au bon Dieu, mais Mickey se pencha de nouveau vers moi.

— Il va essayer de te tuer, mais si tu tiens le premier round, il est à nous!

Il finit par sortir du ring. J'eus à peine le temps de dire un ou deux mots de ma prière et la cloche sonna.

On y était.

Je fis le signe de croix, bondis sur mes pieds, me retournai et me « préparai à mourir », comme Creed me l'avait annoncé. Il était déjà sur moi. Il frappa trois coups du gauche, une droite en crochet si rapide que j'eus l'impression d'avoir été touché par un éclair. Puis il recula et me fit signe de le suivre. Je savais qu'il aurait pu continuer à cogner comme ça pendant un bon bout de temps. Il m'avait surpris, c'était certain. Je ne m'attendais pas à ce qu'il commence si fort, ce n'était pas trop son style. Creed serait plutôt du genre à boxer sur la défensive et à profiter d'une ouverture pour frapper comme un sourd.

Il allait montrer toute sa classe devant mon propre public, et à mes dépens... Je m'approchai de lui, mais il me cueillit avec une série de cinq coups très secs. J'avais beau esquiver et ne jamais rester deux secondes à la même place, chaque fois qu'il tirait, son coup trouvait mon visage.

Il me chassa comme ça devant lui sur tout le périmètre du ring. J'essayais de lui échapper, mais chaque fois il me clouait sur place avec des doubles crochets. Avant même que je puisse faire un geste, il avait déjà changé de position et me martelait la figure sous un autre angle. J'aurais juré que chacun de ses coups y creusait un trou toujours plus profond. Il avait dit vrai... Il n'était pas en forme lors du dernier combat...

Bon Dieu, ce qu'il était dur!

Bon Dieu, ce qu'il cognait fort!

Au secours, mon Dieu!...

Creed continuait à me promener à sa guise à travers le ring. En passant devant mon coin, j'entendis Mickey qui hurlait:

— Esquive par la droite! Cogne ses bras!

J'essayai de feinter, mais Creed bougeait comme s'il avait des fusées aux pieds. J'avais jamais vu quelqu'un d'aussi rapide. Pourtant, je savais que tôt ou tard je le coincerais... Je ne savais pas quand ni comment, bien sûr, mais tant que je restais debout, je gardais une chance.

Un des commentateurs s'éclaircit la voix, réajusta ses écouteurs, jeta un coup d'œil aux récepteurs et commença à parler, d'une voix à la fois très excitée et très professionnelle.

« Cela semble incroyable!... Le boxeur philadelphien combat maintenant en droitier. Il est beaucoup plus rapide que lors de la première rencontre, mais on peut en dire autant du champion... Balboa reçoit une véritable punition!... »

« Je regrette d'avoir à le dire, ajouta l'autre commentateur, mais tout ceci n'est pas très beau à voir... Je me fais du souci pour l'œil droit de Rocky. On dirait qu'il ne voit pas venir les coups d'Apollo. Le champion en titre place ses crochets où et quand il en a envie!... »

« C'est certain... Creed n'a jamais été en si bonne condition, ni d'aussi mauvaise humeur! »

Apollo projeta Rocky dans son coin et commença à le travailler au corps. Les combinaisons de coups étaient placées au millimètre près, chacune d'elles cherchant à le faire sombrer dans l'inconscience. Le challenger. n'ayant plus d'autre moyen de s'en sortir, agrippa les bras du champion pour arrêter quelques secondes le massacre. Creed le repoussa.

— Tombe par terre! hurla-t-il en lui donnant un petit coup sur le front. Sinon c'est moi qui te ferai tomber!

Peu à peu, Creed diminua la pression et revint à un rythme plus normal. Chacun de ses coups de harcèlement trouvait son but et, de temps en temps, il écrasait Rocky d'un formidable crochet du gauche, coup qu'il n'avait pratiquement pas utilisé lors du premier combat. Ce soir, les crochets pleuvaient sur Rocky Balboa et faisaient du dégât, particulièrement quand ils touchaient l'œil droit du challenger, déjà bien mal en point. Creed finit par pousser Rocky à la faute. L'Étalon baissa sa garde pour tirer un coup digne d'un amateur, qui rata largement le champion. Creed profita de l'ouverture pour placer deux gauche-droite, un crochet, encore un gauche-droite et deux directs du droit. Balboa eut l'air de flotter dans l'air et soudain il sembla se réveiller. Ce fut une véritable explosion. Il repoussa le champion jusqu'au centre du ring par une série de crochets au corps et à la tête. Mais Creed avait gardé les idées claires. Il esquiva un dernier coup et Rocky, entraîné par son élan, vint buter dans les cordes. Le challenger rebondit lestement en se retournant vers le centre du ring, mais Creed était déjà là. Il le cueillit d'un direct du droit qui faillit l'étendre pour le compte. Ce fut au tour de Creed d'exploser. Les coups pieu-valent de partout sur la tête de Rocky, qui avait l'air de plus en plus hébété.

11 s'avançait à tâtons, tenant à peine sa garde. Creed plaça soigneusement un formidable uppercut qui faillit lui arracher la tête, et Rocky s'écroula.

Ce fut comme si le fait d'avoir senti le sol sous lui avait réveillé ses instincts combatifs. Il bondit sur ses pieds quasi instantanément. Rocky secouait la tête d'un air à la fois dégoûté et déçu, comme pour s'excuser d'avoir été à terre si tôt dans le match. La foule scandait son nom, attendant un miracle, attendant qu'un coup improbable et magique étourdisse le champion et ramène Rocky dans le combat.

Creed ne perdit pas une seconde. Sitôt le challenger relevé, il se rua sur lui, depuis le coin où il s'était réglementairement retiré, et lui assena une terrible droite qui faillit l'envoyer de nouveau au plancher. Rocky était dans un autre monde. Creed frappa encore. Deux séries de gauche-droite et trois crochets du gauche. Rocky s'écroula dans son coin.

Je n'arrivais pas à y croire. Imaginez que j'étais tombé deux fois dès le premier round, et que j'avais vu venir chaque coup!

C'était assez gênant... J'entendis Mickey crier quelque chose. J'entendis aussi la foule crier mon nom. Personne pourtant ne pouvait savoir ce qui se passait dans ma tête. Creed avait l'intention de me tuer, c'était évident. Chacun de ses coups explosait comme de la nitroglycérine. Pas besoin de toucher mon nez pour savoir qu'il était cassé... Quelque chose de chaud me coulait sur la joue, et je savais que c'était mon œil qui saignait... Je vis Creed se retirer dans son coin. Il souriait et faisait des gestes de victoire à la foule. Ça me mit en rage.

Je me suis levé, j'ai respiré un grand coup et j'ai attendu qu'il revienne. S'il devait me descendre, qu'il le fasse au corps à corps, pas en se foutant de moi devant tous ces gens.

L'arbitre fit un geste de la main pour indiquer que le combat reprenait. Creed s'approcha. Il tira une gauche que j'esquivai et une droite qui me toucha. Il réussit encore un gauche-droite, mais rata le crochet suivant. Je saisis ma chance. De toutes mes forces, je frappai au corps et au visage. Creed tomba dans les cordes, mais il rebondit et arrêta mon élan par un direct fulgurant. Il prit un peu de champ et me fit signe de le suivre jusqu'au centre du ring. Je savais qu'il me plaçait ainsi à sa convenance, mais je m'en foutais. Autant qu'il donne tout de suite son maximum, je ne me défilerais pas... J'étais là pour ça.

« Il doit être dans une forme extraordinaire pour survivre à une pareille boucherie, dit l'un des reporters. Il n'y a pas d'autre mot... C'est une véritable boucherie à laquelle nous assistons!... »

Apollo se rua sur le challenger avec une lueur de vengeance dans les yeux. La lumière rouge indiquant les dix dernières secondes du round s'alluma. Creed mit le paquet, quatre combinaisons de crochets et de directs qui asphyxièrent Rocky, mais celui-ci survécut jusqu'au gong et vacilla jusqu'à son tabouret. Avant qu'il ne s'écroule, ses équipiers accoururent pour le soutenir.

Paulie ouvrit une boîte de bière sans quitter la télé des yeux.

— Je vais lui casser la gueule, je vais lui casser la gueule...

Il se tourna vers sa sœur.

— Ne pleure pas... Tout va s'arranger, ce n'est jamais que le premier round.

Adrian essuya ses larmes et regarda ailleurs.

— C'est pas vrai!

— Quoi? dit Mickey.

— Il m'a encore cassé le nez!
Al se pencha sur moi et essaya de sécher mes blessures.

Apollo était debout dans son coin, ne prenant même pas la peine de s'asseoir. Il avait toutes les apparences d'un homme qui sait pertinemment qu'il contrôle son combat et peut à tout moment se débarrasser de son adversaire. Les huées de la foule le faisaient presque sourire.
Son entraîneur s'approcha de lui:
— Est-ce que son nouveau style t'a gêné?
— Pas le moins du monde!
— Alors tu aurais dû l'avoir! Arrête ton show, ne lui laisse aucune chance, ne le laisse pas esquiver... Il est encore dangereux, ne l'oublie pas!
— Tu plaisantes!...
— Je te dis qu'il est dangereux!
— J'avais dit au deuxième, il tombera au deuxième!... Il a eu de la chance, c'est tout!
— Tu ferais mieux de faire attention à ce mec-là..., insista l'entraîneur.

J'étais assis dans mon coin, en me demandant ce que je pourrais bien faire au prochain round. Je n'étais pas persuadé que mon changement de style l'ait beaucoup gêné. Il m'avait pratiquement assommé pour de bon, vous savez... J'avais un peu l'impression que notre plan nous jouait des tours... Je me tournai vers Mickey.
— Je vais revenir à mon ancien style!
— Pas question! On a un plan, on le garde, bon Dieu! Je te dirai le bon moment!... T'en fais pas, tu vas bientôt trouver ton rythme...
— Tu crois?...
— Dis-toi que tu ignores la souffrance, que tu ne sais pas ce que c'est... Tu es dur comme de l'acier! Tu es le plus dur du monde!
— Il tape vraiment fort. Mick...

— Ce n'est qu'un homme, rien de plus que toi!...

Tu peux le battre, dis-toi que t'es un tank! T'es pas un homme, t'es un tank! Passe-lui au travers!

Les commentateurs échangèrent des notes et regardèrent leurs écrans.

— Rocky Balboa est un boxeur qui a diversifié ses coups, mais il subit une terrible pression de la part de Creed. La grande question est de savoir quel effet le premier round a réellement eu sur lui... Nous allons bientôt le savoir, la cloche va sonner d'un moment à l'autre!

Toujours assis, je respirais profondément, essayant encore de réaliser ce qui s'était passé. C'est drôle comme on pense vite quand on est en difficulté. C'est comme si une partie du cerveau se démenait toute seule pour essayer de vous sauver la vie. Exactement ce dont j'avais besoin à cet instant. Ce type voulait me transformer en hamburger...

J'entendis Mickey et Al qui discutaient:

— Comment va son œil?

Al mit un doigt sur une boule chaude et douloureuse qui avait gonflé sur mon œil.

— Ça va pas bien...

Ça n'allait pas si mal... Bien sûr j'avais mal partout, mais il faut s'y attendre quand on boxe... Douleur et boxe sont presque synonymes. En fait, c'est assez simple, la boxe. C'est un sport mathématique. Votre boulot est de donner plus de coups que vous n'en recevez. Simple, non?

— Tout va bien, dis-je.

— Il va te descendre!

— Je ne tomberai plus une seule fois, Mickey, ne t'en fais pas... Je peux avoir mon protège-dents?

Après des années passées sur les rings, vous savez exactement quand le gong va sonner. Mes muscles étaient

tendus. J'étais prêt à bondir sur mes pieds et à sauter sur Creed pour lui rendre la monnaie de sa pièce.

Et quand je dis lui sauter dessus, ce n'est pas une façon de parler! C'était ma seule chance. Si je ne lui rentrais pas dedans et que je le laissais me maintenir à distance, il ne tarderait plus longtemps à m'envoyer sur orbite... Il m'avait vraiment bien en main, pas de doute là-dessus. Le gong sonna. Je me ruai sur Creed mais il m'esquiva et me martela le visage de coups. Au moins six... Je me demande comment ça se fait que j'aie pris le temps de tenir une telle comptabilité à un moment pareil, mais je m'en souviens bien, il me cogna au moins six fois. Il rit et posa sa main sur mon front Instantanément, il décocha un direct fulgurant en plein sur mon oeil. Ce qui me rendit vraiment fou, c'est que je savais pertinemment qu'il allait le faire et que je n'avais pas pu l'en empêcher.

Vous ne vous êtes jamais senti comme ça?

Je me sentais mal...

Il s'avança vers moi en baissant la tête, comme pour se moquer de mon style, puis il se redressa en souriant Je me suis jeté sur lui. Je croyais l'avoir coincé dans les cordes, mais il tourna sur lui-même et me tint à distance de quelques gauches rapides, le temps d'armer un terrible direct. C'était nouveau.

J'aime pas trop les surprises de ce genre. Le coup me fit vraiment mal. Et il me rendit fou. Je le pris par le corps et le projetai dans les cordes. Il essaya de s'en sortir mais je le repoussai en frappant le plus fort que je pouvais un gauche-droite au corps. Il se mit en garde. Exactement ce que je voulais qu'il fasse... À nous deux! Je cognai comme un sourd directement sur ses bras, chaque coup claquant sur l'os, puis je traversai sa garde par un uppercut au corps et deux crochets à la tête. Creed essaya de se protéger, mais je parvins à lui faire baisser les bras et à placer trois autres crochets du gauche. Il vacilla.

Vous savez, depuis le temps que je boxe, je n'ai encore jamais pu comprendre ce qui se passe dans la tête d'un gars. Vous croyez l'avoir battu, vous croyez qu'il est en train d'abandonner, de se dire que le jeu n'en vaut pas la chandelle, et une petite sonnette se met à résonner au fond de lui, un feu s'allume, et le type explose, par orgueil, et cogne plus fort que s'il n'avait pas été menacé. C'est ce qui se passa avec Creed. D'un seul coup il me perfora d'un une-deux au visage suivi de deux crochets. Il se dégagea et se mit à hurler qu'il allait me descendre, que sa petite sœur cognait plus fort que moi, qu'il faisait ce qu'il voulait et qu'il allait me détruire immédiatement. Pendant qu'il gueulait, je tirai trois coups secs et, croyez-le ou non, chacun d'eux trouva son but. Je crois que je commençais à trouver mes marques. Creed remit les gaz. Trois gauches, une droite et on crochet du gauche. Toutes mes brillantes tactiques filèrent à la poubelle. Le combat se mit à ressembler à une bagarre de chiffonniers. Je baissai la tête comme un joueur de rugby et lui rentrai dedans. Je réussis à le frapper d'un coup à la poitrine qui le projeta contre un poteau. Je serrai de toutes mes forces mon protège-dents, comme chaque fois que je donne un grand coup. Mes deux crochets claquèrent sur sa tête, suivis par une droite et un nouveau crochet du gauche, cette fois-ci au corps. Creed essaya de glisser le long des cordes. Je fis quelque chose qui me surprit moi-même. J'étais devenu son ombre. J'avais glissé en même temps que lui! Je le clouai sur place avec trois gauches. Il essaya de filer de l'autre côté et de me retourner contre les cordes, mais je le pris par la taille et le projetai de nouveau dans le coin. Je me sentais fort comme un bœuf. Creed réussit pourtant à me retourner en me prenant à bras-le-corps. Il se déchaîna aussitôt en crochets et en directs.

Tout avait une fin. J'esquivai son dernier crochet et réussis à placer une droite au corps. Creed me frappa à la

tête. Je doublai un autre gauche-droite au corps. Quelque chose de rouge coula de l'œil d'Apollo.

Le champion saignait!

J'avais l'impression d'être revenu à égalité, maintenant...

Je dirai pour résumer que les cinq rounds suivants doivent lui être crédités. Il les a bien mérités. Il avait réduit mon visage en bouillie. Pire encore que la dernière fois. Mais j'étais calme. Je sais que ça a l'air idiot, mais j'étais calme. Je me faisais massacrer, mais en même temps j'étais parfaitement détendu. Il se passait quelque chose de nouveau.

Je réfléchissais.

J'utilisais mon cerveau au lieu de n'utiliser que mes poings. Je prévoyais à l'avance ce qu'il allait faire deux rounds plus tard, mais je glissais petit à petit dans une sorte de brouillard, vous savez, comme quand on va s'endormir... Tout était ouaté, distant, irréel. Peut-être est-ce ce qu'on ressent quand on meurt, je n'en sais rien...

Je ne voulais plus simplement tenir la distance, mais je voulais vaincre, cette fois-ci. Pas seulement pour moi, mais aussi pour tous ces gens dans le stade qui se défonçaient à m'encourager. Je les entendais crier de plus en plus fort. Et puis je ne les entendis plus. Je n'entendis plus que les battements de mon cœur et le sifflement de ma respiration à travers le protège-dents.

Et les coups.

Il fallait voir ça. Le gant rouge d'Apollo me sautait au visage comme une bête fauve. Comme un bélier... Plus il me frappait, plus les choses se ralentissaient. C'est quelque chose qui m'est déjà arrivé une fois ou deux. C'est comme si j'avais au fond de moi une pièce vide, tout au fond, où je m'enfonce un peu plus à chaque coup. Une pièce où il n'y a rien. Pas de lumière, pas de musique, pas de cris, rien. Rien que moi. Si je voulais vraiment gagner, il faudrait en ressortir, me frayer un chemin hors de cette sombre pièce et revenir me battre au grand jour! Une fois ou deux déjà je

m'étais caché dans cette pièce au cours d'un combat et j'y étais resté, mais je n'y resterais pas ce soir. Je savais que Creed vivait le même combat intérieur. Nous n'étions plus là pour l'argent, pour le public ou pour la presse, mais pour quelque chose d'autre, quelque chose de quasiment religieux... Il n'y avait plus aucune raison valable pour rester là à se faire taper dessus, pourtant aucun de nous ne baissait les bras. On se laissait entraîner par le match... Je vis une ou deux fois passer devant mes yeux des images de mort, d'anges voletant dans le ciel, et tout ce genre de choses... Ça me fit terriblement peur. Je ne sais pas ce qui m'y avait fait penser... Peut-être allais-je plus mal que je ne le croyais. De toute façon, quand j'ai peur, je cogné plus fort. Je n'étais sûr que d'une chose, c'était que je ne voulais pas mourir sur un ring. Il y avait au moins vingt-cinq mille spectateurs autour de nous, ça fait peut-être un peu beaucoup pour un cortège d'enterrement, non?

Quand j'y pense, c'est idiot de boxer. J'aurais bien aimé que le bon Dieu ne me fasse pas boxeur. Ça ne rime à rien. Chaque coup que j'ai reçu ne m'a pas rendu meilleur, au contraire... J'ai plutôt l'impression d'être déjà bien amoché. Dans quelques années, je finirai à l'hôpital de Trenton, New Jersey, à pousser ma petite chaise à côté de celle d'autres types aussi cinglés que moi... C'est plutôt terrifiant de penser à tout ça...

Creed m'expédia un crochet dévastateur qui me fit valser jusqu'à l'autre bout du ring. Les cordes claquèrent dans mon dos.

Tant mieux!... J'avais failli oublier où j'étais!

Mes bras étaient lourds, comme s'ils avaient poussé de dix centimètres. J'essayai de riposter avec un crochet, mais mon coup était trop mou, et mon poing frappa trop bas. Creed aussi était lent, maintenant. Il passa un uppercut du gauche qui fit quand même mal, suivi d'une combinaison de crochets et d'uppercuts, du droit et du gauche. Ses petits coups de harcèlement, rapides et meurtriers, avaient

définitivement disparu de sa panoplie. Chaque fois que j'en avais eu l'occasion, j'avais martelé son épaule gauche, et ça avait fini par donner des fruits. Creed ne boxait plus qu'avec sa droite. Il lui resterait toujours une bonne droite. Le jour où il la perdrait, il n'y aurait plus d'Apollo Creed.

Quand on parle du loup... Un direct du droit m'arracha la moitié de la tête. Ça me fit un mal de chien. Je sentais mes veines battre sous ma peau et mon visage brûler. Creed frappa de nouveau. Bang! Juste sous le menton. Il combina son coup avec un crochet du gauche. Bang! Un direct du droit, un une-deux au visage et, je crois, trois autres directs. Je dis « je crois », parce que je ne voyais plus rien de mon œil droit. Ça y était. Fini. Je me ruai sur lui comme une bête sauvage, je le pris par la taille et le projetai dans le coin en frappant tant que je pouvais — crochet, crochet, crochet, crochet et trois directs. Creed devint fou. Si on avait vraiment été des bêtes sauvages, on aurait craché nos protège-dents pour mieux nous entre-égorger.

J'entendis le plus beau son de ce qui avait semblé durer des heures... Le gong. L'arbitre bondit entre nous pour nous séparer et nous sommes repartis en titubant, chacun dans notre coin. Je lui fis un signe de tête pour lui montrer que j'allais bien et qu'il n'arrête pas le combat. C'était le plus grand mensonge de ma vie.

Je fis quelque chose qui me surprit moi-même et, c'est drôle, Creed en fit autant. Nous nous sommes retournés l'un vers l'autre pour toucher une nouvelle fois les gants, puis nous sommes repartis nous asseoir pour respirer un peu.

Je m'écroulai sur mon tabouret. Mickey approcha son visage tout près du mien.

— Comment va ton œil?

— Ça marche..., dis-je en avalant de grandes gorgées d'air.

Dans son coin, le champion respirait avec difficulté. Son visage était presque aussi tuméfié que celui de son adversaire. Il ne semblait plus animé que par un seul objectif, assommer son challenger. Ne pas seulement gagner aux points, comme la dernière fois, mais par K. -O. Ne pas se satisfaire de belles manœuvres et de belles figures pugilistiques, mais le massacrer. L'envoyer dans un autre monde.

— Il y va... Il y va, dit-il, presque pour lui-même.

— Tu le mènes aux points, fit son entraîneur en badigeonnant son œil de coagulant. Laisse tomber le knock-out. Ne cherche pas le combat, il ne reste que trois minutes à tenir... Méfie-toi, ce type est en train de te démolir tout l'intérieur!

— Pas une seconde fois!... Ce ne sera pas comme la dernière fois! Il faut que je l'étale!

Je commençais à me sentir un peu mieux. C'est incroyable la force qu'un boxeur peut retrouver en soixante petites secondes. Je savais qu'il ne restait plus que trois minutes à tenir, et ça me faisait du bien au moral. J'étais en train de penser à ma tactique pour le prochain round et je l'avais presque mise au point quand j'entendis la voix de Mickey éclater à mes oreilles:

— Tu peux pas continuer comme ça!

— Je sais ce que je fais!

J'allais préciser, mais l'arbitre s'avança vers nous.

— Si vous êtes encore une fois en difficulté, j'arrête le combat. Rock'.

— S'il vous plaît, criai-je alors qu'il repartait. Laissez-moi continuer!

— Ça suffit! coupa Mickey. Tu n'as aucune chance de gagner, à moins de le mettre K. -O.! Tu es en train de te faire massacrer!

— Et alors! C'est ma peau, pas la tienne!

— Il va te tuer! Tu veux devenir aveugle? C'est bien parti! Arrête d'attaquer, donne-lui une ouverture!

— Pas de combine, Mick... Je sais que je peux gagner, pas besoin de combine!

— T'es dingue? Il est prêt à te tuer! Découvre-toi à gauche, il est prêt!

— Je veux pas de coups tordus, Mick, dis-je en me levant.

— Alors cogne au corps, défonce-lui les côtes, ne le laisse pas respirer!

Au son de la cloche, les commentateurs se penchèrent un peu plus sur leurs récepteurs et regardèrent anxieusement les combattants s'approcher l'un de l'autre.

« Nous voici au quinzième round, fit Bill Baldwin. À mon avis, il sera encore plus âprement disputé que le premier. Pourquoi diable le match n'a-t-il pas encore été arrêté, c'est la question que chacun se pose ici… »

« Apollo Creed mène largement aux points. Pour garder son titre, il ne lui reste qu'à éviter autant que possible l'affrontement pendant les trois prochaines minutes. Malheureusement pour lui, il est enfermé entre quatre cordes avec un chat sauvage philadelphien qui ne l'entend pas de cette oreille! »

Je vis Apollo s'approcher, prendre une profonde inspiration et commencer à tourner autour de moi par la gauche. Il balança quelques jabs. Les deux premiers m'effleurèrent le visage, les suivants cognèrent durement. Creed changea aussitôt de direction, balança quelques coups de harcèlement pour préparer un puissant direct du droit, suivi d'une gauche, que je parvins à esquiver.

Noël!… Vous voyez ce que je Veux dire…

Je mis tout mon poids dans un crochet du gauche qui fit presque décoller Apollo du sol. Ses yeux se voilèrent. Il

était salement atteint. Il essaya de reculer mais je le suivis avec trois autres crochets du gauche, une droite et une nouvelle gauche. Pour la première fois, Apollo faillit tomber...

« Incroyable! Balboa a pratiquement étalé le champion! Une gauche foudroyante qui a surpris Apollo, trop fatigué pour réagir efficacement! Creed ne sait plus où il est, il ne se bat plus que par instinct, presque à l'aveuglette! Balboa lui-même titube d'épuisement! Tout repose sur leur condition physique et sur leur volonté! »

— Montre-lui qui tu es! beugla Mickey. Montre-lui tes flammes! Cogne! Cogne! Cogne!

« C'est pas croyable! s'exclama un des commentateurs. Apollo était à moitié assommé et voilà qu'il fait signe à Balboa de s'approcher! »

Le Spectrum n'allait pas tarder à exploser sous les cris de la foule. Je voulais finir en beauté. Je m'approchai de Creed pour essayer de le liquider au corps à corps. Mon premier coup passa et il s'effondra dans les cordes. Je m'avançai encore un peu, mais Creed avait rebondi et il était déjà revenu au centre du ring, en me gratifiant au passage d'un foudroyant direct du droit. Oh non!... Il avait trouvé son second souffle... Il se mit à me frapper coup sur coup, inlassablement, et je me sentis partir, tout doucement. Mes jambes devenaient chancelantes et je retournais peu à peu vers cette petite pièce sombre où tout est si calme.

« Incroyable!... Balboa est pris dans une tornade de combinaisons et c'est maintenant lui qui semble battu! »

« Il va tomber! Les coups de Creed pleuvent à volonté!... Combien de temps Balboa pourra-t-il encore tenir? »

« Qu'est-ce qui le maintient encore debout? Creed met manifestement le paquet pour obtenir le K. -O., mais Rocky semble être capable de soutenir ses pires assauts! »

Je vacillais sur place. Creed frappait comme un sourd. Je me sentais plier peu à peu en deux, comme un canif. Trois autres uppercuts... Mes bras tombèrent le long de mon corps, inertes. Impossible de faire le moindre geste pour me protéger. Tous les coups d'Apollo me frappaient le visage de plein fouet, mais je ne les sentais même plus. J'étais complètement engourdi. Pourtant, je continuais à avancer sur lui et à encaisser tout ce qu'il me donnait. Soudain, j'eus un sursaut et je parvins à placer un crochet du gauche que Creed contra immédiatement par un direct du droit. Je tirai un nouveau crochet, Creed lança de nouveau sa droite... Dieu seul sait comment, une de mes combinaisons passa sous sa garde. Gauche-droite à la mâchoire... Le champion recula dans les cordes.

Je crachai mon protège-dents pour respirer un peu d'air. Creed me frappa trois fois, mais sans conviction. Ça y était. II ne me restait plus que quinze secondes d'influx nerveux à dépenser, avant de n'être plus qu'un tas inerte répandu sur le sol. Je fis claquer trois gauche-droite et assenai crochet sur crochet, en espérant qu'ils atterriraient quelque part. Je ne voyais plus rien du tout. Bon Dieu!... Creed se réveilla encore une fois! Je me sentis redescendre. Nous nous battions au corps à corps. Il me frappait au visage et moi aux côtes. Un de mes derniers crochets l'asphyxia complètement. Il se pencha en arrière en me regardant avec des yeux de fou, comme s'il me disait; « Va-t'en!... »

C'était ma dernière chance... Après ça, terminé. Je réussis à passer sous sa droite et à creuser coup après coup un véritable trou dans sa cage thoracique. Creed restait debout, inerte, regardant dans un autre monde. Je me suis senti presque triste. Il avait dans les yeux une

expression qui le faisait ressembler à un petit garçon. Ils me disaient: « Arrêtons de nous battre comme ça, c'est idiot! » Ses yeux avaient raison, mais c'était trop tard. Je ne pouvais plus m'arrêter. Crochet du gauche... Il recula d'un pas. Nouveau crochet... Mes poumons n'allaient pas tarder à éclater.

Mais comment il fait pour supporter tout ça, bon Dieu!

Il est vraiment extraordinaire!

J'armai lentement le dernier coup qu'il me restait, en y mettant toutes mes forces. Le coup atteignit son menton. C'était comme si j'avais frappé un mur en béton. L'instant d'après, nous flottions tous les deux dans l'air, comme dans un rêve. Je ne m'étais encore jamais senti flotter comme ça, aussi paisiblement. Toute cette paix s'écrasa brutalement contre mon visage. J'étais tombé à terre, mais j'avais du mal à le concevoir. Je me croyais rentré à la maison, couché dans mon lit après le combat. Puis je me souvins de tout. Creed était tombé lui aussi, pas loin de moi. J'entendais la foule me hurler: « Debout! Relève-toi! » L'arbitre comptait les secondes en tapant du plat de la main sur le tapis... « Deux! Trois!... » J'attrapai la corde du bras pour me hisser sur mes pieds. J'essayai de voir un peu ce qui se passait. Creed et moi avions l'air de faire une course de tortues. J'atteignis la deuxième corde, mais ma main glissa. Ça me fit peur et j'eus un sursaut d'énergie pour l'attraper de nouveau.

« Cinq!... Six! »

Les commentateurs étaient bons à enfermer, hurlant comme des fous dans leurs micros:

« Ce n'est pas possible!... Les deux hommes sont à terre! Épuisés! Vidés! Ils sont tous deux comptés par l'arbitre! Creed et Balboa essaient l'un et l'autre de se relever!... S'il est debout le premier, Creed conservera son titre...

»... Mais si c'est Balboa, il deviendra le nouveau champion du monde des poids lourds!... Balboa vient de

mettre un genou à terre! »

Chez Rocky, Adrian et Paulie étaient collés à l'écran de télévision. Paulie trépignait en menaçant le poste du poing.

— Debout, Rock'! Debout! Debout!

— Je t'en prie, relève-toi! dit Adrian en pleurant.

Je vis Creed atteindre à son tour la deuxième corde. On était à peu près à égalité.

« Sept! »

« Huit! »

La voix de Mickey dominait les cris de la foule:

— Allez, montre ton cœur! Vas-y! Vas-y! Montre ton cœur!

Tout était trouble, comme si on était sous l'eau. J'entendis l'arbitre compter « Neuf! ». On aurait dit que sa voix sortait d'un long tunnel. C'était fini... Après ça il n'y avait plus rien, le bout du couloir... Je serrai les dents à m'en faire péter les vaisseaux et jetai mon bras vers la corde du haut. Je mis toutes mes dernières forces dans cet ultime geste, et parvins à me redresser.

« Dix! »

La foule se déchaîna et hurla encore plus fort, si c'était possible. L'arbitre s'approcha et me prit le bras pour me désigner vainqueur mais je ne tenais plus debout. J'atterris dans les bras de Mickey, qui me ramena dans mon coin. Je vis du coin de l'œil Apollo, suspendu à la deuxième corde, toujours sur un genou, et ce spectacle me fit mal.

Quel type fantastique...

Je me mis à pleurer. Pas de fatigue, de douleur ou de tristesse, mais parce que tout était fini. Tout ce pourquoi j'avais tant lutté toutes ces années.

La souffrance...

Le sang...

La peur...

C'était fini.

Je mis ma tête sur l'épaule de Mickey et continuai à pleurer.

— Tu as des ressources, petit..., dit Mickey en me serrant contre lui.

« Il y est arrivé! hurla Bill Baldwin dans son micro. À la dernière seconde, Rocky Balboa s'est relevé sur ses pieds! Il y est arrivé! Balboa vient de nous faire vivre un moment d'une intensité encore jamais atteinte dans le monde du sport!... Il est maintenant en train de pleurer de fatigue et d'excitation! »

Paulie serra Adrian dans ses bras et ils se collèrent de nouveau contre l'écran de télévision.

— C'est le plus grand!...

— Oui..., fit Adrian, sans retenir ses larmes.

Je sentais peu à peu mes jambes se raffermir et je parvins à me tenir debout sans aide. J'essayais de voir ce que faisait Apollo. Il avait beau avoir essayé toute la soirée de me massacrer, je l'aimais bien quand même. C'était une véritable tour de puissance. Une tour d'orgueil.

Je savais que cette soirée le déchirait au plus profond de lui-même. J'attendis que le présentateur finisse son discours.

— ... Dans un fantastique renversement, le nouveau champion du monde des poids lourds est maintenant Rocky Balboa!

Le public de Philadelphie se déchaîna de nouveau. Je me suis frayé un passage à travers tous les journalistes qui encombraient le ring et parvins finalement jusqu'à Apollo. Il pleurait, lui aussi. Je mis la main sur son épaule. Il leva quelques instants les yeux sur moi.

— Tu es vraiment fort..., dis-je.

— Bonne chance...

Nous nous sommes donné l'accolade, et il fit alors quelque chose que je n'oublierai jamais de ma vie en me prenant le bras et en le levant pour me désigner ainsi comme son successeur. Il passa sur mes épaules la ceinture de champion du monde. Je voulus le remercier pour ce geste, mais il enjamba prestement les cordes du ring et disparut.

Les types aux écouteurs repoussèrent ceux des caméras et me tendirent une forêt de micros.

— Rocky, comment vous sentez-vous?

— Je ne sais pas encore très bien... Il est vraiment fantastique...

— En tant que nouveau champion du monde des poids lourds, quels sont vos projets?

— Je rentre à la maison!... Je peux avoir un micro?

— Donnez un micro au champion! se mit à hurler un journaliste. Qu'on amène un micro au champion!

Ils firent descendre du plafond le micro qui servait au présentateur du stade. Je le pris lentement, le temps de reprendre mon souffle.

— Excusez-moi, excusez-moi... Je n'arrive toujours pas à croire à ce qui m'arrive... Je voudrais remercier Apollo Creed de s'être battu contre moi et Mickey de m'avoir entraîné. Je veux aussi remercier Dieu de m'avoir aidé... Mis à part la nuit de la naissance de mon fils, c'est la plus belle nuit de ma vie!

Du revers de la main, j'essuyai la sueur qui me coulait dans les yeux. Quelqu'un dans la foule cria:

— Tout le monde t'aime, Rocky!

— Moi aussi, je vous aime!... J'ai une dernière chose à dire à ma femme...

Pendant une ou deux secondes, je cherchai des yeux une caméra. Je pris la ceinture de champion et la levai au-dessus de ma tête en hurlant de toutes mes forces:

— Ho, Adrian!... J'ai gagné!

Robert E. Hoban

D’après le scénario de

Sylvester Stallone

Rocky III
L'Oeil du Tigre

Rocky III

Trois ans, c'est long: 1 095 jours, 156 semaines, 36 mois. Mais la plupart des gens ne pensent pas au calendrier, ils se souviennent moins des dates que des événements, historiques ou personnels, des périodes d'amour ou de solitude. Un détail futile reste parfois gravé dans la mémoire longtemps après qu'on a oublié les choses importantes. Les souvenirs sont toujours incomplets, ils obéissent à des lois curieuses, et ceux de Rocky pour les trois ans qui avaient suivi sa victoire en championnat du monde ne faisaient pas exception.

La première fois qu'il avait défendu son titre, il avait gagné par K. -O. technique. La seconde, il avait descendu son adversaire. Mickey, Paulie et Rocky lui-même, tout à la joie que leur causait cette victoire, n'avaient pas remarqué ce soir-là un boxeur nommé Clubber Lang — le Matraqueur — qui, assis au premier rang, les regardait d'un œil froid.

Quand la première dent de Rocky Junior perça douloureusement à travers la gencive rose, son père, qui avait défait facilement deux autres challengers, était devenu une vedette de magazines. Son visage souriant s'étalait sur la couverture de Sports Illustrated, Ring, Boxing Illustrated A l'intérieur de ces revues, on parlait aussi d'une étoile montante au firmament des poids lourds: Lang le Matraqueur, un attaquant sans pitié.

Pendant que Rocky recevait du maire de Philadelphie la médaille du Mérite, Lang boxait, il n'avait pas de temps à perdre avec ces fadaises. Pour sa sixième victoire

consécutive, il expédia son adversaire dans le coma pour trois semaines et quand ce dernier eut repris conscience, le Matraqueur avait remporté quatre combats de plus.

Rocky boxait lui aussi, et il gagnait facilement. Il était devenu une sorte d'institution tout le monde savait qu'il serait vainqueur, on ne pariait plus que sur le round. Seul Mickey avait observé que Lang assistait à tous les matches du champion en titre. Paulie ne s'occupait plus de Rocky, il avait trouvé mieux à faire — comme s'asseoir sur un tabouret de bar.

Rocky et Adrian achetèrent une maison. Mickey s'installa chez eux. Quand le Matraqueur remporta sa vingtième victoire, le manager se trouvait dans la salle et ce qu'il vit ce soir-là ne lui plut guère.

L'Association sportive de la police désigna Rocky Balboa comme Homme de l'année et organisa un grand banquet pour la remise de la distinction. Le boxeur se demanda s'il restait un coin de mur dans son bureau pour accrocher un nouveau diplôme encadré.

Paulie ne cessait de « taper » Adrian, sa sœur, en faisant appel à ses sentiments familiaux, mais plus il lui demandait d'argent, moins elle lui en donnait.

Lang devint le challenger numéro quatre dans la course au titre. Après son dixième match de champion du monde, Rocky fit appel à la chirurgie esthétique pour se faire redresser le nez et débarrasser son visage du tissu cicatriciel qui le défigurait. Un Rocky de nouveau séduisant apparut sur les photos des magazines pour vanter les mérites de toutes sortes de produits, de la voiture à la laque pour cheveux.

Le Matraqueur devint le prétendant numéro I au titre et les journalistes sportifs commencèrent à évoquer l'inévitable rencontre quand Rocky Junior fêta son troisième anniversaire.

1

Dans la pénombre du bar, le poste de télévision brillait comme une petite lune. D'une voix virile et monotone, un journaliste débitait un commentaire ronronnant tandis qu'une photo de Rocky apparaissait derrière lui sur l'écran:

« Rocky Balboa semble n'avoir aucun souci à se faire puisqu'il vient de défendre victorieusement son titre pour la dixième fois. Il a même accepté de rencontrer le champion du monde poids lourds de catch dans un match dont la recette sera intégralement versée à diverses organisations de jeunesse. »

Paulie grimpa sur son tabouret et, le corps oscillant dangereusement, appuya sur le bouton d'arrêt du poste. Le journaliste perdit ses couleurs, l'écran devint gris et silencieux. Sans se soucier des protestations grommelées autour de lui, Paulie descendit maladroitement de son perchoir.

— Qu'est-ce que c'est, ici? lança-t-il à la cantonade. Un bar ou la salle de télévision d'un foyer de jeunes?

Les clients cessèrent de protester, non qu'ils eussent peur de ce petit homme trapu vêtu d'un costume sale et chiffonné, coiffé d'un chapeau rond et plat aux bords relevés. Ils s'en fichaient, ils avaient leurs problèmes: la femme malade, le loyer à payer, l'argent perdu aux courses sur un tuyau crevé, la bière qui avait augmenté. Ce vieux paumé rondouillard allergique à la télé pouvait aller se faire voir.

— Bande d'enfoirés, grogna Paulie entre ses dents en se retournant vers le bar.

Dans son mouvement, il renversa sa canette de bière et le liquide mousseux glissa sur le comptoir avant de s'égoutter sur son pantalon. « Bravo, pensa Paulie. Ça va de mieux en mieux. Suffit que je voie la tronche de Rocky à la télé pour que ma soirée soit bousillée. »

Andy, garçon à temps partiel et patron à temps complet du bar Italo-Américain chez *Andy's,* s'approcha pour calmer Paulie. Il l'avait déjà vu dans cet état — un peu trop souvent ces derniers temps — et il ne voulait pas d'ennuis.

— Ton beauf est un type de première, déclara le tenancier en relevant la bouteille renversée et en essuyant le comptoir. Il en a drôlement dans le ventre.

Paulie haussa les épaules d'un air indifférent, se pencha par-dessus le bar et sortit une autre canette du bac réfrigérant. « Tout le monde aime Rocky, se dit-il en se rasseyant sur son tabouret. La télé en raffole, les journaux l'adorent. » II décapsula la bouteille, la porta à ses lèvres et renversa sa tête en arrière pour laisser un flot de bière lui couler dans la gorge.

Il se redressa, regarda son image dans le miroir au milieu des bouteilles poussiéreuses et trouva que cela ferait une bonne photo publicitaire. Ouais, Rocky n'était pas le seul de la famille à pouvoir faire de la pub. Lui aussi il avait quelque chose dans le crâne; tout ce qu'il lui fallait, c'était un peu de chance.

— Pourquoi tu lui dis pas de passer un de ces jours? poursuivit Andy.

Paulie finit la canette et la reposa d'un geste agacé.

— Dis-lui toi-même, bougonna-t-il en lançant un dollar sur le comptoir.

— Tu te tires? fit Andy, soulagé. Hé, file le bonjour à Rocky.

Paulie fusilla du regard le patron du bar, dont la stupidité et la méchanceté le stupéfiaient. Décidément,

personne ne voyait en lui autre chose que le beau-frère de Rocky Balboa. « Bande d'imbéciles! pensa Paulie.

Ils sont tous là, la bouche ouverte, à reluquer leur vedette, sans même se rendre compte de ce qu'ils font. Pauvres cons. »

— Ça fait des années que je viens ici, dit Paulie d'un ton calme mais tendu. Si je te donnais une petite leçon.

— ouais, moi, Paulie?

Andy le regardait sans rien dire. Si la bombe éclatait, il saurait s'en occuper mais il ne se portait pas volontaire pour ce boulot. Rocky préférerait qu'on ne fasse pas d'ennuis à son beau-frère, le patron du bar le savait.

En descendant de son tabouret, Paulie se prit le pied dans un des barreaux et s'écroula avec le siège. Il se releva péniblement, épousseta la sciure accrochée à son costume fripé et remit son chapeau sur sa tête.

— Fais réparer ce tabouret! beugla-t-il.

Et il se dirigea vers la sortie en s'efforçant de prendre un air digne malgré sa démarche titubante. Curieux, comme il avait du mal à marcher — il n'avait pourtant pas tellement bu, en tout cas pas de quoi faire onduler le sol. Dans le temps, il s'envoyait un casier de canettes sans broncher, on le connaissait pour ça. Comme Rocky pour se taper des œufs crus. Près de la porte, sur une affiche grandeur nature, un Rocky en grande tenue entourait du bras un petit garçon au-dessus de la légende:

DONNEZ AUX JEUNES UNE CHANCE DE SE BATTRE.

Paulie partit d'un rire amer; faut être paralytique ou débile pour qu'on vous aide, dans ce monde pourri. La porte à battant s'ouvrit vers l'intérieur, toucha Paulie à l'épaule et l'obligea à s'appuyer à une table pour ne pas tomber. Il connaissait les deux gars qui entrèrent mais était incapable de les reconnaître dans l'état où il était. Tous les mots qu'il aurait voulu crier se bousculèrent en même temps dans sa tête et il ne sortit de sa bouche qu'une éructation.

— 'lut, Paulie, lui lança un des deux types. Comment va Rocky?

Paulie lui jeta un coup d'œil furieux puis sortit sans répondre. Le nouveau venu tourna vers Andy un regard ahuri et demanda:

— Qu'est-ce que j'ai dit de mal?

Le patron haussa les épaules et tira deux canettes du bac.

— C'est p't-être la pleine lune, cette nuit.

Un des clients perdu dans la pénombre et la fumée rit sans conviction puis le silence retomba sur le bar.

L'air froid de la nuit saisit brutalement Paulie mais sa colère d'ivrogne le réchauffa. Il fit quelques pas hésitants vers la droite, changea d'avis et partit dans la direction opposée. En passant devant la porte du bar, il tendit la main pour la pousser mais se rappela au dernier moment qu'il venait d'en sortir pour une bonne raison. On ne l'appréciait pas à sa juste valeur, là-dedans. Il recula, inspecta la rue dans les deux sens. Où aller? Où trouver quelqu'un capable de l'apprécier? Les propositions ne se bousculaient pas dans son esprit. Il oscillait sur place et les passants lui jetaient des regards hostiles.

Paulie sentit monter en lui une envie de pleurer irraisonnée mais, parvenant à se ressaisir, il rendit aux passants leurs regards mauvais, enfonça résolument son chapeau sur sa tête et se dirigea à grands pas vers les lumières des vitrines. Bientôt il ralentit l'allure et ses grandes enjambées se transformèrent entraînement de pieds. Il entra en collision avec plusieurs personnes qui ne firent pas attention à lui ou le repoussèrent avec colère. Finalement, il trouva refuge sur le rebord de la vitrine d'une teinturerie et décida de s'y reposer une minute, le temps de s'éclaircir les idées. Sa respiration se fit plus lente et régulière; son menton s'appuya sur sa poitrine.

Paulie contemplait ses chaussures crottées en songeant qu'il devrait penser à les cirer quand il s'endormit.

Dans son rêve, il était vêtu d'un peignoir en satin jaune portant dans le dos, en lettres noires, son nom, *Paulie.* Deux magnifiques blondes s'accrochaient à chacun de ses bras — elles étaient trop grandes pour lui mais pas de problème, il connaissait la musique. Ils s'avançaient tous les trois entre les tables d'un restaurant chic dont les clients murmuraient avec excitation sur leur passage. De la cheville, il heurta le pied d'une chaise et, malgré la douleur, feignit de ne pas s'en apercevoir. Il poursuivit son chemin, se cogna une nouvelle fois. Oubliant les blondes, il se pencha pour se masser la cheville...

— Aïe! brailla-t-il quand la matraque lui frappa les doigts.

Il ouvrit les yeux, découvrit un jeune flic qui lui dit d'un ton. tranquille:

— C'est une vitrine, pas un asile de nuit.

— Hé, vous m'avez fait mal, geignit Paulie.

— Fallait bien te réveiller, répondit le policier avec un sourire. Désolé mais je ne peux pas laisser les ivrognes dormir dans la rue.

— Vous savez pas qui je suis, faut croire!

— Je suis nouveau dans le quartier, c'est ma première ronde.

— Je suis Paulie, Paulie Penino. Tout le monde me connaît.

— Agent de police Flanagan. J'ai l'impression que nous allons devenir une paire d'amis, dit le flic en se frappant le creux de la main de sa matraque.

Il s'avança, vers Paulie, qui lança autour de lui des regards nerveux.

— Flanagan..., commença-t-il.

— Monsieur l'agent, corrigea le policier.

— Monsieur l'agent, je suis le beau-frère de Rocky Balboa, le champion.

— Et moi son petit-cousin irlandais, ricana Flanagan. Heureux de faire ta connaissance.

La matraque s'abattit de nouveau sur la cheville de Paulie, dont les yeux s'embuèrent de larmes.

— Dégage! ordonna le flic dont le sourire avait soudain disparu.

Paulie détala en boitillant et en se retournant de temps à autre pour regarder derrière lui. Flanagan descendit à pas lents jusqu'au croisement et tourna au coin de la rue. Paulie ralentit, s'arrêta pour se frotter la cheville. La douleur s'estompait mais la blessure d'amour-propre demeurait aussi vive. S'il n'avait pas été bourré, il lui aurait montré, à ce tocard. Personne n'avait jamais traité Paulie comme ça. Personne — enfin, pas des masses de gens... De toute façon, faut être le dernier d, es crétins pour frapper un flic et Paulie en avait dans le cigare.

Un bruit de sonnette lui fit lever les yeux vers la façade brillamment éclairée d'une salle de jeu. « Quelle dégringolade pour South Street », pensa-t-il en regardant les adolescents qui s'entassaient sous l'arcade: punks aux cheveux verts ou orange veinés de violet, jeunes clochards et délinquants juvéniles — voilà où était tombé le quartier. Une blonde à la poitrine épanouie le frôla en passant; leurs regards se croisèrent mais il ne put dire si elle le draguait ou si elle se moquait de lui.

Paulie rougit et détourna les yeux tandis que la fille s'arrêtait à la caisse. Le propriétaire, homme ni vieux ni jeune, d'aspect louche, vêtu d'une chemise rayée rouge et blanc, appuya sur les touches de sa machine à monnaie et tendit à la blonde une poignée de pièces. Elle lui donna un baiser en échange et se dirigea vers un flipper.

Quand Paulie passa à son tour devant la caisse, l'air nonchalant, le patron le détailla d'un regard méfiant. Gêné, le beau-frère de Rocky but une lampée de scotch d'une fiasque qu'il tira de sa poche et s'avança le long des machines à sous en s'efforçant à la désinvolture. Il s'arrêta

derrière la fille, regarda son corps se trémousser au rythme de l'appareil tintinnabulant. Il toussa pour attirer son attention mais la blonde lança une nouvelle bille sans même se retourner.

— Salut, fit Paulie d'un ton hésitant.

Pas de réponse. Il aurait aussi bien pu ne pas exister.

— T'es trop bien pour moi, c'est ça? grogna Paulie, dont la colère commençait à monter. Tu bécotes ce tordu à l'entrée, mais tu veux même pas me parler.

Autant s'adresser à un mur; la fille ne s'intéressait qu'à l'appareil. Elle tira une bille qui passa dans un couloir et alluma sur le tableau un portrait de Rocky. D'un coup de flipper, elle renvoya la bille vers le haut; des lumières clignotèrent, le compteur se mit à tourner avec un tac-tac de mitraillette. Soudain l'image de Rocky s'illumina, un claquement sec annonça une partie gratuite, le mot *Gagné* s'inscrivit autour de la tête du boxeur comme un halo.

La blonde sauta de joie et bouscula Paulie, qui répandit du whisky sur sa chemise. Il regarda le liquide couler sur sa poitrine puis leva les yeux vers l'image scintillante de son beau-frère. Décidément, Rocky venait toujours tout gâcher. Furieux, Paulie jeta sa bouteille sur le tableau du flipper, dont la vitre se brisa. La fille se mit à crier, Paulie se rua sur l'appareil, le fit tomber par terre et commença à le bourrer de coups de pied.

Le propriétaire l'agrippa par-derrière et le poussa vers la sortie mais Paulie se dégagea facilement.

— Me touche pas! brailla Paulie.

— Fous-moi le camp! rétorqua l'homme à la chemise rayée. Appelez les flics, bon Dieu!

Paulie fit volte-face et lança au groupe de jeunes qui se formait près de l'entrée:

— Vous êtes que des tocards! Y a que des tocards pour jouer à ce jeu!

— Quel jeu? demanda une voix tranquille.

En se retournant, Paulie découvrit Flanagan, le policier.

2

Il était tard. La lumière d'une lampe à col de cygne dessinait des ombres dans la pièce où Rocky, assis derrière un imposant bureau d'acajou, une paire de lunettes sur le bout du nez, lisait avec attention un manuel d'élocution et de diction. Il tourna la page, examina une série d'illustrations indiquant comment placer la langue pour prononcer le « th » anglais. Après avoir répété en silence, il s'estima prêt, mit en marche un magnétophone portatif, se pencha vers le micro et prononça lentement: *The, the, that, then, those, the.* Puis il rembobina la bande, s'écouta et sourit, à moitié satisfait.

Que penseraient ses fans s'ils le voyaient en ce moment? Qu'il était dingue, et ils auraient peut-être raison, mais il s'en moquait. Il ne savait qu'une chose; il n'était plus l'homme qui avait remporté le championnat du monde, trois ans plus tôt. Tout le monde avait changé, lui aussi. Il aimait South Street mais il ne voyait aucune raison de traîner ses origines derrière lui toute sa vie.

Il arrêta le magnétophone, ôta ses lunettes, se massa l'arête du nez et s'aperçut avec surprise qu'il faisait nuit. Il consulta sa montre, décida que c'était assez pour ce soir et qu'il était temps de rejoindre Adrian au lit. Il se leva, repoussa le fauteuil de son bureau et s'approcha des étagères chargées de livres couvrant un mur entier de la pièce. La plupart des reliures étaient neuves, immaculées, mais si Rocky ne lisait pas les livres de sa bibliothèque — qui allaient de Shakespeare à Spillane.

— il ne les en appréciait pas moins: c'était beau à voir tous ces bouquins bien rangés. D'ailleurs, il avait lu un des livres de Spillane — c'était un début.

Le téléphone retentit Rocky retourna à son bureau et décrocha.

— Allô?

À mesure qu'il écoutait, Rocky devint pensif, intrigué puis préoccupé.

— Paulie, soupira-t-il dans l'appareil.

Il n'y avait cette nuit-là presque pas d'étoiles dans le ciel de Philadelphie, à moins qu'elles ne fussent cachées par la pollution de l'air. La Maserati bleue descendait lentement la rue tranquille où elle croisait de temps à autre une voiture de police. Son clignotant s'alluma, elle tourna sans bruit dans le parking de la prison municipale et s'immobilisa. Rocky sortit du véhicule, l'air contrarié, et s'avança vers l'entrée du bâtiment, dont le spectacle n'avait rien d'engageant. Comme s'il avait réfléchi, il retourna sur ses pas et ferma la Maserati à clé. On n'est jamais trop prudent.

— Salut, Rocky, ça gaze ? lui demanda le sergent de service à l’accueil.

Comme le boxeur haussait les épaules avec un vague sourire, le policier poursuivit ;

— Z’êtes ici pour vot’ beau-frère ?

Rocky acquiesça de la tête.

— C’est une plaie, ce type. On a mieux à faire que de s’occuper de gars dans son genre. C’est même pas de vrais emmerdes, qu’il a. Un flipper ! Qui aurait l’idée de se bagarrer avec un flipper ? Ah ! oui, c’est un dur !

— Je rembourserai la casse, déclara Rocky.

— Vous lui rendez p’t-être pas service.

— Il est de la famille.

— J’me doutais que vous diriez ça.

Le sergent fit signe à un de ses collègues puis revint au champion :

— On l’a pas inculpé ni rien, on l’a juste mis en taule. Si vous le voulez, vous pouvez le récupérer.

— Merci, j’apprécie votre geste, dit Rocky en tendant la main pour serrer celle du sergent.

— C’est le moins qu’on pouvait faire. Vous avez rendu Philly (1) célèbre.

— Et les signataires de la Déclaration d’indépendance ?

— Eux aussi, reprit le policier d’un ton sérieux. Mais c’était dans l’temps ; vous, c’est aujourd’hui.

Rocky suivit un flic le long d’un corridor humide et froid où flottaient des odeurs de corps. A travers les lourdes portes métalliques qui étouffaient les bruits incomplètement, on entendait des ronflements entrecoupés de grognements. Le policier s'arrêta, ouvrit une porte, fit entrer le boxeur dans une petite pièce sans meubles aux murs nus, couverts de graffiti célébrant des exploits douteux. Le sol était recouvert d'un tapis rouge de caoutchouc dur et il n'y avait pas de fenêtre. Dans un coin, une cuvette de W.-C. dépourvue de couvercle. Tous les occupants dormaient, certains dans leur vomi. Appuyé contre le mur, les genoux ramenés sur la poitrine comme pour se défendre, Paulie offrait l'image de l'innocence déchue.

Rocky le regarda longuement avant de dire à mi-voix:

— Paulie.

Pas de réaction.

— Paulie! cria-t-il plus fort.

L'ivrogne ouvrit lentement ses yeux rougis, regarda un moment autour de lui, l'air hébété, comme s'il se demandait où il était. Quand il découvrit Rocky, ses yeux se plissèrent, une lueur de haine s'alluma dans son regard.

— En route! aboya le policier.

Paulie se leva en s'appuyant au mur, un sourire mauvais aux lèvres.

— Oui, chef, on y va, chef.

Dix minutes plus tard, planté avec Rocky devant le bâtiment de la prison, il cracha en direction de la porte qui venait de se refermer.

— Qu'est-ce que tu fous? dit le champion en secouant la tête d'un air découragé.

Paulie remit nerveusement son chapeau en place.

— C'est pas souvent que je vois la porte d'entrée.

Rocky soupira et se dirigea vers la voiture; Paulie sautillait derrière lui en marmonnant entre ses dents. Exaspéré, le boxeur se retourna et demanda, d'un ton qu'il voulait calme:

— Qu'est-ce que t'as dit?

— Rien. J'ai rien à dire.

— Tu ferais mieux de trouver une explication. C'est la quatrième fois que je te tire de là. Dans la plupart des jeux que je connais, on a droit à trois chances seulement.

Les deux hommes marchèrent en silence vers le parking, se faufilèrent entre les rangées de véhicules. Leurs pas résonnaient sur le ciment dans le silence de la nuit. Paulie toussa nerveusement, Rocky donna un coup de pied à une boîte de soda vide qui roula bruyamment sous une voiture.

— Qu'est-ce que tu veux que je te raconte? cria finalement le frère d'Adrian. Que j'ai une dette envers toi? Je te dois que dalle.

« Ah! non, ils vont pas me faire honte, pensa Paulie. Ils peuvent me foutre au gnouf, me taper dessus mais pas me filer mauvaise conscience. J'ai rien fait de mal, c'est moi qui dérouille, dans l'histoire. »

Rocky regardait son beau-frère en tâchant de deviner ce qui se passait dans sa tête. Parfois il avait du mal à croire qu'Adrian était la sœur de Paulie — ils étaient tellement différents.

— Tu me dois rien du tout, dit-il d'une voix égale.

Paulie tira de sa poche un paquet de cigarettes, en alluma une d'une main légèrement tremblante, tira une

longue bouffée pour se calmer les nerfs et regarda autour de lui d'un air anxieux.

— Ma sœur est pas là?

— Elle est à la maison.

— On s'entendait bien elle et moi avant que tu te pointes. Je l'ai élevée et elle bouge même pas quand j'ai besoin d'aide. C'est beau, la famille! Je suis drôlem...

— Elle aime pas ce genre d'histoires, interrompit Rocky.

« Personne les aime, d'ailleurs, pensait le champion. Une prison puante, un frère qui a l'air d'un clodo... Pas question de mêler Adrian à tout ça, même s'il faut laisser Paulie en taule la prochaine fois. »

— Ça alors! s'écria l'ivrogne en agitant les mains. J't'ai donné ma frangine et toi, qu'est-ce que t'as fait pour moi? Pendant trois ans, tu m'as refilé quelques biftons gratuits. Vous pouvez aller vous faire voir, tous les deux!

Paulie se croyait sincèrement lésé, l'alcool et les événements traumatisants de la soirée avaient chassé de sa mémoire les derniers vestiges de faits réels. Il était convaincu qu'Adrian et lui avaient vécu en bonne entente dans un foyer paisible et si quelques ombres obscurcissaient les coins de ce tableau idyllique, il refusait de les voir.

— Fais attention à ce que tu dis, avertit Rocky.

— Sinon? Tu me fous une avoine? Allez, vas-y, tu me fais pas peur.

— Il te manque vraiment une case, mon pauvre vieux.

Paulie devint écarlate. Il se retourna, décocha un coup de pied à la voiture la plus proche et se souvint trop tard des coups de matraque de Flanagan sur sa cheville. Il sautilla en arrière sur son pied valide et Rocky retint un sourire: il connaissait trop bien son beau-frère pour commettre l'erreur de se moquer de lui maintenant.

— C'est à toi qu'il manque une case, geignit Paulie en se tenant la cheville.

— Qu'est-ce que j'ai fait? demanda Rocky, sincèrement perplexe.

— Qu'est-ce que t'as fait? Rien! Regarde-toi: la gueule refaite, les belles fringues, mais pour Paulie, zéro! Tu aurais pu me donner un bon boulot mais non, la seule chose que tu m'as filée c'est une saloperie de montre!

— Paulie, dit le boxeur avec douceur.

Le pochard releva la manche de sa veste et mit son poignet sous les yeux de Rocky.

— La voilà, ta saleté de montre!

Il l'arracha de son poignet et la jeta sur le ciment où elle rebondit aux pieds de Rocky.

— J'ai pas besoin qu'on me fasse la charité, continua Paulie.

Le champion se baissa et ramassa la montre, en examina le verre brisé en hochant la tête. Un flipper, une montre: des adversaires pas très redoutables, même pour Paulie. Il se souvint du soir où son beau-frère avait jeté par la fenêtre une dinde qu'Adrian avait préparée. Ce soir-là, les choses s'étaient arrangées mais il n'en irait peut-être pas de même cette fois-ci.

— Tiens, dit le boxeur en tendant la montre à Paulie.

— J'en veux pas! J'suis jamais à l'heure, d'ailleurs. Voilà ce que j'en fais de ta charité!

Il jeta de nouveau la montre sur le sol et l'écrasa de son talon pour faire bonne mesure. Les éclats de verre brillaient comme des diamants à la lumière des réverbères entourant le parking.

— T'as déjà oublié l'époque où t'avais tellement l'air d'un connard que les gars se foutaient de toi? reprit Paulie. Et qui c'est qui leur mettait une danse?

— Ils se foutaient de nous deux.

— Personne s'est jamais foutu de moi!

— Parce que personne t'a jamais vu écrabouiller une pauvre montre.

— Personne s'est jamais foutu de moi! répéta Paulie d'une voix plus aiguë.

Mal à l'aise, Rocky regarda autour de lui mais par bonheur, le parking était désert. Il résista à l'envie de regarder l'heure de crainte que Paulie ne prît son geste pour une provocation. Une montre par soir, c'était assez.

— Et qui c'est qui t'a branché sur ta première bonne femme?... Ce bon vieux Paulie!

— Elle était enceinte.

— Et alors? T'étais pas un cadeau non plus. Je t'ai toujours aidé et j'ai jamais rien reçu en échange. Tu t'achètes une nouvelle baraque, tu fais venir Mickey; moi, tu me demandes rien! Pourquoi? Il est mieux que moi, ce vieux jeton? C'est pas du carton-pâte! cria Paulie en se frappant la poitrine. C'est sensible, là-dedans!

— Tout le monde est sensible, convint Rocky.

— Les autres, ils peuvent aller au diable, grogna le frère d'Adrian.

— C'est peut-être toi qui ferais bien d'y aller, répliqua Rocky calmement.

— Quoi? fit Paulie, frappé de stupeur.

Jamais Rocky ne lui avait parlé ainsi. Tout le monde ou presque l'avait envoyé sur les roses mais pas Rocky.

— Si tu disais ce que tu penses, pour une fois? suggéra le champion.

— Tu veux savoir ce que je pense? Tu vas être servi. Tu me traites comme un paillasson, tu ne sais plus où sont tes amis et tu as essayé de me faire passer pour un minus devant ma sœur!

Rocky décida que la comédie avait assez duré. Peut-être, comme le sergent l'avait souligné, ne rendait-il pas service à son beau-frère en le tirant à chaque fois d'ennui; peut-être le moment était-il venu de parler franchement. Si cela n'aidait pas Paulie, cela soulagerait au moins Rocky.

— Tu te goures totalement! tonna le boxeur, surpris par sa propre colère. La vérité, c'est que nous avons commencé

à égalité, dans le même quartier. J'ai eu de la chance, j'ai réussi, et ça te rend dingue parce que quand j'étais un paumé, tu pouvais prendre des airs supérieurs. Voilà la vérité! Et des boulots, je t'en ai filé une dizaine mais t'as tout fait foirer parce que tu veux pas en ficher une broque. Tu veux seulement ce qu'ont les autres! Et ça, ça marche pas!

— Je t'interdis de me parler sur ce ton!

— Tu te figures que tout le monde a des obligations envers toi.

Paulie s'avança vers Rocky en beuglant:

— Tu vas la fermer?

Les deux hommes braillaient à présent ensemble et leurs voix se répercutaient dans le parking. Un policier passa la tête par la porte de la prison, aperçut Rocky et se retira discrètement.

— Personne doit rien à personne! cria le boxeur.

— C'est pas vrai! Les amis doivent s'entraider.

— Les amis doivent rien du tout! S'ils aident quelqu'un, c'est pas par obligation, c'est parce qu'ils veulent bien.

— Ferme-la! hurla Paulie, sur le point de pleurer. Tu m'as toujours traité comme le dernier des derniers.

— À force de répéter cette connerie, tu vas finir par y croire, rétorqua Rocky à son beau-frère, qui marchait sur lui. Le dernier des derniers? Je vais te dire ce que je pense, Paulie, parce que parfois, j'ai l'impression que t'es une sorte de frère pour moi, même si t'es cinglé. T'es pas le dernier des derniers, t'es pas un tocard, t'es simplement fainéant et jaloux!

Aveuglé par ses larmes et encore abruti par l'alcool, Paulie décocha un swing lent et mal ajusté que Rocky n'eut aucune peine à bloquer du bras. Paulie continua sur sa lancée et expédia un autre coup, plus appuyé et plus précis, mais tellement « téléphoné » que le champion du monde le para facilement de nouveau.

— Allez! Défends-toi! Je vais te casser la gueule! vociférait Paulie, hors de lui.

Il se rua en avant, moulinant des deux bras, et Rocky recula en se protégeant des avant-bras. Quand ils eurent parcouru presque tout le parking, Paulie, hors d'haleine, commença à frapper moins fort puis s'arrêta, épuisé, cherchant à reprendre sa respiration. Rocky le regarda, immobile et silencieux, attendant la suite.

— Je peux avoir un boulot? pleurnicha Paulie.

— T'avais qu'à demander.

Paulie s'appuya contre une voiture, pantelant.

— Ça va? s'enquit Rocky.

Le frère d'Adrian acquiesça de la tête et se redressa. Comme les deux hommes se dirigeaient vers la Maserati, Rocky se massa les bras en disant:

— Tu tapes sec.

— Sans charre? fit Paulie avec un sourire.

— J'en ai pris plein les bras, assura le champion en ouvrant la portière.

Paulie se glissa sur la luxueuse banquette de cuir et se renversa en arrière. Sous le chapeau qui lui tombait sur le front, son visage avait pris une expression de fatigue enfantine.

— À quelle heure faut que j'me pointe, demain? demanda-t-il dans un bâillement.

— Je te passerai un coup de fil.

— Tu penses vraiment que j'ai du punch? dit Paulie d'une voix rêveuse.

— Un sacré punch.

Paulie ferma les yeux, sa tête roula sur son épaule et son chapeau tomba. Rocky mit le contact, fit démarrer le moteur, tourna la tête vers la forme endormie à côté de lui et reposa le chapeau sur le crâne de Paulie. « Tout va bien », pensa-t-il.

3

Il était presque 11 heures quand la Maserati s'arrêta devant la maison des Balboa, située dans un quartier résidentiel tranquille. Rares étaient les demeures où brillait encore de la lumière à cette heure tardive et celle de Rocky semblait ne pas faire exception. Cependant un examen plus attentif révéla au maître des lieux qu'un rai de lumière filtrait entre les rideaux d'une des fenêtres des chambres, sur la gauche. « Mickey ne dort pas », se dit-il, préoccupé. Depuis un ou deux mois, le manager avait des insomnies et Rocky commençait à s'inquiéter.

Il engagea la voiture dans l'allée menant au garage, appuya sur le bouton qui en ouvrait la porte et songea en souriant qu'il avait fait du chemin depuis le petit studio du South Side. À côté de lui, Paulie ronflait comme un sonneur en s'agitant parfois dans son sommeil.

Rocky pénétra dans le garage — dont la porte se referma automatiquement —, descendit, fit le tour de la Maserati et ouvrit la portière à son passager, qui continuait à dormir. Il le prit par un bras, le souleva de la banquette, l'extirpa du véhicule et claqua la portière du genou. Paulie se débattit mollement en grommelant.

La porte conduisant à la maison s'ouvrit, une tête éclairée par la lumière de la cuisine apparut.

— C'est toi, Rocky? grogna Mickey.

— Ouais.

— Qui est avec toi?

— Paulie.

— Qu'est-ce qu'il a?

— Il roupille. Et je voudrais bien en faire autant. Tu me donnes un coup de main?

— Bien sûr, mon gars, dit le manager en se précipitant pour saisir l'autre bras du soûlard. Pouah! Il schlingue comme une bouteille de bière pleine de dégueulis.

Comme Paulie s'agitait, le boxeur suggéra:

— Mettons-le au pieu avant qu'il se réveille.

— D'accord, petit.

Les deux hommes traînèrent le dormeur à l'intérieur de la maison et l'assirent sur une des chaises de la cuisine. Il ouvrit les yeux et, aveuglé par la lumière, les referma aussitôt; puis il secoua la tête et les rouvrit avec précaution.

— On est où?

— Chez moi, répondit Rocky.

— J'ai pas besoin qu'on me fasse la charité.

— Tu passeras juste la nuit dans la chambre d'ami.

— Pas de charité. Je bosse, maintenant.

Ils le soulevèrent de nouveau et l'entraînèrent dans le couloir obscur. Paulie se mit à chanter d'une voix pâteuse.

— Doucement, lui intima Mickey. Y a des gens qui dorment.

— Ouais, ouais. Pardon. Rocky, pour ton prochain combat, je pourrais peut-être m'occuper du côté fric. Les chiffres, ça me connaît.

Comme Mickey lui adressait un regard interrogateur, Rocky lui répondit:

— Il est incroyable, je t'assure! On verra, Paulie, on verra.

Dans la chambre d'ami, le champion assit son beau-frère au bord du lit, lui enleva ses chaussures et le poussa en arrière pour l'allonger sur le dos.

— Dis bonsoir à madame, bredouilla l'homme soûl avant de sombrer dans l'inconscience.

Mickey regarda son poulain tirer une couverture sur Paulie puis retourna avec lui à la cuisine. Rocky ouvrit le réfrigérateur, en sortit un carton de lait.

— Tu veux quelque chose? proposa-t-il.

— Pas faim.

Sous la lumière électrique, Mickey paraissait blême, plus vieux qu'il ne l'était en réalité.

— Ça va?

— Mieux que certains, répondit le manager en indiquant du pouce la direction de la chambre d'ami. J'ai juste quelques années de sommeil en retard et ça devient dur de roupiller dans cette maison. Je suis moins jeune que j'en ai l'air. Paulie va s'occuper du match de catch?

Rocky hocha la tète affirmativement et Mickey haussa les épaules. Le manager n'aurait pas fait ce choix mais Paulie n'était pas son beau-frère. Mickey avait appris depuis longtemps à vivre et laisser vivre, même quand il n'était pas d'accord.

— Au lit, ordonna-t-il. Je suis toujours ton manager et tu as un combat en perspective.

— Ouais, dit Rocky avant de finir le lait. Toi aussi, va te coucher.

Mickey fit la moue et sortit en traînant les pieds sous le regard préoccupé du boxeur.

Rocky entra silencieusement dans la chambre à coucher et découvrit Adrian endormie, un livre à la main. À la lueur de la lampe de chevet, il admira les beaux cheveux bruns cachant à demi la douce ligne de la joue, les petits seins qui se soulevaient et s'abaissaient au rythme d'une respiration paisible et régulière.

Il aurait pu demeurer là éternellement, à contempler sa femme.

Adrian sentit dans son sommeil la présence de son mari, s'agita, lâcha son livre et porta la main à ses yeux.

— Tout va bien? bâilla-t-elle.

— Très bien.
— Pas d'ennuis avec Paulie?
— Pas plus que d'habitude. ' Il te dit bonsoir.
— C'est gentil.
Rocky se pencha vers Adrian, l'embrassa et fut une nouvelle fois surpris par la douceur de ses lèvres. Elle lui passa un bras autour du cou et le fit s'allonger à côté d'elle. -
— Tout le monde est gentil, dans la famille, murmura-t-elle.
— Les champions du monde poids lourds sont tout ce qu'on veut sauf gentils.
— J'en connais un qui l'est.
— Ne le dis pas à Thunderlips, plaisanta Rocky.
Adrian plissa le front:
— Tu vas vraiment te battre contre ce catcheur? Il est énorme.
— C'est un peu tard pour renoncer. D'ailleurs, ce sera marrant. Tu as déjà vu du catch à la télé: c'est bidon. Il m'en met une, je lui en file une autre, on tombe tous les deux.
Adrian éclata de rire.
— Qu'est-ce qu'y a de drôle?
— C'est comme ça que tu as gagné ton titre.
Rocky s'esclaffa à son tour et serra son épouse contre lui. Elle déboutonna sa chemise et posa sa joue contre sa poitrine.
— Je suis inquiète, chuchota-t-elle.
— Y a aucune raison.
— Je ne peux pas m'en empêcher.
Rocky caressa la longue chevelure en chantonnant:
— Ti lala, ti lala, je suis bien dans tes bras...
— Terrible. C'est quoi, cette chanson?
— « Il n'y a que toi au monde. » Ti lala...
— Pas si fort, dit Adrian en riant. Qu'est-ce que tu fais?

— Je deviens romantique. Ti lala — allez, c'est à toi, maintenant.

— Tu vas réveiller le petit.

— Ti lala — allez!

— Seigneur Dieu! soupira Adrian. Bon, puisque tu insistes: La lala.

— Bravo, mais c'est pas la lala, c'est ti lala.

— Oh! pardon... Ti lala.

Rocky prit une brosse sur la table, la porta à sa bouche comme un micro et susurra:

— Il n'y a que toi au monde...

Il s'interrompit, l'air perplexe. Adrian attendit un moment puis demanda:

— Et ensuite?

— Je connais pas le reste.

— Une chance, peut-être.

— De la chance, nous en avons, dit Rocky.

— Beaucoup, murmura Adrian en approchant ses lèvres de celles de son mari.

4

Le soir du combat, il faisait un temps clair et chaud à Philadelphie. Un croissant de lune flanqué d’une myriade d’étoiles brillait au-dessus de la façade imposante du Spectrum (L’Eiysée-Montmartre de Philadelphie), barrée d’un tableau lumineux annonçant:

L’Association municipale de la jeunesse
PRÉSENTE LE COMBAT DES CHAMPIONS:
Rocky Balboa contre Thunderlips

Des spectateurs joviaux jouaient des coudes dans les queues s’étirant devant les guichets. Il y avait de l’excitation dans l'air mais pas de tension: ce soir, il n'y avait pas de titre en jeu, personne ne serait couronné ou détrôné. Les parieurs brillaient par leur absence, l'ambiance était détendue, presque familiale.

Le vestiaire de Rocky était bondé de gens venus lui souhaiter bonne chance. Tony Gazzo, l'ancien patron du boxeur, tiré comme toujours à quatre épingles, était accompagné de son éternel garde du corps, renfrogné et impassible tel un Indien en carton de marchand de cigares. Dès l'apparition de Tony, Paulie s'était enfermé dans un des cabinets: il ne jugeait pas le moment bien choisi pour discuter du petit différend financier l'opposant à Gazzo.

Le père Carminé vint donner sa bénédiction à Rocky mais, conscient que sa présence inhibait le reste de la

compagnie, il partit presque aussitôt. Rudy, le marchand de journaux, était passé plus tôt avant d'aller proposer sa dernière édition au public arrivant au Spectrum.

Plusieurs boxeurs de la salle Goldmill entouraient Rocky, qui se faisait bander les mains par Mickey. Ils étaient fiers de leur champion. Il avait tapé dans le même sac de sable qu'eux, lancé les mêmes médecine-balls, sauté avec les mêmes cordes, et il avait *réussi,* il était le numéro un. Ils avaient partagé le même rêve et quand le sien s'était réalisé, ils s'étaient dit: pourquoi pas moi? Lorsqu'ils se réveillaient la nuit, dans leurs chambres miteuses infestées de punaises, ils trouvaient un certain réconfort en pensant à Rocky. Il leur offrait un objectif à atteindre et pour beaucoup d'entre eux, c'était plus que quiconque ne leur avait jamais donné.

— Thunderlips se bat comme un salaud!

— Il tire les cheveux!

— Il te plante les doigts dans les yeux!

— Je l'ai vu arracher le short d'O'Toole, l'irlandais.

— Ne le perds pas de vue. Tourne autour de lui en lui filant des jabs.

— Le laisse pas t'attraper avec ses battoirs.

— Accroche-toi à sa tignasse.

Chacun accompagnait ses encouragements ou ses conseils d'un sourire, d'une tape dans le dos. Heureux de se sentir parmi ses anciens camarades, Rocky se montrait d'autant plus chaleureux qu'il n'avait pas vu certains d'entre eux depuis des années. Mike, le factotum, avait pris quelques cheveux gris; Rice l'Araignée se montrait timide et hésitant; Joe Czack ressemblait de plus en plus au barman qu'il était devenu et de moins en moins au boxeur aux dents longues qu'il avait été. Même la Grosse Nouille était venu pour souhaiter bonne chance à Rocky en lui ébouriffant les cheveux. « Tout change », pensait le champion. Quand il avait livré son premier combat contre Apollo Creed, la Grosse Nouille, qui détestait Rocky, avait

tenté de saboter une de ses conférences de presse. À présent, la hache de guerre était enterrée.

— Dégagez, bande de cloches! ordonna Mickey. Mon boxeur peut plus respirer. Paulie, vire-les!

N'entendant pas de réponse, le manager regarda autour de lui.

— Où il est passé, celui-là?

— Sais pas, répondit Rocky.

— Ouais, il est où, Paulie? demanda Tony Gazzo.

— Paulie! appela le champion.

— Qu'il aille au diable! marmonna Mickey en finissant de bander les mains de Rocky. Bon, terminé! Maintenant, tout le monde dehors. Je dois discuter avec mon poulain.

Les amis commencèrent à sortir à contrecœur au milieu d'un brouhaha d'encouragements. Gazzo, le dernier à partir, jeta un coup d'œil dans tous les coins de la pièce avant de franchir la porte, que Mickey claqua derrière lui.

— On aurait dû leur servir le thé, tant qu'on y était, protesta le vieil homme. Paulie! Où tu t'es planqué?

Il parcourut la pièce à grands pas en frappant rageusement sur les casiers des vestiaires.

— Il est trop gros pour entrer là-dedans, s'esclaffa Rocky.

— Je sais, je sais. Je suis énervé, c'est tout.

On entendit un gargouillis de chasse d'eau et Paulie sortit des toilettes, l'air innocent.

— On me demande?

— Aide-moi à passer mes gants, intervint le boxeur avant que son manager n'explose.

Mickey parut un moment sur le point de piquer une colère puis soupira en lançant à son poulain un regard chargé de sous-entendus.

— Mickey, je lui parle quand, à Thunderlips? demanda Rocky.

— Lui parler de quoi?

— De ce qu'on va faire sur le ring. On n'a pas répété, il faudrait au moins en discuter un peu.

— Il a peut-être pas envie, suggéra Paulie.

— Ferme-la, lança Mickey. Et fais gaffe à ce que tu fabriques, avec ces gants. Tu veux lui couper la circulation?

Rocky avait envie de rire en regardant son vieil ami arpenter la pièce, le visage tendu. « Pauvre Mickey, * toujours à se faire du mouron, pensa-t-il. À croire qu'il a jamais vu un match de catch. Ça va marcher sans problème. » Pourtant Rocky était un peu ennuyé de n'avoir pas rencontré Thunderlips afin de mettre au point avec lui le déroulement du combat: il tenait à offrir au public un bon spectacle.

Comme tout le reste dans l'existence, le métier d'esclave avait ses bons et ses mauvais côtés. La paye était intéressante, les costumes somptueux, et les hurlements rauques de la foule stimulants, à tout le moins. Mais il y avait aussi Thunderlips, le patron, dont Daphné et Dora étaient les *esclaves* depuis plus de deux ans. Doreen avait commencé seule, à l'époque où Thunderlips s'appelait encore Macho-la-Montagne et faisait les foires du Middle West.

Les trois femmes attendaient nerveusement dans le vestiaire. Doreen regarda une nouvelle fois sa montre puis frappa bruyamment à la porte ornée d'une étoile rutilante.

— Fous-moi la paix! cria une voix étouffée, de l'autre côté.

— Grouille, c'est l'heure.

— Une minute. Faut que je me brosse les cheveux encore une fois. Pas moyen de les coiffer, aujourd'hui.

Daphné, Dora et Doreen soupirèrent à l'unisson et allumèrent chacune une cigarette. Ce qui n'était à l'origine qu'un petit côté vaniteux s'était transformé chez Thunderlips en un narcissisme délirant. Le catcheur était amoureux de lui-même et c'était chaque fois par miracle

qu'il parvenait à s'arracher à son miroir pour monter sur le ring. Doreen regarda de nouveau sa montre et secoua la tête. Les trois filles tirèrent en même temps une bouffée et rejetèrent la fumée dans l'air déjà épais comme un banc de brouillard. Travailler avec un catcheur, ce n'était pas aussi drôle que beaucoup se l'imaginaient.

Dans la salle, des vendeurs ambulants montaient et descendaient les allées en proposant des cacahuètes, de la bière, des sodas, du pop-corn. Des pères, armés de patience et tenant par la main des petits garçons se tortillant sur place, faisaient déjà la queue devant les toilettes. La fumée des cigarettes montait vers le plafond et s'accumulait au niveau des places bon marché. De temps à autre, des applaudissements saluaient l'arrivée d'une célébrité qui allait s'asseoir dans un des fauteuils des premiers rangs.

Autour du ring, les photographes cherchaient le bon angle ou déballaient leur matériel. Halburn et White, deux commentateurs sportifs de la chaîne de télévision locale, regardaient de haut toute cette agitation. Ils étaient sortis depuis longtemps du panier de crabes: télévision plus journalisme égalent considération.

Un des cadreurs leur adressa un signe et les deux hommes s'empressèrent de coiffer leur casque à écouteurs. Le cameraman baissa le bras. Derrière lui, l'image des deux journalistes apparut sur une rangée d'écrans de contrôle.

« Bonsoir à tous, attaqua Halburn. Nous allons assister ce soir à un match peu commun opposant un boxeur à un catcheur, la recette allant intégralement à des organisations de jeunesse locales. Le champion, le seul et unique Rocky Balboa, vient de faire son entrée dans la salle. Il parait détendu. »

Escortés de gardiens, Rocky et son entourage descendaient en effet l'allée centrale sous les cris et les

applaudissements. Quand le boxeur leva les bras au-dessus de la tête, un rugissement monta du public. Paulie, radieux, faisait le signe de la victoire mais Mickey semblait n'avoir qu'une envie: retourner aux vestiaires chercher ce qu'il y avait oublié.

« On croirait même qu'il se rend à une partie de plaisir, enchaîna White. Il faut dire qu'il a défendu victorieusement son titre dix fois depuis qu'il l'a ravi à Apollo Creed. »

L'arbitre écarta les cordes quand Rocky monta sur le ring; ce dernier le remercia et aida Mickey tandis que Paulie se hissait à son tour en agrippant le poteau et en s'appuyant sur Al, le soigneur.

— Qu'est-ce que tu prends? Une bière? plaisanta Paulie.

— Jamais pendant le boulot répondit le boxeur.

Soudain la foule s'agita, les flashes des photographes crépitèrent. Rocky se retourna à temps pour voir Lang le Matraqueur prendre place au premier rang. S'il avait l'air sournois sur ses photos, il dégageait au naturel une impression de bestialité effrayante avec ses yeux sombres et cruels, son visage aplati, les poils noirs de sa coiffure en brosse hérissés sur un crâne presque entièrement rasé. Il jeta un regard mauvais autour de lui et les personnes qui l'entouraient se reculèrent instinctivement.

Appuyé nonchalamment contre les cordes, Rocky songeait que, en boxe, le spectacle est permanent, qu'il n'y a jamais de temps mort. Comme pour lui donner raison, Lang brandit le poing vers lui en criant:

— Hé, mon gars, il est pour toi, celui-là. Je te le garde au chaud. Tu m'entends?

Accroché aux cordes, Rocky entama une série de flexions.

— C'est un zéro, poursuivit le Matraqueur à l'intention des spectateurs. C'est moi le vrai champion!

— Ça suffit! intervint Mickey.

— Dis donc, le vioque, je pourrai le boxer quand, ton nullard?

— Quand tu voudras.

Mickey lança un regard noir à son poulain, le repoussa et lui fit signe de reprendre ses flexions. Puis il passa la tête entre les cordes et lança à Lang:

— Quand *moi* je voudrai.

Lang se raidit, fixa longuement le manager et parut sur le point de monter immédiatement sur le ring mais finit par grimacer un semblant de sourire.

— D'accord, mon vieux. Bientôt, très bientôt.

Mickey se retourna et se mit à masser les épaules de Rocky, qui avait pris place dans son coin, tandis que White s'approchait de Lang, micro à la main.

— Je le rencontre quand, ce type? demanda le champion à son manager d'un ton tranquille.

— Le moment venu, on a le temps.

Rocky trouva la réponse évasive mais avant qu'il n'ait pu poser une autre question, Mickey alla rejoindre Al. « Il y a un os, pensa le boxeur. Mickey me cache quelque chose. »

Pendant ce temps, White avait fait asseoir le Matraqueur entre son collègue et lui pour l'interviewer. Confiant et détendu, le boxeur vit la lampe rouge s'allumer sur la caméra braquée sur lui.

— J'ai à côté de moi celui qui sera peut-être le prochain adversaire de Rocky Balboa pour le titre: Lang le Matraqueur, de Chicago, que beaucoup considèrent comme le challenger numéro un. Que s'est-il passé? Vous venez d'échanger des mots avec Balboa? demanda Halburn en tendant le micro au boxeur.

— C'est moi qui devrais être sur le ring ce soir, pas un catcheur. Balboa n'a aucune dignité. Moi je demande qu'à le rencontrer.

— Des engagements ont été pris?

— Les engagements, je m'en fiche. Ce que je sais, c'est que je suis le meilleur et je le laisserai pas se défiler. Plus il me fera attendre, plus il souffrira quand je lui mettrai une correction.

En parlant, Lang se penchait de plus en plus vers la caméra et avait de plus en plus l'air d'une brute. Il n'avait pas besoin de montrer les dents, de plisser les yeux ou de faire trembler ses narines pour cela: il suait la méchanceté.

Rocky sautillait dans son coin sans paraître affecté par les provocations de Lang. Mickey, qui avait fini de s'entretenir avec le soigneur, vint rejoindre le champion et lui ôta son peignoir.

— Je suis vieux, commença-t-il (Rocky approuva d'un hochement de tête), mais il y a encore dans la vie des choses qui m'intéressent. Ce qui se passe dans ta tête, par exemple. Ça fonctionne normalement?

— Y a pas à se plaindre.

— Eh ben, on dirait pas, rétorqua le manager. Parce qu'il faut être atrophié du bulbe pour se battre contre un catcheur gros comme un dinosaure. Tu t'es déjà battu contre un dinosaure?

— Non.

— Je ne te le conseille pas. Ça fait des ravages, ces bestiaux.

Rocky frappa doucement Mickey à l'épaule et dit:

— Merci, Mick. Tu trouves toujours les mots qu'il faut pour me mettre en confiance.

Paulie hissa un seau d'eau sur le ring avec une expression montrant clairement ce qu'il pensait de toute activité manuelle.

— Ça va? lui lança Rocky.

Paulie se retourna en arborant un beau sourire.

— Ça va. Y aurait pas moyen de se payer un seau un peu plus sélect?

Rocky se mit à rire et, tournant les yeux vers le public, découvrit une mer de visages, souriants ou renfrognés, de gros cigares fichés entre des lèvres encore plus grosses, des cuisses exhibées jusqu'à la naissance des bas, des joues enfantines criblées de taches de rousseur. Pendant un court instant, il fut pris de panique: et si cette foule énorme,

mécontente, se transformait soudain en meute hurlante? Il imaginait déjà les titres des journaux: « Des fans en délire taillent en pièces le champion du monde des poids lourds. »

Il secoua la tête: ce match avait beau être une farce, il devait commencer à se concentrer. À la quatrième rangée, il aperçut sa femme et son fils. Adrian ne supportait pas d'être assise plus près du ring, l'idée d'être éclaboussée de sang lui faisait horreur. Rocky Junior se trémoussait dans son fauteuil avec l'énergie de ses trois ans. Chaque fois qu'il voyait son fils, Rocky éprouvait un sentiment d'admiration mêlée d'étonnement. Il ne parvenait pas à croire qu'Adrian et lui avaient créé une vie, un être qui, chaque jour, les émerveillait.

Adrian leva les yeux, vit que son mari la regardait et agita le bras. Rocky lui rendit son salut en souriant. Il avait de la chance, il le savait.

Un concert de huées tira le boxeur de sa rêverie. Halburn, le commentateur de télévision, se tourna vers la partie de la salle d'où montaient les cris.

« Voici que le champion du monde de catch, l'incroyable Thunderlips, se dirige à son tour vers le ring. Il est terriblement impressionnant. Le match promet d'être passionnant mais je me demande comment un boxeur peut s'en tirer s'il se laisse attraper par une telle montagne de chair. »

« Toute la question est là, renchérit White. Il faudrait vous payer combien pour que vous acceptiez de monter sur un ring avec Thunderlips? »

« Disons les réserves d'or de Fort Knox, pour commencer! répondit Halburn en riant. Mesdames, messieurs, c'est un nouveau combat de David contre Goliath auquel nous allons assister ce soir. »

D'abord on ne vit qu'une épaisse crinière d'un blond éclatant flottant au-dessus de la foule; puis, quand les gardiens repoussèrent les spectateurs encombrant l'allée, Thunderlips apparut dans toute sa splendeur, dominant son

entourage du haut de ses deux mètres vingt-cinq. Sa chevelure dorée effleurait sa cape de satin blanc posée sur ses épaules. D'immenses lunettes noires au reflet argenté cachaient ses yeux et il serrait dans sa main droite un fouet blanc. Derrière lui, Daphné et Dora tenaient les extrémités de la cape comme une traîne et Doreen l'éventait avec des plumes d'autruche. Les *esclaves* souriaient, le catcheur avait un air sinistre et menaçant. La foule rugit et il prit une expression plus sombre encore — il aimait soigner son entrée.

Mickey était bouche bée, Paulie faillit lâcher son seau; Al avait beau secouer la tête, l'image qu'il avait devant les yeux ne disparaissait pas. Rocky resta sans voix. Lui qui croyait Apollo Creed imbattable dans le domaine de l'esbroufe...

— On annule tout, coassa le manager.

— Allons, c'est pour la jeunesse, plaida Paulie, dont le regard s'attardait sur les silhouettes des filles, vêtues de costumes pour le moins succincts.

— C'est ton anatomie qui va dérouiller pour la jeunesse, grommela Mickey à l'adresse de Rocky. Personne en ferait autant.

— Si, Bob Hope, répliqua le boxeur.

— Exact, ajouta son beau-frère, dont les yeux s'étaient posés sur Thunderlips. Pourquoi on le porte?

— Personne ne le porte, il marche tout seul.

Paulie considéra la précision en silence puis murmura:

— Vaudrait mieux appeler Bob Hope.

Dora et Daphné se jetèrent sur les cordes pour les abaisser et Thunderlips les enjamba avec majesté. Dans l'allée, il avait l'air menaçant; vu de près, c'était une monstrueuse montagne de chair sculptée. Il avança vers le micro et déclara:

— Message à toutes mes esclaves d'amour: Thunderlips est là! (La foule entonna un concert de huées entrecoupées de quelques acclamations.) Dans la viande, mes chéries!

Il dénoua la lanière du fouet, regarda Rocky d'un air méprisant et ajouta:

— Le dernier spécimen de mâle (il se désigna d'un geste) contre le dernier des mollassons!

Un vacarme assourdissant monta des gradins. Doreen présenta un miroir au catcheur, qui s'examina tandis que Daphné et Dora lui ôtaient sa cape. Satisfait de sa personne, il fit claquer le fouet puis le lança à Doreen, qui s'éloignait avec le miroir.

Recroquevillée dans son fauteuil, Adrian cédait à la panique. Qu'est-ce que son Rocky faisait sur le ring avec une telle bête? Pour que le combat fût équilibré, il aurait fallu donner à Rocky un pistolet, un tabouret et un fouet. Elle laissa échapper un petit gémissement.

Rocky Junior tourna vers sa mère un regard étonné. Les gens étaient bizarres, ce soir. Que se passait-il? Pourquoi papa n'était-il pas avec lui? Mais c'était excitant— ce bruit, ces couleurs, ces odeurs. Il prit la main de sa mère, la serra, et Adrian lui rendit sa pression en souriant. Rassuré, l'enfant reporta son regard sur le ring.

— Comment on se bat contre un type pareil? murmura Paulie à l'oreille de Rocky.

— Comment on se bat contre un type pareil? répéta le boxeur à son manager.

Mickey se tourna vers le soigneur:

— T'aurais pas une hache?

Comme Al hochait négativement la tète, Mickey revint à Rocky:

— J'en ai aucune idée.

Le champion haussa les épaules. Le présentateur s'avança d'une démarche raide au centre du ring et baissa le micro à sa hauteur. La foule se calma un peu pour l'écouter.

« Bienvenue à tous pour cette soirée exceptionnelle, ce combat inhabituel dont la recette ira aux organisations de

jeunesse de la ville. Un match en quinze minutes entre deux magnifiques athlètes! »

Le niveau des décibels regrimpa en flèche dans la salle, des milliers de pieds firent vibrer les planches des gradins. En promenant les yeux sur les premiers rangs, Rocky croisa le regard brillant de haine du Matraqueur. Bien qu'il jugeât sa conduite puérile, il se refusa à détourner les yeux le premier. Lang lui fit de la main un geste discret mais parfaitement clair, et Rocky pensa que, à côté du Matraqueur et de Thunderlips, Apollo Creed donnait l'impression d'un boy-scout franc et loyal. Le champion retourna l'insulte mais le gant de boxe dissimula le doigt qu'il dressait.

« Dans le coin blanc, continua le présentateur, une force de la nature: deux mètres vingt-cinq, cent quatre-vingt-quinze kilos, le champion incontesté du monde du catch; l'homme qui s'appelle lui-même l'Ultime Objet de Désir, la Montagne de Stupre en Fusion, le seul, l'unique; Thunderlips! »

À en juger par les réactions de la foule, les quelques amis que le catcheur comptait peut-être étaient restés chez eux. Les spectateurs, debout, l'accablaient de leurs invectives mais il continuait à parader et son expression lugubre avait fait place à un sourire radieux. Sur un claquement de doigts, les *esclaves* accoururent autour de lui.

— Vous n'êtes que de la vermine! cracha-t-il au public en caressant ses *esclaves.* Je suis le Roi, l'Ultime!

Le présentateur leva la main pour réclamer un peu de silence à la foule qui continuait à hurler.

« Dans le coin noir, le bombardier de Philadelphie, un boxeur connu dans le monde entier sous le nom de "l'Étalon italien"... »

Rocky se pencha vers Mickey et lui murmura:

— À ton avis, il lui faut combien de kilos de viande par repas?

— Environ cent un, répondit le vieil homme.

«... cent un kilos, poursuivait le présentateur, champion du monde poids lourds; Rocky Balboa! »

Un tonnerre d'applaudissements secoua le Spectrum, les paquets vides de cacahuètes commencèrent à voler. Adrian battit des mains jusqu'à en avoir mal mais son visage avait gardé son expression inquiète. Rocky Junior plaqua ses mains sur ses oreilles. Si sa mère n'avait pas été près de lui, il aurait sans doute eu peur mais rassuré par la présence maternelle, il était surtout ahuri. Adrian le souleva de son fauteuil et le fit asseoir sur ses genoux. Tous deux se sentirent mieux.

L'arbitre, un homme courtaud et robuste avec un nez à la Dempsey, fit signe aux adversaires de gagner le centre du ring. Le tumulte s'apaisa, les spectateurs se rassirent, certains profitèrent des dernières secondes avant le début du match pour s'acheter de la bière.

Thunderlips s'arracha à ses *esclaves,* se peigna une dernière fois.

— Demande-lui s'il veut un tube de rouge à lèvres, ricana Paulie.

— Arrête tes conneries, tu vas l'énerver, souffla Mickey avant de rejoindre l'arbitre avec Rocky.

Thunderlips confia son peigne à Doreen puis s'approcha à longues enjambées. Quand il fut près de Mickey, ce dernier comprit ce que les Lilliputiens avaient dû éprouver en découvrant Gulliver. Rocky leva les yeux vers le colosse et songea qu'il risquait d'avoir des crampes dans le cou si le combat durait trop longtemps.

— Bon, attaqua l’arbitre. Ce combat est juste un spectacle, vous le savez. Alors, pas d’énervement. Contentez-vous d’amuser le public.

— Et le règlement? s’inquiéta Mickey. Vous leur parlez pas du règlement?

Thunderlips eut un rire qui ressemblait à un aboiement.

— Je n’ai jamais arbitré de' tel match, répondit l’arbitre, gêné. Personne ne l’a jamais fait, d’ailleurs — c’est une première.

— Moi, j’vais vous l’expliquer, le règlement, commença Thunderlips. (Tout le monde le regarda.) On a le droit aux coups de pied dans le cul et dans les valseuses.

L’arbitre s’éclaircit la gorge nerveusement.

— Bon, allons-y. Serrez-vous la main.

— On prend une photo ensemble après le match? proposa Rocky en tendant la main.

— Tu vas souffrir, lui répondit tranquillement Thunderlips.

Le catcheur tendit le bras lui aussi mais au lieu de serrer la main offerte, il repoussa Rocky d’une grande claque sur la poitrine. Puis, sous les huées de la foule, il regagna son coin, l’air méprisant.

Mickey entraîna son boxeur vers son tabouret et murmura d’un ton sarcastique:

— Marrant, hein? Tu t’amuses bien? Écoute, tu as réussi ta carrière jusqu’ici, ne laisse pas ce monstre tout foutre en l’air. Reste à distance, tourne autour du ring.

— Il tient *tout* le ring, fit observer Paulie qu’un coup d’œil glacial de Mickey réduisit au silence.

— Ça ira, assura Rocky.

La manager soupira, hocha la tête, tapota les gants du boxeur pour lui souhaiter bonne chance et descendit du ring avec Paulie et Al.

Se sentant soudain très seul, Rocky tourna les yeux vers Adrian, qui lui envoya un baiser. Elle avait cette expression tourmentée qu’ont les femmes dans les films de guerre quand leur mari s’embarque sur un contre-torpilleur. Le champion se mit à sautiller pour dissiper la tension qui montait en lui.

Le gong retentit. Rocky se signa.

— Ça me rend nerveux quand il fait ça, murmura Mickey.

Le boxeur vit Thunderlips se ruer tout à coup vers lui comme un bison blanc enragé. Il l'évita de justesse et le catcheur alla dans les cordes. Macho-la-Montagne se redressa, l'air furieux, et s'avança à pas lents vers Rocky.

— T'es plutôt rapide pour ta taille, dit le boxeur au colosse tournant autour de lui. Bon, on va remuer un peu pour le spectacle. D'abord, tu marches sur moi, ensuite ce sera mon tour. D'accord?

Les deux hommes continuèrent à tourner au centre du ring, Rocky en sautillant, Thunderlips en glissant prudemment sur le tapis. Sans s'en rendre compte, ils prirent un certain rythme: deux pas dans un sens, un petit arrêt — une sorte de valse lente que Rocky aurait pu danser toute la nuit. Mécontent, le public commença à injurier Thunderlips, à qui il revenait manifestement d'attaquer. Quand les quolibets se firent plus audibles et plus nombreux, le visage de Thunderlips se durcit.

Doreen coula un regard inquiet à Daphné et Dora. Les *esclaves* voulaient un match sans histoires mais les choses pouvaient tourner au vinaigre si leur patron s'énervait.

Avec un rugissement, le catcheur plongea la tête la première vers le boxeur, l'expédia dans les cordes et le cueillit d'une manchette quand elles le renvoyèrent. Rocky repartit dans les cordes, s'y emmêla les bras et encaissa une série de manchettes qui le firent rebondir comme un punching-ball. Il parvint à se libérer mais ne put se mettre hors de portée des coups de Thunderlips.

— Arrêtez-les! cria Mickey à l'arbitre, qui considérait les deux hommes d'un air hésitant.

— Alors, c'est pour de vrai? fit Paulie, incrédule.

— Un peu trop, même! dit le manager.

Bien que horrifiée, Adrian ne pouvait détacher ses yeux du ring. Était-ce vraiment son mari qui subissait l'assaut de cette masse furieuse? Adrian gémit et Rocky Junior, surpris, leva les yeux vers elle. Décidément, personne ne se conduisait normalement et il commençait à regretter de ne

pas être à la maison, dans son lit. Adrian poussa un nouveau gémissement, plus fort.

Halburn avait perdu sa froideur et son ton de professionnel quand il s'exclama dans le micro:

« Balboa est en difficulté! Ce n'est pas du chiqué. »

« Je ne m'attendais absolument pas à ce que le match tourne de cette façon, enchaîna White. C'est de la folie! »

Thunderlips sentit un sentiment de puissance l'envahir et parcourir son corps comme une onde. C'était sa soirée, il allait écrabouiller le champion du monde poids lourds, en faire du pudding.

— Alors, c'est du bidon? cria-t-il en décochant au boxeur une nouvelle manchette.

Rocky entendit les mots mais ne put en déchiffrer le sens. Le monde s'était transformé en une pluie de manchettes s'abattant sur lui. Peut-être aurait-il mieux fait d'écouter les conseils de Mickey...

Le catcheur expédia une série de coups dans la poitrine du boxeur, le saisit par les cheveux, le redressa et lui assena une autre manchette foudroyante.

— J'en ai ma claque! brailla-t-il. Fini, le chiqué! Ce soir, tu vas voir le vrai Roi de la Jungle!

Il empoigna Rocky par le cou et les jambes, le souleva au-dessus de lui et trottina autour du ring comme pour montrer aux spectateurs le trophée qu'il venait de gagner. Rocky battait des jambes, impuissant comme un insecte épinglé sur un mur.

— Je suis l'Homme! s'écria Thunderlips. Je peux en faire de la bouillie!

La foule se répandit en huées, les grains de pop-corn volèrent dans l'air comme des confettis. Doreen replia tranquillement la cape de son seigneur et maître en tirant une bouffée de sa cigarette: elle avait la manie de l'ordre. Adrian mit ses mains devant les yeux de Rocky Junior puis, à la réflexion, devant les siens.

De son perchoir, le boxeur observa que le dessus du crâne de Thunderlips commençait à se dégarnir mais le moment était peut-être mal choisi d'en faire la remarque. Peut-être plus tard, mais il aurait les pieds sur terre...

Thunderlips s'approcha des cordes en brandissant sa prise au-dessus de sa tête et lança aux spectateurs furieux:

— Je suis le plus magnifique spécimen du monde! Vous en voulez, de ce sac à patates? Le v'là!

Avec un petit grognement, il jeta par-dessus les cordes son adversaire, qui atterrit sur une rangée de spectateurs pris de panique. Des cris de peur et de douleur fusèrent; des fauteuils s'effondrèrent, fracassés; des corps tombèrent les uns sur les autres.

— Sale gueule de singe! beugla Mickey, tremblant de colère.

Comme Thunderlips lui répondait avec un sourire suffisant, le manager prit le seau des mains de Paulie et le lança vers le colosse, qui écarta le récipient d'une chiquenaude désinvolte et éclata de rire. Finalement, la soirée se révélait plus drôle que prévu.

Adrian regarda entre ses doigts mais n'apercevant pas son mari sur le ring, ôta ses mains de son visage. Elle vit Mickey, fou furieux; Paulie, accroché à lui, qui essayait de le ramener dans son coin; Thunderlips, qui courait autour du ring, les bras levés. Où était passé Rocky?

Le boxeur émergea d'un enchevêtrement de corps, agrippa le dossier d'un fauteuil et se mit péniblement debout. Il secoua la tête afin de chasser le brouillard qui semblait flotter devant lui mais obtint pour tout résultat d'éveiller une douleur qui lui vrilla le crâne.

Une bouteille vola dans l'air et rebondit sur l'épaule de Thunderlips, qui se tourna vers l'endroit d'où elle provenait. D'autres projectiles jaillirent de toutes parts.

— Je peux tous vous réduire en bouillie! vociféra le catcheur, pantelant de rage. Comparés à moi, vous êtes que des vers de terre puants! Des larves! Vous m'avez mis en

rogne, je vais le traîner dans l'allée comme une serpillière. Bande de larves!

Il se rua vers les cordes et, sans même paraître s'en apercevoir, renversa l'arbitre, qui avait tenté de l'arrêter en se plaçant devant lui. L'homme en blanc tomba au tapis la tête la première, décida de ne pas confondre courage et témérité et ferma les yeux, feignant l'inconscience.

— Minus! Balboa! Je viens te chercher! cria Thunderlips. -

« L'arbitre est K. -O., les gardiens se précipitent pour arrêter le massacre! » hurlaient en même temps les deux commentateurs sportifs.

L'Ultime Objet de Désir enjamba les cordes et toisa du bord du ring les hommes en uniforme qui l'attendaient en bas. Sans plus hésiter, il sauta et commença à frapper dans le mur bleu.

« Il faut mettre fin à cette pagaille, réclama Halburn dans son micro. C'est une honte. Cette rencontre de charité tourne à la bagarre de rue. »

« Les spectateurs sont fous furieux! » renchérit White.

Un gardien vola au-dessus de leurs têtes et les deux journalistes blêmirent au point que leur pâleur se remarqua sur les postes en noir et blanc.

« Oh! mon Dieu », gémirent-ils en chœur.

Rocky parvint à gagner l'allée sous les applaudissements du public survolté et s'effondra presque dans les bras de Paulie, qui avait couru à sa rencontre.

— Comment tu te sens? demanda le frère d'Adrian en passant le bras autour des épaules du champion.

Rocky se dégagea, montra ses gants.

— Enlève-les-moi! demanda-t-il.

— Tu laisses tomber?

— Enlève-les-moi! répéta-t-il.

Après avoir regardé prudemment autour de lui, Paulie sortit de sa poche un couteau à cran d'arrêt, fit jaillir la lame et commença à couper les lacets des gants.

Pendant ce temps, Thunderlips balayait les corps se trouvant sur son passage. Par l'ouverture qu'il s'était ainsi ménagée, il aperçut Rocky et il cria, le visage convulsé de rage:

— Viens affronter le Roi de la Jungle, vermine!

Il reprit sa percée, fut momentanément arrêté par quelques policiers casqués qu'il écarta de son chemin. L'un d'eux se releva dans le sillage de la brute et lui assena par-derrière un coup de matraque puissant sur la nuque. Thunderlips, agacé, se retourna, arracha l'instrument au flic et le brisa sur son genou comme une allumette. Le policier s'enfuit sous les railleries du public.

Lang, qui, jusqu'à présent, avait suivi les événements avec indifférence, commençait à s'inquiéter: après le traitement que Thunderlips lui ferait subir, Balboa ne serait plus en état de remonter sur le ring pour l'affronter *lui.*

Serrant son fils contre elle, Adrian se dressa de son fauteuil, les yeux écarquillés de frayeur.

— Qu'est-ce qu'il fait? cria-t-elle.

Peureusement recroquevillés sur leur siège, Halburn et White observaient la mêlée avec stupeur.

— Je vois voler des chaises, des gens, des molaires! bredouilla Halburn.

Rocky et Paulie approchaient du ring quand le catcheur chargea de nouveau dans leur direction. Le boxeur laissa son beau-frère lui ôter ses gants et remonta sur le ring.

— Sauve-toi! lui cria Adrian, les larmes aux yeux.

Mais son cri se perdit dans ceux du public.

— Fous le camp, imbécile! s'époumonait Mickey.

Refusant d'écouter son manager, le champion se tourna vers Thunderlips.

— Viens, mon joli, lui lança le boxeur, les traits tendus par la colère. Viens recevoir ta ration!

Écumant de fureur, le catcheur agrippa le poteau et sauta sur le ring.

— Je vais t'écraser! beugla-t-il en brandissant vers Rocky un poing gros comme une citrouille.

— Approche, gros lard!

Macho-la-Montagne enjamba les cordes et s'avança menaçant comme un gratte-ciel en marche. Doreen ramassa la cape: elle lui ferait un souvenir pour plus tard et lui rappellerait sa brillante carrière dans le show-biz. Daphné se serra contre Dora en regrettant de n'avoir jamais travaillé avec un magicien: c'était le moment de s'évanouir en fumée.

Mickey sautait sur place en s'égosillant:

— Une hache, bon Dieu! Donnez-moi une hache, un marteau, n'importe quoi! Un autre seau!

Rocky tournait prudemment autour de son adversaire, non plus comme un boxeur mais comme un bagarreur de rue; les mains basses, sans garde. Thunderlips parut déconcerté par ce changement de tactique.

Soudain le champion frappa le catcheur d'une volée de coups au corps puis se remit aussitôt hors de portée. Thunderlips sembla éprouvé. Rocky renouvela l'attaque, enfonçant ses poings dans la poitrine du géant.

La foule rugit de plaisir.

— Fonce et décroche! approuva Mickey. Toujours en mouvement! C'est ta peau que tu joues!

— Fais-lui des coups vaches, Rocko! conseilla Paulie.

Sans voix pour une fois, Halburn et White observaient la scène en silence. Thunderlips chargea, Rocky s'écarta et lui décocha au passage une droite dévastatrice dans les côtes. Le colosse chancela mais garda l'équilibre, saisit le boxeur à la gorge, le souleva du tapis et commença à l'étrangler.

Mickey bondit sur le ring en criant:

— Arrêtez ! Il va le tuer ! Il va...

Le manager sentit une douleur aiguë au flanc droit. Une sensation de picotement puis d'engourdissement le parcourut du cou au bras gauche. Le temps s'arrêta. Mickey ne pouvait plus remuer la main gauche, il avait

peine à respirer. Sa vue se brouilla, son regard devint vitreux et un gémissement rauque sortit de ses lèvres. Il s'effondra sur le tabouret et Al se précipita vers lui.

Paulie sauta à son tour sur le ring, tomba, se releva, saisit un seau et se rua sur le catcheur dont il martela le crâne. Irrité, le catcheur lâcha Rocky, qui tomba au tapis, et se tourna vers Paulie en ricanant. Le beau-frère du champion ricana lui aussi, sans la moindre frayeur.

— Tu m'fais pas peur, gras-du-bide! Allez, viens, je vais t'arracher les yeux! cria-t-il.

Thunderlips emprisonna le cou de Paulie au creux de son bras et le frappa au menton. Paulie vit un poing énorme foncer vers lui. Au moment de l'impact, il entendit une explosion assourdie et roula au tapis, inconscient. L'arbitre souleva une paupière, constata qu'il avait de la visite et se demanda combien de voisins il allait avoir.

Tandis que Rocky, un genou au tapis, reprenait ses esprits, Thunderlips grimpa sur une des cordes, se tint un moment en équilibre puis sauta sur son adversaire. Le boxeur se redressa, son poing droit explosa dans le plexus solaire du catcheur tombant sur lui. Les poumons du Roi de la Jungle se vidèrent dans un long gémissement. Le public exultait.

Al frottait doucement avec un paquet de glaçons le dos de Mickey. Le manager reprenait des couleurs et respirait un peu mieux.

Thunderlips se plia en deux, le visage grimaçant de douleur. Rocky marcha sur le géant blessé et le martela de coups. Le catcheur tourna en titubant, le boxeur lui sauta sur le dos et saisit son cou épais comme un arbre.

— Serre, petit, serre, murmura Mickey, dont le regard s'éclaira.

Rocky s'accrochait comme un homme en train de se noyer tandis que Thunderlips se débattait, la bouche grande ouverte. Les mouvements de la montagne humaine

se firent plus désordonnés à mesure que le boxeur assurait sa prise.

— Papa s'amuse bien? demanda Rocky Junior.

— Bien sûr, répondit Adrian en plaçant une main devant les yeux de son fils.

Paulie s'agita, leva la tête à temps pour voir le duo se diriger vers lui en chancelant II se réfugia derrière les cordes, aussitôt imité par l'arbitre.

— Mais il me marcherait dessus! s'indigna-t-il.

Thunderlips vacillait sur ses jambes et Rocky avait l'air d'être grimpé sur un arbre secoué par la tempête. Le catcheur tomba sur les cordes, se débarrassa de son fardeau; pantelant, il avança d'un pas mal assuré vers Rocky, qui s'était déjà redressé. Le boxeur esquiva en s'écartant sur la droite et bombarda d'un tir de barrage la poitrine massive du catcheur, qui se plia de douleur.

« Rocky met le géant en difficulté! » s'écria Halburn, qui avait retrouvé sa voix.

Le champion décocha un crochet à la tempe, suivi d'une gauche foudroyante qui fit chanceler Thunderlips.

— Arrache-lui la tête! glapit Mickey en repoussant Al.

Rocky rassembla ses forces, souleva le colosse et le projeta par-dessus les cordes comme un sac de linge sale.

Dans les gradins, c'était du délire. Sonné, le catcheur demeura un moment sur le sol puis se releva lentement en secouant la tête. Il se hissait de nouveau sur le ring quand la cloche signala la fin du combat. Le présentateur se précipita au centre du ring et annonça:

— Le temps imparti est écoulé. Mesdames et messieurs, match nul!

Thunderlips s'arrêta, claqua des doigts. Daphné et Dora se hâtèrent de poser la cape sur ses épaules, Doreen lui apporta le peigne, lui tint le miroir, et l'Homme commença tranquillement à se peigner.

Lang s'approcha à pas vifs du coin de Rocky pour lui lancer:

— Tout ça, c'est du chiqué. Tu veux te battre contre un vrai dur?

— Quand tu voudras, répondit le champion.

— C'est moi qui décide de tes combats, rappela Mickey en essayant d'entraîner son poulain.

— Tu seras qu'un zéro tant que tu m'auras pas boxé, déclara le Matraqueur. Un zéro!

Lang fit demi-tour et Rocky le regarda s'éloigner en songeant qu'il y a dans la vie des choses auxquelles on ne peut échapper. Le Matraqueur en faisait partie.

'— Pas de bobo? s'inquiéta Mickey, tirant le boxeur de ses pensées.

— Un sacré morceau, murmura le champion.

— Du beau boulot, Rocko, apprécia Paulie. Tu m'as drôlement impressionné.

— Un sacré morceau, répéta Rocky.

Adrian monta sur le ring avec son fils, serra son mari dans ses bras.

— Ça va? demanda-t-elle.

— Au poil.

Thunderlips s'approcha d'un pas pesant, ses *esclaves* en remorque.

— Un bon match, déclara-t-il.

— Ouais, mais pourquoi tu t'es mis en pétard?

Le catcheur, sincèrement étonné, plissa le front.

— C'est toujours comme ça que ça se passe!

— N'en parlons plus. Dis, pendant que t'es calme, si on la prenait, cette photo?

— Bien sûr, et mes filles veulent des autographes.

Les *esclaves* adressèrent de grands sourires au champion, Thunderlips lui passa un bras autour des épaules. Rocky massa son cou endolori et, se tournant vers le catcheur, lui fit observer:

— Ça peut faire sacrément mal, de se dévouer pour la jeunesse.

— Tu l'as dit.

5

La matinée était claire, sans nuages, et le soleil commençait à boire la fraîcheur de la nuit. Le tuyau d'échappement de la longue limousine grise arrêtée devant la maison de Rocky cracha une dernière bouffée de fumée. Un voisin sortit de chez lui pour prendre son journal et examina la voiture avec curiosité.

Le chauffeur avait l'habitude d'être au centre des regards: il avait promené tant de célébrités qu'il avait l'impression d'en être une. Pourtant, Rocky Balboa, c'était différent. Le chauffeur, qui avait assisté au match contre Thunderlips, était impatient de rencontrer le champion. Il descendit de voiture, un chiffon à la main, inspecta la carrosserie d'un œil critique et se mit en devoir de faire disparaître une tache sur l'aile avant droite. « Un trajet pépére, songeait-il. Pas de bagages. Juste l'aller retour de la maison au musée. »

La cuisine est une pièce importante dans une maison italienne et celle de Rocky ne faisait pas exception, même si des sauces odorantes n'y mijotaient pas sur la cuisinière dans de grandes casseroles. Le boxeur était attablé entre son fils, qui trempait les doigts dans un bol de flocons d'avoine, et Paulie, encore en pyjama, qui sirotait une bière en lisant un journal de courses dont il pliait et repliait les pages à mesure qu'il avançait dans sa lecture.

Assis au bout de la table, dans un costume trois-pièces, un livre de contes à la main, Rocky faisait curieusement déplacé.

— ... Et le papa ours dit: « Quelqu'un a dormi dans mon lit. »

— Pourquoi il dit ça? demanda Rocky Junior en mâchant ses flocons d'avoine.

— On ne parle pas la bouche pleine.

L'enfant avala les céréales, répéta la question. Plus il apprenait à connaître les adultes, plus il se rendait compte qu'il y a des moments où il faut satisfaire leurs caprices.

— Parce qu'il est pas content, expliqua Rocky. Et la maman ours dit: « Quelqu'un a dormi dans mon lit. »

— Elle est pas contente non plus?

— Non plus. Et le petit ourson dit...

— Ah! c'est l'endroit que j'préfère, interrompit Paulie.

— Il dit: « Quelqu'un a dormi dans mon lit » Et il tire sur la couverture, et il voit Boucles d'Or.

Rocky Junior attendait la suite, la cuiller suspendue entre le bol et sa bouche.

— Allez, mange tes flocons avant qu'ils ne ramollissent.

Paulie fixait lui aussi sur Rocky un regard impatient. L'enfant avala une cuillerée de céréales et demanda:

— Qu'est-ce qui lui arrive, à Boucles d'Or?

— Je sais pas trop.

— Trente jours de gnouf pour violation de propriété, répondit Paulie.

Rocky Junior trouvait que son oncle avait parfois une façon de parler un peu étrange. C'était quoi, le gnouf?

— Bravo, marmonna Rocky à son beau-frère.

— J'adore c'te histoire, s'esclaffa Paulie.

Quand Adrian entra avec Mickey dans la cuisine, tout le monde se tut; Paulie cessa de rire. Elle était splendide et les clients du magasin d'animaux où elle travaillait trois ans plus tôt n'auraient pas reconnu l'employée timide et effacée qu'elle était alors. Elle avait remplacé ses lunettes par des verres de contact et troqué ses pulls trop larges, dissimulant sa silhouette, contre des vêtements élégants

aux couleurs chaudes. Sa coiffure, tout en restant simple, avait beaucoup de classe.

Mickey se trémoussait nerveusement sur le seuil de la pièce dans un costume impeccable qui, sur son corps grêle, paraissait quand même chiffonné. Il avait l'air de ce qu'il était: un vieux boxeur dans un costume neuf.

— Rocky, il faut y aller, la voiture est là, dit Adrian.

— C'est ça. décampez, approuva Paulie en ébouriffant les cheveux de son neveu. Moi et le gosse, on va bien s'amuser. Mrs Balboa, t'es presque sensationnelle.

— Merci, Paulie, remercia chaleureusement Adrian, qui appréciait d'autant plus les compliments de son frère qu'ils étaient rares.

— Et moi? dit Mickey.

— Toi aussi t'es beau comme tout, répondit Paulie en décapsulant une autre canette. Tout le monde il est beau sauf moi, dans cette maison.

Et il ponctua la remarque d'un rot en faisant claquer l'élastique de son pantalon de pyjama sur son ventre. Ses amis savaient que c'était une façon détournée de quémander des compliments.

— On peut pas tout avoir, grogna le manager. Le caractère, c'est important aussi.

Paulie eut un sourire radieux. Depuis le match contre Thunderlips, ses relations avec Mickey s'étaient considérablement améliorées mais c'était la première fois qu'il recevait de sa part quelque chose ressemblant à un compliment.

— Nous ne rentrerons pas tard, promit Adrian en prenant le bras de son mari.

— Et pas de bière au môme, rappela Rocky.

— S'il ne paye pas, il en aura pas une goutte.

— Paulie!... soupira Adrian.

— Allez, t'en fais pas, dit son frère en riant. Je m'occuperai bien de lui.

Mickey tint la porte ouverte pour le champion et sa femme puis sortit à son tour. Dans la cuisine, Paulie se pencha vers son neveu et lui chuchota à l'oreille:

— On est plus rien que nous deux, mon gars.

Rocky Junior gloussa et agita sa cuiller en signe d'approbation. Paulie versa un peu de bière sur les flocons d'avoine puis se renversa en arrière et replongea le nez dans sa feuille de courses.

— Tu vois qui, dans la septième?

Dehors, le trio admirait la limousine en silence. Le chauffeur s'empressa d'ouvrir la portière, révélant le cuir somptueux de la banquette.

— Qu'est-ce que ça veut dire? demanda Rocky. Vous êtes au courant?

Mickey fit non de la tête.

— Je n'en sais pas plus que toi, déclara Adrian.

— On va bien voir, dit le boxeur en poussant son manager et sa femme vers la voiture.

Le voyage fut plaisant et sans incident. À travers les vitres teintées de la limousine, Philadelphie semblait différente. Leur épaisseur étouffant les sons, on avait l'impression de regarder un film muet: les poubelles heurtaient sans bruit le trottoir, les bouches remuaient en silence. Pourtant, quand la nouveauté de la chose eut cessé de l'amuser, Rocky se sentit mal à l'aise ainsi coupé du monde. Il appuya sur le bouton commandant l'ouverture de la vitre et les bruits de la rue envahirent l'atmosphère climatisée du véhicule.

Le boxeur se renversa de nouveau sur la banquette et prit la main d'Adrian. Il aimait entendre et sentir les gens, il n'était pas fait pour les limousines.

La voiture s'arrêta devant le musée des Beaux-Arts de Philadelphie, dont le perron éveilla une cascade de souvenirs dans la mémoire du champion. Le premier

combat. Butkus. Le second match, les enfants qui le suivaient comme le Joueur de flûte. Adrian, qui avait compris, lui caressa la main.

La limousine repartit, prit une allée latérale qui la conduisit au niveau de la dernière marche, et se gara prés d'autres voitures aussi luxueuses.

Un chef de fanfare universitaire lança son bâton en l'air, le rattrapa avec un mouvement sec du poignet; la musique retentit au moment où Rocky, Adrian et Mickey descendaient de voiture; plusieurs centaines de personnes se mirent à applaudir chaleureusement. Comme le manager semblait sur le point de courir se réfugier dans la limousine, Adrian lui agrippa le bras.

— Plus moyen d'être tranquille un moment, maugréa Mickey.

Devant, sur une estrade, le maire de Philadelphie était entouré de l'habituelle troupe de notables présents à toutes les cérémonies. Les uniformes des pontes de la police et des pompiers parsemaient de taches colorées la grisaille des costumes. Derrière les officiels se dressait une longue forme couverte d'un voile noir.

Le boxeur, sa femme et son manager prirent une profonde inspiration et s'avancèrent courageusement sous les applaudissements. Ils échangeaient des regards interloqués et leur perplexité augmentait à chaque pas. Que se passait-il? Pourquoi étaient-ils apparemment les seuls à ne pas connaître la réponse à cette question?

Le maire les accueillit avec effusion, donna l'accolade à Rocky, embrassa Adrian sur la joue, prit de force la main de Mickey et la serra longuement. Le vieil homme lorgnait la rangée de dignitaires d'un œil méfiant; si cela tournait à la réception, il se sauvait.

Le champion salua la foule dont les applaudissements redoublèrent. Le maire leva le bras pour réclamer le silence et entama son discours:

— De temps à autre, certains êtres connaissent une destinée exceptionnelle et réalisent, contre toute logique, leurs rêves les plus fous. Au nom des citoyens de Philadelphie, de tous ceux que vos exploits et votre générosité inépuisable ont profondément touchés...

— Abrège, coco, dit Mickey entre ses dents en tripotant sa cravate.

Adrian considérait le voile noir avec un sourire rêveur. Et si c'était... L'idée ne lui déplaisait pas. Rocky aurait préféré se trouver au gymnase: là au moins il savait ce qui se passait.

— ... C'est un grand honneur pour nous que de vous offrir ce monument, symbole éternel de la volonté indomptable de l'homme. Philadelphie salue son fils préféré: Rocky Balboa!

Deux employés du musée tirèrent sur le voile, qu'Adrian crut voir tomber au ralenti. Elle découvrit d'abord les gants puis les bras et la tète de Rocky. Le tissu resta un moment accroché aux épaules puis glissa jusqu'au socle, révélant dans son entier une statue en bronze de Rocky, magnifique, les bras tendus en signe de victoire.

Abasourdi, le champion se dit qu'il devait y avoir une erreur, qu'il s'agissait d'un autre boxeur qui lui ressemblait. Mais quand il se fut convaincu de l'hommage que lui rendaient ses concitoyens, l'émotion l'étreignit. Le public poussait des oh! et des ah! admiratifs.

— Elle est belle, murmura Adrian.

— Faut reconnaître, convint Mickey.

Adrian prit son mari dans ses bras, l'embrassa.

— C'est fantastique, non? s'exclama-t-elle.

Le boxeur secoua la tête, la foule recommença à applaudir. Sur un signe du maire, Rocky s'avança, l'air à la fois ravi et gêné. Il coula des regards nerveux à sa femme en attendant que cessent les applaudissements.

— Eh bien..., commença-t-il.

Mais le micro siffla et couvrit sa voix. Rocky fit un bond en arrière qui déclencha les rires.

— Qu'est-ce qu'on peut dire en pareille occasion? reprit-il. Je n'arrive pas à y croire. Ma femme me dit qu'elle est fière de moi. Moi je suis fier de vous: cette ville a vraiment fait ma conquête, elle m'a comblé. Depuis quelque temps, je discute avec ma femme, mon manager, et nous pensons tous les trois qu'il est peut-être temps pour moi de raccrocher...

— De te débiner pendant que tu peux encore? cria une voix dans la foule.

Rocky scruta le public.

— C'est pas une statue qu'il lui faut, c'est des tripes!

Cette fois, le champion repéra l'endroit d'où provenait l'invective. La foule s'écarta, livrant passage à Lang et à Donut, son manager, une sorte de petit ours ventru à l'expression aussi cruelle que celle de son boxeur.

— Je t'avais dit qu'on se retrouverait! poursuivit le Matraqueur. T'as eu ta chance, je veux la mienne.

Rocky commençait à être irrité de voir constamment apparaître Lang partout où il allait. Derrière le champion, le maire et les notables échangeaient des murmures choqués: ils avaient espéré une cérémonie chaleureuse et rondement menée, pais une algarade braillarde. Rocky comprenait qu'un boxeur veuille à tout prix disputer le titre de champion mais ce type passait les bornes.

— Fiche le camp d'ici! cria Mickey au Matraqueur.

— Je bougerai pas, t'entends! Dis plutôt devant tout le monde pourquoi on me tient à l'écart. C'est cette saleté de politique! Dans ce pays, on fait tout pour que les gens la ferment et se tiennent tranquilles. On veut pas que je devienne champion parce que je suis pas une marionnette ou un guignol comme Balboa!

— T'en as une grande gueule, rétorqua Rocky.

— Tu connais quelqu'un capable de me la fermer?

Rocky fit un pas vers Lang mais Mickey et Adrian l'agrippèrent et le retinrent.

— Rocky, non, je t'en prie! plaida Adrian.

— Il est cinglé. L'écoute pas, conseilla le manager.

Enhardi, le Matraqueur s'avança, les traits tordus par la colère, et brandit son poing en direction du champion comme un pistolet.

— Comme ton petit vioque veut pas me laisser te rencontrer, je suis venu dire la vérité à ces empaffés: je suis le numéro un, le meilleur! Mais on t'arrange des matches faciles contre des veaux. Je le dis devant tout le monde: je suis prêt à boxer n'importe où, n'importe quand, gratuitement même! Je paierai le voyage de ma poche!

Les policiers regardaient anxieusement le maire dans l'espoir qu'il leur indiquerait comment ils devaient réagir. Le premier magistrat de la ville eut un large sourire et appela tout le monde au calme. En vieux passionné de boxe, il pensait déjà au beau combat que cela ferait et il n'allait pas proclamer la loi martiale parce qu'un challenger s'échauffait un peu.

— Seulement, vous aurez pas la chance de me voir lui mettre une rouste, continua Lang. Parce qu'il raccroche. Il veut bien rencontrer des tocards mais pas de vrais hommes.

— Quoi? s'exclama Rocky.

Le public se mit à siffler le Matraqueur. On se serait cru revenu au Spectrum pour le match contre Thunderlips, avec un changement dans l'un des rôles principaux. Lang leva les bras en signe de victoire, la foule le hua de plus belle.

— Ce mec fait honte à la boxe, dit Mickey avec une moue de dégoût.

— Pas de leçon, vieux crabe! Tu sais pas par où je suis passé pour en arriver là. Hé! Rocky, t'es sorti de la mouise, donne leur chance aux autres. Si t'es un boxeur, prouve-le! C'est écœurant, la façon dont tu te défiles!

Le champion regarda Lang en songeant qu'il avait lui aussi connu la dèche mais qu'il ne s'était jamais conduit de la sorte.

— Pourquoi il me rencontre pas si c'est pas un trouillard? demanda le Matraqueur à la foule.

« Bonne question », pensa Rocky. Il se pencha vers Mickey et murmura:

— J'en ai ma claque de l'entendre.

— Non, écoute..., commença le manager.

— Je te rencontrerai quand tu voudras, Lang, lança Rocky.

— Je me fous de ce que disent les autres, je me fous de ton classement! cria Mickey au Matraqueur. Tu ne mérites pas de boxer le champion.

Étonné, Rocky s'interrogeait sur les motifs de son manager. Pourquoi laissait-il ce type le traiter de froussard devant sa femme et la moitié de la ville? Devant sa propre statue, même?

— Qu'est-ce qui te prend, Mick?

Sans répondre à la question, Mickey continua sa diatribe contre Lang et son manager:

— Vous déshonorez la boxe! Tu mérites pas de disputer le titre, je l'ai dit et je le répète.

Le Matraqueur eut un sourire mauvais.

— Je suis content qu'il y ait des témoins pour entendre ça! J'ai droit à une chance. Je travaille, je m'entraîne dur, je suis aussi bon que n'importe qui! Je demande juste la possibilité de faire mes preuves! Faut pas me juger sur les apparences, sur la qualité de mes fringues. Je veux être jugé sur ma valeur!

Le petit discours de Lang ne resta pas sans effet et suscita quelques murmures approbateurs parmi les spectateurs. Mickey fixa un moment encore le Matraqueur puis baissa les yeux et se retourna.

— Qu'est-ce que tu fous? dit Rocky en l'agrippant par le bras. Je veux rencontrer ce type.

— Alors vas-y, mais sans moi.

— Quoi?

— Je suis fini, vidé. Je ne veux plus de ce genre de trucs.

Les journalistes et les photographes se précipitaient vers Lang, qui poursuivait sur sa lancée:

— Regardez-le, votre champion! Il vous fait pas honte? Vous appelez ça un boxeur? Rentre chez toi, minable! Va te cacher!

Mickey s'éloigna lentement. Il paraissait avoir vieilli de dix ans en dix minutes et ne songeait qu'à se mettre au lit, à tirer les couvertures par-dessus sa tête. Rocky se lança à sa poursuite et lui prit de nouveau le bras.

— Non, fini, plaida le manager.

Le boxeur obligea son vieil ami à se retourner et chercha une explication dans son regard éteint. C'était impossible, Mickey n'allait pas le laisser tomber. Les deux hommes demeurèrent un moment silencieux puis Mickey détourna les yeux.

— C'est terminé pour moi, dit-il.

— Alors va-t'en. Je me passerai de toi.

Décidée à intervenir, Adrian se précipita vers les deux hommes, mais Lang tendit le bras pour l'arrêter quand elle passa devant lui.

— Écoute, poulette, si ton vieux jeton manque de répondant, pointe-toi dans ma piaule ce soir, dit-il. Je te montrerai ce que c'est qu'un vrai mâle!

Adrian repoussa le bras du boxeur, tenta de passer. Fou de rage, Rocky fendit la foule, prit sa femme par l'épaule et la poussa vers Mickey. Le Matraqueur essayait de s'approcher du champion en vociférant; les policiers se mirent en action pour séparer les deux hommes.

— T'es qu'un zéro! hurlait Lang comme un dément. Un zéro!

— Tu l'as cherché! criait Rocky en essayant de saisir le Matraqueur à la gorge. Tu l'as cherché, tu vas l'avoir!

— Je t'aurai! beuglait Lang tandis que les policiers l'entraînaient.

Sur un signe du maire, le chef de la fanfare agita son bâton et la musique couvrit les cris des deux boxeurs fous furieux. La foule attendit un moment puis commença à se disperser; le spectacle était terminé.

Pantelant de rage, Rocky serra Adrian contre lui. Derrière eux, la statue se dressait, à jamais souriante et victorieuse, indifférente aux problèmes des simples mortels.

6

Sur le trajet du retour, le climat était tendu dans la limousine. Le chauffeur évitait de regarder dans le rétroviseur de crainte d'y rencontrer le regard de ses passagers. Il n'avait qu'une hâte: les déposer, retourner au garage et raconter l'histoire aux copains.

Adrian regrettait que Mickey eût pris un taxi au lieu de rentrer avec eux. Rocky et lui avaient fait trop de chemin ensemble pour se séparer maintenant. Elle frissonna en pensant à Lang, qui avait fracassé en quelques minutes le sentiment de sécurité qu'elle avait mis des années à acquérir. Il l'avait renvoyée dans la boutique d'animaux où elle tremblait pour Rocky.

Le boxeur regardait en silence par la vitre, dont la teinte sombre s'accordait parfaitement à son humeur. Tout allait bien pour lui depuis si longtemps que les événements de la matinée l'avaient pris au dépourvu. « Un boxeur ne doit jamais baisser sa garde, songeait-il. C'est une régie fondamentale. »

Un jeune marchand de journaux s'extasia au passage de la limousine et envia ses occupants. « On doit se sentir bien quand on a réussi », pensa-t-il.

Rocky donna vingt dollars de pourboire au chauffeur puis entra chez lui et trouva Paulie vautré devant la télévision, une bière à la main, Rocky Junior sur les genoux.

— Tiens, tu passes justement à la télé.

Le boxeur regarda l'écran et se vit en gros plan, criant en direction de Lang. La bousculade avait manifestement empêché le cadreur de faire son travail dans de bonnes conditions et le reportage était difficile à suivre. « Tant mieux », se dit Rocky. ^

— Qu'est-ce qui s'est passé? demanda Paulie.

— Rien, rien du tout.

— On dirait pas.

Adrian pénétra à son tour dans le salon.

— Il est rentré? s'enquit le champion.

— Oui. Il est dans sa chambre.

— Tu lui as parlé?

Elle secoua la tête et répondit d'une voix étranglée:

— Il ne veut pas parler.

Rocky sortit et prit le couloir menant à la chambre de Mickey.

— Enfin, y a quelqu'un qui va m'expliquer ce qui se passe? s'écria Paulie d'un ton geignard.

Adrian quitta la pièce en éclatant en sanglots.

— Oh! et pis merde! grogna son frère.

Rocky Junior saisit la bouteille de son oncle et la porta à ses lèvres. Paulie rit en voyant la bière couler sur le menton de l'enfant.

Les étiquettes collées sur la vieille valise cabossée posée sur le lit de Mickey racontaient en raccourci sa carrière de boxeur. Camden, Westport, Perth, Amboy, Scranton; brèves étapes d'un itinéraire qui lui avait donné plus de déceptions que de joies. Mais il avait poursuivi son rêve et ne regrettait rien.

Le manager roula une paire de chaussettes et la jeta dans la valise ouverte. Rocky apparut sur le seuil de la pièce mais Mickey, feignant de ne pas l'avoir vu, continua à faire ses bagages.

— Pourquoi tu me laisses tomber comme ça?

Le vieil homme plia une chemise et la plaça avec soin dans la valise.

— La vie est courte, petit.

Le champion s'approcha, examina les affaires de Mickey.

— Tu vas où, comme ça?

— En vacances. De longues vacances.

— Tu me dois un combat.

— *C'est toi* qui m'en dois un.

Rocky referma la valise et obligea son ami à le regarder dans les yeux.

— Pourquoi tu fais ça?

— Parce que t'as aucune chance de gagner, répondit calmement Mickey.

Le boxeur demeura bouche bée, comme s'il cherchait à gober les mouches. C'était bien la dernière réponse à laquelle il s'attendait. Il s'éloigna de la valise, l'air pensif.

— Mon gars. Lang va te démolir en trois reprises, reprit le manager d'une voix lasse.

Las, il l'était. Il ne demandait qu'à rester seul avec ses souvenirs.

— Comment tu sais ça? rétorqua le champion.

— Je le sais, c'est tout.

— C'est un boxeur comme un autre...

— Justement pas! explosa Mickey, exaspéré. C'est une machine à défoncer ses adversaires. Pendant que tu recevais des médailles, j'ai suivi ses débuts, je l'ai vu sortir du rang. Il a le punch et il en veut terriblement. Toi, tu n'as plus envie de gagner depuis que tu as décroché le titre.

— Qu'est-ce que tu racontes? J'ai éliminé dix prétendants!

— C'étaient des combats faciles.

— Comment ça, faciles?

— Sur mesure.

— Truqués? demanda Rocky, durcissant soudain le ton.

— Non, pas truqués, expliqua le vieil homme en soupirant. T'as affronté de bons boxeurs, mais pas des tueurs capables de t'esquinter pour toujours, comme ce mec.

Rocky tombait de haut. Il était fier de ses qualités de battant, elles rendaient supportable la comédie des réceptions et des banquets. À présent que Mickey lui révélait que tout n'était que supercherie, il se sentait vide à l'intérieur.

— Pourquoi t'as fait ça?

— Les coups que t'a filés Apollo Creed auraient dû te tuer. Après ce combat, mon boulot, c'était de te faire gagner et de te garder entier.

Le regard du champion n'exprimait aucune gratitude, plutôt du dégoût.

— Tu as été un grand boxeur mais ton temps est fini, petit. Le cœur n'y est plus, c'est net: tu passes plus de temps dans les réceptions qu'au gymnase. T'es devenu une affiche commerciale, un placard publicitaire. Tu t'es fait refaire la trombine et tu parles comme un intello... Mettre les gants, ça ne te passionne plus, au fond. T'as plus vraiment envie de te battre depuis un an, et c'est pas bon. T'as atteint le but que tu t'étais fixé; maintenant, à toi de savoir ce que tu veux faire du reste de ta vie.

Rocky se laissa tomber sur le lit: son monde avait basculé, il avait besoin d'un soutien. « Chez un boxeur, c'est toujours les jambes qui lâchent en premier », se dit-il. Et il trouva cette réflexion si curieuse qu'il faillit en rire.

— Tu penses vraiment que je n'ai plus rien dans le ventre?

Mickey s'assit à côté de lui et répondit:

— Il y a trois ans, tu étais sensationnel: un boxeur tombé d'une autre planète, dur et méchant, avec une mâchoire en fer forgé. La boxe, c'était toute ta vie. Mais il t'est arrivé ce qui peut arriver de pire à un boxeur: t'es devenu civilisé.

Le manager tapota la cuisse de son poulain — geste qui lui était familier mais dans lequel il n'avait jamais mis autant d'amitié que cette fois-là. Il n'avait agi que dans l'intérêt de son boxeur, Rocky devait le comprendre.

— Je vais prévenir la presse que c'est fini, continua Mickey. Que tu raccroches.

Rocky se redressa, l'air résolu.

— Je peux pas raccrocher en sachant ce que tu viens de me dire.

— N'exagère pas.

— Tu m'as mené en bateau.

— Non, je t'ai protégé. Tous les combats ont été réguliers, commence pas à gamberger.

— Je gamberge sec. Et je commence à croire que le Matraqueur avait raison.

— Des mots, tout ça!

— C'est dur de parler sans mots, Mickey.

Le vieil homme se leva et se mit à arpenter la pièce. Sentant que son ami commençait à faiblir, Rocky déclara d'un ton ferme:

— Je veux ce combat.

— Pour quoi faire?

— Je vais me remettre à m'entraîner sérieusement.

— *Pour quoi faire?*

— Parce que je me le dois à moi-même! plaida le boxeur. Je te demande de m'aider une dernière fois.

Mickey considéra l'expression affligée du champion, qui avait l'air plus malheureux qu'un chien ayant perdu son maître. Il baissa pensivement la tête en se demandant s'il valait mieux laisser Rocky sombrer dans la dépression ou lui permettre de boxer. Dans un cas comme dans l'autre...

Le champion se pencha au-dessus de la valise du manager et menaça:

— Si tu refuses, je dirai à tout le monde que tu t'es pas acheté de sous-vêtements depuis dix ans.

— Tu le ferais, hein? répondit Mickey en souriant.

Rocky ouvrit la valise, en sortit un caleçon effrangé qu'il tint ostensiblement à bonne distance de son nez.

— Et je préciserai que les vieux ne passent pas souvent à la lessive.

Mickey se mit à rire.

— T'es le mec vachard, finalement?

Le boxeur acquiesça de la tête. Il saurait l'être suffisamment.

7

La plupart des boxeurs s'entraînent dans des salles miteuses, seuls ceux qui ont percé se maintiennent en forme à la campagne, dans des camps d'entraînement isolés. Aucune de ces solutions ne séduisait Rocky: pour préparer son dernier combat, il voulait un endroit spécial, mémorable. Il devait à ses admirateurs de quitter la boxe avec classe.

C'est Adrian qui lui avait montré le bâtiment un dimanche qu'ils étaient partis en balade avec la Maserati, dans un quartier tranquille qui avait connu des jours meilleurs mais s'accrochait encore à un reste de dignité. Les commerçants et les boutiquiers menaient une guerre quotidienne aux gribouilleurs de graffiti et chaque jour, même le dimanche, les habitants lavaient leurs trottoirs au jet d'eau.

— Tu vois, là-bas, à droite? avait dit Adrian.

— Où ça, là-bas? Mais là!

Le regard de Rocky avait suivi la direction indiquée par la jolie main de son épouse.

— Ah! oui, là..., avait-il grommelé sur un ton approbateur.

C'était un bâtiment de brique brune qui ressemblait à un ancien hôtel avec sa porte à tourniquet, à présent barrée par une palissade. Une pancarte *À louer* était accrochée à l'une des fenêtres du premier étage.

— C'est pas une salle de gym, avait protesté Paulie de la banquette arrière, où il essayait de faire tenir Rocky Junior tranquille.

— Qu'est-ce que tu en penses? Il est beau, non? avait dit Adrian.

— C'est pas une salle de gym, avait répété son frère.

— Maintenant, c'en est une, avait décidé Rocky en souriant à sa femme.

Une semaine plus tard, la pancarte avait disparu et une banderole proclamait au-dessus de la porte: *Le champion du monde poids lourds s'entraîne ici tous les jours.* Naturellement les commerçants locaux étaient ravis de ce nouveau voisinage, qui leur amenait de la clientèle, et même ceux qui se plaignaient toujours n'étaient pas mécontents de compter une célébrité parmi eux. Les gens qui franchissaient la porte à tourniquet arboraient l'expression de plaisir anticipé de spectateurs entrant dans une salle de cinéma.

Paulie trônait près de l'entrée, derrière un bureau imposant sur le devant duquel une pancarte annonçait: *Don: un dollar*. Autour de son chapeau, Paulie avait enroulé une bande de papier portant l'inscription: *Caissier*.

La porte tourna, déposa un nouveau client devant Paulie, qui tendit aussitôt la main.

— Un don? Quel don? Pour quoi faire? demanda le client.

— Est-ce que je vous pose des questions? répliqua Paulie.

Le visiteur porta de mauvaise grâce la main à la poche et tendit un dollar. Paulie lui fit signe de passer.

— Au suivant! cria-t-il en regardant tourner la porte.

Le matériel d'entraînement avait été installé dans une immense salle de bal. Un énorme lustre en cristal pendait du plafond. Un ring provisoire occupait le centre du parquet où avaient naguère évolué les danseurs; sacs de

sable et punching-balls étaient disséminés autour de la pièce. Les murs étaient ornés de photographies géantes de Rocky en posture de boxeur. Photographes et spectateurs tournaient en rond dans la salle comme des invités à une réception.

Rocky frappait des deux poings un sac rouge flambant neuf sous les yeux d'un petit groupe se tenant à distance. Mickey considéra ces intrus d'un air écœuré. C'était vraiment la situation la plus bizarre qu'il eût jamais connue et il commençait à se demander si le combat contre Thunderlips n'avait pas laissé des traces sur le cerveau du boxeur. À coup sûr le Matraqueur s'entraînait dans des conditions plus spartiates.

— T'as l'air plus raide que moi, lança le manager à son champion. Détends-toi.

Rocky cessa de marteler le sac pour se livrer à quelques exercices d'assouplissement; toucher des orteils avec l'extrémité des gants, flexions des genoux, petits sauts sur place.

— Rappelle-toi, poursuivit Mickey. Si tu laisses Lang te prendre au corps à corps, il t'expédiera sur la planète Mars. Il est trop fort.

Comme certains spectateurs parlaient et s'esclaffaient, Mickey mit les mains sur les hanches et les fusilla du regard. Les perturbateurs se turent, honteux comme des écoliers réprimandés.

— Comment veux-tu qu'on s'entraîne dans cette baraque? marmonna le manager en se retournant vers Rocky. On dirait un palais! Qu'est-ce qui t'a pris de louer un truc pareil?

— Je veux faire une belle sortie.

— Pense plutôt à rester d'un seul morceau. Y en a marre de ce zoo. Allez, on retourne dans notre vieille salle.

Rocky prit la pose pour un groupe de photographes, les flashes crépitèrent, illuminant la salle et le visage renfrogné de Mickey.

— Détends-toi. Profite du cadre!

Quelques jours plus tard, les visiteurs étaient moins nombreux mais formaient néanmoins une troupe encombrante. Rocky travaillait son *timing* et son jeu de jambes en faisant du *shadow-boxing* sous les yeux de Mickey, qui l'observait en silence, le visage indéchiffrable.

Paulie passa, parmi les admirateurs, une pile de photos du champion à la main.

— Cinq dollars, précisa-t-il. Elles portent sa signature.

Le boxeur agitait la tête, inclinait le buste, feintait et frappait. Il se battait seulement contre son ombre mais la poursuivait avec acharnement, comme s'il voulait se venger.

— Descends-le, Rock'! cria un spectateur enthousiaste.

Le champion s'arrêta, se retourna en souriant et adressa un signe à ses fans.

— Pense d'abord au boulot, grogna Mickey.

Une semaine plus tard, Rocky cognait alternativement des deux poings sur un punching-ball. Le rythme était rapide, régulier; le boxeur se sentait détendu, bien synchrone. Paulie passait parmi les spectateurs en leur proposant des bouteilles de soda. L'intérêt qu'il portait à l'entraînement de son beau-frère s'était émoussé au fil des jours et même garder Rocky Junior lui paraissait maintenant plus excitant.

Rocky accéléra, le tap-tap du cuir se transforma en un grondement musical et les visiteurs émirent des murmures admiratifs.

— Sou viens-toi, dit Mickey à son boxeur. C'est ton dernier combat. Le seul qui compte.

Quelques jours s'écoulèrent. Allongé sur la planche inclinée, les pieds pris dans les courroies, Rocky redressa son torse luisant de sueur, toucha ses genoux de la tète et reprit la position de départ. Une fois, deux fois... vingt fois.

Il haletait, les veines de son front saillaient, nettes comme des routes sur une carte. Chaque mouvement semblait plus dur que le précédent.

— Du nerf! De la hargne! le harcelait Mickey. Fous-toi en rogne!

À travers un halo de brouillard, le champion vit Paulie, à l'arrière-plan, proposer aux visiteurs des chapeaux noirs à bords courts semblables à celui du boxeur et portant sur le devant, en lettres jaunes, le mot *Rocky.* « Ça finira quand? » se demanda-t-il.

— Fous-toi en pétard!...

La corde tournait rapidement autour du corps musclé du boxeur, qui sautillait en souplesse. Il accéléra et parut enfermé dans une bulle transparente. Plus vite, encore plus vite. Mickey souriait en songeant qu'il avait été capable d'en faire autant.

Rocky ralentit, s'arrêta et laissa tomber la corde, qui s'enroula à ses pieds comme un serpent fatigué. Il avait le visage couvert de sueur mais il se sentait bien. Deux jolies filles coururent vers lui et l'embrassèrent. Il sourit, un peu gêné mais ravi. Il faudrait qu'il raconte ça à Adrian.

— Vous allez lui ficher la paix! gronda Mickey.

Les filles détalèrent en gloussant mais la plus petite, une blonde, prit le temps de tirer la langue au vieil homme, dont l'expression bourrue fit place à un sourire. Lui aussi avait eu un corps capable de toutes sortes de choses merveilleuses...

Il faisait nuit. Emmitouflé dans une grosse veste, à peine visible dans l'obscurité, Paulie dormait au bord d'une piste cendrée. Debout près de lui, Mickey scrutait la pénombre où disparaissaient- les lignes blanches des couloirs. Rocky en émergea au pas de course, relevant bien les genoux.

— Fais-les souffrir, tes guibolles! lui cria le manager. Faut les muscler! Allez, tu peux y arriver!

Bien qu'il eût l'air épuisé, le champion continua et ses chaussures soulevèrent au passage une gerbe de cendres qui éclaboussa la forme endormie de Paulie. Il remuait les jambes en cadence, poussant son effort à la limite de sa résistance.

— Retrouve ta hargne! murmura Mickey. Retrouve ta hargne!

Rocky prit le virage, disparut dans le noir comme un spectre. Paulie s'agita, émit un grognement puis replongea dans un sommeil profond.

Le centre d'entraînement était désormais fermé au public et la salle de bal demeurait plongée dans la pénombre, à l'exception du ring éclairé par le lustre de cristal. Mickey, Al et Paulie regardaient Rocky s'entraîner avec son sparring partner, une espèce de colosse. Après des semaines d'allées et venues, l'ancien hôtel paraissait étrangement vide et désolé, comme s'il pouvait sentir qu'il serait bientôt abandonné de nouveau.

Le colosse lança une gauche qui ébranla Rocky.

— Reste pas planté en face de lui! cria Mickey à son poulain. De côté, nom de Dieu!

Le sparring partner accula Rocky dans les cordes et décocha une série de coups appuyés.

—- On va voir s'il est prêt, marmonna le manager.

Rocky se mit de côté et, du coude, força l'autre boxeur à tourner pour le coincer contre les cordes.

— Respire et cogne, petit! Respire et cogne!

Le champion esquiva un crochet trop ample et déclencha un tir de barrage contre la poitrine de son adversaire, plus grand et plus lourd que lui. Le colosse vacilla et chercha à se protéger, abandonnant toute velléité de contre-attaque.

Mickey jubilait.

— Le temps, c'est notre arme secrète! dit-il à Paulie et à Al.

Rocky se recula, arrêta ses coups et regarda son sparring partner, qui secouait la tête, l'air groggy.

— Ça va?

L'homme hocha la tête affirmativement. Paulie se précipita sur le ring pour jeter une serviette sur les épaules de Rocky. Le champion se tourna vers son manager, le salua d'une courbette et Mickey lui rendit la pareille en souriant. Quand le boxeur descendit du ring, le vieil homme le couvrit aussitôt d'un peignoir.

— Mets ça avant d'attraper une pneumonie.

— Je me sens bien, protesta Rocky en riant.

— Viens te faire masser.

Les deux hommes prirent la direction du vestiaire.

— Je suis pas du genre baratineur, tu le sais, reprit Mickey. La pommade, j'en ai rien à foutre.

— Je le sais.

— Mais je voudrais juste te dire que je suis fier de toi. T'es le seul qui ne m'ait jamais laissé tomber. Le seul.

Rocky resta un moment silencieux pour montrer à son vieil ami qu'il comprenait l'importance de ce qu'il venait de déclarer. En répondant par des mots, il n'aurait fait qu'embarrasser Mickey.

— Qu'est-ce que tu vas faire, après? demanda le boxeur.

— Sais pas. M'engager dans un cirque, peut-être.

Rocky passa un bras autour des frêles épaules de Mickey en souriant.

8

Adrian ne parvenait pas à dormir. Étendue sur son lit, elle écoutait les bruits de la nuit: une voiture passa dans la rue déserte; une bouffée de vent agita les feuilles des arbres derrière les fenêtres de la maison; le vieux réveille-matin égrenait son tic-tac. Rocky dormait, pressé contre son dos, un bras passé par-dessus son épaule. Elle sentait sur sa nuque son souffle chaud et régulier.

C était la même chose avant chaque combat: elle, la spectatrice, passait la nuit à se tourmenter; lui, le combattant, sombrait quasi instantanément dans un sommeil paisible.

Un grondement monta de la rue au passage d'un camion. Adrian regarda le cadran lumineux du réveil: 3 heures. Elle souleva doucement le bras de son mari, se glissa hors du lit et regarda Rocky dormir, les mains entre les genoux, recroquevillé sur lui-même comme un embryon. « Mon bébé, mon amant », songea-t-elle. Avant de le rencontrer, il ne lui était jamais venu à l'idée qu'elle aurait un jour l'un ou l'autre. Son monde se limitait alors à la boutique et aux murs de son appartement.

Elle se souvint du jour où il était entré acheter les deux tortues, Cuff et Link. Il avait l'air si grand, si fort qu'il l'avait effrayée mais déjà, sous la carapace de dureté, elle avait senti la douceur, la solitude, et lorsqu'il avait pris l'habitude de venir à la boutique lui raconter des blagues idiotes avec un gentil sourire, elle avait éprouvé à chacune de ses visites une excitation qu'elle n'avait jamais connue

jusqu'alors. Pourtant elle ne s'était pas imaginé qu'il s'intéressait vraiment à elle. Qu'est-ce qui aurait pu lui plaire en elle? Elle était timide, effacée, mal fagotée; une photo en noir et blanc dans un monde de couleurs, comme Paulie ne manquait pas une occasion de le lui rappeler. Un jour elle avait contemplé longuement son corps dans le miroir de la salle de bains en tâchant de se voir avec les yeux de Rocky mais cela n'avait pas apporté de réponse à ses interrogations. Puis, le soir du *Thanksgiving Day(1),* Rocky lui avait fait l'amour, par terre, dans son appartement, et elle avait compris: elle n'était que la moitié d'un tout dont il était la partie manquante.

3 heures et quart, disait le réveil. La nuit précédant un combat paraissait toujours interminable. « Cette fois, au moins, c'est le dernier », songeait Adrian, mais cette pensée ne l'aidait pas à desserrer le nœud qui lui nouait l'estomac. Elle comprenait parfaitement que tout ce qu'était leur couple, tout ce qu'ils avaient, ils le devaient à la boxe mais elle ne la haïssait pas moins. Ce n'était pas un sport, c'était une façon brutale, stupide de gagner de l'argent en se battant. Elle savait cependant que Rocky ne partageait pas son avis — sinon, il ne serait jamais monté sur un ring. Certains journalistes sportifs parlaient de la boxe comme d'une épreuve où l'on mesure son courage, sa résistance, son intégrité aussi. Rocky, lui, expliquait simplement qu'elle avait fait de lui quelqu'un, qu'avant de boxer il n'était rien du tout. Adrian respectait cette opinion mais lorsqu'elle voyait son époux et un autre boxeur chercher à imposer leur loi sur le ring à grands coups de poing, sous les acclamations d'une bande de sadiques installés dans des fauteuils, un sentiment de répulsion l'envahissait de nouveau.

Le vent redoubla, arrachant à la maison des craquements sinistres. Adrian s'approcha de la fenêtre et vit les arbres se balancer comme des danseurs timides. Les demeures voisines étaient sans lumière, elle était

probablement seule à veiller dans le quartier. Cette pensée lui donna un sentiment agréable de solitude — agréable parce qu'il était sans fondement, bien sûr. Elle n'était pas seule, elle avait Rocky et l'enfant, Mickey, Paulie.

« Je serai affreuse, demain », se dit-elle en frottant ses paupières lourdes. Elle retourna se coucher, se blottit contre son mari et songea que ce combat serait le dernier. Dieu merci. Quand les premiers rayons du soleil filtrèrent à travers les rideaux, Adrian ne dormait pas encore.

(I) Fête célébrée le quatrième jeudi de novembre aux États-Unis. *(N. d. T.)*

9

Le Spectrum était de nouveau archiplein mais cette fois d'amateurs de combats authentiques, qui encombraient les allées en cherchant leurs places. Beaucoup d'entre eux avaient payé leurs billets trois ou quatre fois plus cher au marché noir car il ne s'agissait pas d'un match ordinaire: Rocky Balboa mettait son titre en jeu pour son dernier combat et les admirateurs du grand champion qu'il avait été se pressaient en masse pour lui dire adieu.

La tension montait dans les gradins à mesure qu'approchait l'heure du début de la rencontre. Des hommes serrant dans leurs mains une poignée de dollars discutaient d'un ton excité puis topaient là pour sceller le pari. Des femmes aux toilettes élégantes et chères descendaient les marches en se balançant au bras de leur chevalier servant. Des ouvriers en veste de cuir sifflaient quand elles s'asseyaient, découvrant leurs cuisses.

Autour du ring, les photographes qui avaient déjà pris position, cédèrent de mauvaise grâce le passage à une caméra braquée sur Tim Hearn, commentateur sportif vedette.

« Bonsoir à tous, attaqua-t-il avec un sourire mielleux. La rencontre de ce soir, disputée pour le titre de champion du monde des poids lourds, s'annonce mémorable car Balboa va livrer sous vos yeux son dernier combat, le plus difficile de sa carrière, peut-être... »

Lang arpentait son vestiaire, l'air furieux, car outre Donut, son manager, ses trois soigneurs, quelques

journalistes et photographes, il n'y avait dans la pièce personne qui fût venu l'encourager. « Qu'ils aillent tous chez Balboa! pensait-il avec colère. Après le match, ils viendront me cirer les pompes. J'ai besoin de personne. Je suis arrivé où j'en suis tout seul et je tiendrai la distance sans l'aide de personne. Ce soir, il va y avoir une grosse surprise pour tout le monde, à commencer par Balboa. »

Le Matraqueur ferma d'un coup de pied rageur un casier métallique et les photographes ne manquèrent pas l'occasion de fixer sur la pellicule son expression mauvaise.

— Par ici, s'il vous plaît, demanda l'un d'eux. Avec le poing levé.

— Que pensez-vous du combat de ce soir? dit un journaliste en s'approchant.

— C'est mes oignons, rétorqua le boxeur sur un ton menaçant.

Donut intervint, éloigna l'homme de presse, et le Matraqueur se remit à marcher de long en large, le front plissé, cherchant à se concentrer. « Balboa est foutu, Balboa est foutu », se répétait-il à chaque pas.

L'atmosphère était considérablement plus sympathique dans le vestiaire de Rocky. Adrian, Mickey, Al et Paulie entouraient le champion, qui répondait au feu roulant des questions des journalistes.

— Quelle opinion avez-vous de votre adversaire?

— Il est costaud, coriace. C'est un bon challenger.

— Et en tant qu'homme?

— Pas de commentaire, répondit le boxeur, laconique.

Adrian lui pressa le bras en souriant.

— Rocky, vous êtes en forme? demanda un second reporter.

— Je n'ai jamais été aussi en forme de toute ma carrière.

— Lang a pour lui la jeunesse et la puissance. Vous croyez que vous pourrez lui résister?

— Nous en sommes sûrs, intervint tranquillement Mickey avant que Rocky ne pût répondre.

— Vous raccrochez vraiment après cette rencontre?

Adrian jeta à son mari un regard plein d'espoir.

— C'est mon dernier combat, répondit-il en lui souriant. Mick et moi, on a pensé qu'à un truc: gagner — gagner et rien d'autre. Après, ajouta-t-il avec un clin d'œil à son manager, on s'engage tous les deux dans un cirque!

Mickey hurla de plaisir, Paulie ouvrit une boîte de bière pour célébrer la décision.

« Nous avons ce soir à nos côtés l'ancien champion du monde, le grand Apollo Creed », annonça le commentateur de la télévision tandis que la caméra se braquait sur le boxeur.

Il semblait n'avoir pas du tout vieilli en trois ans et un sourire radieux éclaira son beau visage quand il remercia Tim Hearn. Pourtant, si l'on y regardait de plus près, on s'apercevait qu'il avait changé. Trois ans plus tôt, Creed ne tenait pas en place, jouait à l'énergumène, et ses fanfaronnades l'avaient rendu célèbre tout autant que son talent de boxeur. À présent, dans son smoking blanc, il paraissait plus calme, plus réfléchi.

— Un pronostic, Apollo? lui demanda le journaliste.

— Eh bien, le challenger a sans doute plus de puissance mais l'expérience et la faculté d'encaisser sont en faveur de Rocky Balboa. Je parie sur le champion.

— Il cogne aussi fort qu'on le dit?

— Pourquoi croyez-vous que je suis assis à côté de vous au lieu d'être sur le ring?

Lang lançait des regards furieux aux photographes qui continuaient à se presser autour de lui. Ils ne se rendaient donc pas compte qu'il allait livrer le combat le plus important de sa vie? Le match qui justifierait tous les sacrifices consentis? Les longues soirées passées à taper

sur un sac de sable pendant que Balboa s'amusait avec sa femme et son gosse allaient enfin porter leurs fruits. Il était né au bas de l'échelle mais, ce soir, tout changerait. Il n'allait pas seulement battre Balboa, il le mettrait en bouillie. Le Matraqueur sentait la rage monter en lui, se diffuser dans son corps et y constituer une réserve de force qu'il pourrait déclencher à volonté.

— Tournez-vous de ce côté, sollicita un photographe.

— Enlevez votre peignoir, réclama un autre.

Lang se retourna soudainement et fit sauter des mains de l'homme l'appareil photo, qui tomba par terre. Donut s'empressa de faire sortir les visiteurs. Tout le monde avait l'air effrayé, même les soigneurs qui coulaient vers le boxeur des regards chargés d'appréhension.

Le Matraqueur baissa les yeux vers l'appareil fracassé et sourit. « Même traitement pour Balboa », songeait-il.

Rocky s'agenouilla dans les toilettes, un bras appuyé sur la cuvette. C'était une curieuse position pour prier et un endroit plus curieux encore mais cela ne le gênait pas. De l'autre côté de la porte, Mickey faisait sortir les inévitables amis et connaissances venus souhaiter bonne chance au champion.

La prière du boxeur était simple: « Mon Dieu, aidez-moi à donner le meilleur de moi-même. Faites que ma famille et mes amis soient fiers de moi. Écartez la haine et la méchanceté de mon cœur. »

Mickey ouvrit la porte et appela:

— C'est l'heure, petit.

— On va gagner! gronda Rocky.

— On va gagner! répéta le manager. Souviens-toi: prends ton temps, fatigue-le. Il ne tiendra jamais quinze reprises.

Les deux hommes regagnèrent le centre de la pièce et Adrian se jeta si vite dans les bras de son mari qu'il ne put

voir les larmes embuant son regard. Paulie termina sa bière.

Il était l'heure.

Des gardiens se placèrent autour du champion et de son escorte dès qu'ils sortirent du vestiaire. Le groupe tourna en direction du couloir menant à l'« arène » et entendit le brouhaha de la foule. Puis il s'étira comme un dragon chinois, passa entre deux haies de photographes et de fans qui se bousculaient pour voir Rocky ou attirer son attention.

— Je sens que tu vas bien boxer, dit Adrian.

— Ça me fait plaisir.

Lang et son entourage apparurent à l'autre bout du couloir.

— Bon Dieu! s'écria Mickey. Il devrait déjà être sur le ring!

Le Matraqueur se figea en découvrant son adversaire.

— À ton tour! se mit-il à beugler. À ton tour, maintenant, d'aller au tapis, t'entends? Regarde-moi, je suis le plus teigneux! Le plus teigneux, t'entends?

— Tu me fais pas peur.

— Profite pour rouler les mécaniques, champion d'opérette, parce que je vais te fouetter comme un chien! Un chien, t'entends? rugit le Matraqueur en se précipitant vers Rocky.

Mickey poussa un garde vers Lang et cria:

— Arrête-le, bon sang!

Le garde s'avança sans conviction dans le couloir en songeant qu'il aurait dû écouter sa mère: s'il avait bûché un peu plus à l'école, il serait aujourd'hui médecin ou comptable.

— Pas besoin de ring, déclara le Matraqueur, qui continuait à marcher vers Rocky. Je vais te faire une grosse tête tout de suite!

Le garde se campa au milieu du couloir pour barrer le passage. Peut-être que, après tout, sa mère serait fière de lui ce soir.

— Mais arrêtez-le! s'égosillait Mickey.

— Tu m'as fait poireauter, maintenant tu vas payer. Je suis le meilleur, t'as compris? T'es rien, une nullité!

Rocky fit un pas en avant et répliqua:

— Approche, grande gueule!

Pris de panique, Mickey tournait la tête en tous sens.

— Rock', tu deviens cinglé? Et les gardes, qu'est-ce qu'ils fabriquent? Faites-le partir!

Le Matraqueur semblait à présent ivre de rage.

— Tu sais qui je suis? Le meilleur! Toi, t'es zéro!

Il écarta le garde, repoussa Mickey, qui cherchait à s'interposer. Rocky se précipita lui aussi en avant mais d'autres gardes intervinrent, se jetèrent dans la mêlée et parvinrent à séparer les deux boxeurs.

— Je t'aurai, charogne! T'es qu'un tas de viande morte! Morte! hurlait Lang tandis que quatre gardes l'entraînaient vers la salle.

Appuyé contre le mur du couloir, Mickey se tenait la poitrine.

— Mon Dieu, gémit-il.

Tout le monde se précipita vers lui.

— Mick, qu'est-ce qu'il y a? demanda Rocky.

Le vieil homme le regarda, esquissa un sourire mais les coins de ses lèvres retombèrent aussitôt.

— Adrian, viens m'aider! réclama le champion d'un ton anxieux.

Le manager glissa par terre en songeant que l'attaque était cette fois plus grave que celle qu'il avait eue pendant le combat contre Thunderlips. Il avait le corps complètement engourdi, une douleur vive lui perçait la poitrine.

— Oh! Seigneur! fit-il plaintivement.

— Qu'est-ce qu'il a? Qu'est-ce qu'il a? demanda Rocky au bord de la panique.

— C'est son cœur.

— Il faut le ramener au vestiaire, dit Adrian.

— Un docteur, vite! s'écria le boxeur.

— Non, pas besoin, murmura Mickey que Rocky et Al avaient pris chacun par un bras.

Les deux hommes portèrent le manager dans le vestiaire, l'allongèrent sur la table de massage. Il avait le visage luisant de sueur et respirait par à-coups, avec un bruit rauque.

— Paulie, va prévenir qu'il y a plus de match, décida le champion. File!

Le frère d'Adrian se dirigeait vers la porte quand Mickey l'arrêta:

— Non, dit-il en grimaçant de douleur.

Paulie s'immobilisa sur le seuil.

— Pas ce soir, plaida Rocky.

— Ce soir!

— Pas question!

— Si! Laisse-moi, j'ai besoin d'air.

— Je bouge pas d'ici.

— Vas-y, bon sang! Tu sais ce que tu dois faire pour gagner. Tu vas l'avoir...

Le vieil homme ne s'était jamais senti aussi fatigué, même le jour où il avait tenu dix rounds devant Mike le Marin, à Camden en 1940. Le Marin était mort, à présent, il avait définitivement jeté l'ancre.

— Tu vas l'avoir dans les grandes largeurs, murmura-t-il en clignant des yeux pour chasser la sueur qui s'y glissait.

Rocky était en proie au désarroi le plus complet. Mick avait-il vraiment une crise cardiaque ou était-il simplement très fatigué? Il s'était entraîné dur et le manager l'avait assisté sans relâche. Le vieil homme paraissait frêle, vulnérable, sur la table de massage, et Rocky ne s'était jamais rendu compte qu'il était si petit. Qu'était devenu le

redoutable mâchonneur de cigares qui avait dirigé la salle Goldmill d'une main de fer?

— Qu'est-ce que je dois faire? dit le champion, à la torture, en étreignant les épaules fragiles de son ami.

— Vas-y. Je te rejoindrai.

Rocky scruta longuement le visage éprouvé de Mickey, qui renouvela silencieusement son ordre d'un signe de tête. Le boxeur se tourna vers sa femme.

— Fais venir un docteur, s'il te plaît.

Adrian acquiesça et Rocky sortit, suivi par ses soigneurs. Elle prit la main moite de Mickey en lui demandant:

— Ça va?

— J'en aurai profité, répondit le vieil homme d'une voix lointaine.

Le Matraqueur monta sur le ring, salué par une salve de sifflets, et longea les cordes d'un air menaçant. Si ces crétins s'imaginaient que leurs sifflets ou leurs applaudissements avaient de l'importance ! Il était le meilleur, c'était la seule chose qui comptait.

« Lang vient de pénétrer sur le ring, commenta Hearn. C'est un boxeur à l'air coriace qui a remporté plus de cinquante-cinq victoires par K. -O. Balboa aura affaire à forte partie, ce soir... »

Le Spectrum explosa en applaudissements.

« Et voici le champion, Rocky Balboa! continua le journaliste. Lui aussi est un adepte du K. -O. puisque c'est ainsi qu'il a battu à dix reprises les challengers qui lui disputaient sa couronne. Nous aurons donc ce soir deux puncheurs sur le ring — et qui plus est, deux gauchers. »

Rocky, Paulie et Al descendirent l'allée sous la protection d'une vingtaine de policiers contenant les spectateurs. « Où étaient-ils il y a dix minutes, quand Mickey avait besoin d'eux? » se demanda amèrement le boxeur.

Quand il se hissa sur le ring, les acclamations redoublèrent mais il ne les entendit pas. Il était par la pensée avec Mickey, dans le vestiaire. Faute d'avoir autre chose de mieux à faire, Paulie se mit à masser les épaules de son beau-frère.

Le présentateur s'avança au centre du ring.

— Bonsoir, mesdames et messieurs. Bienvenue pour ce championnat du monde des poids lourds!

Nous avons parmi nous ce soir l'un des véritables grands du noble art et je vous demande de l'applaudir comme il le mérite. J'ai nommé le « Roi du crochet », « La Tornade », le seul et unique... Apollo Creed!

Le public rugit quand l'ancien champion monta sur le ring et salua, ravi de l'ovation qu'il recevait. Il y avait longtemps qu'il n'en avait connu de pareille et le vacarme était doux à ses oreilles. « Tout cela, je l'ai perdu stupidement en une petite seconde », songea-t-il en secouant la tête. Il se dirigea vers le coin du Matraqueur, qui le regarda s'approcher d'un air peu engageant, et quand Apollo lui tendit la main, Lang laissa tomber:

— Pas besoin des encouragements d'un battu.

Comme Creed le fixait sans mot dire, le Matraqueur poursuivit:

— Je veux pas d'un *has been* dans mon coin! Et rengaine ta grimace, sinon j'te la fais avaler.

Le challenger et ses soigneurs s'esclaffèrent. Donut avait l'air de trouver la remarque hilarante. Apollo sentit se réveiller en lui des sensations anciennes. Résistant à son envie de cogner, il adressa à Lang un sourire glacial, fit demi-tour et se dirigea vers le coin de Rocky.

— Salut, l'Étalon, dit-il en lui serrant les gants. Où est Mickey?

Le champion eut un haussement d'épaules évasif.

— Allonge-le, ce fumier, dit Creed avant de redescendre du ring sous les bravos.

Le présentateur revint au micro et annonça:

— Dans le coin bleu, venu tout droit de New York, le challenger numéro un, cent dix-sept kilos cinq cents, invaincu à ce jour: Lang le Matraqueur!

Des huées s'élevèrent dans les gradins. Lang s'avança, les bras au-dessus de la tête, et sautilla autour du ring.

— Dans le coin rouge, cent un kilos, l'orgueil de Philadelphie, le champion du monde poids lourds, « l'Étalon italien »: Rocky Balboa!

La folie s'empara des spectateurs qui, des places bon marché situées en haut des gradins aux fauteuils des premières rangées, se mirent à crier sur l'air des lampions: « Rocky! Rocky! »

Le champion s'avança, les bras ballants.

— Allez, secoue-toi! lui glissa Paulie.

Les deux boxeurs, réunis au centre du ring, écoutèrent les instructions de l'arbitre:

— Vous connaissez les règles: Battez-vous honnêtement, et que le meilleur gagne.

Lang jeta à son adversaire un regard mauvais et lui cracha sur la poitrine. Rocky s'élança mais Paulie le retint par la taille et le ramena à son coin.

— Il a les jetons, dit le Matraqueur à son manager.

— Bousille-le, conclut Donut.

Rocky dansait sur place dans son coin en tâchant désespérément de chasser Mickey de son esprit et de se concentrer sur le match. C'était ce que son manager aurait voulu, il le savait. « Bon Dieu! Je pense encore à Mickey! se dit-il. Lang, Lang — ne t'occupe de rien d'autre. »

— J'sais pas quoi te dire, marmonna Paulie. J'suis pas manager. Tue-le, c'est tout!

Quand la cloche retentit, Rocky s'agenouilla dans son coin et fit le signe de croix. Les deux boxeurs se dirigèrent vers le centre du ring. Rocky ouvrit les hostilités par deux crochets du droit qui firent mouche puis suivit avec une gauche puissante à la mâchoire et trois autres crochets. Surpris, Lang se pencha en arrière mais ne recula pas.

« Balboa a pris un départ en trombe, souligna Tim Hearn. Il semble résolu à en terminer rapidement. »

Le champion continua son attaque par trois crochets au corps, délivrant les coups comme une machine à frapper: un direct du gauche, deux crochets du droit à la poitrine, un crochet au visage. Le Matraqueur poussa Rocky dans les cordes et lui décocha un gauche-droite. Balboa se dégagea, contra par deux crochets du droit et deux directs du gauche. Apparemment insensible aux coups, le Matraqueur continua à avancer en martelant la poitrine de son adversaire.

Paulie marchait nerveusement au bord du ring en triturant son chapeau.

— Ralentis! criait-il. Cherche pas le contact!

Les deux boxeurs s'affrontaient au corps à corps au centre du tapis. Les coups de Rocky atteignaient leur cible mais paraissaient sans effet et la puissance supérieure du Matraqueur commençait à faire le sien.

— Le lâche pas! glapissait Donut. Monte-lui dessus!

Baissant brusquement la tête, le challenger porta un direct du droit au corps, une gauche à la mâchoire. Le champion recula, le Matraqueur poursuivit sur sa lancée avec deux crochets du gauche terribles. Étourdi, Rocky tenta un swing que son adversaire esquiva avant de lui placer un gauche-droite au visage.

Rocky vacilla.

Lang se rua vers lui, le frappa d'une série de crochets au corps qu'il fit suivre d'un nouveau gauche-droite à la mâchoire.

Le champion battit en retraite en ripostant faiblement par des coups que Lang bloqua facilement. Rocky s'accrocha mais le Matraqueur le repoussa et le pourchassa le long des cordes en le travaillant au corps.

— Le challenger donne tout ce qu'il a! s'écria le.

Mickey avait encore de la peine à respirer et son visage avait perdu toute couleur. Le docteur entra dans le vestiaire, s'approcha de la table, sortit son stéthoscope et le plaça sur la poitrine du vieillard. Par la porte ouverte, le tumulte de la salle parvint jusqu'au manager, qui entrouvrit les yeux.

Al soignait fébrilement les blessures de Rocky, qui semblait en état de stupeur.

— J'arrive pas à le contenir, balbutia le boxeur.

— Pas de corps à corps, t'a dit Mickey, lui rappela Paulie.

Le champion écoutait attentivement mais les cloches qui résonnaient dans sa tête l'empêchaient d'entendre. Il regarda devant lui, aperçut son adversaire de l'autre côté du ring, dans un halo de brume.

Donut essuyait le visage de son poulain avec une serviette.

— Il peut pas reculer. Fonce dans le tas et croise du droit, conseilla le manager.

À la cloche, le Matraqueur se dressa d'un bond et se rua vers Rocky qui tenta un gauche-droite désespéré. Lang para facilement, riposta par une grêle de coups au corps et à la tête qui étourdirent le champion. Il recula mais le Matraqueur continua à marcher sur lui en le mitraillant au ventre, à la face.

Le champion était K. -O. debout. Lang poursuivait impitoyablement son attaque.

— Mais riposte, nom de Dieu! Attaque! criait Paulie en martelant du poing le tapis.

La foule demeurait silencieuse: ce n'était pas un combat mais un massacre. Le Matraqueur sortait tout l'éventail de son arsenal: directs au menton, crochets au foie, gauches dévastatrices au visage.

Rocky tomba en arrière, s'écroula au tapis.

— Debout, Rocko! hurla Paulie.

L'arbitre se plaça entre les deux boxeurs, repoussa Lang. Rocky s'assit, essaya de se lever et retomba.

Sous le regard incrédule d'Apollo Creed, l'arbitre compta jusqu'à dix puis leva le bras de Lang en signe de victoire. Rocky réussit à s'agenouiller tandis que le vainqueur courait autour du ring en criant:

— J'vous l'avais dit, c'est un tocard! J'pouvais pas perdre! Je l'ai obligé à raccrocher pour de bon, votre zéro!

Un flot de personnes envahit le ring, Paulie et Al aidèrent Rocky à se mettre debout. Des fans mécontents commencèrent à lancer des débris divers sur le tapis pour exprimer leur déception.

— C'est pas un homme! claironnait Lang. Écoutez-moi bien, j'suis le meilleur, et pour longtemps! C'est moi le VRAI champion!

Un sachet de pop-corn roulé en boule rebondit sur le crâne de Rocky, dont le regard fixait le vide. Le présentateur amena le micro à hauteur de sa bouche et annonça:

— Le nouveau champion du monde poids lourds... Lang le Matraqueur!

Apollo Creed secoua la tête d'un air dégoûté.

Précédé de Paulie et Al, Rocky fendit sans la voir la foule massée dans le couloir; journalistes, policiers, photographes, amateurs d'émotions fortes. Le frère d'Adrian dégageait la voie en marmonnant:

— Bougez-vous avant que j'vous bouge.

Avec l'aide de la police, le trio parvint finalement au vestiaire. Rocky entra, Paulie et Al restèrent en faction devant la porte. À travers un brouillard de larmes, le beau-frère de l'ex-champion regardait les curieux en se demandant ce qui les attirait dans le spectacle d'un homme à genoux. Il aurait voulu boire une bière — deux bières. Il aurait voulu se soûler.

Adrian découvrit avec stupeur le visage de son mari. Elle n'avait pas oublié le match mais elle était inquiète pour Mickey. En voyant Rocky, elle eut l'impression de recevoir un coup de poing dans l'estomac. Elle courut vers lui, le prit dans ses bras.

Le boxeur souleva sa femme, l'embrassa, aperçut par-dessus son épaule le docteur s'occupant de Mickey.

— Comment est-il?

— Mal en point, murmura Adrian. Ta figure...

— Elle est toujours là, c'est le principal, répondit Rocky en s'approchant du médecin. Je peux lui parler?

— Oui, acquiesça le praticien. J'ai demandé une ambulance.

Le boxeur se pencha vers la forme immobile.

— Mick?

Le manager ouvrit lentement les yeux et demanda:

— ... Fini?

— Ouais.

— Alors?

— K. -O.

— Quelle reprise?

— Deuxième.

Mickey sourit puis grimaça soudain de douleur. Sa respiration se fit plus sifflante, comme s'il avait un poumon perforé.

— T'as réussi, bredouilla-t-il. Je le savais.

Rocky couvrit de son peignoir le corps de son ami et déclara:

— Tout va bien, tu n'as pas de bile à te faire...

Sa voix s'étrangla mais il parvint à poursuivre:

— Tu sais... tu devrais faire attention, tu n'es plus tout jeune.

— Ce soir, c'est fini.

— Non, on continue, on a encore du boulot. D'accord?

— D'accord.

— Je ferai tout ce que tu voudras mais ne sois plus malade, sanglota le boxeur.

Mickey tendit les bras vers son ami, qui se pencha et le serra contre lui.

— Je t'aime bien, petit, murmura le manager.

— Pars pas, Mick. Reste avec moi, j'ai besoin de toi. Pars pas.

Des étincelles dansaient devant les yeux du vieil homme qui sentait ses dernières forces s'écouler de son corps comme d'un ballon crevé. Il aurait voulu dire à Rocky que tout irait bien mais il n'avait plus de voix. Soudain il s'aperçut qu'il voyait de haut son ami serrer contre lui un vieil homme au visage familier. Le boxeur avait l'air si triste que Mickey fut préoccupé. Il aurait tant voulu lui dire qu'il était bien, maintenant...

Rocky sentit les bras de Mickey se dénouer et retomber. Le reste du corps se fit soudain plus lourd: le vieil homme était mort.

Le boxeur l'allongea doucement sur la table et contempla le visage ridé, calme et paisible. La gorge nouée, les yeux brûlants, Rocky gémit:

— Oh! mon Dieu!

Secoué de sanglots, il appuya sa tête contre la poitrine de Mickey. Adrian s'approcha, prit son mari par les épaules et le berça doucement.

10

Mickey aurait sans doute voulu des funérailles simples mais tout le Gotha du monde de la boxe s'était rassemblé pour lui dire adieu et le cortège funèbre s'étirait sur plusieurs centaines de mètres. Au cimetière, une personnalité fit du manager un éloge que Rocky, hébété de chagrin, n'entendit pas. Derrière le boxeur et Adrian, qui le tenait par le bras, Paulie se sentait mal à l'aise dans le costume neuf qu'il avait acheté pour l'occasion. La couleur était un peu claire pour un enterrement mais il fallait quand même qu'il puisse le porter après. Mickey comprendrait, il en était sûr.

Les croque-morts descendirent lentement le cercueil dans la fosse. Rocky fixait le caveau en songeant qu'il devait y faire froid. La tête d'Adrian se posa sur son épaule. Rocky prit sa femme par la taille et l'entraîna vers la sortie.

— Si vous avez besoin de moi pour n'importe quoi, proposa Paulie, qui avait pris le sillage du couple. Garder le gosse, ou autre chose...

— Entendu, répondit Adrian.

— Il voulait qu'on s'arrête sur une victoire, dit le boxeur.

— T'as essayé. Mais c'était pas toi sur le ring, l'autre soir. T'as pas perdu, t'as juste laissé tomber. Bah! N'en parlons plus!

Paulie tapota l'épaule de Rocky, embrassa Adrian sur le front et s'éloigna. Le boxeur monta en voiture, regarda une dernière fois en direction de la tombe de son ami puis démarra.

Dans les semaines qui suivirent, Rocky tomba dans un état dépressif grave dont la mort de Mickey n'était pas la seule cause. À l'âge de trente-quatre ans, quand la plupart des hommes commencent à avoir confiance en eux-mêmes et en l'existence, il avait l'impression que tout ce en quoi il croyait avait été remis en question. Obsédé par les combats « faciles » qu'il avait livrés pour défendre son titre, il avait décroché des murs de son bureau les plaques et diplômes, qu'il avait fourrés dans un placard.

Il s'éloignait de sa famille et de ses amis. Parfois, quand elle s'éveillait au milieu de la nuit, Adrian découvrait Rocky assis dans le noir à l'autre bout de la chambre, le regard vide. Si elle l'appelait, il s'excusait et revenait se coucher; parfois même ils faisaient l'amour. Adrian avait d'abord pensé que le temps arrangerait les choses mais l'état de son mari s'aggravait.

Rocky prit l'habitude de passer des heures dans la chambre de Mickey, étendu sur le lit, contemplant les photos épinglées aux murs et le montrant avec son manager à divers stades de sa carrière. Puis il fermait les yeux et finissait par s'endormir.

Il passait beaucoup de temps à feuilleter un album de coupures de presse sur le champion qu'il avait été et son manager. UNE ÉQUIPE EXCEPTIONNELLE, L UNION DU MUSCLE ET DU CERVEAU. UN MANAGER À LA HAUTEUR DE SON BOXEUR, disaient les titres.

Rocky partait également pour de longues chevauchées nocturnes à moto. Sur sa Harley Davidson spécialement peinte à ses couleurs, noir et jaune, il ne pensait à rien, il devenait une machine lui aussi, un enchaînement de mouvements mécaniques et de vibrations. Apparemment sans but, ses escapades passaient souvent par les mêmes endroits; devant la salle Goldmill, par exemple. Le boxeur s'arrêtait, contemplait la vieille enseigne et se souvenait du passé. Un jour, il s'aventura jusqu'au *Rocky Fan Club* et

découvrit qu'on avait recouvert son nom de peinture. Il s'en fichait.

Il allait aussi sur la tombe de Mickey et la moto aux couleurs vives paraissait déplacée dans l'allée du cimetière. Une nuit, il se rendit devant le musée et, trouvant à sa statue une expression moqueuse, il jeta son casque vers le visage de bronze.

11

Apollo Creed arrêta sa voiture devant chez Rocky, coupa le contact et demeura un moment sur son siège, hésitant à descendre. « Ce n'est peut-être pas une si bonne idée, après tout », songeait-il. Pourtant il ne pouvait supporter que Lang soit champion du monde. Un soir, il l'avait vu apparaître dans toute sa laideur sur l'écran de son téléviseur et il en avait eu la nausée. Apollo avait fièrement porté pendant plusieurs années une ceinture de champion envers laquelle il se sentait des responsabilités. Un homme comme le Matraqueur n'était pas digne de la porter.

Il envisagea un moment de reprendre la compétition mais abandonna bien vite cette idée. S'il se remettait à l'entraînement et rencontrait Lang immédiatement, il aurait une chance de le battre. Mais Creed n'avait pas livré un combat depuis trois ans, il n'était plus classé et il lui faudrait affronter une longue série d'adversaires avant de pouvoir se présenter comme le challenger numéro un. Il ne tiendrait pas: il avait en lui les ressources nécessaires pour disputer un bon match, pas vingt ou trente.

Rocky, c'était différent, on lui accorderait une revanche presque automatiquement s'il le voulait. Mais le voulait-il? Toute la question était là. Apollo s'extirpa du véhicule, claqua la portière et s'engagea dans l'allée de gravier menant à la demeure des Balboa. Il appuya sur la sonnette. Adrian ouvrit la porte.

Assis dans la salle de gymnastique obscure, Rocky songeait qu'il devait se ressaisir. L'existence qu'il menait n'était ni saine pour lui ni juste pour Adrian. Chaque fois qu'il se trouvait dans la même pièce qu'elle, il sentait sur lui le poids de son regard douloureux et cela lui donnait envie de s'enfuir de la maison, ce qui ne faisait qu'aggraver le problème. Cela ne pouvait durer, il avait trop à y perdre.

Pourtant il avait plaisir à revenir évoquer ses souvenirs dans la salle Goldmill, où il avait pénétré pour la première fois quand il avait quinze ans. Mickey avait ôté son cigare de sa bouche pour lui demander son nom.

— *Robert Balboa, mais mes amis m'appellent Rocky.*

— *Comme Marciano?*

— *Ouais.*

— *On va bien voir.*

Honteux de sa conduite, Rocky s'efforça de reprendre contact avec la réalité et se dit une fois de plus qu'il passait trop de temps avec ses souvenirs. Il se leva, s'approcha d'un sac de sable, le frappa d'un long geste paresseux.

— Ce n'est pas comme ça qu'on fait, dit une voix.

Rocky sursauta et se retourna, découvrant une silhouette dans la pénombre.

— Qui est là?

Apollo Creed s'avança en expliquant:

— Il faut frapper comme si tu voulais passer au travers.

— Apollo?

— Oui. Je t'ai attendu chez toi plus d'une heure et ta femme m'a conseillé de faire un tour ici.

— Qu'est-ce que t'es venu foutre? demanda Rocky, agressif.

— Je voulais te parler mais si je te dérange…

— Non, non, marmonna Rocky, radouci. Je me demandais simplement ce que tu voulais.

Les deux hommes allèrent s'asseoir au fond de la salle, sur le bord du ring. Apollo s'adossa aux cordes, par-dessus

lesquelles il passa les bras; Rocky, installé à côté de lui, n'était pas encore revenu de sa surprise.

— Si les journalistes nous voyaient, ils penseraient que nous sommes dingues, lâcha Rocky. Pourquoi tu veux me parler?

— Parce que j'ai été le meilleur, et que tu as besoin que quelqu'un te montre tes erreurs.

— Pourquoi?

— Pourquoi quoi?

— Dis-moi la vraie raison de tout ce baratin.

Apollo scruta le visage de l'ancien champion en se demandant jusqu'où il pouvait aller.

— Je serai franc avec toi, commença-t-il. Je sais que la crise cardiaque de Mickey t'avait bouleversé mais, au fond, tu n'avais pas vraiment envie de gagner. Pendant notre combat, tu avais l'air d'un tigre, et c'est ça que tu dois retrouver. La seule solution, c'est de reprendre au commencement et, qui sait? on va peut-être décrocher la timbale ensemble. J'ai un plan...

— Dis-moi la vraie raison, répéta Rocky.

— Pourquoi?

— Par curiosité. Qu'est-ce que t'as à gagner, dans tout ça?

— Tu veux essayer?

Rocky scruta le visage de Creed, aussi fermé et impassible que celui d'un totem.

— Il me faudra du temps.

— Tu en as.

Adrian avait senti le changement qui s'était opéré en son mari dès qu'il était rentré chez lui. À présent, étendue à côté de lui dans le lit, elle savait qu'il s'était passé quelque chose. Pour la première fois depuis longtemps, il était près d'elle, par le corps et par l'esprit. Elle avait eu peur de le perdre, elle l'avait retrouvé, et Apollo Creed avait probablement joué un rôle dans cette transformation.

— Adrian?

Elle attendit.

— Et si je reprenais la boxe?

Elle aurait dû se douter que Creed était venu convaincre Rocky de recommencer à boxer. Et elle, qu'en pensait-elle?

— Je sais, poursuivit Rocky, j'ai promis de raccrocher après Lang. Je sais aussi que tu veux plus me voir boxer...

— Je pense que tu peux battre le Matraqueur.

La conférence de presse était organisée dans la petite salle de banquet d'un hôtel du centre. On avait installé au fond une tribune munie de micros et la presse, malgré l'heure matinale, était bien représentée: vingt journalistes, une poignée de photographes, deux équipes de chaînes de télévision locales.

Vêtu de son costume d'enterrement, Paulie trônait derrière un bar de fortune hâtivement installé. Soucieux sans doute de la santé de ses clients, il goûtait à ses marchandises avant de les vendre et faisait preuve d'un tel dévouement que personne ne courait le risque d'être empoisonné ce matin-là.

Divers journalistes avaient essayé de lui arracher des confidences sur l'objet de la conférence de presse mais s'il le connaissait, Paulie le gardait pour lui. Tout ce qu'il leur offrait, c'était de la bière et du vin.

Quand Rocky et Apollo entrèrent ensemble dans la salle, les hommes de presse restèrent un moment muets devant ce spectacle inattendu puis bombardèrent les deux hommes de questions. Les boxeurs saluèrent de la main certaines de leurs connaissances, gagnèrent le fond de la salle et prirent place à la tribune.

Apollo leva le bras pour réclamer le silence et l'obtint.

— Mesdames, messieurs, avec votre permission, je vais vous lire une déclaration qui sera ensuite à votre disposition par écrit puis nous passerons aux questions. D'accord?

Un murmure d'approbation parcourut l'assistance. Paulie s'arrêta de servir et s'empressa d'aller s'asseoir à côté de son beau-frère. Après avoir coulé un regard malicieux en direction de Balboa, Creed annonça à la presse qu'il était le nouveau manager de Rocky et envisageait un match revanche contre Lang le Matraqueur. Les questions se mirent aussitôt à pleuvoir:

— Rocky, quand avez-vous demandé à Apollo de devenir votre manager?

— Je lui ai pas demandé.

— Alors c'est lui qui vous a fait la proposition?

— Exact, confirma Creed en souriant C'est moi qui suis allé le chercher.

— Apollo, on se sent comment de l'autre côté de la barrière, dans la peau d'un entraîneur?

— Très bien. J'aime la boxe, et elle m'a beaucoup apporté. Ce sera une grande revanche.

— Comment comptez-vous entraîner Rocky?

— Je vais le moderniser! lança l'ancien boxeur, retrouvant la faconde qui l'avait rendu célèbre. Détroit modernise ses voitures, l'armée modernise ses armes.

— moi je vais moderniser Rocky Balboa! Nous allons vous offrir une édition revue et corrigée de « l'Étalon italien ».

— Refait à neuf, ajouta Paulie, tout excité.

— Qui êtes-vous? demanda un journaliste.

— Juste Paulie. J'm'occupe des questions commerciales.

Le reporter se tourna vers Rocky pour recevoir une confirmation car la déclaration du frère d'Adrian avait surpris tout le monde à l'exception de lui-même. Après un moment d'hésitation, Rocky acquiesça de la tête, un léger sourire aux lèvres, et Paulie poussa un soupir de soulagement.

— Sans vouloir être méchant, reprit un autre journaliste, on se demande quand même comment vous allez faire du neuf avec du vieux.

« Qu'est-ce que ça doit être quand il cherche à être méchant! » pensa Rocky.

— Du travail et de la magie! répondit Creed sur un ton claironnant. Tout le monde sait que j'ai été le plus grand boxeur de tous les temps. N'est-ce pas, Rocky?

— Si tu le dis...

— Je le dis. Et pourtant cet homme m'a battu! C'était un accident, d'accord, mais il a quand même réussi l'impossible.

Rocky et une partie de l'assistance éclatèrent de rire quand Paulie se tapota la tempe de l'index en regardant Creed, qui poursuivit, imperturbable:

— Écoutez-moi. Si Rocky a perdu son dernier combat, c'est parce qu'il était mal préparé psychologiquement. Cette fois, vous verrez un homme différent. Lang n'a pas gagné le titre, il l'a emprunté, et il ferait bien de se préparer à dégringoler de haut, comme la créature venue de l'espace qu'il est. Eh oui! Lang, tu es plus moche que la mocheté en personne, et dire que tu es laid, c'est insulter la laideur. Tu m'entends, Matraqueur. Mi-truqueur? Méfie-toi, je te prépare une nouvelle version de Rocky Balboa!

— Rocky, quelle sera votre stratégie?

— J'en sais pas plus que vous.

— Il plaisante, expliqua hâtivement Apollo.

— Alors quelle stratégie?

Creed se déroba à la question:

— Je ne peux pas dévoiler nos plans mais je vous assure que ce combat sera le plus grand choc de l'histoire — en toute humilité. Je pense d'ailleurs engager un avocat car ce que nous allons faire au Matraqueur sera le crime du siècle!

Le nouveau manager pointa un index menaçant vers la caméra et s'exclama:

— Lang, espèce d'homme des cavernes, tu as pris le titre à quelqu'un qui n'était pas en pleine possession de ses moyens...

« Par contre mon manager l'est, songea Rocky. Il débloque à pleins tuyaux. »

— Maintenant, tu vas devoir affronter un autre homme! L'heure des comptes a sonné! La fusée qui va t'anéantir est sur sa rampe de lancement! Terminé, messieurs.

En vieux cabot expérimenté, Creed savait qu'il fallait soigner sa sortie autant que son entrée. Il ouvrit la porte de derrière menant aux cuisines, fit passer Rocky devant lui et disparut, laissant les journalistes interdits.

Paulie fut le premier à réagir et gagna d'une longueur la course au bar.

La conférence de presse de Rocky et d'Apollo fit les gros titres des pages sportives de tous les journaux du pays et trois chaînes de télévision en diffusèrent des extraits. Les hommes de presse supputaient déjà ce que pourrait être la réponse de Lang, mais à la surprise générale, le Matraqueur garda le silence; « Pas de commentaires. » Bientôt les supputations firent place aux insinuations, aux rumeurs et quand on demanda à Jimmy le Grec, le célèbre bookmaker de Las Vegas, de deviner les cotes des deux adversaires en cas de match revanche, il les donna à égalité.

Finalement, l'entourage du champion fit savoir que M. Lang ne daignerait pas tenir une conférence de presse mais qu'il accorderait une interview à Les Castle, journaliste sportif d'une chaîne de New York. Des extraits en seraient diffusés dans tout le pays avant un reportage spécial de trente minutes retraçant la carrière de Lang. Le Matraqueur avait vite appris la leçon.

Adrian avait préparé un poulet *cacciatore* en l'honneur d'Apollo Creed, invité à dîner chez les Balboa, mais elle ne reçut guère de compliments pour sa peine. Cependant elle ne s'en offusqua pas; elle savait que tout le monde avait la tête ailleurs, y compris Paulie, qui avait emménagé la veille dans la chambre de Mickey.

Après le repas, on s'installa devant la télévision pour le dernier journal. Il fallut supporter l'habituel contingent de catastrophes, de guerres, de crimes avant d'en venir aux sports. Une photo de Rocky et de Lang apparut derrière le présentateur souriant. '

« Après la défaite étonnante de Rocky Balboa, le monde de la boxe se demandait s'il y aurait un match revanche. La conférence de presse de Balboa nous a fourni un premier élément de réponse. Voici le second, avec l'interview accordée à Les Castle par Lang le Matraqueur. »

— Ça va être gratiné! s'exclama joyeusement Apollo.

Le boxeur et le journaliste apparurent sur l'écran, assis dans des fauteuils de metteur en scène.

CASTLE: Vous relevez le défi de Balboa?

LANG: Je le rejette parce que c'est pas un défi; ce type est nul, on l'a bien vu pendant notre combat. Mais je serai heureux de lui taper dessus quand il voudra, où il voudra.

CASTLE; Il est vrai que vous avez remporté sur lui une victoire impressionnante.

LANG: Merci, Les. C'est très aimable à vous.

CASTLE: Que pensez-vous du fait que Balboa soit entraîné par Creed?

Lang: Ça fait une belle paire de *has been.* Le vieux Apollo fait marcher sa grande bouche parce que c'est tout ce qui lui reste. Il va bientôt devoir la fermer.

CASTLE: Quand le match aura-t-il lieu?

LANG: Le plus tôt possible. Et je voudrais faire une déclaration pour terminer. Je me suis entraîné dur, j'suis devenu champion du monde, personne n'y peut rien. Je vais m'entraîner plus dur encore et cette fois je vais le crucifier! Je peux pas perdre.

À la fin de l'extrait, le présentateur réapparut sur l'écran.

« Des propos durs dans la bouche d'un homme dur, résuma-t-il. Malgré les cotes avancées par Jimmy le Grec,

Balboa ne paraît guère capable d'opérer un *come-back* victorieux à trente-quatre ans. Le peut-il? La plupart des experts en doutent. Balboa fut un grand champion mais il a fait son temps. En tout cas, souhaitons-lui bonne chance. »

— Écoute pas ces salades, Rock', dit Paulie.

— Écoute-les, au contraire, intervint Creed. Des tas de gens te devront des excuses après le match, et toi, tu me devras une faveur.

— Laquelle?

— Après le match.

Comme Paulie s'esclaffait, Adrian lui demanda:

— Qu'est-ce qui te fait rire?

— T'as entendu Lang: « Merci, Les. C'est très aimable à vous. » Quel faux jeton!

Tout le monde éclata de rire.

12

Adrian s'éveilla en pensant à la Californie. Elle n'avait jamais accompagné son mari dans ses autres voyages parce que Rocky Junior réclamait son attention, mais l'enfant était à présent assez âgé pour rester avec la bonne et pour l'instant, c'était Rocky Senior qui avait besoin d'attention. En outre, Adrian rêvait de la Californie depuis son enfance. Los Angeles, Hollywood, Warner Bros, MGM, Beverly Hills étaient pour elle des mots magiques.

Elle se concentra sur le voyage, qui faisait partie de la stratégie échafaudée par Apollo: Rocky devait s'entraîner à Los Angeles. Elle tâcherait de lui rendre moins pénibles des moments qui seraient sans doute difficiles. D'ailleurs les moments difficiles avaient déjà commencé car, quelques heures plus tôt, Rocky l'avait réveillée en criant dans son sommeil.

Paulie examina son visage dans le miroir et conclut que même sous une couche de crème à raser, il était plutôt séduisant Peut-être pas d'une beauté classique mais il avait une tête, comme on disait à Hollywood. Pourquoi ne deviendrait-il pas acteur? À chaque coup de rasoir entamant le masque cachant sa figure, il était plus convaincu que c'était possible. Par surcroît, il n'irait pas là-bas en simple touriste mais pour s'occuper des affaires de Rocky Balboa et aurait l'occasion de se faire des relations. D'ailleurs, on déciderait peut-être de faire un film sur la vie de Rocky et il y jouerait son propre personnage.

L'eau de la douche tambourinait sur le crâne et les épaules de Rocky, faisant naître sur sa peau d'agréables picotements. Il se rappelait à peine son cauchemar mais se souvenait que le Matraqueur en faisait partie et revoyait nettement son rictus féroce. Il lui semblait se rappeler qu'Apollo lui donnait des conseils dans son coin mais il n'en était pas sûr. Pourquoi Creed au lieu de Mickey? C'était la première fois que le vieux manager ne jouait aucun rôle dans un de ses rêves.

Le mot rôle le fit songer à Hollywood. Il ferma les yeux sous la caresse de l'eau et ne pensa plus qu'à des palmiers se balançant sur de longues plages de sable.

Rocky porta les deux dernières valises dans la limousine tandis que le chauffeur s'occupait des sacs de Paulie. Le boxeur les plaça dans le coffre, se redressa et de la main lissa son costume, qui lui donnait l'air d'un homme d'affaires prospère.

Adrian et Rocky Junior sortirent de la maison et s'approchèrent de la voiture, suivis par Paulie.

— Nous n'avons rien oublié? demanda Adrian.

— Je ne pense pas.

— Tu as pris assez de chandails?

— Le soleil brille, en Californie, affirma Rocky.

— Toute l'année, renchérit Paulie.

— Adrian, tu veux venir, c'est sûr? dit Rocky.

— C'est un boulot d'hommes, argua Paulie.

— Je veux être avec toi. Ça ne te dérange pas, Paulie?

— Non, bien sûr, mais viens pas embrouiller nos affaires, compris?

Sans s'occuper de son frère, Adrian se tourna vers la bonne, qui se tenait sur le perron, et lui lança:

— Je vous téléphone dès notre arrivée.

Rocky prit son fils dans ses bras et le souleva en disant:

— Sois sage, et brosse-toi les dents, hein?

— Oui. Vous serez là ce soir?

— Non, mais nous t'appellerons au téléphone.

Rocky Junior avait les lèvres tremblantes et les yeux embués de larmes. Un coup de téléphone, ça ne vient pas vous border dans votre lit...

— T'es un grand garçon, maintenant, dit son père en l'embrassant. Nous te ramènerons un cadeau.

La promesse réconforta quelque peu le bambin, qui embrassa sa mère et courut vers la bonne.

Paulie, Rocky et Adrian montèrent en voiture.

— On va loger où? demanda Paulie.

— Je sais pas. Apollo s'en est occupé. Il viendra nous chercher à l'aéroport.

— Moi j'voudrais pieuter au *Polo Lounge.*

— Mais c'est un bar, dit Adrian.

Paulie haussa les épaules: c'était le *Polo Lounge* qu'il voulait. Quand la limousine démarra, Rocky Junior éclata en sanglots.

Paulie, Rocky et Adrian étaient entassés sur la banquette arrière du taxi, Apollo était assis à l'avant à côté du chauffeur. Tout le monde semblait de bonne humeur, à l'exception de Paulie, qui s'attendait à un autre genre d'accueil.

Quand le véhicule quitta l'autoroute pour prendre la sortie menant à la Sixième Rue, ils aperçurent les tours Arco étincelant au soleil puis plongèrent vers une sorte de vallée obscure. Les hauts immeubles qui bordaient la Sixième Rue de part et d'autre bloquaient les rayons du soleil et la ville ressemblait beaucoup aux autres grandes cités qu'ils connaissaient; sales, bruyantes, surpeuplées. Adrian se demandait pourquoi elle s'imaginait qu'il n'y avait pas de gratte-ciel à Los Angeles et Paulie disait adieu au *Polo Lounge:* il ne pouvait pas se trouver dans cette partie de la ville. Rocky regarda Apollo en se demandant où il les emmenait.

À mesure que le taxi descendait la Sixième Rue, les bars devenaient plus nombreux, les passants plus miteux. La

voiture s'engagea dans Main Street, enfilade d'hôtels décrépits, de bars, de librairies pour adultes et de cinémas pornos. Elle s'arrêta devant le *St. Charles*

— établissement annonçant fièrement ses chambres avec salle de bains — et tout le monde descendit.

Les passants, de races et de nationalités diverses, avaient en commun le même regard éteint, qu'ils posaient avec indifférence sur ces nouveaux venus trop bien habillés. Paulie mit une paire de lunettes de soleil et examina les lieux avec une mine dégoûtée.

— Qu'est-ce qu'on est venus foutre ici? s'écria-t-il.

— C'est ici que j'ai débuté, répondit Apollo.

— Et alors?

— Alors, c'est ici que Rocky reprend tout de zéro.

— Quel coin pourri! Pourquoi on va pas chez toi?

Creed empoigna deux valises et se dirigea vers l'entrée de l'hôtel.

— Tu n'as rien compris. Bon, on passe à la réception avant d'aller à la salle d'entraînement.

— Rocky, on va pas coucher là-dedans, plaida Paulie. C'est une question de standing, pour toi comme pour ma frangine.

Rocky tourna un regard interrogateur vers son épouse, qui parvint à sourire malgré sa déception et hocha affirmativement la tête.

— Essayons, décida Rocky en prenant le reste des bagages.

Resté seul sur le trottoir, Paulie se hâta d'entrer dans l'hôtel en murmurant:

— J'ai même pas de flingue.

Après être montés se changer dans leurs chambres, ils descendirent Main Street à pied pour aller à la salle. Rocky et Apollo, qui portaient les sacs contenant le matériel, offraient à Adrian et à Paulie un bouclier impressionnant, et les passants s'écartaient pour leur laisser le trottoir.

La salle se trouvait au fond d'une ruelle, dans un bâtiment en ruine à l'entrée encombrée de poubelles. L'intérieur n'était guère mieux. Les murs, jadis peints en jaune, avaient pris une couleur grise; les fenêtres étaient couvertes de crasse; l'air sentait la sueur et les odeurs de corps.

Les boxeurs mexicains et noirs cessèrent de s'entraîner à l'entrée du quatuor. Adrian roulait de grands yeux et songeait qu'en comparaison la salle Goldmill avait l'air d'un institut de beauté. Mais les visages durs et impassibles se mirent soudain à sourire quand Apollo s'avança. Avant même que Creed eût fait les présentations, les boxeurs avaient reconnu Rocky et s'approchaient pour lui souhaiter la bienvenue. Adrian se détendit; elle était chez des amis.

Les boxeurs reprirent l'entraînement et redevinrent instantanément des créatures sauvages et rageuses, se libérant avec leurs poings de toutes leurs frustrations. Grâce à la boxe, ils quitteraient un jour leur travail de gardien, de pompiste ou de laveur de voitures; ils réussiraient, comme Rocky.

— C'est ici que j'ai commencé, expliqua Apollo.

— C'est ton problème, intervint Paulie. Allez, viens. Rock', tirons-nous.

Adrian enfonça son coude dans les côtes de son frère.

— Tu as vu leur œil? reprit Apollo sans s'occuper de Paulie. Quand nous nous sommes battus, je m'étais bien entraîné mais je n'avais pas cet « œil de tigre ». Toi, tu l'avais et tu as gagné. Il faut que tu le retrouves.

Rocky contempla les corps luisants de sueur qui luttaient avec une intensité quasi palpable. Il y avait bien longtemps qu'il ne connaissait plus cette ardeur.

— Aucune classe, ces mecs, soupira Paulie.

— Il est toujours aussi boute-en-train? demanda Creed.

— Paulie, pas de vannes, avertit Rocky.
— On est libres, non?
— Pas de vannes, c'est tout.

— Moi, je m'occupe des affaires, je fais pas de philosophie, répliqua Paulie.

Rocky se tourna vers Apollo et haussa les épaules.
— Faut six ans pour apprendre à le connaître, dit-il.
Duke, l'ancien entraîneur d'Apollo, s'approcha et

donna une grande tape dans le dos de son ancien boxeur:

— Salut, champion. Tout est prêt.

— Formidable! s'exclama Creed en lui serrant la main.

Adrian se raidit en voyant l'entraîneur regarder Rocky d'un air menaçant.

— Duke, tu le reconnais? demanda Apollo.

— Tu penses! Rocky, j'suis content qu'on se retrouve du même côté de la barrière, parce que j'en avais ma claque de travailler contre toi. Comment ça va?

— Bien, merci, dit Rocky en éprouvant la puissance de la poignée de main de l'entraîneur.

Duke sourit et serra — en se retenant — la main d'Adrian; Paulie se recula prudemment en saluant de la tête.

— Bon, on se met en tenue, décréta Creed. La vie évolue, l'entraînement reste toujours le même. On ranime l'incendie, hein, Duke?

— Exactement.

Tandis qu'Apollo et Duke se dirigeaient vers les vestiaires, Paulie prit Rocky à part et chuchota:

— On file. J'ai une réputation à soutenir.
— T'as une réputation, toi?
— Parfaitement. Et ces mecs me plaisent pas.
— Ils débordent peut-être pas non plus d'affection pour toi.
— Pour moi? Qu'est-ce que j'ai fait?
— Et on dit que je suis un cogneur! soupira Rocky. Adrian, ramène-le à l'hôtel et empêche-le de s'attirer des ennuis. Moi, je fais un tour de reconnaissance dans la salle et je rentre.

Adrian embrassa son mari et prit Paulie par la main pour le conduire vers la sortie, comme un enfant perdu.

Dans la petite chambre encombrée de meubles bon marché, Adrian commença à défaire les valises. Des punaises détalèrent quand elle ouvrit un des tiroirs de la commode. Elle sursauta mais ne cria pas; il en faudrait davantage pour la décourager. Elle irait jusqu'au bout, elle ferait autant d'efforts que Rocky et, ensemble, ils remporteraient la victoire. Il devait bien y avoir à proximité un magasin où l'on vendait de l'insecticide.

— on devait même en trouver à la pelle, dans ce genre de quartier. En regardant le placard d'un air effrayé, elle songea qu'elle ferait peut-être bien de se procurer aussi un gourdin...

Le lendemain, la salle commençait déjà à paraître familière aux nouveaux venus. Appuyé contre un mur, Paulie cultivait son allure d'homme d'affaires. Assise près de lui sur un tabouret, Adrian écoutait de la musique à un magnétophone portatif.

Apollo bondissait d'un pied sur l'autre au rythme du morceau; Rocky s'efforçait maladroitement de l'imiter.

— L'est pas très gracieux, dit Paulie à Duke, qui se tenait à côté de lui.

— Ça va changer.

— C'est du temps de perdu. Il a des panards en plomb.

— Sur la pointe des pieds! cria l'entraîneur à Rocky. Détends-toi, laisse ton corps prendre le rythme. Il faut du temps mais ça viendra.

Rocky accéléra.

— Allez, l'encouragea Creed. Décolle tes pieds du béton.

Adrian se mit à taper dans ses mains.

— II peut pas s'entraîner sur cette musique de sauvages, grommela Paulie.

— Tu préférerais *Rigoletto*? rétorqua Duke.

— Hein?

Rocky continuait à danser en observant ses jambes dans le miroir. Sentant des regards sur lui, il releva les yeux et découvrit quelques boxeurs contemplant la scène en secouant la tête d'un air incrédule.

— J'ai l'air idiot, non? leur lança-t-il.

— Hé, j'vais vous dire, intervint Paulie. Ça sert à rien de l'entraîner comme un boxeur de couleur, il a pas de rythme!

Duke pointa le doigt vers Rocky.

— Regarde plutôt.

Le boxeur commençait à prendre la cadence. Il y avait plus de souplesse dans ses mouvements et il suivait presque Apollo.

— J'aurais jamais cru que les Italiens avaient du rythme, commenta Duke.

— Bien, très bien, dit Creed en souriant. Maintenant, envoie des jabs en même temps. Tac-tac-tac.

Rocky prit la cadence: un pas, un jab, un pas, un jab. Son image dans le miroir ne le gênait plus et les boxeurs qui le regardaient approuvèrent d'un signe de tête. Un pas, un jab, un pas, un jab.

« Ils sortent la nuit », pensait Paulie en quittant le bar où, glissant sa main sous une robe, il avait rencontré une masse de chair semblable à celle qu'il avait entre les jambes. Les hôtes de la rue avaient envahi le trottoir: certains s'appuyaient contre un mur, d'autres dormaient par terre. Apercevant un marchand ambulant poussant sa charrette, Paulie se dirigea rapidement vers lui, marcha dans une flaque de vomi et faillit tomber.

— Un bretzel à la moutarde, siou-plaît, commanda-t-il.

— ?? *Que, senor?*

— Quoi?

— ?? *Que quieres?*

— Un bretzel, c'est tout.

— *Tengo tacos de carnitas.*

— Bon, sans moutarde.

Le marchand tendit une tortilla dont Paulie souleva un bord d'un air méfiant.

— Qu'est-ce que c'est que ce truc?

— *Un taco.*

— Tacot?

— *Si, si. Taco.*

— Combien?

— Quatre-vingt-quinze *cents,* s'il vous plaît.

— Pour parler argent, tu connais l'anglais, grogna Paulie en donnant un dollar au marchand.

— Merci, dit ce dernier en rendant la monnaie.

Paulie mordit dans le *taco:* c'était délicieux.

— *Taco,* murmura-t-il. Pas dur, l'espagnol!

Les bras de Rocky fendaient l'eau de la vieille piscine de la salle d'entraînement; sa tête disparaissait et réapparaissait avec une régularité de métronome. Parvenu au bout du bassin, il se retourna, prit appui sur le mur et repartit en sens inverse, vers le bord où se tenaient Paulie, Adrian, Apollo et Duke.

— Il va se noyer quand, à votre avis? demanda Paulie.

— On peut dire que tu vois toujours tout en rose, soupira Duke.

— C'est pas un poisson. Sa place, c'est sur le ring.

— Il est trop raide. Il doit assouplir et développer des muscles qu'il n'a jamais fait travailler.

— Ça changera rien. Rocky, c'est un bagarreur, pas un boxeur.

— Continue à lui répéter ça et il ne sera plus rien du tout, répliqua Creed avec colère.

— Je veux pas qu'il ait l'air d'un con, c'est tout.

— Ça suffît, Paulie! intervint Adrian avec une sécheresse qui surprit tout le monde.

— Encore une longueur! cria Apollo à Rocky, qui s'était arrêté.

Accroché au bord de la piscine, il regardait dans le vague.

— Encore une! insista Creed.

Et Rocky se remit à nager lentement.

Adrian s'était efforcée de rendre la chambre plus agréable en posant sur la commode des photos de Rocky Junior, en mettant des fleurs dans un vase, en collant aux murs des *sticks* déodorants. C'était peu de chose mais cela lui donnait l'impression de participer aux efforts de Rocky.

Étendue sur le lit, elle le regardait exercer son jab devant le miroir de la porte du placard. La chambre était si exiguë qu'il valait mieux s'y déplacer à tour de rôle. Rocky cessa soudain ses mouvements et contempla son reflet déformé dans la glace.

— On est idiots, non? dit-il.

— Comment cela?

— On loge dans ce taudis, on travaille dans un trou à rats, et pour quoi?

— C'est la tactique d'Apollo.

— Ouais, ouais, je connais le baratin: il faut me redonner un « œil de tigre ».

— Il a peut-être raison.

— Peut-être, mais il a une drôle de façon d'y arriver. Ça doit pas être très amusant pour toi.

— Je ne suis pas venue pour m'amuser mais pour être avec toi.

— Je me souviens de l'époque où les deux allaient ensemble.

— C'est toujours le cas, dit Adrian en riant.

Rocky s'assit à côté d'elle et l'embrassa; elle lui caressa doucement l'épaule. Dehors, à la fenêtre, des lettres rouges s'allumaient et s'éteignaient: *Otel-Otel.* Les bruits des habitants du monde de la nuit montaient du trottoir: un ivrogne chantait faux, une femme glapissait, une bouteille se brisait.

Rocky et Adrian se serrèrent l'un contre l'autre.

L'ancien champion faisait rebondir sur le sol un ballon de handball au rythme de la musique déversée par le magnétophone. C'était plus difficile qu'il ne l'aurait cru mais il faisait des progrès peu à peu. Il ne comprenait pas pourquoi il était aussi lent à apprendre.

— léthargique, presque.

— De la souplesse! Du rythme! lui criait Apollo. Pense que tu es un boxeur, pas un gorille.

Rocky avait du mal à penser à quoi que ce soit: son corps continuait à se mouvoir mais son esprit partait à la dérive. Il n'était plus dans la salle d'entraînement mais sur le ring du Madison Square Garden, où Lang se ruait vers lui en le frappant sans relâche. Un bruit assourdissant montait de la foule, couvrant les mots que Paulie et Apollo lui criaient de leur coin. Incapable de réagir, il continuait à subir l'assaut du Matraqueur.

— En rythme! réclama Creed.

Rocky revint à la réalité. Adrian lui souriait d'un air bienveillant; Paulie somnolait, affalé sur une chaise; le bruit

familier des autres boxeurs à l'entraînement emplissait la salle.

Serrant les dents, Rocky se concentra sur le ballon.

Paulie se retournait nerveusement dans son lit — un lit indigne d'un homme d'affaires comme lui. Quelques soûlards braillaient sous sa fenêtre, dans une ruelle. Décidément, rien ne se passait comme il l'avait espéré: il n'était pas devenu une vedette, il n'en avait même pas rencontré une. La seule personne qu'il connaissait à LA, c'était le marchand de *tacos,* chez qui il laissait une fortune. Paulie mangeait des tortillas à tous les repas et enrichissait son vocabulaire espagnol: *Buenos dias, gracias, de nada.*

Dans la ruelle, le concert reprit de plus belle. Quel coin pourri! Paulie n'avait même pas envie de traîner dans les bars tant cette ville lui déplaisait. Il se mit l'oreiller sur la tête, pressa son visage contre le matelas et songea que les chemins de la gloire étaient plus escarpés que prévu.

Le sparring partner décocha un droite-gauche au visage de Rocky, qui ne parvint pas à l'éviter.

— Balance la tête! Allez! criait Duke. À droite, à gauche, c'est ça!

Paulie rabattit son chapeau sur son front et eut une moue sceptique quand un crochet du gauche perça les défenses de son beau-frère.

— Il réussira, affirma Adrian avec conviction.

Creed approuva de la tête, tandis que Rocky continuait à sautiller et à tenter d'esquiver les coups de son adversaire. Sa vue se brouilla, il eut l'impression de se retrouver devant le Matraqueur, qui le bombardait lentement et posément sans qu'il puisse se défendre. Il tombait au tapis, sa chute n'en finissait pas.

Le sparring partner plaça un jab qui ramena Rocky dans la salle et l'ancien champion recommença à esquiver en sautillant.

— Réveille-toi, tu dors! grommela Apollo.

Rocky se demanda combien de temps cela allait encore durer. Il se sentait fatigué, sans énergie. Son regard croisa celui d'Adrian, qui lui sourit avec douceur. Il se remit à sautiller en oscillant du buste.

De son lit, le boxeur contemplait les taches du plafond de sa chambre et jouait à y deviner la forme d'un homme, d'un chien ou d'une voiture. Tout se brouilla, il ferma les yeux et se vit seul sur le ring, sous une avalanche de débris divers lancés par un public furieux. Il n'essayait pas d'y échapper, il méritait ce traitement, il le savait. Apollo eut une moue de dégoût et s'éloigna, entraînant Adrian, Paulie et Duke dans son sillage. La pluie de débris redoubla.

Rocky ouvrit les yeux et vit au plafond un homme, un chien, une voiture...

Apollo glissait sur le ring sans effort, Rocky le suivait en l'imitant gauchement.

— Ça vient pas, soupira-t-il.

— Je ne veux pas t'entendre dire ça! aboya Creed. Tout ce qu'on fait, c'est pour améliorer tes jabs!

Rocky essaya de nouveau de se concentrer; un jab, un saut de côté, un jab, un saut de côté. Les coups atteignaient le visage de Lang mais il ne faisait qu'en rire — à croire que Rocky avait remplacé ses gants par des oreillers. À chaque jab, le rire du Matraqueur devenait plus aigu, presque hystérique. « T'es un zéro! » cria-t-il avant de disparaître.

L'ancien champion s'arrêta et déclara:

— J'y arrive pas.

— Si tu pars de ce principe, tu as perdu d'avance! rétorqua Creed. Si tu crois à ce que nous faisons, tu réussiras. À toi de choisir.

Un jab, un saut de côté, un jab, un saut de côté.

La joue collée contre le dos nu et chaud d'Adrian, Rocky songeait qu'il aurait bien voulu dormir aussi paisiblement qu'elle. Depuis quelque temps, il parvenait difficilement à trouver le sommeil et passait une partie de ses nuits à essayer d'imaginer à quoi ressemblaient les êtres dont les ricanements et les grognements montaient jusqu'à sa fenêtre. Il pressa sa bouche contre la peau d'Adrian et sombra dans un demi-sommeil.

Il était au tapis, étendu sur le dos, incapable de remuer tant ses membres semblaient lourds. Il ne souffrait pas mais tout son corps était engourdi, paralysé. Au-dessus de lui flottait une brume d'où émergeaient parfois un visage, une lumière. Adrian apparut, lui prit la tête. « Il ne respire plus! Il ne respire plus! » s'écria-t-elle, les yeux écarquillés d'horreur.

Rocky s'agita dans son rêve et serra plus fort le corps de sa femme.

Sur la plage, le brouillard matinal ne s'était pas encore dissipé. Quelques mouettes s'élevaient dans le ciel et plongeaient, comme des cerfs-volants mal dirigés.

— Nous allons sprinter contre le vent pour développer ta faculté de fournir un gros effort sur un temps très court, expliqua Creed.

— J'ai jamais fait ça avec Mick, remarqua Rocky.

— Et y a de fortes chances pour que tu le fasses jamais, maintenant, gloussa Paulie.

Personne ne goûta la plaisanterie et Paulie eut plus que jamais l'impression d'être une cheville carrée entourée de trous ronds.

— C'était juste une blague, bredouilla-t-il, tout honteux.

Duke entraîna Adrian et son frère une centaine de mètres plus loin, sortit un piquet de sa poche, y attacha un chiffon et le planta dans le sable.

— Rocky va pouvoir mettre la gomme, parce que Apollo tricote drôlement des gambettes, dit l'entraîneur.

— Rocky court vite, répondit Paulie. Il semait tous les flics du quartier.

— Prêts? cria Duke aux boxeurs.

Rocky et Apollo se mirent en position de départ.

— Partez!

Creed prit la tête, Rocky se rua derrière lui mais le Matraqueur s'avança au milieu du ring et se mit à lui marteler le visage. Les pieds nus de Rocky s'enfonçaient dans le sable frais, il perdait du terrain.

— Allez, Rocko, vas-y! braillait Paulie.

Adrian sautait sur place en encourageant son mari. Les jambes molles, Rocky encaissait les coups de Lang. De son fauteuil du cinquième rang, Adrian hurlait, le visage tordu de douleur. Le corps de Rocky heurta le tapis avec un bruit sourd et le boxeur ne vit plus autour de lui que des gens vociférant. Qu'attendaient-ils de lui? N'en avait-il pas assez fait?

Apollo passa en trombe le piquet et se retourna pour regarder Rocky, qui ralentit l'allure jusqu'à trottiner. Il ne parvenait pas à se relever du tapis. Autour de lui, les visages exprimaient leur déception. Que croyaient-ils? Il arrive à tout le monde de se faire battre. Pourquoi ne le laissait-on pas en paix? Il passa à son tour le piquet, les yeux fixant le vide.

— Qu'est-ce que t'as? s'enquit Paulie.

Les mains sur les hanches. Apollo reprenait haleine.

— C'est fini! lança-t-il d'un ton furieux.

Rocky lui tourna le dos et s'éloigna.

— Hé! appela Paulie.

— Laisse-le. C'est fini, répéta Apollo d'une voix calme.

Adrian courut derrière Rocky, le rattrapa au bord de l'eau. Pendant un moment, ils regardèrent en silence les vagues qui leur caressaient doucement les chevilles.

— Je vais te poser une question importante, dit enfin Adrian. Et je veux que tu me répondes franchement.

— Quoi?

— Pourquoi es-tu venu ici?
— Je t'en prie...
— Pourquoi es-tu venu ici?
Rocky détourna la tète.
— Je laisse tomber, Adrian, murmura-t-il.
— Quand as-tu pris cette décision?
— Juste maintenant.
— Si c'est ce que tu veux, je suis contente.
— C'est ce que je veux.
— Je sais ce qui se passe dans ta tète.
— Écoute, boxer, ça veut plus rien dire pour moi.
— Depuis que je te connais, tu n'as jamais abandonné quoi que ce soit en cours de route.
Rocky regarda sa femme fixement. Elle lui était plus proche que quiconque, il l'aimait — pourquoi lui sortait-elle ces couillonnades? « Abandonner. » Le mot lui faisait mal mais il s'y habituerait.
Il se mit à marcher le long de la plage et Adrian le suivit, posant ses pieds dans ses traces de pas humides. Il s'arrêta, elle passa devant lui et plongea ses yeux dans les siens.
— Rappelle-toi, tu m'as dit un jour: « Je ne t'ai jamais demandé de cesser d'être une femme, ne me demande pas de cesser d'être un homme. »
— Si on rentrait à la maison?
— Pas maintenant.
— Qu'est-ce que t'essaies de faire?
— D'obtenir des réponses claires.
— Je suis foutu, j'ai plus envie de boxer, un point, c'est tout. J'en ai marre que tout le monde...
— Je ne suis pas tout le monde, je vis avec toi. Pourquoi veux-tu abandonner?
— Pour toi.
— Non.
— Pour le gosse.
— Non, je ne te crois pas.

— Alors qu'est-ce que tu veux que je te dise? rétorqua Rocky d'une voix tendue.

— La vérité. Cesse de jouer à cache-cache.

— Avec qui je joue à cache-cache?

— Avec moi, avec toi-même.

— Ah! arrête, marmonna Rocky.

— C'est ma faute?

— Je veux plus parler de ça.

— J'ai fait quelque chose?

— Tu n'as rien fait du tout.

— Si c'est ma faute, il faut me le dire.

— Adrian, j'y comprends rien! gémit le boxeur, l'air perdu. Tout allait si bien, et maintenant...

— Maintenant quoi? Dis-moi.

Rocky se remit à marcher mais Adrian le suivit.

— J'ai tout gâché parce que j'ai pas cherché à réfléchir. Mick aurait dû tout m'expliquer dès le départ au lieu de me mentir.

— Il ne t'a jamais vraiment menti.

— T'appelles ça comment alors? explosa-t-il, les veines du cou gonflées par la colère. Les matches étaient pas réguliers! J'ai jamais boxé contre un type capable de me battre! Il y avait toujours une combine pour que je garde le titre plus longtemps. Tu comprends ce que je te dis?

— Je comprends, et toi, tu dois comprendre que Mick cherchait seulement à te protéger. C'était son travail.

— Écoute...

— Il t'aimait beaucoup.

— Résultat: je me réveille au bout de trois ans et je m'aperçois que je vaux pas un clou. S'il m'avait pas menti, j'aurais gardé le titre moins longtemps mais au moins, ç'aurait été vrai!

— C'était vrai.

— Rien n'est vrai quand on croit plus en soi! Je crois plus en moi. Quand un boxeur n'a plus la foi, c'est fini. Vraiment fini.

— Il y a autre chose, insista Adrian.

— Non, répliqua Rocky sèchement.

— Si tu me disais la vérité, je pourrais peut-être t'aider.

— La vérité, c'est que je veux pas perdre ce que j'ai. Lorsque j'étais seul, je m'en foutais, maintenant, il y a toi, le gamin... Je veux pas perdre ce que j'ai.

— Qu'est-ce que tu ne veux pas perdre? La maison? Les voitures? L'argent? On peut s'en passer. Ce qui est indispensable, c'est la vérité.

— J'ai peur, voilà! Pour la première fois de ma vie, j'ai peur.

L'aveu était fait, Rocky avait craché le petit ver qui le rongeait et troublait son sommeil, il se sentait soulagé comme au sortir du confessionnal.

— Moi aussi, j'ai peur, dit Adrian. Qu'est-ce que nous allons faire? Abandonner ou essayer?

Rocky contemplait le sable. La peur n'avait pas disparu mais il n'avait plus à la cacher.

— Qu'est-ce qui te rend si costaud? demanda-t-il à sa femme en souriant.

— Je vis avec un boxeur. Mon boxeur.

En voyant Rocky et Adrian s'embrasser, Paulie se lamenta:

— Qu'est-ce qui se passe encore? J'y comprends plus rien.

— Nous irons au Madison Square Garden, dit Apollo avec un sourire.

— Mais Rock' veut plus s'entraîner...

— Il le veut, maintenant, affirma Duke.

Paulie regarda le couple enlacé se découper sur l'océan. « Ben, ils se bécotent, c'est tout, pensa-t-il. Qu'est-ce qu'ils ont vu d'autre, ces deux-là? Je ferais p'têt' mieux de moins parler et d'observer plus, ça me changerait. »

Rocky souleva Adrian dans ses bras, la fit tourner et s'écroula avec elle sur le sable en riant.

— Bon, au travail, décida Duke. L'entraînement n'est pas terminé.

— Ouais, mais ce sera facile, assura Paulie.

13

Le Madison Square Garden est connu dans le monde entier, où son nom est synonyme de spectacle sous toutes ses formes. Au concours équestre de l'après-midi succède le soir un concert de rock; des joueurs de basket dribblent sur un plancher posé sur une patinoire.

Construit au-dessus de Pennsylvania Station, le bâtiment du Garden a treize étages et son immense amphithéâtre compte 20 234 places disposées en gradins et entourées, à divers niveaux, d'une demi-douzaine d'auditoriums et de salles de théâtre. Le 8 mars 1971, Mohammed Ali et Joe Frazier y disputèrent le « match du siècle ».

Ce soir-là, le tableau lumineux annonçait:

Championnat du monde poids lourds
Lang le Matraqueur
Rocky Balboa

Dans le vestiaire de Rocky, l'atmosphère était calme et l'on n'entendait que le bruit du ruban adhésif que Duke déroulait pour bander les mains de son boxeur. Adrian regardait en silence, un sourire crispé aux lèvres, et songeait que si son mari était là ce soir, c'était à cause d'elle. Elle ne regrettait pas d'avoir pris cette responsabilité car à en juger par la dernière séance d'entraînement à LA, Rocky était aussi prêt qu'on pouvait l'être et avait même battu Apollo dans le dernier sprint sur la plage.

Pourtant, à mesure que l'heure du match approchait, une sensation familière de peur s'insinuait en elle, lui tordait l'estomac. Dans quelques minutes, un homme tenterait d'assommer son mari à coups de poing — pensée horrible, à laquelle elle ne s'habituerait jamais. Mais plus Adrian avait peur, plus son sourire devenait confiant. Elle était femme de boxeur.

Apollo lui posa la main sur l'épaule comme pour la remercier du courage tranquille qu'elle montrait et dont il avait conscience. Sa femme aussi était à la torture quand il montait sur le ring mais elle ne le lui avait avoué qu'après qu'il eut abandonné la boxe.

— Tout ira bien, assura-t-il.

— Je le sais, dit-elle en posant une main sur la sienne.

On frappa. Paulie entrouvrit la porte et la referma aussitôt.

— C'est les gars de la télé, expliqua-t-il.

— Laisse-les dehors! ordonna Apollo. Tout le monde te verra bien assez tôt, ajouta-t-il en se tournant vers Rocky.

Paulie passa la tête par la porte et se mit à brailler tandis qu'Al commençait à bander la main gauche de Rocky. Le boxeur, qui respirait nerveusement, prit , plusieurs inspirations profondes. Comme il aurait voulu que Mickey soit là! Les grognements et les menaces du vieil homme lui manquaient, sa chaleur et son affection aussi. Pourtant, sur le plan physique, il ne s'était peut-être jamais senti mieux, après un entraînement qui avait débarrassé son corps des derniers grammes superflus en lui aiguisant les réflexes comme un rasoir. Il devait beaucoup à Apollo, comme manager et comme ami.

Paulie rentra la tête à l'intérieur, claqua la porte et s'exclama:

— Ils sont cinglés, là-bas!

Les regards des deux anciens champions se croisèrent.

— C'est toujours comme ça, les soirs de championnat au Garden, fit observer Creed.

— Normal, ajouta Rocky en souriant.

Donut passa une épaisse couche de vaseline autour des yeux de son boxeur, qui brillaient autant que la pommade. Lang était prêt: il avait battu Balboa, il le battrait de nouveau ce soir. Après avoir mené une existence minable, il s'était hissé au sommet et il entendait y rester. Même s'il prétendait parfois le contraire, il aimait voir les journalistes s'empresser autour de lui; il aimait que les conversations s'arrêtent à son entrée dans un restaurant. Ce n'était plus dangereux de demander un autographe au Matraqueur, à qui il arrivait même de sourire en griffonnant son nom. Sa victoire sur Balboa avait changé sa vie et il acceptait à présent les signes de la réussite, qu'il considérait naguère avec mépris. Plus il les obtenait facilement, moins il les dédaignait. La vie était belle, il en prenait l'habitude et le feu qui brûlait en lui avait perdu de son ardeur. Avant le premier combat, Rocky était pour lui l'homme qu'il fallait anéantir afin d'obtenir tout ce qu'il désirait. À présent, c'était celui qui essayait de tout lui reprendre. Il ne le laisserait pas faire, personne n'aurait rien de lui, excepté des coups et des injures.

Un journaliste s'approcha.

— Lang, quelle tactique suivrez-vous contre Balboa?

— Pas besoin de tactique, répondit le champion en écartant Donut. Il a une façon de boxer idiote et facile à prévoir: il fonce tête baissée. Je peux pas rêver mieux!

Le Matraqueur arborait un sourire triomphant en répondant aux autres questions des journalistes. Il était le champion, personne ne lui prendrait sa couronne, et surtout pas Balboa.

Les milliers de spectateurs qui emplissaient les gradins constituaient un spectacle en soi; hommes emmitouflés dans leurs manteaux de vison, femmes couvertes de fourrures et de bijoux, célébrités allant de l'astronaute au

comédien et, naturellement, politiciens de tous niveaux, styles et tendances. Tous avaient payé leur place une fortune et étaient bien résolus à en avoir pour leur argent.

Curieusement, bien que Lang fût le champion local, la faveur du public semblait aller à Rocky. Nombre de spectateurs avaient eu le souffle coupé d'admiration par ses combats contre Creed et ils espéraient en voir une réédition; avoir le souffle coupé d'admiration, cela ne leur arrivait pas souvent.

Dans les premières rangées, les journalistes avaient installé leurs machines à écrire, les photographes avaient préparé leur matériel. Les hommes de presse échangeaient des ragots en regardant les spectateurs jouer des coudes pour gagner leurs places. On discutait des qualités respectives des deux boxeurs, on pariait sur le nombre de reprises que durerait le match.

Des câbles électriques s'étiraient sur le sol autour du ring; les cadreurs se frayaient un chemin à travers la foule pour mettre leur caméra en position; les commentateurs prenaient place devant leur micro.

« Bonsoir, mesdames et messieurs, attaqua Bill Baldwin. Bienvenue au célèbre Madison Square Garden, toile de fond idéale pour le match revanche tant attendu entre l'ancien champion Rocky Balboa et l'actuel détenteur du titre, Lang le Matraqueur! Permettez-moi de vous présenter un vieil ami, qui m'assistera ce soir: Stu Nahan. »

Le cadreur élargit le champ pour y inclure un visage que les téléspectateurs connaissaient bien.

« Merci, Bill, dit Nahan. C'est un plaisir que d'être ici pour cette soirée qui s'annonce palpitante. Je ne crois pas avoir vu l'amphi aussi plein depuis "le match du siècle" entre Ali et Frazier.

— Quel combat!

— En effet. Certains journalistes ont surnommé celui de ce soir le "crime du siècle" mais je n'ai pas réussi à savoir pourquoi.

— Nous le découvrirons peut-être tout à l'heure. Les deux hommes qui s'affrontent ce soir sont des fonceurs, mais Lang a sans doute plus de puissance et Balboa ne part donc pas favori.

— C'est aussi mon avis, approuva Nahan. Lang est terriblement efficace dans les corps à corps. »

Le bruit montant de la foule se fit plus fort; on sentait la tension s'accumuler dans la salle et une même émotion s'emparer des spectateurs.

Les pas de Rocky, qui marchait de long en large dans le vestiaire, résonnaient comme des battements de cœur dans la pièce silencieuse. Il lui semblait que c'était hier seulement qu'il avait attendu, dans un vestiaire semblable, de rencontrer Apollo pour la première fois; mais près de quatre ans s'étaient écoulés depuis le match du bicentenaire. Quatre longues années. Non seulement il avait tenu la distance, mais il s'était forgé une carrière et une vie nouvelles.

Il songea à Lang, qui ne lui apparaissait plus maintenant comme une menace cauchemardesque mais simplement comme le dernier d'une longue série d'adversaires, un homme ayant ses points forts et ses points faibles, comme n'importe quel boxeur.

Rocky regarda Adrian en se demandant comment une femme aussi petite et fragile d'aspect pouvait être aussi forte. À Los Angeles, elle lui avait apporté un soutien de

tous les instants et quoi qu'il pût arriver ce soir-là, sur le ring, il pourrait se dire heureux.

Apollo se sentait aussi tendu que s'il allait lui-même rencontrer Lang — d'ailleurs, en un sens, c'était vrai. Pendant les longues journées d'entraînement, Rocky était devenu un prolongement de lui-même, il avait assimilé la stratégie d'Apollo, sa façon de penser — tout, sauf sa faconde.

Duke fit asseoir Rocky sur un banc, passa derrière lui et se mit à lui masser la nuque et le dos. Le boxeur ferma les yeux sous les mains puissantes libérant la tension de ses muscles contractés.

Apollo se pencha vers Rocky et lui dit:

— Rappelle-toi d'où tu viens et ce que tu as enduré pour en arriver là. Rappelle-toi ce qu'il t'a fait. C'est ton tour, maintenant, ta dernière chance...

Lang se voyait répondre aux questions d'un journaliste sur le poste de contrôle installé dans son vestiaire. Son regard passait de l'écran à l'interviewer assis à côté de lui, de l'image à la réalité. Agacé, il songea qu'il ferait mieux de commencer à se concentrer sur le match et eut une moue que le poste lui renvoya.

« Les invectives que vous avez échangées avec Balboa ne sont-elles pas uniquement destinées à faire naître entre vous de la haine? demanda le journaliste.

— C'est vrai que j'ai de la haine en moi, avoua le boxeur à la caméra. J'aime pas les gens, ce sont de vraies sangsues. J'ai pas de haine pour Balboa mais je démolirai tous ceux qui essaieront de me prendre ce que j'ai.

— Votre pronostic pour le match...

— Mon pronostic?

— Oui.

— Ça va saigner, dit Lang en se regardant sur l'écran. Ça va faire très mal. »

Des banderoles et des pancartes portant le nom de Rocky flottaient au milieu du public entassé dans l'amphithéâtre. Des spectateurs se mirent à scander le nom de leur favori : « Rocky ! Rocky ! Rocky ! »

« Lang est un bagarreur qui aime frapper au corps, déclara Baldwin aux téléspectateurs.

— De plus, ajouta Nahan, il est possible que Balboa ne se soit pas psychologiquement remis de sa cuisante défaite. »

Les juges s’installèrent dans leurs fauteuils, devant la feuille blanche destinée à leur verdict.

— C’est l’heure. Rock’, annonça Paulie.

Le boxeur embrassa Adrian, qui se serra brièvement contre lui murmura « bonne chance » à son oreille et s'écarta de lui pour sortir.

— T'es pas obligée de regarder. Tu peux rester ici, dit Rocky.

— Je le sais, répondit-elle en franchissant le seuil.

— On va être à la bourre, s'impatienta Paulie.

— Ça va commencer sans moi? plaisanta le boxeur.

Tout le monde éclata de rire et la tension retomba.

— C'est ce qui pourrait arriver de mieux à Lang, commenta Duke.

— Il va regretter d'avoir un jour enfilé des gants pour la première fois, renchérit Paulie.

Apollo posa un peignoir sur les épaules de Rocky:

— Voici le moment pour lequel on s'est préparés, dit-il. Les efforts, la sueur, c'était pour ça. Maintenant qu'on en est arrivés là, il n'y a pas de raison pour qu'on n'aille pas jusqu'au bout. D'accord?

— D'accord.

Apollo tapota l'épaule de Rocky en reprenant:

— Et rappelle-toi, après le match, tu me devras une faveur.

Les bruits de la foule leur parvinrent quand ils émergèrent dans le couloir. Les journalistes qui avaient en vain attendu devant la porte tentèrent d'arracher à Rocky une déclaration de dernière minute mais il se contenta de leur sourire sans répondre à leurs questions. Une double haie de gardes encadrait le boxeur, qui avançait sans prêter attention à ce qui l'entourait. Il ne pensait qu'à Lang le Matraqueur.

La petite troupe s'arrêta près de l'entrée de la salle tandis que des policiers s'affairaient pour dégager l'allée centrale.

— Écoute, dit Apollo à Rocky. Je suis fier de toi. C'est dur de changer, mais tu as réussi, et tu vas le prouver à tout le monde, ce soir.

— Ouais, marmonna le boxeur.

Il avait passé le stade où l'on a besoin de soutien ou de paroles d'encouragement. Il les entendait mais elles n'entraient pas vraiment dans son esprit obnubilé par Lang.

Quand il pénétra dans l'amphi, le public se répandit en acclamations.

« Voici maintenant Rocky et Apollo, deux anciens champions du monde! annonça Baldwin, contraint de crier dans son micro pour couvrir le vacarme. Balboa a l'air extrêmement concentré, ce soir. »

La petite troupe de Rocky s'étira au milieu de la foule contenue par des gardes et progressa lentement vers le ring.

« Très concentré, en effet, enchaîna Nahan. Le bruit court qu'il dispute son dernier combat, quelle qu'en soit l'issue. En tout cas, il prend ce match revanche au sérieux, cela se lit sur son visage. Rocky Balboa, l'homme de fer de Philadelphie, est ce soir le favori du public new-yorkais, comme vous l'entendez. »

De nombreux spectateurs scandaient en effet son nom, les banderoles ondulaient par-dessus les têtes. Quand Rocky monta sur le ring, Baldwin reprit:

« Voici donc l'Étalon italien. Il a l'air en forme et j'ai même l'impression qu'il a perdu une dizaine de kilos.

— Il paraît beaucoup moins lourd, acquiesça Nahan. »

Apollo, Paulie et Duke passèrent à leur tour entre les cordes. Creed et son ancien manager portaient des maillots frappés du nom de Rocky mais le frère d'Adrian arborait fièrement *Paulie* sur le sien.

— Du rythme et de la puissance, murmura Apollo à l'oreille de Rocky. Du rythme et de la puissance.

Le boxeur hocha la tête et se mit à sautiller sur place. Paulie s'approcha avec des serviettes.

— T'as fait du bon boulot Apollo, complimenta-t-il.

— Merci.

« Balboa n'est pas un styliste mais je n'ai jamais vu un boxeur plus déterminé que lui à un tel niveau », déclara Baldwin.

À côté de lui, Nahan se leva en criant:

« Voici le champion, Lang le Matraqueur! »

Lang et son entourage se frayèrent un chemin vers le ring sous les huées. Le Matraqueur arracha à un spectateur une pancarte portant le nom de Rocky et la déchira avec une expression féroce.

« Le champion n'a pas l'air de bonne humeur, commenta Baldwin. Regardez ces yeux! Je ne voudrais pas être à la place du challenger. »

Apollo se pencha vers l'oreille de Rocky:

— Quoi qu'il arrive, garde ton sang-froid.

Un concert de sifflets retentit quand Lang monta sur le ring et leva les bras. Il s'avança d'un pas lourd vers son adversaire et lui lança:

— Alors, paumé? Prêt pour la dégelée? T'aurais pas dû revenir.

Apollo se plaça devant Rocky et fit face au Matraqueur, qui continua à crier:

— Et toi, t'es le prochain sur la liste!

— Dégage, dit tranquillement Creed.

— Sinon?

Apollo poussa Lang, qui recula en titubant, recouvra l'équilibre et se rua en avant. Des soigneurs séparèrent les deux hommes avant qu'ils n'en viennent aux mains et ramenèrent Lang dans son coin.

— Je t'aurai! hurlait le champion. Après que j'aurai crucifié le tocard, je m'occupe de toi!

Creed se tourna vers Rocky, un grand sourire aux lèvres.

— Du sang-froid, tu disais? fit le challenger.

— Oh! je ne me suis pas énervé, assura Apollo.

« La bagarre a commencé avant le coup de gong! exultait Baldwin. Creed et Lang voulaient en découdre avant le match, dans un amphithéâtre chauffé à blanc. Mais le vrai combat va bientôt commencer. Les deux boxeurs ont enlevé leur peignoir, ils paraissent en excellente condition mais regardez Rocky! Incroyable, ce n'est plus le même homme. L'entraînement l'a fait fondre. »

Le présentateur passa entre les cordes, s'avança au centre du ring et tira le micro à lui. Les spectateurs s'assirent et se calmèrent, le brouhaha faiblit.

— Mesdames et messieurs, bienvenue au Madison Square Garden pour le championnat du monde poids lourds. Je vous demande de vous lever pour écouter l'hymne national.

Le public se mit au garde-à-vous mais les boxeurs continuèrent à sautiller sur place en se fusillant du regard. À la fin du disque, le présentateur reprit:

— Dans le coin bleu, quatre-vingt-quinze kilos, l'ancien champion du monde poids lourds, « l'Étalon italien », Rocky Balboa!

La foule éclata en applaudissements frénétiques, les programmes volèrent en l'air. Rocky salua de la main en

sautillant dans son coin. Il chercha dans le public sa femme et son fils, leur adressa un signe de la main. Adrian n'avait jamais trouvé son mari plus impressionnant et la peur qu'il lui avait avouée ne le rendait que plus beau à ses yeux. Assis entre sa mère et la bonne, Rocky Junior répondit en riant au salut de son père.

— Dans le coin rouge, cent dix-huit kilos cinq cents, le puncher de New York, l'actuel champion du monde poids lourds: Lang le Matraqueur!

Lang jaillit de son coin en brandissant au-dessus de sa tête la ceinture de champion et tourna pour la montrer au public. L'arbitre appela les deux hommes au centre du ring pour les recommandations d'usage:

— Vous connaissez les règles. Séparez-vous quand je crie « break » et offrez-nous un beau combat.

Rocky tendit la main pour toucher le gant de son adversaire mais Lang le toisa et cracha sur le tapis.

— J'vais t'crever, gronda-t-il.

— Essaie toujours, répliqua Rocky avant de regagner son coin.

Creed scruta le visage de son boxeur, y lut de la volonté, de la détermination et, au fond des yeux, une lueur affamée qui lui donnait peut-être un « œil de tigre ».

— Tu sais ce que tu dois faire, rappela-t-il à Rocky en lui massant les épaules. Quoi qu'il arrive, ne le laisse pas imposer sa boxe. C'est toi le meilleur, maintenant! Il faut que tu y croies. Rythme et puissance! Rythme et puissance!

Le boxeur hocha la tête sans quitter des yeux son adversaire.

— Ramène-nous le titre, Rocko! cria Paulie. _

L'ancien champion s'agenouilla dans son coin, se signa et vit Adrian faire le même geste dans la foule.

Le gong retentit. Première reprise.

Le Matraqueur jaillit de son coin, apparemment résolu à en finir rapidement. Rocky le laissa venir puis plaça trois jabs qui atteignirent leur cible et étourdirent Lang. Le

challenger tourna en dansant sans cesser de porter des jabs et décocha soudain un gauche-droite qui rendit le champion furieux. Rocky repartit aussitôt dans l'autre sens, ce qui ajouta à la confusion de Lang.

« Un jab, un autre, un autre encore! s'exclama Baldwin. Ce n'est pas le Rocky que nous attendions, il danse comme Apollo Creed! C'est absolument incroyable!

— Absolument, répéta Nahan. Lang ne sait plus trop où il en est, il essaie d'attaquer mais il ne parvient pas — c'est la grande surprise — à coincer son adversaire qui fait preuve d'un jeu de jambes extraordinaire. »

Rocky continuait à tourner en changeant constamment de direction, enchaînant automatiquement les mouvements comme s'il avait été à l'entraînement dans la salle de Los Angeles. Un jab, un saut de côté, un jab, un saut de côté.

Furieux, planté au centre du ring, Lang encaissait les coups en tâchant de prévoir dans quelle direction son adversaire partirait la fois suivante. Apollo, Paulie et Duke se donnaient de grandes claques dans le dos en criant des encouragements à leur boxeur. Le combat tournait comme ils l'avaient espéré mais c'était plus fantastique à voir qu'ils ne l'auraient cru.

— Quel rythme! s'extasia Creed. Extraordinaire!

Tout à coup, le Matraqueur réussit à s'approcher du challenger, le poussa dans les cordes, le frappa d'une droite à la poitrine et d'une gauche au visage. Rocky vacilla, rebondit sur les cordes et s'accrocha à Lang, qui continuait à lui marteler le plexus et les épaules.

— Tourne-toi et donne ta droite! beugla Apollo.

Rocky passa sous un direct au visage de Lang, pivota, plaça une droite suivie d'une série de gauche-droite. Étourdi, le Matraqueur recula, son adversaire s'avança vers lui en dansant et la foule poussa un rugissement.

Le champion chargea désespérément mais manqua Rocky et, entraîné par son élan, finit dans les cordes. Le challenger déclencha une grêle de coups.

« Le champion est en colère! Il cherche à placer un coup qui sciera les jambes de son adversaire, il vise la tète, le challenger bat en retraite. Regardez ça! Balboa feinte, se dégage des cordes et expédie des crochets au corps. De vraies bombes! »

Une gauche puissante fit chanceler Lang. Rocky se dégagea totalement et fit pleuvoir les coups sur la tête et le torse du Matraqueur.

« Le champion est en difficulté, on se demande comment il parvient à tenir debout sous une telle avalanche! »

Crochet du droit, direct du gauche, droite meurtrière au menton... Lang s'écroula! Rocky sauta en l'air, les bras tendus au-dessus de la tête. Le Matraqueur se releva aussitôt, prêt à se battre, mais l'arbitre le retint pour le compter jusqu'à huit, comme le prévoit le règlement. Le gong retentit au moment où il abaissait le bras pour la septième fois.

— J't'aurai, fumier! Tu peux courir, froussard, j'aurai ta peau! vociférait Lang tandis que Donut l'entraînait dans son coin.

Rocky regagna le sien, cracha son protège-dents dans la main de Creed et s'abandonna aux soins de Duke et de Paulie. Alors que Lang saignait du nez et des lèvres, le boxeur de Philadelphie n'était absolument pas touché. Il se rinça la bouche, cracha dans le seau que lui présentait Paulie.

— Pas de coupures, pas de sang. Un vrai bébé rose! plaisanta le frère d'Adrian. Repose-toi, je vais prendre le relais pour le prochain round.

— Tu as été formidable! assura Apollo. Ne t'énerve pas et tu vas gagner les doigts dans le nez.

Donut soignait rapidement le nez de son boxeur, qui saignait déjà moins.

— Il mise tout sur ses jabs, expliqua le manager. Accroche-le, bouscule-le, le laisse pas faire. Il pourra pas danser comme ça longtemps.

— Je vais le massacrer, murmura Lang en lançant des regards menaçants de l'autre côté du ring.

Apollo remit en place le protège-dents de Rocky et lui prodigua un dernier conseil:

— Il va attaquer à fond. Tu le contres et tu bouges!

— Il est costaud, marmonna le boxeur à travers le caoutchouc.

De son fauteuil, Adrian contemplait le ring avec effroi: les choses allaient trop bien.

Deuxième reprise.

« Dès le début du second round, Balboa impose la cadence et décoche trois jabs au visage auxquels son adversaire ne répond pas. Le chat sauvage de Philadelphie ne fait pas de quartier, il semble résolu à faire mentir une fois de plus les pronostiqueurs. »

Les deux boxeurs s'accrochèrent au centre du ring, Rocky mitrailla le visage de Lang, qui feinta et plaça un bon crochet. Le challenger recula vers les cordes et le champion lui expédia trois gauche-droite avant que Rocky ne parvînt à lui emprisonner les bras.

— Bats-toi! grinça Lang. T'es pas un homme.

Dominé par la force supérieure de son rival, Rocky s'accrochait comme un homme en train de se noyer. L'arbitre intervint et, au moment où les deux boxeurs se séparaient, le Matraqueur gifla son adversaire de son gant ouvert, recula jusqu'au centre du ring et lança de nouveau, d'un ton de défi:

— T'es pas un homme!

Furieux, le challenger chargea et fut accueilli par deux crochets foudroyants qui le déséquilibrèrent.

« Balboa a l'air d'accepter maintenant la boxe de Lang, erreur qui pourrait lui être fatale. »

— Mais qu'est-ce qu'il fait? s'écria Apollo. Dégage-toi, nom de Dieu!

Le Matraqueur accula Rocky dans les cordes par une série de crochets et lui fit éclater l'arcade sourcilière

gauche d'une droite dévastatrice.

« Balboa passe un sale moment dans ce deuxième round — celui dans lequel Lang a promis de le mettre K. -O. Oh! encore une droite terrible du Matraqueur qui a dû faire très mal. Quel combat! »

Rocky jaillit des cordes en moulinant des crochets qui firent reculer le champion.

« Balboa contre-attaque, il se dégage par une belle série de coups, mais Lang repart à l'assaut. Le challenger est de nouveau blessé! »

Le sang perlait d'une seconde coupure, cette fois sous l'œil gauche du boxeur. Rocky enchaîna plusieurs gauche-droite mais Lang bondit soudain de sa position ramassée sur lui-même et toucha son adversaire à la pointe du menton.

— Tiens-le! cria Creed. Tiens-le, bon sang!

— Accroche-toi, Rock', dit Paulie.

Le Matraqueur poursuivit par des crochets au corps qui repoussèrent le challenger dans les cordes. Le public hurlait, des spectateurs sautaient sur place. Adrian, livide, continuait à sourire, les lèvres crispées.

« Balboa souffre sous les coups de boutoir de Lang. Oh! ce crochet! Rocky refuse de s'accrocher, cela va lui coûter cher. Comment fait-il pour tenir debout? Un autre gauche-droite fulgurant du champion! »

Rocky tenta une droite désespérée, sous laquelle le Matraqueur passa avant de placer un crochet percutant, qui expédia son adversaire au tapis.

« Balboa est tombé! »

Rocky se releva, s'appuya sur un genou. Le ring tournoyait autour de lui, les visages dansaient dans une sorte de brume. Creed, découragé, secouait la tête en silence.

— Debout! Debout! criait Paulie comme un dément.

Adrian cacha son visage dans ses mains et la bonne serra Rocky Junior contre elle.

— Cinq... six... sept... huit, compta l'arbitre.

Rocky oublia la fatigue, la souffrance et ne pensa qu'à une chose: se relever et se battre.

« Incroyable Balboa! s'exclama Baldwin dans son micro. Lui seul est capable de se remettre debout après des coups pareils. Il a vraiment un cœur gros comme ça! »

L'arbitre examina les yeux du challenger, se recula.

— Il faudrait arrêter, murmura Apollo. Il va se faire esquinter.

— Esquinter? Regarde, il va se foutre en pétard, maintenant, rétorqua Paulie.

L'arbitre fit signe aux deux boxeurs de reprendre le combat et Rocky tenta de repartir en jabs mais la charge du Matraqueur l'accula de nouveau dans les cordes. Lang moulinait des deux bras, le challenger essayait désespérément d'éviter les coups.

« Balboa est une nouvelle fois coincé, il se fait enfoncer les côtes! Il semble Incapable de reprendre la tactique qu'il avait adoptée en début de match. »

Rocky esquiva un crochet, contra au corps et au visage; Lang accusa le coup, recula, permettant à son adversaire de se dégager et de s'abriter derrière sa garde. Le champion repartit à l'assaut mais ses coups s'écrasèrent sur les bras et les épaules du challenger.

— Ma frangine cogne plus fort que toi, fit Rocky d'un ton méprisant.

Il n'avait pas de sœur et ses bras étaient presque engourdis de douleur mais il n'allait pas en faire l'aveu à son rival. Lang poursuivit son attaque en martelant impitoyablement la poitrine de Rocky dans l'espoir qu'il baisserait sa garde et découvrirait son visage, mais le challenger demeurait dans sa coquille.

Le gong retentit. Lang continua à matraquer Rocky et l'arbitre intervint.

— Je suis le meilleur! s'exclama le champion en regagnant son coin. Tu tiendras pas longtemps, derrière tes

gants! C'est ça, ta façon de te battre?

Rocky se dirigea à pas lents vers Creed, qui le saisit par les épaules, le fit asseoir et murmura d'une voix furieuse:

— Qu'est-ce que tu fous?

— Je sais ce que je fais.

— Si tu acceptes le corps à corps, tu as perdu d'avance, tu ne comprends pas? Il est trop fort. Impose ta boxe, nom d'un chien!

Donut essuya le nez de son boxeur, d'où coulait un filet de sang, mais la blessure était sans gravité.

— T'épuise pas trop à frapper, conseilla le manager.

— Il est nul!

— T'es le champion, c'est pas à toi de chercher le K. -O.

— Je l'ai à ma pogne.

— Sers-toi plutôt de ta tête.

Apollo prodiguait lui aussi des conseils à son boxeur:

— Si tu rentres dans son jeu, il te massacrera. Bouge constamment, promène-le, utilise ta gauche. Tu es venu pour gagner, alors gagne!

Une sonnerie résonna. Terrifiée mais fascinée, Adrian vit l'homme qu'elle aimait se remettre sur pied.

— L'« œil du tigre »! rappela Apollo à Rocky.

— Use-le tranquillement, dit Donut au Matraqueur.

Le gong annonça la troisième reprise.

« Nous voici au troisième round de ce combat incroyablement disputé qui a bien failli s'arrêter à la deuxième reprise. Le champion et le challenger tournent au milieu du ring, ni l'un ni l'autre ne veulent commettre l'erreur qui pourrait leur coûter la victoire. »

Lang finit par attaquer et Rocky recula en contrant par des jabs qui endiguèrent l'assaut.

« Bien que touché par le contre de son adversaire, le champion continue à charger. Balboa lui décoche deux jabs, une droite, une gauche. Le Matraqueur paraît en colère, il place un bon crochet qui accule Rocky dans son coin. »

Adossé aux cordes, le challenger était ballotté comme un navire dans la tempête et ne parvenait plus à éviter les coups de Lang.

« C'est fini, conclut Baldwin. Le champion fait mouche comme à l'entraîne... Non! Balboa contre-attaque! »

Rocky para deux droites et porta un magnifique gauche-droite au visage du Matraqueur. Le sang qui coulait de son arcade sourcilière fendue teignait le monde du challenger en rouge. Lang vacilla, se découvrit; Rocky fonça dans la brèche et plaça une série de coups au corps. Soudain en difficulté, le Matraqueur recula et son adversaire poussa son attaque, lui martelant les côtes. La foule devint hystérique, Adrian se dressa en criant.

C'était à présent au tour de Rocky d'enchaîner les crochets au corps et les directs au visage. Lang souffrait, il avait l'impression d'avoir une côte cassée et ne sentait plus ses bras mais il se battait toujours. Une droite meurtrière le précipita dans les cordes.

« Rocky bombarde son adversaire, alternativement au corps et à la tête. C'est un renversement incroy... Non! »

Esquivant un direct du gauche, Lang porta un uppercut au foie qui paralysa Rocky de douleur. Le challenger sentit son corps se liquéfier, se vider de ses forces. Le champion enchaîna par une série de coups à la poitrine et au visage, réplique de ceux qu'il venait de subir. La situation paraissait désespérée pour « l'Étalon italien », dont le public se mit à scander le nom: « Rocky! Rocky! »

Adrian criait, elle aussi, les yeux fermés.

— Reprends-toi! Démolis-le! rugissait Paulie en frappant du poing contre le tapis.

Rocky se dégagea tout à coup par une volée de crochets qui prirent le champion par surprise et l'expédièrent dans les cordes. Le challenger se campa au centre du ring et cria à son adversaire:

— Allez! Viens par ici!

Le défi lancé par Rocky transporta la foule.

— Incroyable, murmura Apollo.

— Ben, tu ferais mieux d'y croire, marmonna Paulie. Descends-le, Rocko!

Le Matraqueur s'approcha d'un pas lourd, les deux boxeurs s'affrontèrent au corps à corps, se décochant « à bout portant » des coups à assommer un bœuf. Ni l'un ni l'autre ne cherchaient à esquiver, ils étaient trop épuisés pour cela.

« Balboa a de nouveau fait sérieusement mal à Lang avec un contre au visage. C'est incroyable! Il se jette dans le corps à corps, il bat le champion sur son propre terrain. C'est la guerre des tranchées! Nous retrouvons le vieux Rocky. Oh! le champion vient d'encaisser une droite de dix tonnes! C'est du massacre! »

Sans plus penser au style, Rocky boxait comme il l'avait toujours fait: en fonçant. Lang faiblissait, baissait lentement sa garde. Le challenger, qui ne sentait plus les coups du Matraqueur, vit l'ouverture et plaça plusieurs directs précis à la tête. Lang vacilla, Rocky l'accula dans un coin.

— Mets la gomme! Tout le paquet! hurlait Creed.

Rocky porta trois crochets au corps, trois droites au visage de Lang, qui oscillait comme une tour sur le point de s'écrouler. Un dernier crochet du droit, la tour se fracassa et tomba sur le côté. Le challenger recula.

L'arbitre se mit à compter le champion étendu au tapis.

Un vacarme assourdissant fit trembler les murs de l'amphithéâtre. Des spectateurs s'embrassaient, se donnaient l'accolade sous une pluie de pop-corn et de cacahuètes. Adrian regarda son mari et vit dans ses yeux une lueur sauvage, animale. Apollo et Paulie retenaient leur souffle, les yeux braqués sur l'arbitre qui continuait à compter.

— ... six... sept... huit... neuf... dix! *Out!*

Le public explosa en acclamations, envahit les allées. Il y avait tant de papiers dans l'air qu'on se serait cru dans la

Cinquième Avenue un jour de parade. Rocky sauta en l'air, retomba dans les bras d'Apollo.

— Tu as réussi! cria Creed. Tu n'as plus rien à prouver à personne!

Paulie saisit son beau-frère aux épaules.

— Magnifique, Rocko!

Le Matraqueur se releva lentement, écarta les gens qui encombraient à présent le ring. Adrian passa entre les cordes et se jeta dans les bras de Rocky.

— Je t'aime, dit-elle en sanglotant. Tu n'as rien?

— Jamais été aussi bien.

De l'autre côté du ring, Lang plongea un instant les yeux dans ceux de son vainqueur, leva lentement la main pour le saluer puis se retourna, descendit du ring et disparut dans la foule en délire.

Le présentateur hurla dans son micro pour se faire entendre:

— Vainqueur par K. -O., de nouveau champion du monde poids lourds après un des « come-back » les plus extraordinaires de l'histoire de la boxe, l'Étalon italien: *Rocky Balboa*!

— C'est fini, dit le vainqueur à Apollo.

— Sauf que tu me dois une faveur.

— Laquelle?

— Tu verras, promit Creed.

L'arbitre leva le bras de Rocky en signe de victoire.

14

Il faisait frais quand les deux hommes se rencontrèrent comme convenu devant la salle Goldmill. La nuit était calme, des étoiles apparaissaient de temps à autre entre les nuages. Apollo régla son taxi, descendit du véhicule avec un sac de sport. Rocky prit sur la banquette arrière de sa Maserati un sac semblable et claqua la portière de la voiture. Les deux boxeurs demeurèrent un moment sur le trottoir, échangeant des sourires idiots, puis se dirigèrent vers la salle.

On l'avait fermée depuis la mort de Mickey et les habitués s'étaient éparpillés dans les autres gymnases de la ville mais ils n'y avaient pas retrouvé la même ambiance. Il n'y avait qu'une salle Goldmill, et les rêves enfouis dans ses recoins poussiéreux y dormaient à jamais.

Rocky et Apollo traversèrent la salle silencieuse comme un tombeau dans laquelle le bruit de leurs pas résonnait étrangement. C'était là que tout devait se terminer parce que c'était là que tout avait commencé.

Tu t'appelles comment, petit?
Robert Balboa, mais mes amis m'appellent Rocky.
Comme Marciano?
Ouais.
On va bien voir.

Les deux boxeurs entrèrent dans les vestiaires, ôtèrent leurs costumes chics, les accrochèrent dans les vieux

casiers métalliques rouillés, où ils parurent déplacés. Rocky enfila son short et dit en souriant:

— T'es sûr qu'on est pas un peu cinglés de faire ça?

Apollo finit de lacer ses chaussures, releva la tête.

— Tu m'as donné ta parole.

— Ouais, mais c'est dingue, quand même.

— Complètement.

Les deux hommes achevèrent de se mettre en tenue puis traversèrent de nouveau la salle déserte et montèrent sur le ring, éclairé par un rayon de lune. Rocky croyait entendre la respiration haletante des générations de boxeurs qui avaient sauté à la corde ou frappé des punching-balls dans la vieille salle.

— Complètement, répéta Creed. Mais tu me dois une faveur, non?

— Elle t'est venue quand, cette idée?

— Il y a trois ans environ.

— T'es barge, je te dis.

— La dernière fois qu'on s'est rencontrés, tu as eu de la chance, tu m'as battu d'une seconde. Pour un type de ma valeur et de mon intelligence, c'est dur à encaisser.

— Après ta défaite, t'as pas déclaré que tu te faisais une raison?

— J'ai menti, répondit Creed avec un sourire malicieux.

Enfant, Apollo avait rêvé de devenir champion du monde et une partie de lui-même s'accrochait encore à ce rêve comme à un souvenir d'écolier. Il savait que, avec le temps, tous les boxeurs finissent par perdre leurs titres mais il n'en voulait pas moins livrer encore une bataille.

— C'est juste pour toi — juste pour savoir? demanda Rocky.

— Juste pour moi, acquiesça Apollo. Pas de télé, pas de journalistes, rien que nous deux.

Le champion du monde sauta sur le ring, tendit la main à Creed pour l'aider à monter.

— Va pas trop vite, conseilla Rocky. Tes plus tout jeune.

— Je suis encore assez jeune pour te botter les fesses.

— Comment tu pourrais gagner? Tu m'as appris tout ce que tu sais, argua « l'Étalon italien ».

— *Presque tout,* répliqua Creed en riant.

Le sourire aux lèvres, Rocky se sentait aussi bien que la première fois qu'il avait mis des gants de boxe, il y avait des années de cela. II se demandait ce que serait la vie sans surprise et espérait ne jamais le découvrir.

— Je vais te dire une bonne chose, Rocky: tu es capable de très bien boxer mais moi, je *suis* un grand boxeur. Prêt?

— Prêt.

Les deux hommes gagnèrent le centre du ring et se mirent à tourner l'un autour de l'autre. Dans tout le pays, de jeunes garçons enfilaient des gants de boxe et montaient sur un ring, à la recherche de leur première victoire. Rocky croyait entendre les anciens de la salle Goldmill, assemblés autour du ring pour les encourager.

— Dommage qu'on vieillisse, remarqua Apollo.

— Tais-toi et frappe, répondit Rocky.